
6105 126 586 309


EX LIBRIS C. NARISCHKINE

HISTOIRE

DE

LA RUSSIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J.-B. GROS
RUE DES NOYERS, 74.





NICOLAS Ier

HISTOIRE

DE

LA RUSSIE

ET DE SES

PROJETS D'ENVAHISSEMENTS

DEPUIS LE RÈGNE DE PIERRE LE GRAND JUSQU'A NOS JOURS

PAR

A.-L. RAVERGIE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES ET RÉDACTEUR DU SIÈCLE

Ouvrage illustré de gravures.



PARIS

P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SAVOIE 12,

1854.

TABLEAU

DE LA RUSSIE EN 1854

ET DU

THÉATRE DE LA GUERRE

L'empereur Nicolas et sa cour. — Lois, mœurs, religion. — Notices historiques et biographiques.

L'empire de Russie est aujourd'hui le plus vaste de tous ceux qui couvrent notre globe; son étendue, tant en Europe qu'en Asie et en Amérique, n'a pas moins de vingt-et-un millions de kilomètres carrés, ce qui est environ la septième partie de la terre habitée ou habitable. Mais il s'en faut de beaucoup que sa population soit en rapport avec son étendue puisqu'elle ne s'élève pas au-dessus de soixante-trois millions d'âmes.

Cela, toutefois, il faut le reconnaître, constitue une puissance immense. Mais une chose nuit à cette puissance et la rend fragile, c'est le défaut d'homogénéité : les Russes ne sont pas un peuple, une race; c'est un composé de cent races diverses qui toutes diffèrent les unes des autres par les mœurs, les usages, les idiomes et la religion.

Des soixante-trois millions d'habitants de la Russie, quarante-cinq millions sont serfs, c'est-à-dire *esclaves* dans la plus rigoureuse acception du mot. Le reste se compose d'environ soixante-quinze mille familles nobles, et d'un certain nombre de marchands, fabricants, artisans, etc.

Tel est le peuple dont l'empereur Nicolas s'intitule à juste titre le souverain absolu.

L'empereur affecte une grande simplicité de manières : il sort souvent seul, à pied, comme le plus simple bourgeois de sa capitale; aux passants qui le reconnaissent et le saluent, il rend le salut; bien qu'il soit sévèrement défendu de l'aborder et de lui parler dans la rue, il lui arrive souvent d'être coudoyé par des gens qui ne le reconnaissent pas, et de s'arrêter pour recevoir des placets. Sa fille, la grande duchesse Marie, lui faisait un jour observer qu'en s'arrêtant ainsi pour écouter des plaintes ou des prières, il exposait les personnes qui osaient les lui adresser à être emprisonnées.

— Tant pis pour elles, répondit il ; les gens de la police font leur métier, et je fais le mien.

L'empereur de Russie n'est pas seulement le souverain de son empire; il est encore le chef de la religion dominante, c'est-à-dire chef de ce que l'on appelle, en Russie, l'Église orthodoxe, et qui n'est en réalité qu'un schisme de l'Église grecque.

Jusqu'à la fin du dixième siècle, les habitants des divers États Russes n'eurent d'autre religion que le paganisme le plus grossier; ce fut seulement en 998 que Vladimir I[er], surnommé *l'égal des apôtres*, s'étant fait catholique et ayant reconnu l'autorité du patriarche de Constantinople, vit son exemple suivi par la presque totalité de ses sujets.

Il n'y avait alors qu'une Église chrétienne dont le siége était à Rome et qui avait pour chef suprême le pape. Cinquante-cinq ans plus tard, le schisme s'étant accompli, les chrétiens russes demeurèrent soumis à l'Église grecque et conséquemment au patriarche de Constantinople qui en était devenu le chef. Ce ne fut que plus de cinq cents ans après (1589) que l'Église russe, dite orthodoxe, prit naissance, et cela dans les circonstances les moins édifiantes : le patriarche de Constantinople était alors Photius, homme ardent, emporté, plein d'audace, et habile à remuer les masses en exaltant leurs passions. Chassé de son siége à cause de sa conduite scandaleuse, Photius se réfugia en Russie ; mais loin d'abdiquer son titre, il s'en autorisa pour créer un métropolitain qu'il affranchit du patriarcat de Constantinople, et qui prit bientôt lui-même le titre de patriarche de Russie.

Pierre I[er] ne se borna pas à favoriser les réformes du patriarche Photius; trois ans après son avénement (1696) il réforma le patriarcat lui-même, qu'il remplaça par un synode dont il se fit le chef suprême, ne voulant pas, dit-il dans l'exposé des motifs de cette nouvelle institution, que l'homme du peuple, en voyant les honneurs dont on entoure le pasteur suprême, fût entraîné par l'admiration à croire que le chef de l'Église est un autre souverain, dont la dignité est égale ou même supérieure à celle du monarque. Les choses sont encore en cet état aujourd'hui : c'est l'empereur qui nomme les membres du synode, toujours choisis parmi les archevêques et évêques; ces membres ont pour directeur ou procureur un aide-de-camp du czar, et leurs décisions ne sont exécutoires que lorsqu'elles ont été revêtues de la sanction impériale.

En Russie, c'est-à-dire dans l'Église russo-grecque, nul ne peut être ordonné prêtre s'il n'est marié, et le prêtre qui perd sa femme, perd en même temps son caractère sacré; qu'il reste veuf ou qu'il se remarie, il retombe dans la condition civile, et ne conserve aucun des priviléges du prêtre. Il peut à la vérité se faire moine ; mais dès lors il n'est plus pour lui de liberté, et le reste de sa vie n'est qu'une longue pénitence.

Cela a pourtant son bon côté, à savoir que le prêtre n'a nécessairement que de bons procédés pour sa compagne, de la vie et de la mort de laquelle dépend tout son bien-être, et c'est là une considération matérielle des plus importantes, relativement à la moralité des popes en général ; aussi dit-on dans le peuple, d'une femme bien traitée par son mari, qu'elle est *heureuse comme une popesse.*

En général les popes sont d'une ignorance crasse. Tout le monde est d'accord



Paris Imp. Lemercier rue Seine

T. Guérin del. et sc.

Massacres de la Gallicie

(1846)

sur ce point, dit un écrivain moderne, que les curés de paroisses, en Russie, qui devraient être les membres les plus utiles du corps social, sont ordinairement le véritable rebut du peuple. Un historien russe, M. Tourghénief, dont le témoignage ne saurait être suspect, s'exprime ainsi sur le même sujet : « Le clergé, en général, est loin de répondre, en Russie, à l'importance de sa mission. Celui qui est en contact journalier et permanent avec les masses populaires, se trouve dans un tel état d'infériorité et d'insignifiance, qu'il peut à peine suffire à la partie matérielle de ses fonctions. Sa position ne lui permet pas de jamais acquérir la moindre influence morale sur ses ouailles, et encore moins de diriger leur conscience. » Enfin un voyageur raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Étant à Nowgorod, dans le temps de notre seconde ambassade, j'y vis un prêtre sortir du cabaret, lequel, en approchant de notre logis, voulut donner la bénédiction aux strélitz qui étaient en garde à la porte. Mais en levant la main et faisant l'inclinaison, la tête, qui était chargée des fumées du vin, se trouva si pesante, qu'elle emporta le reste du corps, et fit tomber le pauvre prêtre dans la boue. Nos strélitz le relevèrent avec respect, et ne laissèrent pas de recevoir cette bénédiction crottée, comme une chose qui est fort ordinaire parmi eux. Enfin la preuve la plus convaincante de la dégradation du clergé russe, c'est que, de 1836 à 1839, il y eut quinze mille quatre cent quarante-trois ecclésiastiques condamnés judiciairement et dégradés pour crimes infamants.

Telle est la religion professée en Russie par les trois quarts de la population, c'est-à-dire par un peu plus de quarante-cinq millions d'âmes; c'est là l'Église orthodoxe des droits de laquelle le czar se montre si jaloux, et pour la suprématie de laquelle il met l'Europe en feu et se dispose à ajouter des flots de sang à celui qui a déjà coulé.

Nous avons dit plus haut que les trois-quarts du peuple russe sont esclaves. Toutefois cette servitude n'est pas aussi ancienne en Russie qu'on se l'imagine généralement; elle y fut établie à une époque où, dans les pays les plus avancés de l'Europe, on commençait déjà à en préparer l'abolition. En Russie, depuis un temps immémorial, les paysans jouissaient de la liberté civile, mais sans propriété transmissible; de cette liberté du moins de passer, au bout d'un délai légalement déterminé, d'un endroit à l'autre, d'un propriétaire à un autre, à charge de cultiver la terre, partie pour le seigneur et partie pour eux-mêmes, ou de payer la redevance traditionnelle. Il est vrai que déjà la loi règlait les rapports entre les maîtres et les serfs, mais c'était là un genre d'esclavage à part, et qui ne s'étendait pas à la masse de la population rurale.

Il y avait cependant une distinction à faire : les paysans étaient de deux classes, les uns serfs, les autres libres.

Les serfs étaient la classe la moins nombreuse. Il étaient ou serfs absolus et héréditaires, ou serfs par convention écrite. Les uns et les autres étaient, eux et leur famille, la propriété du seigneur; seulement les serfs par convention écrite recouvraient leur liberté à la mort du seigneur.

Le simple paysan était libre; mais sans propriété. Son existence était misérable, et sa position souvent bien inférieure à celle du serf entretenu aux frais

du maître, quand il était hors d'état de pourvoir lui-même à ses besoins. Aussi ce paysan libre se voyait-il fréquemment réduit à aliéner sa liberté pour assurer pareillement son sort : il faisait alors, avec quelque seigneur terrien, soit pour lui seul, soit aussi pour ses enfants, un arrangement semblable à celui qui liait le serf, et dont la durée était fixée d'avance. Au bout de ce temps, il redevenait maître de sa personne, pouvait changer de village et passer d'un établissement à un autre.

Des lois promulguées vers la fin du seizième siècle annulèrent ce droit : les paysans engagés par contrat furent déclarés propriété perpétuelle de leurs seigneurs; il leur fut enjoint de rester pour toujours dans les lieux à propos desquels ils avaient été inscrits dans les registres de recensement, et un ukase défendit à ceux qui s'étaient loués à temps, de se racheter en payant la somme stipulée comme prix de ce louage. Bien plus, les paysans qui avaient disposé de leur personne par contrat, n'étaient pas seuls atteints par ces lois iniques : elles s'étendirent même aux hommes libres qui, sans avoir signé d'engagement, se trouvaient au service des seigneurs terriens. Quand ils y étaient depuis plus de six mois, on les obligeait à y rester pour toujours, et quand leur temps de service était moins long, tout ce qu'ils y gagnaient, c'était de pouvoir choisir entre leur seigneur et un autre, mais toujours en renonçant au droit d'être leurs propres maîtres.

Cette mesure produisit une irritation extrême parmi les paysans : en divers lieux ils protestèrent par la fuite contre la tyrannie du pouvoir à leur égard; mais la misère ne tarda pas à ramener la plupart dans leurs foyers.

Tout cela existe encore aujourd'hui : le serf russe dépend entièrement de son seigneur qui peut, à son gré, le vendre ou l'échanger, le faire mourir sous le knout ou les battogues. Cette autorité despotique est pourtant soumise à des lois et règlements; mais ces lois sont partout faciles à éluder. A qui le serf ferait-il entendre ses plaintes? Le seigneur n'a-t-il pas toujours le moyen de s'assurer les faveurs de la justice vénale de ce pays? Aussi le Russe opprimé a-t-il coutume de dire que, pour que ses plaintes soient entendues, Dieu est trop haut et le czar trop loin.

Ordinairement, le seigneur d'un village partage ses terres en autant de parts qu'il possède de travailleurs, plus quelques parts supplémentaires destinées aux jeunes paysans qui, arrivant à l'âge de dix-huit ans, ont droit de prendre femme et d'être comptés au nombre des travailleurs. Chaque part doit suffire à nourrir le paysan qui la reçoit et toute sa famille, quelque nombreuse qu'elle soit; il doit en outre payer une redevance au seigneur. Cette redevance, appelée *obrok*, se paie en travail ou en argent; d'après la loi, elle est de trois jours de travail par semaine ou de soixante à quatre-vingts roubles par an; mais il y a des seigneurs qui exigent jusqu'à cinq jours de travail sur sept, et qui font payer l'obrok en argent jusqu'à cinq cents roubles.

Les serfs ou mougiks doivent en outre treize jours de travail chaque année au temps de la moisson; mais il n'est pas rare qu'on exige d'eux trois semaines ou un mois, sans tenir compte de ce surcroît de travail, comme on devrait le faire d'après la loi.

Le résultat de ce régime est, pour les serfs, une misère horrible et une abjection morale dont rien ne saurait donner l'idée. Menacés sans cesse du knout

ou du bâton, ils en sont venus à regarder cet horrible châtiment comme chose indispensable, et ils ont coutume de dire qu'un homme battu en vaut deux qui ne l'ont pas été, et qu'il n'y a que les seigneurs paresseux qui ne battent pas leurs serfs.

Encore si l'on se bornait à les battre ou à les faire battre! Mais le seigneur peut en outre, à son gré, abuser de l'honneur des femmes et des filles; il peut, si cela lui plaît, arracher l'époux à l'épouse, l'enfant à sa mère; il peut les vendre, les échanger, les transporter d'une terre dans une autre; les dépouiller de tout ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front, et les envoyer dans les glaces de la Sibérié.

Un mot maintenant de la cour du czar et de sa famille :

Voici, dit un historien moderne (1), quels sont les personnages de cette cour. Ils se divisent en sept corps à la tête desquels sont placés respectivement deux grands chambellans, deux grands maréchaux, deux grands écuyers, deux grands veneurs, une grande maîtresse, un grand échanson et un grand maître de la cour. A ces hauts fonctionnaires il faut ajouter en outre des chambellans dont le nombre est fixé à cent soixante-six, des aides-de-camp généraux, dames d'honneur, demoiselles d'honneur, gentilshommes de la chambre, pages, etc., le tout montant à trois mille huit cents personnes.

Les dames ruissellent de diamants; mais ce qui les distingue surtout, c'est le kakoschnik qui orne leur tête, espèce de diadème en drap d'or, chargé de pierreries, emprisonnant les cheveux à la hauteur du front, et les laissant ensuite échapper en longues tresses flottantes sur leurs épaules.

Quant au costume des hommes, l'uniforme militaire y domine... Ce qui relève singulièrement ces uniformes, c'est le nombre de croix, de rubans et de crachats qui les couvrent. Nous nous figurons cela difficilement en France, où nos plus braves poitrines ne se parent le plus souvent que du modeste ruban de la légion d'Honneur. Un général russe un peu complet est une véritable boutique de bijouterie ambulante.

La famille impériale se compose de l'impératrice, frêle et douce personne dont l'amour des plaisirs a ruiné la santé; du grand duc Alexandre, héritier présomptif de la couronne, et du grand duc Constantin, qui se croit appelé à trôner à Constantinople.

Il est à peu près certain que la guerre actuelle n'a pas d'autre cause réelle que cette résolution de l'empereur de donner à son second fils un des plus beaux trônes du monde. C'est pour arriver à ce but que les armées russes ravagent en ce moment les principautés danubiennes, envahies en pleine paix par les Russes, et qui sont en ce moment le théâtre d'une guerre acharnée.

La Moldavie et la Valachie ne sont pour ainsi dire qu'un même État. Formées toutes deux de l'ancienne Dacie de Trajan, leurs habitants sont d'origine roumaine, et leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage sont tellement identiques, que dans leurs rapports politiques avec l'Europe, les principautés prennent le nom de Moldo-Valachie. La population générale de cette contrée est d'environ quatre millions d'individus : deux millions cinq cents mille pour la Valachie et un million cinq cents mille pour la Moldavie. Les principautés sont

(1) M. Leouzon Le Duc.

bornées au nord et à l'est par la chaîne des monts Hercynio-Carpathes, placés entre elles et les provinces autrichiennes de Temeswar, de Transylvanie et de Bukovine. Le Pruth leur sert de frontière du côté de la Russie, et le Danube, qui baigne leurs limites au sud, les relie à la Turquie bien plus qu'il ne les en sépare.

Le climat des provinces danubiennes est extrêmement variable ; cependant, leurs ressources sont considérales, les terres y sont d'une grande fertilité et l'élève du bétail assure leur prospérité en temps de paix.

Aujourd'hui, on sait à quoi s'en tenir sur la protection accordée par le czar aux habitants des provinces danubiennes. Le nouveau protectorat qu'il revendique en faveur des chrétiens grecs fixés en Turquie, donne la mesure de ses prétentions et de ses desseins.

Les Russes, depuis le commencement des hostilités, n'ont cessé d'occuper une très-forte position sur la rive gauche du Danube; mais la rive droite est heureusement protégée par une bonne ligne de défense que les Turcs augmentent chaque jour, soit en établissant des camps comme à Silistria et à Roustchouk, soit en édifiant des fortifications nouvelles ou en relevant les anciennes. Les événements qui se précipitent font sortir de l'obscurité les villages les plus ignorés; mais pour éviter une énumération purement géographique, nous ne mentionnerons que les points auxquels se rattachent un souvenir historique ou un intérêt d'actualité.

A partir d'Hirsova, le Carsium des Romains situé entre deux collines dont l'une est couronnée par les ruines d'un ancien fort turc, la rive droite est parsemée de tombes, de tumulus, de cimetières qui s'étendent jusqu'à Silistria, forteresse turque qui s'élève non loin de Turtukaï située en face d'Oltenitza. Silistria a déjà soutenu un siége meurtrier en 1829. Après deux mois d'une lutte énergique, mille deux cents Turcs qui la défendaient contre cinquante mille Russes furent obligés de capituler. Depuis, la citadelle a été entièrement restaurée et mise sur un bon pied de défense.

De Silistria à Rustchuk (Roustchouk) la rive est encore parsemée de tombes; dans tous les chemins qu'il parcourt, l'homme rencontre des morts pour lui faire cortége. Épars sur les collines, ces tertres funéraires semblent rappeler à tous que la vie est rapide et tourmentée comme les eaux du fleuve qu'elles bordent. Sur une seule élévation il y en a jusqu'à trente, et tous d'une origine antique.

La vieille forteresse de Roustchouk renferme au moins trente mille âmes et s'élève presque en face de Giurgevo. Elle occupe un rang distingué parmi les frontières de la Turquie, bien qu'elle ait souffert dans la dernière campagne des Russes. La population, composée de Turcs, de Grecs, de Juifs et d'Arméniens, a une activité intelligente qui contraste beaucoup avec l'indolence apathique des villes turques. Elle est le principal marché de la Bulgarie et sera bientôt une des cités les plus commerçantes et les plus riches de la Turquie.

Sistova, qu'on rencontre ensuite, a une population de vingt mille âmes. Le vieux château au pied duquel la ville est groupée avec ses mosquées et ses édifices si pittoresques, est dans un état complet de délabrement. Un traité de paix entre la Sublime-Porte et l'Autriche y fut conclu en 1791 ; il garantissait

des avantages égaux. L'aspect général accuse une ville pauvre et sans ressources, quoique sa situation et surtout celle de son château, placé sur une haute éminence, soit très-remarquable.

En approchant de Nicopolis on voit Cellina, qui compte à peu près douze mille âmes. C'est un ancien établissement romain, ses habitants sont tous chrétiens et se sont retirés là pour éviter les persécutions religieuses dont ils étaient l'objet à Nicopolis.

Nicopolis est un point historique d'une haute importance : ce fut là, qu'en 1396, sept cents chrétiens, des plus nobles de France, résistèrent pendant un jour tout entier à cent vingt mille infidèles commandés par Bajazet : glorieux champ de bataille d'où le roi de Hongrie, Sigismond, ne s'échappa « que par le miracle de Dieu, » ainsi que le raconte Froissard dans son naïf langage. Cette ville, fort remarquable d'ailleurs, appelle surtout l'attention par la hardiesse de son mur d'enceinte. Elle s'étend le long du rivage et est dominée par de hautes falaises où se trouvent la citadelle qui la protège, et d'épaisses murailles en ruines. De nombreux navires se voient sur la plage et le long des quais de Nicopolis. Le Danube a en cet endroit deux lieues de large et ressemble à un vaste lac. Cette magnifique nappe d'eau est semée d'îles couvertes de la plus brillante végétation et peuplée d'un nombre infini de ces oiseaux aquatiques aux longues pattes, dont la pose calme et recueillie donne un attrait de plus au paysage qu'ils animent.

Widdin et kalafat. — Nous n'avons pas besoin d'insister sur le rôle important que ces villes sont appelées à jouer dans la guerre d'Orient. Situées toutes d'eux sur les rives du Danube, presqu'en face l'une de l'autre, Widdin à droite, Kalafat à gauche, elles forment un ensemble de défense et exigent un examen spécial. Le gouvernement turc y a placé un steamer armé qui, sentinelle avancée, a pour mission de surveiller le haut et le bas du fleuve et de donner avis de ce qui s'y passe.

La vue de Kalafat, entourée de hautes montagnes, sur le fond desquelles se dessinent les flèches élancées de ses minarets, avec ses mosquées et ses bains élégants, est extrêmement pittoresque. Malheureusement, comme toutes les villes turques, l'intérieur de Kalafat est mal propre et ne présente aucune sorte de comfort. Les rues sont mal pavées, mal éclairées, et les eaux des ruisseaux y demeurent stagnantes au milieu des rues. La population a beaucoup augmenté depuis les derniers événements, et le calme dont elle paraissait jouir naguère encore a fait place à l'agitation et aux mille bruits de la vie active. La glorieuse affaire de Kalafat, dans laquelle Omer-Pacha a si violemment repoussé les Russes, a donné à cette ville, connue autrefois des géographes seulement, une place brillante dans l'histoire.

Les fortifications et les retranchements qui entourent Widdin et Kalafat forment un cercle presque parfait dont le Danube est le diamètre, et il a pour circonférence une ligne de défense joignant Huglavitz, Skripez, Wegri et Kolassé sur la rive gauche, et s'étendant au sud jusqu'à Belgradschick sur la droite. Dans cette enceinte sont réunis soixante-dix mille bons soldats, avec trois cents pièces de canons du plus fort calibre. On a élevé vers le sud une tour très-haute, du sommet de laquelle on découvre jusqu'aux plus petit mouvements de l'ennemi. Il est à croire que de telles fortifications soutiendraient

des attaques encore bien plus terribles que celles qu'elles ont déjà repoussées.

Widdin (Haute-Bulgarie), que les Hongrois nomment Bodan, et les Turcs Winadovan, contient à ce qu'on assure trente mille habitants. C'est la plus importante des forteresses turques sur le Danube.

Le pacha qui la commandait en 1828 sortit à la tête de quinze mille hommes, traversa le Danube et alla attaquer le général russe Geismar, qui était à Gosland, il mit les Russes en déroute, mais ne sachant pas profiter de la victoire, Geismar rallia ses troupes et défit le pacha qui se retira dans la ville avec les débris de son armée. Widdin, quoique mahométane, a un archevêque grec. Ses minarets élancés, ses mosquées nombreuses lui donnent un caractère d'orgueil et de grandeur. Sur le quai bordant la rive, on distingue le palais du pacha, bâtiment très-long avec de vastes jardins.

Par ce résumé rapide, on peut se convaincre de la force de Widdin. Placée à l'autre extrémité du Danube, sa positton, au point de vue commercial et stratégique, est aussi considérable que celle d'Ismaïlof; l'une et l'autre de ces villes commandent la navigation du fleuve. Dans la situation faite par l'incroyable aveuglement de la Russie aux puissances européennes, Widdin n'est plus seulement une frontière turque, c'est une barrière que la civilisation oppose à la barbarie.

Tel est le théâtre ou s'accomplissent en ce moment de grandes opérations militaire et que nous raconterons plus loin en faisant connaître les causes de cette guerre, les négociations qui l'ont précédée, et les hauts personnages qui ont pris part jusqu'à ce jour à ces grands événements.

Ces événements pourront être suivis avec la plus grande facilité, grâce à la méthode *Prompt-Trouveur* (1) d'après laquelle a été dressée la carte des théâtres de la guerre en Asie et en Europe, que nous joignons à cet ouvrage.

(1) Rien n'est plus simple et plus ingénieux à la fois que cette méthode qui permet de trouver instantanément sur la carte la position des provinces, villes, fleuves, etc. Il suffit, pour connaître la position d'un lieu, de suivre une des lignes horizontales et une des lignes verticales indiquées par les lettres et les chiffres qui entourent la carte, après avoir regardé à la nomenclature des pays, villes, fleuves, etc., quels sont la lettre et le chiffre qui accompagnent le nom que l'on veut trouver.

Supposons, par exemple, que l'on cherche Varna; on trouve à la nomenclature alphabétique : Varna F 88; on part donc de la ligne verticale F et de la ligne horizontale 88; on suit ces lignes jusqu'à leur rencontre ou point d'intersection, et là précisément se trouve Varna.

1854.— DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, PLACE DU PANTHÉON, 2.— PARIS.



P. Loy. Del. | Imp. Bellier r. Galande, 52 | Le Couturier, Sc.

L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA FÉODOROWNA

en Costume de grande Cérémonie

INTRODUCTION



I.

Au mois d'octobre 1812, deux jeunes gens, deux amis, portés sur un traîneau qu'ils avaient loué à prix d'or, à Vilna, avaient pu échapper, grâce à l'adresse du postillon qui les conduisait et à la vigueur de trois chevaux du pays menés de front, à la mêlée effroyable des hauteurs de Troki, où s'entassèrent tous les fuyards de l'armée française, et dans laquelle les boulets et les balles des Russes jetèrent une confusion égale à celle qui avait signalé le passage de la Bérésina, de funeste mémoire. Échappés à ce désastre effroyable, M. de C..., capitaine au 8e de chasseurs à cheval, et M. de F...., auditeur au conseil d'état (tous deux occupent maintenant des postes importants dans notre diplomatie), couraient, chaudement enveloppés dans des pelisses que leur avaient cédées, à des prix fabuleux, des juifs de Wilna, sur la route qui mène de cette ville à Konigsberg. Les deux amis, à la vue des premières maisons de Marianpol, sentirent toute la joie du danger évité et songèrent enfin à échanger quelques réflexions au sujet des graves événements qui venaient de s'accomplir.

— Mon ami, dit l'officier, cette horrible campagne m'a révélé un fait qne je n'osais jusqu'ici m'avouer à moi-même ; c'est que, en dépit du froid affreux qui nous a vaincus, malgré les souffrances inouïes endurées par nous et..... par nos ennemis peut-être..... nous devions succomber, et que le destin de l'Europe est fixé.

— Bah ! reprit l'auditeur incrédule ; propos de soldat découragé ! Et quel est donc ce destin dont tu nous fais un si terrible épouvantail ?

— Le nord, reprit M. de C..., d'un ton grave, est désormais le maître du midi.

Cette conversation, dont nous ne racontons qu'une partie, et qui nous a été rapportée par l'un des deux interlocuteurs, indique quelles dûrent être les pensées de la plupart de ces hommes de bronze, comme les appela Napoléon, échappés, grâce au hasard ou à la Providence, à une catastrophe épouvantable, et aux yeux desquels se dressait à chaque instant, dans la nuit et aux feux des bivouacs, dans les neiges du désert et autour des glaçons des lacs et des rivières, l'image de cette puissance opiniâtre, que rien n'arrête et ne lasse, et qui désormais devait peser si lourdement sur l'équilibre européen.

C'est sous l'impulsion énergique d'un grand homme moitié civilisé, moitié barbare, que s'est élevé au nord de l'Europe, et placé comme à cheval sur la limite de ce continent et de l'Asie, un empire qui, depuis un siècle, marche de progrès en progrès. Semblable à ces fleuves immenses de l'Amérique, coulant à travers des plaines, et dont les eaux ne sont pas contenues, la Russie étend toujours ses rivages et incessamment recule ses limites. Et cependant ces accroissements successifs d'un terri-

toire déjà considérable tendent à affaiblir cette puissance insatiable. Aussi n'est-ce pas là que nous irons chercher le secret de sa force, pas plus que dans le nombre de ses armées éparses sur un espace trop vaste, et qu'il est difficile de conduire au loin, faute d'argent, du moins dans les contrées où elles se trouveraient aux prises avec des populations vraiment guerrières et toutes les ressources d'une civilisation avancée.

Ce qui fait de l'empire Russe une puissance redoutable, c'est cette habitude de la politique que son cabinet sait manier avec une adresse suprême, c'est cette ténacité dans ses projets d'envahissement, cette science de la ruse et de la corruption, ce mélange habile de prudence et d'audace, de temporisation et d'initiative qui rappellent la persévérance et les profonds calculs des sénats de Rome et de Venise; grandeur doublée d'astuce, enthousiasme mêlé d'intérêt, dévouement servile de certains peuples, intrépidité sauvage de certains autres; son climat d'ailleurs ne la met-il pas à l'abri de la conquête? ne lui permet-il pas de tenter impunément toute agression, assurée, comme elle l'est, de trouver un refuge inaccessible au milieu de ses glaces et derrière ses déserts? Enfin n'est-ce pas cet amour de l'or et des jouissances qui a toujours précipité les peuples pauvres contre les nations riches et vivant sous un ciel plus doux? Ceux qu'on appelait en Italie, au XVe siècle, les *Barbares*, et ceux-là étaient des Français et des Allemands, s'étaient habitués à passer les Alpes; à leur retour, ils allaient raconter dans leur pays les merveilles de la belle Italie; les uns célébraient son luxe et ses richesses, les autres son climat, ses vins, ses fruits délicieux. C'est alors que s'élevait dans Florence la voix prophétique de Savo-

narole s'écriant : « les barbares vont venir, affamés comme des lions. » C'est qu'une impulsion irrésistible entraînait alors au delà des Alpes tous les peuples de l'occident, comme autrefois ceux du nord, et les Allemands du connétable de Bourbon, soixante ans plus tard, couraient fatalement au sac de Rome comme jadis les Goths leurs aïeux.

L'occident et le midi de l'Europe seront donc toujours menacés, tant que les fautes de Charles XII, ce roi soldat, et le partage de la Pologne, ce grand crime du XVIIIe siècle, ne seront pas réparés. Le rétablissement de la puissance suédoise, la reconstitution de la Pologne et de la Hongrie, l'intégrité de l'empire ottoman et des provinces danubiennes, telle est la seule digue capable de contenir et de renfermer dans son lit le torrent des invasions russes. Que pourrait-on attendre d'ailleurs pour l'humanité du servage, du fanatisme et de la superstition, enfin de ce mélange de la brutalité tatare avec une corruption profonde recouverte d'un vernis de civilisation? Il faudrait que les lumières et le sens moral eussent pu avoir le temps de pénétrer les surfaces et de changer les cœurs ; alors on pourrait espérer l'amélioration réelle des races russes qui seule peut assurer, à elles un meilleur sort, et au monde civilisé une paix durable. Alors on pourrait les compter au nombre des nations éclairées, et leur contact ne pourrait plus inspirer la crainte. Mais jusque-là, on verra suspendue sur l'Europe entière la menace d'une nouvelle irruption de Tatares à demi policés.

C'est à la fin du moyen âge, et vers les commencements du XVIe siècle, que la Russie grandit, et par son développement intérieur et par l'anarchie de ses voisins. Elle agite longtemps la Suède, dépouille la Turquie,

engloutit la Pologne et s'avance dans l'Europe pour y contrebalancer la puissance des anciennes nations occidentales les plus civilisées, les plus avancées dans les arts, et peser enfin de tout son poids sur les destinées d'une nation héroïque, la Hongrie, qu'elle livre comme une vile pâture aux vengeances de l'Autriche.

Et cependant quels furent, à la fin du moyen âge, avec l'albanais Scanderbeg, les seuls et véritables champions de la chrétienté? Jean Huniade et Mathias Corvin. L'autre *soldat de Jésus-Christ, le chevalier blanc* de Valachie, le *diable* des Turcs, arrêtait leurs progrès pendant que les diversions et les attaques fougueuses de Scanderbeg les ramenaient en arrière. Quand les Ottomans vinrent assaillir Belgrade, le boulevard de la Hongrie, Huniade traversait l'armée des infidèles pour se jeter dans la place; il repoussait pendant quarante jours les plus furieux assauts et était célébré comme le sauveur de la chrétienté. Son fils, Mathias Corvin, que la reconnaissance des Hongrois avait élevé sur le trône, opposait sa *garde noire*, la première infanterie régulière de la Hongrie, aux janissaires de Mahomet II. Le règne de Mathias fut la gloire de la Hongrie. Ce grand homme qui, contre ses ennemis, ne voulait *employer que le fer*, a donné lieu à ce proverbe qui suffit à son éloge : *depuis Corvin, plus de justice.* Quand les Turcs, après la prise de Constantinople et la conquête de l'empire grec, se ruèrent sur la chrétienté, une première ligue contre l'invasion, composée de Hongrois, Valaques et Moldaves, couvrit l'Allemagne et la Pologne et forma comme la réserve de l'armée chrétienne. Quand l'armée de Soliman envahit en 1526 la Hongrie, le jeune roi Louis n'avait pu rassembler que vingt-cinq mille hommes contre cent cinquante mille.

Les Hongrois qui, suivant l'ancienne coutume, avaient ôté les éperons au chevalier qui portait l'étendard de la Vierge, furent cependant vaincus, mais la défaite fut glorieuse et coûta chère aux vainqueurs. Louis n'en fut pas moins tué à Mostacz, avec son général Paul Tomorri, évêque de Colocza, et un grand nombre d'autres évêques qui portaient les armes dans les périls continuels de la Hongrie. Trois ans après, Soliman, forcé de lever le siége de Vienne, faisait emmener de Pesth dix mille Hongrois que les Tatares avaient surpris dans la joie des fêtes de Noël et qu'ils chassaient devant eux par troupeaux.

Mais pendant que ces nations héroïques versaient leur sang à flots pour la défense de l'Europe et du christianisme, la désunion régnait entre leurs souverains. Tous ces princes, Polonais, Lithuaniens, Hongrois, Bohêmes, Moldaves et Valaques, divisés par la rivalité des intérêts, par des jalousies, perdaient dans ces dissensions la force qu'ils eussent conservée dans la concorde : pour plusieurs de ces nations, dont la postérité n'oubliera pas le nom, mais qui semblent destinées, si l'on n'y met ordre, a être effacées de la carte d'Europe, un régime vicieux, une constitution dangereuse, devaient être, dans l'avenir, une source de calamités sans nombre.

C'est à partir de ce moment qu'il faut étudier les progrès de la Russie, lents d'abord, puis, au dix-huitième siècle, rapides et continus. Le grand-duché de Moscou, après avoir absorbé une foule de peuples païens, et les tribus errantes des Tatares, préludait, dès le quinzième siècle, à ses immenses destinées. Etat héréditaire, il devait prévaloir sur les Etats électifs de Pologne et de Livonie. Iwan III opposait à la grande

horde l'alliance des Tatares de Crimée, aux Lithuaniens celle des princes de Moldavie et de Valachie, de Mathias Corvin et de Maximilien. Il divisait Plescow et Novogorod, qui ne pouvaient lui résister qu'en faisant cause commune. Les czars ses successeurs devaient continuer cette politique astucieuse, empruntée aux souverains de Byzance. Iwan avait obtenu du pape la main de Sophie Paléologue, réfugiée à Rome, et il avait mis dans ses armes le double aigle de l'empire grec.

Bientôt va se compléter l'abaissement des Tatares par la réunion définitive de Kazan et par la conquête d'Astrakan. La Livonie, que les Russes disputent aux Polonais, à l'ordre Teutonique et à tous leurs voisins, devient alors, pour le nord de l'Europe, ce qu'avait été le Milanais pour les Etats du Midi, le théâtre de luttes acharnées. L'usurpation de Boris-Godunow et l'imposture de plusieurs faux Démétrius faisaient déjà espérer aux ennemis de la Russie son démembrement, lorsqu'un Russe, Michaël Fédrowitsch, fonda la maison de Romanow. C'est à l'avénement de cette race célèbre que la politique moscovite prend un nouvel essor, et, malgré les obstacles que des guerres civiles apportent au développement du pays, commence à participer, quoique de loin, aux événements qui s'accomplissent en Europe.

La Russie prend parti pour l'Autriche quand Vienne est de nouveau assiégée en 1683 par les Turcs et trouve moyen, à la paix de Carlowitz, de se faire céder Azow par l'empire ottoman. Nous sommes arrivés à l'époque où la Suède, qui depuis Gustave-Adolphe joue un rôle au-dessus de ses forces réelles, a la suprématie, et tend à l'empire du nord. La Suède redevient conquérante,

mais bientôt elle va retomber, épuisée par ses efforts, à la place que sa faiblesse et la grandeur de la Russie vont lui marquer désormais. La suprématie du nord doit donc passer de la Suède à la Russie comme elle a passé auparavant de la Pologne à la Suède. Seulement la Russie n'a pas une organisation régulière, et elle ne peut encore agir puissamment au dehors. Elle cède d'abord à la Suède, mais prend sur la Pologne un ascendant qui doit toujours s'accroître. D'ailleurs le nivellement des rangs doit, dans peu de temps, préparer l'établissement du pouvoir absolu qui donnera à la Russie l'organisation intérieure et l'influence extérieure.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, la Russie soutient le soulèvement des Cosaques contre la Pologne, vend son alliance contre les Ottomans à Jean Sobieski, qui lui cède Smolensk, d'autres villes encore, la petite Russie et la suzeraineté des Cosaques zaporoques. Ainsi la Russie commence à s'agrandir aux dépens de la Pologne. Enfin apparaît Pierre le Grand. Ses œuvres sont trop connues pour que nous osions en présenter même un précis. Chacun a lu, dans un des livres les plus attachants du premier écrivain du XVIIIe siècle, l'histoire des démêlés des deux souverains de la Russie et de la Suède, et de la lutte sérieuse qui alors éclata entre ces deux Etats. Aux traités de Stockolm et de Nystadt, et après la mort de Charles XII, la Russie acquit la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie, que la Suède lui abandonna. Pierre le Grand suivit les plans d'Iwan III et d'Iwan IV; il entreprit de civiliser la Russie à l'imitation des autres nations de l'Europe. Il attire les étrangers, fait lui-même de longs voyages, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne,

en Danemarck, en France, s'instruit dans les arts mécaniques et dans la marine : tour à tour charpentier et pilote, il étudie les mathématiques, et toutes les questions qui se rattachent aux intérêts politiques de l'Europe; enfin il fait de la Russie une puissance mariaime. Pour s'ouvrir la navigation de la mer Noire, il tttaque les Turcs et leur reprend le port d'Azow; pour s'ouvrir la navigation de la Baltique, il fait la guerre à la Suède; il fonde Saint-Pétersbourg, donne une importance réelle au port d'Archangel, sur la mer Blanche, et enlève aux Persans Derbent sur la mer Caspienne. Il renverse toutes les barrières capables d'arrêter le pouvoir absolu, casse la milice des Strélitz, abolit la dignité patriarcale, organise l'armée, crée des écoles, réforme les finances, la législation, la discipline ecclésiastique, établit une police, fonde des manufactures, creuse des canaux, et inaugure le commerce de caravanes avec la Chine. Toutes les forces se sont concentrées dans la main du prince, qui a pris le titre d'Empereur; la Russie s'est fait jour jusqu'aux trois mers qui la bornent, et elle devient ainsi, dans l'espace d'un seul règne, une nation européenne et la puissance dominante du nord.

En 1725, Pierre Ier mourait à cinquante-trois ans, au milieu des plus atroces douleurs, épuisé par de honteux excès, indignes d'un homme de génie, et laissant à ses successeurs au trône de Russie ce plan de domination européenne, déposé dans les archives du palais de Péterhoff, près Saint-Pétersbourg.

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous, Pierre, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russienne.

« Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, etc. »

Ici Pierre Ier établit que, d'après ses vues, qu'il croit celles de la Providence, il regarde le peuple russe appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Il fonde cette pensée sur ce que, d'après lui, les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas; d'où il suit qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance.

Le monarque russe regarde cette invasion future des pays de l'occident et de l'orient par le nord comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré, dit-il, le peuple romain par l'invasion des barbares. Il compare ces émigrations des hommes polaires au flux du Nil, qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Egypte. Il ajoute que la Russie, qu'il a trouvée rivière et qu'il laissera fleuve, deviendra, sous ses successeurs, une grande mer destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et que ses flots déborderont, malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si ses descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi il leur laisse les enseignements dont la teneur suit, et qu'il recommande à leur attention et à leur observation constante, de même que Moïse avait recommandé les tables de la Loi au peuple juif :

I.

« Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'Etat, refaire les armées et choisir les moments opportuns pour l'attaque; faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II.

« Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

III.

« Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et sur tout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV.

« Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles: gagner les puissants à prix d'or; influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes russiennes et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le

pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V.

« Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI.

« Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII.

« Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Echanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres des rapports continuels, qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII.

« S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.

IX.

« APPROCHER LE PLUS POSSIBLE DE CONSTANTINOPLE

ET DES INDES. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X.

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes. — Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI.

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens Etats de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

XII.

« S'ATTACHER A RÉUNIR AUTOUR DE SOI TOUS LES GRECS RÉUNIS OU SCHISMATIQUES qui sont répandu

soit dans la Hongrie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et ÉTABLIR D'AVANCE UNE PRÉDOMINANCE UNIVERSELLE PAR UNE SORTE DE ROYAUTÉ OU DE SUPRÉMATIE SACERDOTALE : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII.

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'orient et une grande partie de l'Europe.

XIV.

« Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la

mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe ! »

Le journal *la Presse*, à qui nous empruntons ce document important, a accompagné cette publication des lignes suivantes :

« Cette copie du testament de Pierre le Grand est empruntée aux MÉMOIRES DU CHEVALIER D'ÉON, publiés en 1836 et rédigés par M. Frédéric Gaillardet, sur les papiers fournis par la famille et d'après les matériaux authentiques déposés aux archives des affaires étrangères.

« Le chevalier d'Eon, attaché deux fois au chargé d'affaires de la cour de Versailles en Russie, fut présenté à la cour d'Elisabeth, la première fois en femme, sous le nom de mademoiselle Lia de Beaumont, et la seconde fois sous le nom du chevalier d'Eon, frère de mademoiselle Lia de Beaumont. Le jeune attaché avait pour mission spéciale de conquérir les bonnes grâces d'Elisabeth, et de profiter de l'influence obtenue par ses qualités personnelles pour décider la tzarine à accéder au traité de Versailles. Le succès du jeune attaché fut complet; il devint le favori secret d'Elisabeth. Cette intimité du chevalier avec l'impératrice lui permit de se procurer une copie du testament de Pierre le Grand. Le chevalier d'Eon revint en France en 1757, chargé par son impériale maîtresse d'apporter l'acte de réunion au traité de Versailles. Il s'empressa de communiquer le testament de Pierre le Grand, d'abord à M. l'abbé

de Bernis, ministre des affaires étrangères, et ensuite au roi lui-même. Mais ce plan gigantesque de domination européenne, conçu par Pierre Ier, parut chimérique aux ministres de Louis XV. Voici à ce sujet quelques paroles du chevalier d'Eon, reproduites dans la *Vie politique du chevalier d'Eon*, publiée en 1779 par Lafortelle :

« Cette communication fut traitée sans importance par les ministres de Versailles; on en jugea les plans impossibles et les vues chimériques. En vain de mon lit de douleur (le chevalier d'Eon s'était cassé la jambe en revenant de Russie), je rédigeai et j'envoyai des mémoires particuliers au roi, à M. le maréchal de Belle-Isle, à M. l'abbé de Bernis, à M. le marquis de l'Hôpital qui venait d'être nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et enfin à M. le comte de Broglie, ambassadeur en Pologne, pour leur déclarer que l'intention secrète de la cour de Russie était, à la mort imminente d'Auguste III, de garnir la Pologne de ses troupes pour s'y rendre maîtresse absolue de l'élection du roi futur, et s'emparer d'une partie de son territoire, conformément au plan de Pierre le Grand; toutes mes ouvertures furent considérées sans attention sérieuse, parce que sans doute elles venaient d'un jeune homme, mais on éprouva (en 1778) les funestes effets de la prévention que l'on eut alors contre mon âge. »

Les déclarations incroyables mentionneés dans ce testament peuvent se passer de commentaire.

II.

Mais qu'étaient devenues, jusque-là, et avant les progrès inouïs de l'empire russe, la Hongrie et la Pologne?

Depuis 1562, le royaume de Hongrie était partagé entre la maison d'Autriche et les Turcs, et, de ce partage, résultait une guerre continuelle. D'ailleurs, la suzeraineté de la Transylvanie était une autre cause de lutte entre l'Autriche et l'Ottoman. A l'intérieur, hélas! la Hongrie n'était pas plus tranquille; les princes autrichiens y persécutaient les protestants, et ils violaient, à chaque occasion favorable, les priviléges de la nation. Les Hongrois se révoltèrent sous Rodolphe II, Ferdinand II et Fréderic III; des princes de Transylvanie, parmi lesquels le célèbre George Ragotzi, se donnèrent successivement pour chefs aux mécontents. Enfin les rois de Hongrie furent forcés d'accorder l'exercice publique de la religion protestante et de respecter les priviléges nationaux.

La Pologne avait prévalu, à la fin du XVe siècle, sur l'ordre teutonique, Etat allemand qui s'avançait hors de l'Allemagne jusqu'au sein des Etats slaves, et que ne soutenait pas l'Empire. Mais, en revanche, et c'était là une faute grave, elle négligeait de protéger les Bohémiens et les Hongrois dans leurs efforts contre l'Autriche. Les deux grands peuples d'origine slave avaient déjà de fréquents rapports entre eux. La Pologne et la Russie se cherchaient instamment, parmi leurs voisins, des auxiliaires dans leurs guerres continuelles, et de malheureuses populations, envahies chaque année,

étaient chargées de payer les frais de la guerre. Nous passons sous silence les deux luttes sanglantes qui mirent de nouveau aux prises toutes les puissances du nord, au moment où la dynastie des Jagellons s'éteignit (1572) par la mort de Sigismond-Auguste et celle de Rurik (1598) par la mort du czar Fédor I[er], fils et successeur d'Iwan IV. On se disputa longtemps la succession de la Suède et celle de la Russie, puis le trône de Pologne, devenu purement électif, échut tout à coup à un étranger, à un Français, et Henri de Valois parut un instant sur les bords de la Vistule pour signer les *pacta conventa*, donner des fêtes et faire admirer ses frisures et ses *chemises à grands godrons*.

Etienne Batthory, un Transylvain, arrêta un moment la décadence de la Pologne; il humilia la Russie et le Danemark, mais son successeur, Sigismond III, fils d'un roi de Suède, élu roi de Pologne, se trouva, à son avénement au trône de son père, dans une position difficile; la Suède, protestante, et la Pologne, catholique, réclamaient toutes deux la Livonie. De là des luttes intérieures et une guerre entre les deux peuples, qui, d'abord éteinte, se ralluma pour durer jusqu'à l'époque où Gustave-Adolphe se mêla à la guerre de trente ans. Sigismond III et Wladislas VII eurent à soutenir de longues luttes contre les Turcs, les Russes et les Cosaques de l'Ukraine. Enfin la Pologne céda à la Suède la prépondérance du nord, tout en conservant sa supériorité sur la Russie dont le développement avait été retardé par les guerres civiles.

La Pologne devait recevoir bientôt dans sa constitution de nouveaux éléments d'anarchie; elle avait besoin d'un législateur, elle n'obtint qu'un héros, Jean Sobieski, dont le nom est resté immortel après la déli-

vrance qu'il apporta à la ville de Vienne assiégée par Kara-Mustapha et une armée innombrable. L'éclat dont la Pologne brille alors, sous le règne de Sobieski, appartient au souverain. Sobieski, ce héros des temps antiques, érudit et grec à la façon d'Homère et de Thucydide, qui communie le matin de la bataille livrée au grand visir, celui que l'Europe appela alors le *sauveur de la chrétienté*, est l'homme des jours de foi et de croyance. C'est le plus grand et le dernier roi de la Pologne.

Avec le XVIIIe siècle commence pour la Pologne une ère de dépendance; elle appartiendra aux étrangers, et les dissensions religieuses qui vont s'y développer doivent amener, à la fin du siècle, la ruine de l'indépendance polonaise. Ainsi ce malheureux pays, après avoir cédé à la Suède la Livonie et l'Esthonie, après avoir résisté au soulèvement des Cosaques, soutenus par les Tatares, par les Russes, enfin par les Turcs; malgré les victoires remportées sur les Ottomans par son roi Jean Sobieski à Choczim et sous les murs de Vienne, sera condamné à devenir la proie du plus ambitieux et du plus fort. A l'époque où Charles XII a tenu dans ses mains les destinées du nord, la Pologne s'est trouvée mêlée à ces conflits sanglants dont le résultat a été l'abaissement de la Suède et le sien; car ni Auguste II, déposé puis rétabli sur son trône, ni Frédéric-Auguste, ne pouvaient arrêter la marche des événements.

Quant à la Hongrie, sa résistance a été pour toujours étouffée par la maison d'Autriche, qui rend ce royaume héréditaire. Les troubles intérieurs, les exécutions des comte Zrini, Frangepani, une persécution religieuse, la suppression de la dignité de Palatin, une guerre ci-

vile pendant laquelle Tœkœli est soutenu par les Turcs, un nouveau soulèvement des Hongrois et des Transylvains, sous François Ragocsi, tels sont les faits qui signalent l'histoire déplorable de cet intéressant pays à la fin du XVIIe siècle et au commencement du siècle suivant.

Toutefois la Hongrie prouve encore une fois de plus au monde qu'elle est bien la patrie des dévouements et des abnégations héroïques.

Sur la rive du Danube, non loin de Presbourg, on voit encore le monticule qui servait au couronnement des rois de Hongrie; c'est un tertre peu élevé, avec une balustrade en pierre. Au sortir de l'église, le prince, à cheval, en uniforme de hussard, portait la couronne et le manteau de Saint-Etienne, s'élançait sur la plateforme, et, pour indiquer qu'il devait défendre le royaume envers et contre tous, il frappait l'air de son sabre dans les quatre sens. Marie-Thérese franchit la colline royale au galop, l'épée à la main, aux applaudissements enthousiastes des Magnats qui l'escortaient. Elle avait d'ailleurs gagné le cœur des Hongrois en se soumettant à prêter l'ancien serment du roi André, qui leur reconnaissait le droit de réprimer par les armes, sans pouvoir être traités de rebelle, toute infraction à leurs priviléges.

L'empereur Charles VI meurt, et tous les Etats qui ont garanti sa succession à sa fille Marie-Thérèse prennent les armes contre elle. Le moment semble venu de dépecer le grand corps de l'Autriche : tous accourent à cette curée.

L'infortunée princesse était seule; sa cause semblait perdue. Enceinte alors, elle croyait « qu'il ne lui res« terait pas une ville pour y faire ses couches. » Ce-

pendant elle ne désespère pas, et se refuse à céder la moindre parcelle de ses Etats. Sans alliés, sans troupes, sans argent, sans ministres capables, forcée de quitter Vienne, menacée d'un siége prochain, elle se rend à Presbourg, et paraît au milieu de la Diète, en deuil, mais habillée à la hongroise, la couronne de Saint-Etienne sur la tête, l'épée royale au côté, et tenant entre ses bras son fils, l'archiduc Joseph, presque encore au berceau. Elle adresse, en latin, ces paroles à l'assemblée : « Abandonnée de mes amis, persécutée par « mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, « je n'ai de ressource que dans votre fidélité, votre « courage et ma constance. Je remets entre vos mains « la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur « salut. »

La beauté, la jeunesse, le malheur de la reine produisent une impression profonde sur l'assemblée. Ces visages caractérisés, aux longues moustaches pendantes, s'illuminent d'émotion et d'enthousiasme; tous les Magnats tirant leur sabre, s'écrient d'une voix unanime : Mourons pour notre roi, Marie-Thérèse ! (*Moriamur pro rege nostro, Maria Theresa!*) Cette exclamation et ces cris enthousiastes sont répétés au dehors par les voix de mille paysans Magyars, gentilshommes et propriétaires fonciers, accourus de tous les points de la Hongrie, à la convocation de la Diète où s'agitent les destinées de deux Etats désormais inséparables.

Jusque-là, Marie-Thérèse, calme et majestueuse comme lorsque sa fille, Marie-Antoinette, l'épouse audacieuse et infortunée de Louis XVI, s'était présentée, avec le Dauphin dans ses bras, dans la salle du repas donné à Versailles par les gardes du corps aux offi-

ciers et aux soldats du régiment de Flandre, avait conservé ce sang-froid particulier aux âmes intrépides. Mais, à cette explosion de cris et de vivats, quand elle vit, au sein de la diète en délire, s'agiter ces aigrettes brillantes, et qu'elle entendit ces lames étincelantes et ces éperons retentissants s'entrechoquer avec un fracas belliqueux, elle sentit son cœur s'ouvrir aux plus nobles et aux plus douces émotions. Sa lèvre autrichienne, relevée par la résolution et la colère, s'abaissa sur cette bouche charmante dont sa fille, reine aussi, avait été dotée, avec tant d'autres charmes, par la nature; ses beaux yeux se mouillèrent de larmes d'attendrissement, et la souveraine, redevenue femme, éclata en sanglots. Alors l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Magnats, paysans et gentilshommes Magyars, et cette foule de *Tsikôs*, moitié bergers, moitié postillons, accourue des steppes de la Hongrie pour *conduire* à Presbourg tous les membres et les adhérents de cette nouvelle ligue du bien public, se précipitèrent autour de la gracieuse et courageuse princesse, lui jurant fidélité, et lui firent une de ces ovations improvisées dont le souvenir retentit longtemps encore après les événements qui les ont motivées, dans les cœurs chaleureux et dans les âmes patriotiques.

Les troupes envoyées par la Hongrie, grâce à la soudaineté irrésistible de leurs attaques, à leur aspect presque sauvage, répandirent la terreur dans les armées ennemies. C'est ainsi que par son héroïsme, par le dévouement de ses braves Hongrois, et l'Angleterre aidant, Marie-Thérèse fut sauvée et l'Autriche avec elle.

Pourrait-on dire que l'Autriche se soit montrée, plus tard, reconnaissante?

Chacun connaît l'issue de cette guerre injuste ; le roi de Prusse, qui obtint ce qu'il voulut, la Silésie, fit la paix. Les Français se morfondirent en Bohême, perdirent Prague malgré la bravoure de Chevert, et revinrent à grand'peine à travers les neiges. Il est vrai que leur général, le maréchal de Belle-Isle, en fut quitte pour se comparer à Xénophon. A toutes les époques on a été modeste !

Cependant la Russie, gouvernée d'après les principes de Pierre le Grand, envoyait dix mille soldats sur le Rhin, et le cardinal Fleury, ce ministre octogénaire, aussi décrépit que le pays qu'il administrait, devait s'apercevoir, pour la première fois, que cette Asie européenne pouvait, par-dessus l'Allemagne, étendre ses longs bras jusqu'à la France (Traité de Vienne).

Dans le cours de la guerre de sept ans, Frédéric II, qu'on surnomma le Grand, eut un de ses lieutenants battu par les Russes à Jœgerndorf, et ses troupes furent encore défaites à Palzig et à Kunersdorf par ces armées, jusque-là barbares, auxquelles Pierre I[er] avait enseigné la tactique européenne.

Le mouvement imprimé par Pierre-le-Grand à la Russie, quoique ralenti pendant la période où les étrangers furent exclus du gouvernement, se perpétua jusqu'à l'avénement de Catherine *la grande*.

Alors commence une ère nouvelle pour l'empire moscovite. Le développement de cette puissance est d'ailleurs favorisé par la situation de ses voisins. Elle est plus que jamais heureuse du côté de la Pologne. La vigueur du caractère polonais s'est en partie énervée sous Auguste II et sous Auguste III, et la Pologne reçoit un prince de la Russie ; elle est, de plus, condamnée à garder sa constitution anarchique. Bientôt ceux qui

étaient intéressés à son existence, la voyant perdue sans ressource, vont partager avec la Russie. Celle-ci, songeant toujours à étendre son influence au dehors, va jusqu'à s'allier avec Thamas-Kouli-Kan contre les Turcs, dans le but de reprendre Azow et de se rouvrir la mer Noire. Elle envahit la Crimée, et s'empare de la Moldavie. Toutefois, à la paix de Belgrade, elle rend ses conquêtes et renonce à la navigation de la mer Noire. Mais combien de fois la Russie n'a-t-elle pas abandonné ce qu'elle avait pris pour se donner le droit de le garder plus tard? Après la paix d'Abo, les Russes, guerroyant encore contre les Turcs, envahissent de nouveau la Moldavie et de plus la Valachie, et sont vainqueurs sur le Pruth et le Kagul; leurs vaisseaux pénètrent dans la Méditerranée, soulèvent la Morée et brûlent la flotte turque dans l'Archipel; Dolgorouki envahit la Crimée.

On fait encore la paix, la Russie rend encore ses conquêtes; mais, cette fois, pareille à la marée, qui finit toujours, après plusieurs tentatives, par recouvrir certaines plages et à les conserver à l'Océan, la Russie garde Azow, plusieurs places sur la mer Noire, et obtient la navigation libre dans les mers de la Turquie.

Enfin s'accomplit la grande iniquité du XVIIIe siècle : à trois reprises, la Pologne fut démembrée et partagée. La Russie, l'Autriche et la Prusse s'emparèrent d'abord des provinces limitrophes. La Russie, gouvernée par cette femme ambitieuse qu'on appela la *Sémiramis du nord*, réduisit les cosaques Zaporogues, réunit, du consentement de la Porte, la Crimée à son empire et remporta de brillantes victoires sur les Turcs. A la paix de Yassi, les frontières russes furent poussées, du côté de

la Porte, jusqu'au Dniester; Catherine II qui, selon l'expression de Munich, se conduisait comme une *coquette habile* avec les princes étrangers, cruelle, vindicative, implacable, étouffa la liberté polonaise, étreignit ce malheureux pays de ses mains teintes du sang de deux empereurs. C'est à l'époque et au plus fort de la Révolution française que la Pologne est déchirée pour la seconde fois. Une insurrection générale éclate, les Russes sont chassés de Varsovie, Thaddeus Kosciuszko apparaît! Nous ne raconterons pas les efforts surhumains tentés par ce héros et ses intrépides compagnons pour arracher leur patrie au joug moscovite; la vie de Kosciuszko, à elle seule, vaut tout un poëme!

Ce héros, qui gagna des batailles, aidé seulement de quelques milliers de paysans armés de faux, ne put, malgré son patriotisme, conjurer le destin de la Pologne. A son dernier combat, déjà blessé d'une balle dans la cuisse et de plusieurs coups de baïonnette dans le bras, il ne cessait de se faire panser. Mais, toujours à cheval, attendant, au dernier moment, la jonction d'un de ses lieutenants qui eût pu le faire triompher, il braqua impatiemment sa lorgnette sur un point noir qu'il apercevait au loin. Hélas! c'étaient de nouveaux Russes qui venaient prendre position et lui ravir la victoire. Sa main retomba sur sa selle et il s'écria, désespéré : *Finis Poloniæ!* Sa résolution, toutefois, ne l'abandonna pas; il se jeta de côté et d'autre au plus fort de la mêlée : le vieil étendard polonais fut renversé, puis relevé tout déchiré et souillé de boue. A cette vue, on marcha encore en avant, vains efforts! En commandant une charge et en franchissant une haie, le cheval de Kosciuszko s'abat, un cosaque le perce par derrière de sa lance; un autre lui traverse le bras, un carabinier

lui porte un coup de sabre sur la tête ; il tombe enfin et disparaît avec la Pologne vaincue, sous les pieds des chevaux des Russes.

Après la chute du héros, le massacre de Praga, que le sabre de Souwaroff, vainqueur, noya dans un immense massacre, la Pologne fut une troisième fois, et définitivement partagée. La mort de Catherine *la grande*, qui, parmi tous ses surnoms en compte un moins glorieux, celui de la *Messaline du Nord*, l'amante éhontée qui se prostitua à Soltikoff, à Poniatowski, à Orloff, à Wasiltchikoff, à Potemkin, dont elle récompensa les tendresses par 450,000,000 fr., suivit de près la ruine de la nationalité polonaise. Cette femme effroyable et étonnante à la fois, qui sut se faire louer par tous les écrivains du temps et que Diderot, Voltaire et d'Alembert, avec toute l'Encyclopédie, ont tant célébrée, fut foudroyée par l'apoplexie, après avoir fondé Kerson, Odessa, une foule de manufactures, après avoir ouvert et assuré le commerce de caravanes avec la Perse et la Chine, et donné son essor au commerce de la mer Noire. Elle réunit à la Russie une partie des provinces Caucasiennes, et c'est à elle, sans contredit, à cette princesse astucieuse et corrompue, l'héritière directe du czar Pierre le Grand dont elle pratiqua le testament à la lettre, que la Russie doit principalement ses progrès et le rang important qu'elle occupa, forcément, dans la politique européenne.

Sous Paul Ier, ce czar presque insensé, qui consentait à partager avec Bonaparte, premier consul, la souveraineté de l'Europe, la Russie entre de plus en plus dans es luttes qui divisent le monde civilisé; Souwaroff et ses armées apparaissent en Suisse, en Italie. Alexandre, succédant à son père étranglé, refuse de reconnaître

Napoléon empereur. Les événements qui ont marqué les premières années de ce siècle sont trop connus, aussi ne ferons-nous que rappeler Austerlitz, Eylau, Friedland, Tilsitt, défaites qui enseignent aux Russes à résister aux Français, entrevue qui endort le conquérant du siècle dans une confiance trompeuse. Pendant la campagne de 1812, de néfaste mémoire, la Russie prouve qu'elle a profité des leçons de la France, comme au temps de Charles XII, elle avait profité de celles de la Suède; dans les trois années qui suivent, elle reste à la tête de la coalition formée contre Napoléon et prend une part décisive à la chute de celui qu'elle a toujours traité d'usurpateur. Sous le règne d'Alexandre, l'empire russe s'agrandit d'une manière remarquable; il prend à la Suède la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Finlande suédoise; à la Turquie, en vertu du traité de Bucharest, la Bessarabie et une partie de la Moldavie; arrête avec les Etats-Unis ses limites dans l'Amérique, s'empare de la Géorgie et de plusieurs provinces persanes et s'établit sérieusement dans l'isthme caucasien.

Sous Nicolas Ier, la Russie, poursuivant le cours de ses envahissements, fournit contre les Persans une campagne brillante et conclut avec la Porte le traité de Tourkmantchaï. Nous raconterons un épisode des plus tragiques, qui précéda cette convention, l'une des plus violentes de celles que l'empire russe ait jamais imposées à des vaincus. La campagne de Turquie, la prise de Varna, le passage des Balkans, l'occupation d'Andrinople, les victoires de Paszkiévitzch en Perse et en Arménie, la soumission de la Pologne, remplissent une grande partie du règne de Nicolas Ier, et tous ces événements, qui découlent d'un projet fortement arrêté,

prouvent suffisamment que le czar actuel, plus peut-être que tous ses prédécesseurs, a tenu à suivre les errements de la politique tracée par Pierre le Grand à ses successeurs.

« Chacun sait que depuis Pierre le Grand, c'est-à-dire depuis un siècle et demi, la Russie marche à la conquête de tout l'orient. Le tzar Pierre avait rêvé un trône à Constantinople, et ses successeurs ont suivi, avec plus ou moins d'ardeur, cette impulsion ambitieuse qui flattait tant leur imagination et leur politique envahissante. Mais ce que chacun ignore peut-être, c'est qu'en prenant les rênes de l'empire, le tzar doit jurer entre les mains du sénat qu'il fera tous ses efforts pour réaliser cette conquête. Rétablir l'empire d'Orient, dicter des lois à l'occident, telle est la part de lion que se sont faite les uns après les autres les souverains de la Russie, et nous devons admirer combien est persistante la marche qu'ils ont suivie, qu'ils suivent encore, qu'ils suivront jusqu'à ce qu'ils trouvent enfin une énergique résistance dans la politique des peuples européens.

« Voulant arriver à un résultat si désastreux pour nous et en même temps si glorieux pour elle, la Russie a pensé qu'il lui fallait d'abord affermir son autorité au dedans et développer sa puissance du côté de l'Asie ; c'est ce qu'elle exécute avec une admirable persévérance. Alexandre, ayant en vue le bonheur de ses peuples, sentit combien il importait de les faire jouir des bienfaits de la civilisation, des arts et du commerce. Les vastes préoccupations de Pierre, auquel le temps d'ailleurs avait manqué, ne lui permirent pas d'étendre ces progrès suffisamment. Alexandre avait compris que c'était la seule base solide sur laquelle il pût établir sa

domination, ou du moins sa prépondérance sur l'Europe entière. Mais ce à quoi il s'appliqua principalement, ce fut à l'amélioration du sort de ses peuples dont il voulait se faire aimer, changeant ainsi brusquement le système de ses prédécesseurs qui n'avaient régné que par la terreur. Ayant eu pour instituteur le général La Harpe, dont les principes philosophiques sont bien connus, il n'était pas étonnant de voir Alexandre entrer dans cette voie de libéralisme en montant sur le trône ; sa politique avant tout savait se plier aux événements, et les événements qui agitèrent l'Europe sous son règne étaient de nature à absorber toutes ses idées; puis des conseillers perfides le détournèrent bientôt entièrement de la route qu'il avait suivie.

« Un biographe a dit avec juste raison : « La posté-
« rité a commencé pour lui; l'histoire dira d'Alexandre :
« il a allégé les fers de ses esclaves sans rien faire pour
« les rompre ; et il a rivé ceux de tous les peuples du
« continent. » Aussi sa mort a-t-elle fait causer bien peu de larmes.

« Son frère a déployé dès son avénement au trône un caractère et des talents supérieurs. Comme Alexandre, il a cherché les bases de la gloire et du bonheur de la Russie dans le commerce et l'industrie. Mais combien ses vues sont plus profondes, combien les résultats de son habileté sont plus remarquables, plus positifs et plus remplis d'espérance et d'avenir! Ce qui le distingue plus particulièrement, c'est l'empressement qu'il a toujours mis à s'entourer des hommes les plus habiles de toutes les nations, et la manière dont il les a récompensés.

« Les premiers jours du règne de Nicolas furent ora-

geux et effrayants; les conspirations qui se tramèrent contre lui dès son avénement jetèrent sur cette époque une sombre lueur. Toutefois, il est impossible de dire qu'il ait abusé de son pouvoir et se soit montré cruel, du moins en apparence, et cette sagesse chez un jeune homme, que tant de grandeurs inattendues auraient dû éblouir, mérite d'être remarquée. Il ne fut point pris de vertige, et dès lors il sut calculer tout ce qu'il avait à faire pour éloigner le danger; son but était de montrer de la modération à l'égard de ses ennemis; il le fit avec cette adresse qui le caractérise, ne sévit contre eux qu'en se servant de moyens détournés. Ainsi, pour les sacrifier, il employait les régiments qui lui étaient suspects à des expéditions dangereuses; il confiait à d'autres l'exploitation de mines, et les travailleurs périssaient par des explosions ou d'autres accidents qu'on attribuait à un hasard malheureux. Peu de gens se doutaient de ces cruautés, et sa modération fut partout célébrée. Ainsi, soixante jeunes gens, soupçonnés il y a quelques semaines d'avoir trempé dans la conspiration Bestujef, ont été, par ses ordres, dirigés sur le corps d'armée de Perowski, marchant sur Khiva. Pierre le Grand, agissant avec plus de franchise, les eût exécutés de sa propre main.

« Dans un gouvernement absolu, l'influence des grands vassaux est immense, et quelquefois devient terrible. Louis XI, ce rusé politique dont l'histoire nous a conservé les grandes leçons, avait compris combien il importait de diminuer cette influence, et la hache du bourreau fut son agent le plus actif et le plus sûr. En Russie, Pierre le Grand, Catherine, et d'autres encore, adoptèrent cet affreux système avec une sorte de fureur. Nicolas se montra plus sage.

« Rien n'est plus facile, mais aussi rien n'est plus honteux que d'abattre des têtes. Lorsque ces têtes sont puissantes, leur chute peut quelquefois satisfaire un moment les passions populaires, mais rien n'est plus nuisible aux intérêts du peuple. La difficulté de concilier les progrès de la civilisation avec les mœurs barbares de leurs sujets, fut l'écueil où vinrent échouer le génie de Pierre le Grand et celui de Catherine, toujours empreints de la cruauté malheureusement nécessaire à l'époque de transition où ils vécurent. Ces deux monarques n'ont pu que donner l'impulsion à leurs peuples demi-sauvages. Alexandre, élevé dans des idées plus douces, plus libérales, fournit à Nicolas les moyens d'arriver enfin à des résultats plus satisfaisants.

« La puissance tant redoutée des grands vassaux résidait dans leur immense fortune. Nicolas comprit qu'il fallait compromettre cette fortune, et la compromettre d'une manière utile aux intérêts généraux du pays ; et, comme tout s'enchaîne dans la politique russe mieux que dans aucune autre, ce fut par le commerce et l'industrie qu'il espéra parvenir à son but. D'ailleurs il vit qu'il pouvait ainsi rivaliser avec la puissance anglaise et finir peut-être par détruire son influence politique et commerciale dans l'Inde. Personne ne saurait nier que la Russie soit admirablement placée pour cela.

« Il y a dans ce système quelque chose de terrible et de grand qui étonne ; et quand on réfléchit que chaque jour il se développe encore sur une plus vaste échelle, quand on voit cet immense empire s'accroître, l'horizon se charger de nuages, on prévoit quelqu'une de ces catastrophes qui bouleversent la terre et jettent

l'engourdissement avec la stupeur au sein des nations. » (1)

Ces lignes, empruntées à une brochure publiée en 1840 par M. Le François, aujourd'hui l'un des collaborateurs les plus actifs du journal *le Siècle*, sont un résumé exact des idées qui ont dirigé toute la politique de l'empereur Nicolas à partir de son avénement au trône.

III.

L'effort le plus grand fut tenté du côté de la Pologne. On se rappelle le ressentiment produit dans tous les cœurs polonais par le morcellement de leur patrie et la création du grand duché de Varsovie, qui remplaçait désormais le royaume auquel l'Europe chrétienne avait dû tant de fois son salut. La Pologne toutefois put croire un jour qu'elle allait recouvrer son indépendance. Napoléon l'arracha aux mains de la Russie; mais, hélas! non pas pour la relever comme une barrière entre le nord et l'Europe. L'homme de guerre, préoccupé seulement de ses projets de conquête, fit servir les Polonais et leur bouillant courage à l'accomplissement de ses desseins. En 1812, la P-

(1) La Russie, Khiva, l'Angleterre et la Pologne, par M. A.-J.-L. Le François.

logne eut la permission de proclamer son indépendance; mais, en dépit de son héroïsme sur tant de champs de bataille, malgré le dévouement du plus noble de ses enfants, Joseph Poniatowski, blessé en protégeant la retraite des Français après Leipsick, et noyé dans les flots de l'Elster; après tant de hauts faits accomplis à Somo-Sierra, en Espagne, en Russie, en Allemagne, en France, et partout où il fallut prodiguer son sang, la Pologne dut retomber sous le joug et obtint pour récompense un nouvel esclavage.

La nation, toutefois, entrevit encore une lueur d'espoir, mirage trompeur qui, si souvent, a abusé ses regards. Le czar lui avait donné d'abord un semblant de liberté; pour la séduire, il employa la douceur, il exigea bien moins d'elle que des autres nations qui composaient son vaste empire. Mais la Pologne comprit bien vite que cette apparente douceur n'était qu'un leurre; impatiente, irritable, comme elle l'a toujours été, elle donna des signes non équivoques de mécontentement, et Constantin qui la gouvernait dut passer subitement, par ordre de son frère, des prévenances et de la douceur à la rigueur et à la cruauté! Les sociétés secrètes, les *Carbonari*, les *Ventes*, s'organisèrent aussitôt sur la plus vaste échelle et enveloppèrent le pays d'un immense réseau que la police russe et ses espions percèrent plus d'une fois, grâce à d'odieuses dénonciations.

Dès lors la Pologne ne fut plus gouvernée, mais soumise à la torture, et malheur à ceux qui furent convaincus ou seulement soupçonnés d'avoir pris part à cette conspiration permanente dont le résultat fut l'insurrection de 1830. Les uns, les plus nobles, les plus coura-

geux, étaient enfermés, sans avoir rien avoué, dans les casemates des forteresses; les autres, déportés sans jugement dans l'intérieur de la Russie, envoyés dans les colonies militaires ou incorporés comme simples soldats dans les régiments de l'armée du Caucase, ce pénitencier militaire de la Russie. Des infortunés disparaissaient subitement du sein de leurs familles, sans que le père pût savoir ce qu'était devenu son fils, la femme son mari. On n'exigeait pas de preuves, la moindre accusation suffisait, et la vengeance ou la cupidité la dictait presque toujours. Privés d'air et de lumière, couchés sur une paille infecte, les prisonniers souffraient mille supplices. Pour leur arracher des aveux, on les accablait de coups, on leur refusait une chétive nourriture; jamais l'inquisition ne déploya tant de barbarie.

Dans son histoire de la Révolution polonaise de 1830, M. Miéroslawski a peint avec les plus sombres couleurs et l'indignation la plus patriotique les atrocités sans nombre qui tombèrent alors sur la Pologne comme jadis le fléau des sept plaies sur l'antique Egypte.

« Un cabinet noir qui brisait et réparait les cachets, dit M. Miéroslawski, livrait au grand-duc Constantin tous les secrets de famille et toutes les correspondances des associations. Les relations avec l'étranger étaient au pouvoir de la douane, et toutes les administrations étaient infectées d'espions patentés ou aspirants.

« Warsovie et Wilna étaient les centres de l'activité de la police secrète. Un code implacable, des séances mystérieuses, des systèmes d'interrogatoires raffinés, des tortures et un voile impénétrable donnaient à toutes ces horreurs un prestige d'omnipotence qui fermait la bouche aux plus intrépides.

« A Warsovie, Lubowidzki, préfet de la haute police du royaume, agissait sous la direction immédiate du général Rozniécki et commandait une légion d'agents à la tête de laquelle le juif Birnbaum, entremetteur, agioteur et empoisonneur du tribunal suprême, les voleurs Makrot, Szley et tant d'autres misérables.

« Des masses d'espions déguisés de mille manières pullulaient dans les lieux publics; ils parvenaient à s'introduire jusqu'au sein des familles, et l'imprudent qui, dans l'épanchement d'une âme déchirée, croyait confier ses peines et ses espérances au sanctuaire de l'amitié, ignorait qu'il parlait à son accusateur, à son juge et à son bourreau.

« Un cri d'enthousiasme, un refrain échappé dans l'ivresse de la gaîté, un propos imprudent, la coupe d'un habit, souvent un nom historique ou un volume de Jean-Jacques, tels étaient les titres que produisaient les accusateurs d'une conspiration qu'avait imaginé, dans son galetas, un délateur marchand d'absurdes calomnies.

« Par une nuit noire et pluvieuse, les gendarmes frappaient à la porte du suspect, l'arrachaient de sa demeure, et le lendemain, éperdues et noyées dans les larmes, venaient en vain des familles entières faire retentir de leurs sanglots les antichambres du préfet de police. — L'infortuné disparaissait; les triples portes de fer gémissaient sur leurs gonds rouillés, et on oubliait bientôt qu'il avait vécu.

« On cherchait surtout à arracher au malheureux quelque aveu précipité, quelque marque de trouble et d'hésitation; s'il répondait avec assurance et dignité, on le condamnait comme arrogant et rebelle; s'il balbutiait

en tremblant, on le condamnait comme suspect; s'il se taisait, on le condamnait comme convaincu.

« Dans les cavités des vieux couvents, à trente pieds du niveau de la terre, où, dévoré par les reptiles et la faim, le martyr bondissait de douleur sur sa couche glacée, le sombre geôlier apportait pour toute nourriture un hareng pourri; et quand, consumé par le brasier d'un délire mortel, la langue du damné articulait convulsivement quelque nom chéri, c'était une irrévocable sentence. La porte s'ouvrait : le sbire, immobile jusque-là dans sa cachette, entrait et disait froidement : « Vous vous seriez épargné ce désagrément, si vous « aviez dénoncé plutôt vos complices. » Le chirurgien saignait l'agonisant, un verre d'eau le rappelait à la vie; les portes se refermaient pour *toujours*, et l'inquisiteur allait tranquillement, avec les prétendus aveux du détenu, arrondir des calculs et remplir les colonnes de ses tablettes de proscription qu'il se hâtait de soumettre au grand-duc Constantin.

« A la suite de cette calamité, une noire défiance s'empara de tous les esprits; une sinistre terreur planait sur toutes les têtes. Le fils et le père se traitaient en étrangers, tout se tut, et les soupçons domestiques, les vagues chagrins d'un avenir menaçant, vinrent bientôt rompre tous les liens de la société, semer l'alarme dans les réunions privées, isoler les cœurs et empoisonner les plus douces émotions de la nature. »

On comprend dès lors que les Polonais durent saisir avec empressement l'occasion qui se présenta à eux en 1830. La nouvelle de la Révolution de juillet, des provocations dont on se ferait difficilement une idée, déterminèrent enfin l'insurrection. Nous ne décrirons pas cette série d'événements mémorables, désormais acquis

à l'histoire, et au milieu desquels la nationalité polonaise se débattit avec une opiniâtreté héroïque contre ses persécuteurs et ébranla sur sa base le gouvernement moscovite. On se souvient par quelle suite de revers le général Diébitsch, commandant en chef l'armée russe, dut céder sa place à d'autres pour périr d'une de ces morts ignorées dont on attribue toujours la cause, dans des temps calamiteux, à l'épidémie du moment. La Prusse n'hésita pas, dans cet instant suprême, à prêter son concours à la Russie, et quant au rôle de la France et de l'Angleterre, il fut complétement nul, et quelques négociations, qui ne devaient pas aboutir, furent seulement tentées par ces deux puissances : elles ne voulaient pas paraître abandonner complétement les principes de ce vieux libéralisme qu'elles avaient tant de fois invoqués pour elles-mêmes et à leur profit. En un mot, l'Europe n'eut pas honte d'assister à ce drame horrible comme témoin passif.

L'arrivée de Paszkiéwitzch, le vainqueur de l'Orient, de la Perse, le prince d'Erivan, l'égoïsme et l'abandon de l'Europe, la trahison de plusieurs généraux et de faux Polonais, réduisirent le pays aux dernières extrémités, et bientôt Varsovie, la cité sainte, dans les murs de laquelle se concentrait alors toute la Pologne, put dire à son tour : *Rome est toute où je suis.*

Au commencement de la nuit du 7 au 8 septembre 1831, on entendait le canon gronder avec fureur, et la terre, ébranlée par d'épouvantables décharges, tremblait au loin : c'était au camp de Wola, aux portes de Varsovie. Les éclairs étincelants, vomis par trois cent cinquante bouches à feu, brillaient sur les batteries russes, comme une flamme prolongée, immense, ne laissant pas de place à la fumée qui avait peine à s'élever

au ciel en un nombre infini de couronnes flottantes. Les volées du canon, répétées par l'écho des hauteurs de Czysté, s'étaient changées en un tonnerre formidable dont les coups, aussi rapides que ceux du tambour battant la charge, laissaient entrevoir soudainement, au sein de l'obscurité de la nuit qui tombait, les larges bouches, béantes et rouges, des pièces de siége.

A quelques pas de la principale batterie, un homme de haute stature, revêtu de l'uniforme et portant les insignes de feld-maréchal, observait, une longue vue à la main, les progrès de l'attaque et les diverses péripéties de la défense. Derrière lui, à plusieurs mètres de distance, stationnait un nombreux état-major, officiers-généraux et aides de camp aux chapeaux élevés surmontés de plumes de coq flottantes, et un piquet de cavaliers qu'à leurs casques à pointe acérée, à leurs cottes de mailles, à leur vêtement d'acier reluisant à chaque éclair des canons, on reconnaissait pour un détachement de la garde circassienne.

Sur l'un des flancs de l'état-major se détachait, aux lueurs rougeâtres des salves continues, un groupe de deux hommes qui semblaient ne pas appartenir à l'armée russe au sein de laquelle ils se trouvaient en cet instant. Leur contenance était morne; leur visage empreint d'une tristesse profonde.

— Mon ami, dit l'un d'eux à son compagnon, te rappelles-tu notre départ de Wilna, en 1813, et notre arrivée à Konisberg?

— Oui, certes, répondit l'autre, et je n'ai pas oublié que c'est un Polonais, un conducteur intrépide et dévoué, qui nous sauva..... un de ceux, peut-être, qui se font tuer là-bas.

Et l'ex-officier de chasseurs, baissant la tête, prit le

bras de son ami et l'entraîna vers les tentes. Ils marchèrent en silence. — Sais-tu, reprit-il au bout de quelques minutes, que ta mission est singulière, au moins, toute confidentielle qu'elle soit?

— Mon cher, répondit l'ancien auditeur, je partage bien, crois-le, et tes scrupules, et ta douleur. Mais, tu as été militaire, tu sais ce que vaut une consigne, tu dois donc comprendre ce que signifient des instructions. Ai-je, oui ou non, officieusement, il est vrai, fait tous les efforts possibles pour arrêter l'effusion du sang et engager, les uns à la modération, les autres à la clémence?

— Tu as raison, ami, et tu sais si je rends justice à ton cœur et à ta loyauté. Le feld-maréchal, lui-même, en témoignera au besoin. N'importe, sous l'Empire, les choses ne se seraient pas passées ainsi?

— Vois-tu, Georges, nous vivons dans une époque, dans un pays et sous un règne, où, à ce qu'il paraît, il faut la paix.....

— A tout prix, interrompit brusquement le militaire.

Son compagnon n'eut pas le temps de répondre, car, en ce moment même, une effroyable détonation retentit dans les airs. Tout le monde, généraux, aides de camp, se précipita en avant : seul, le feld-maréchal, impassible, contemplait les gerbes de feu et les tourbillons de fumée qui s'élançaient dans les airs. Il arrêta d'un geste l'élan de ses officiers, et attendit. Un aide de camp accourut, hors d'haleine, et, se découvrant, parut rendre compte au général en chef d'un grave événement. La nouvelle ne tarda pas à être connue. La poudrière de la barrière de Jérusalem, incendiée par les boulets russes, venait de sauter, ensevelissant sous ses débris des centaines de victimes.

L'envoyé français, cédant à un mouvement irrésistible, s'élança jusqu'auprès du feld-maréchal. Un colloque très-animé s'établit entre eux.

En ce moment, l'incendie allumé par les projectiles moscovites et soufflé par un vent d'ouest, semblait faire des progrès effrayants; l'horizon, obscurci par les vapeurs du soir et la fumée des batteries, se teignait de tons jaunâtres et pourprés. Tout à coup un drapeau blanc apparut en dehors des murailles de la place assiégée: le feld-maréchal fit un signe, le feu des batteries cessa et de longues colonnes de fumée, se détachant sur le ciel rougi par les flammes lointaines, annoncèrent aux défenseurs de Varsovie que l'artillerie russe consentait à éteindre ses feux et à suspendre ses ravages.

L'histoire de ces négociations, dernières ressources d'un peuple et d'une cité voués à la mort, a été trop de fois racontée pour que nous tentions de la reproduire. Les nouvelles de Varsovie étaient désastreuses. Défendue seulement par 20,000 hommes de troupes régulières auxquelles l'ennemi opposait 118,000 soldats et 400 canons, n'étant pourvue, au commencent du siége, que de onze jours de vivres et de sept jours de fourrages, Varsovie avait vu, dans ce dernier et terrible assaut, ses murs ébranlés par un feu redoutable; les Russes entraient déjà dans ses faubourgs par les barrières de Jérusalem; l'incendie du faubourg de Czysté jetait, à travers les ombres de la nuit, un éclat sinistre. Plusieurs batteries avaient été enlevées, l'ennemi s'était avancé jusqu'au rempart principal. Bientôt cette position allait être enlevée, de toutes parts on voyait filer les colonnes russes sur ce point important.

Un groupe s'était formé autour du feld-maréchal

qu'avait rejoint le grand-duc Michel. Tout auprès s'agitait, dans une anxiété indéfinissable, M. de C..... que des affections de famille et les recommandations expresses d'une femme bien-aimée avaient amené au quartier-général russe. M. de C....., en effet, retiré du service avec un grade important en 1815, avait épousé par reconnaissance, par amour, la fille d'un général polonais sous les ordres duquel il avait servi pendant la campagne de 1813. Laissé pour mort sur le champ de bataille de Leipsick, puis ramassé par hasard, et par les soins de l'aide de camp de son général qui l'avait fait minutieusement chercher, placé sur des prolonges de la division et conduit plus tard, quoique à peine rétabli, à Veimar, par des chemins de traverse, il avait pu, grâce au dévouement de la fille de son général, recouvrer la vie et la santé. Quelque temps avant le siége de Varsovie, et par une heureuse prévoyance, il avait amené sa femme à Modlin où elle était en sûreté; mais la famille qui l'avait adopté, et son second père, membre de la chambre des Nonces, étaient restés à Varsovie. On comprend les angoisses qui durent déchirer ce cœur généreux.

D'autres que nous ont rapporté l'issue malheureuse de ces pourparlers inutiles. Les parlementaires revinrent dans la ville assiégée sans avoir pu s'entendre avec le feld-maréchal. Ils venaient de partir quand les deux amis purent se rejoindre. Ils se serrèrent la main sans oser d'abord s'interroger autrement que du regard.

— Eh bien, dit tout à coup M. de C....., tout est fini, n'est-ce pas?

— Oui, répondit M. de F..... d'un ton solennel, Kosciuszko l'a dit avant nous. Mais rassure-toi, ami, ta

famille et ton père n'ont rien à craindre, et ce sauf-conduit, signé par le feld-maréchal lui-même, va mettre un terme à tes anxiétés. Georges, tu peux être heureux encore, puisque l'amour t'attend et que l'amitié ne te faillira jamais.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignirent avec cette effusion que ressentent seules les âmes dévouées et chaleureuses.

Le lendemain la place était prise et occupée par l'armée de Paszkiéwitzch ; en d'autres termes, l'ordre régnait à Varsovie. On sait les représailles exercées par le vainqueur. De cette défaite date l'ère d'expiations et de souffrances auxquelles la Pologne fut soumise. En vain quelques voix courageuses s'élevèrent en faveur de cette victime de l'ambition moscovite, jamais vengeance ne fut exercée plus vaste, plus complète. A partir de cet instant fatal, la Pologne ne fut plus qu'un souvenir, mais un souvenir touchant et glorieux qui, à diverses reprises, inspira aux orateurs de nos assemblées d'éloquentes protestations.

« La Pologne, a dit M. de Montalembert, occupe depuis longtemps le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir ; toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans ses traditions, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale, depuis le touchant sacrifice de la reine Hédvige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France ; le sacrifice a été sa vie, son métier et pour ainsi dire son industrie ; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nour-

rie, et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas des châteaux indestructibles comme les nôtres ; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public, ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (*subsidium charitativum*).

« Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive, elle les possède encore ; ses enfants exilés comme ses enfants esclaves ont hérité d'un double trésor : l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un pareil héritage que ne peut-on espérer ? que ne peut-on reconquérir ?

« N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie ? N'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient ? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leur tyran avoué. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion. Doutez-vous de leur dévouement ? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie, biens, foyers, dignités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer ; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et cela sans hésitation, sans peine, sans surprise même. Ces hommes-là ne s'étonnent que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement.

« Doutez-vous de leur foi? Mais voici quarante années qu'ils viennent parmi nous nous montrer leurs blessures et les tronçons de leur chaîne. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement? ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, au châtiment de leurs oppresseurs, à la tardive mais sûre justice d'en haut? Lorsque, laissant loin derrière eux la patrie et unis à nos armées républicaines, ils les aidaient à conquérir l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre : *Non, la Pologne n'a point péri, puisque nous vivons encore*. Ceux qui le chantèrent les premiers sont morts, morts pour nous, au pied des Pyramides ou sur les plages de Saint-Domingue.

« Mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour; et un jour viendra, s'il plaît au ciel, où ils le répèteront encore une fois sur les bords de la Wistule affranchis.

« Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice : or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu. »

L'éloquence est un don du ciel, respectable et sacré, mais elle ne suffit pas toujours à empêcher le mal et à conjurer l'injustice. Après la prise de Varsovie et la dispersion des armées polonaises, un grand nombre d'officiers parvinrent à gagner la France, et leur passage à travers l'Allemagne fit époque. Jamais on ne vit manifestation plus vive, plus générale. La plupart de ces réfugiés étaient sans ressources, et, grâce au dévouement des populations, ils purent traverser les Etats allemands sans ressentir le moindre besoin. La Saxe se distingua sourtout dans les preuves sans

nombre d'hospitalité sympathique accordées aux fugitifs.

Une foule de citoyens distingués, de toutes les classes de la nation, furent aussi réduits à fuir devant la vengeance des vainqueurs. Les officiers avaient été proscrits en masse; les sous-officiers et les soldats se virent pour la plupart transportés en Sibérie ou incorporés de force dans les régiments russes. Les prisons regorgeaient de victimes. Les enfants mâles, au nombre de plusieurs milliers, étaient transportés en Russie pour y être élevés dans la langue et dans la religion moscovites. Cette décision, qui surpasse tout ce qu'il y eut jamais de plus cruel en fait d'arbitraire, donna lieu aux scènes les plus déchirantes, par exemple, à l'infanticide commis par une mère sur son propre fils. Puis vint l'ordre impérial de transporter cinq mille familles de gentilshommes polonais, propriétaires en Podolie, sur la ligne du Caucase, pour les incorporer par la suite dans les régiments russes. Bientôt la mesure s'étendit à tous les gouvernements occidentaux, et le chiffre fut porté à quarante-cinq mille familles. Une première levée de douze cents familles eut lieu en Podolie; mais l'indignation inspirée par cet essai, contraire à toutes les lois de l'humanité et de la civilisation, fut si vive, que, pour la première fois, le gouvernement dut reculer. On n'osa pas l'étendre aux autres provinces polonaises.

La voie où le gouvernement russe marcha hardiment, ce fut celle des confiscations; il serait trop long d'énumérer les documents officiels qui attestent le nombre des victimes et la masse des biens ravis. De toutes les blessures faites au cœur des Polonais, la plus douloureuse fut la persécution exercée contre la religion catholique romaine, professée par la presque totalité des

habitants, et la base fondamentale de leur nationalité. Le système adopté à cet égard, et qui avait pour but de faire triompher le culte gréco-russe, fut suivi avec une rare persévérance. Enfin des scènes sanglantes eurent lieu, et personne en Pologne ne les a oubliées. A Cronstadt, douze soldats furent passés par les verges pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au czar; ils en moururent. A Ianow, d'autres militaires furent aussi fustigés à mort pour le même motif, au pied du monument élevé à la mémoire de Kosciuszko; à Berdyczew, quatre Polonais, destinés à être déportés en Sibérie, périrent sous le knout, après avoir tenté de s'évader.

La Pologne verra-t-elle le jour de la réparation? Nous l'ignorons, tant d'obstacles s'élèvent contre cette résurrection d'un pays sacrifié! Ses infortunes, quoiqu'il en soit, sont un éclatant et douloureux témoignage de ce qu'a pu faire, à l'aide de cette opiniâtreté que rien ne lasse, et qui compte pour rien les notions du juste et du bien, cette puissance formidable dont nous avons à raconter les projets d'envahissement.

IV.

Un exemple, choisi entre mille, va montrer jusqu'à quel point d'insolence peuvent être poussées, dans certaines circonstances, les exigences des agents russes à l'étranger. Le récit qu'on va lire, emprunté à des sources officielles et à des témoignages irrécusables, peut prouver jusqu'à l'évidence que la Russie n'hésite pas même à profiter, dans un intérêt d'agrandissement, des catastrophes les plus tragiques. Celle-ci est une de celles que l'histoire, par bonheur, ne peut qu'enregistrer rarement dans ses annales.

En l'année 1828, vers le commencement de l'été, une foule pressée stationnait près la porte de Casbin, à Téhéran, capitale de la Perse. Quelques voitures escortées par une trentaine de Cosaques s'étaient arrêtées. Le peuple, malgré sa curiosité habituelle, ne s'était certes pas amassé là pour son plaisir, car il paraissait inquiet et mécontent de l'arrivée des étrangers. — Ces voitures étaient celles de l'ambassadeur envoyé au roi de Perse par l'Empereur de Russie, et accompagné d'une escorte qu'il avait prise en quittant les provinces russes du Caucase.

La porte de Casbin est située dans l'un des quartiers les plus curieux de Téhéran. Il y a là de profondes et souterraines excavations qui servent de demeures à de pauvres familles; toute cette population avait fini par quitter ces repaires et avait grossi cette foule tumultueuse. Les Cosaques, parfaitement armés, avaient peine à la contenir, et chaque fois que l'un d'eux, pour refouler les groupes devenus gênants, faisait évoluer

son cheval, on entendait très-distinctement des murmures et des menaces. Ces signes d'une entente peu cordiale ne cessèrent que lorsqu'une escorte de cavalerie persane, nombreuse et brillante, commandée par un des premiers officiers du schah, et qu'on attendait, eût soustrait l'ambassadeur et sa suite aux éventualités d'une position qui n'avait rien d'encourageant. Ces cavaliers, montés sur de magnifiques chevaux, appartenaient au *goulam schah* (esclaves du roi), troupe d'élite composée de 3 à 4000 jeunes gens des plus nobles familles qui servent de gardes du corps au monarque. Entouré de cette garde d'honneur, l'ambassadeur russe pénétra dans Téhéran.

Quel motif pouvait donc amener un envoyé russe dans la capitale des rois de Perse? Nous l'expliquerons en peu de mots.

C'est sous le règne de Feth-Ali-Schah, second souverain de la dynastie des Cadjars, que les différends entre la Russie et la Perse prirent un caractère sérieux. Le territoire du lac Goktcha, ayant été envahi par les Russes, une grande irritation en résulta en Perse, elle fut telle qu'on se décida à envoyer, en 1826, le prince Menzikoff à la cour persane pour tout concilier. Mais, bientôt la guerre devint inévitable et le prince royal de Perse, Abbas-Mirza, la déclara en se jetant brusquement sur les provinces russes d'Asie. La Géorgie se trouva si soudainement envahie que la situation fut d'abord très-inquiétante pour le gouvernement russe. Mais les Persans furent arrêtés à quelque distance de Tiflis par le général Madatoff et complétement battus. Abbas-Mirza lui-même fut défait deux fois par Paskiéwitzch. Après l'issue malheureuse de cette campagne, on parla de paix. Les Persans, à cette occasion,

déployèrent toutes les ruses, toutes les perfidies qui leur sont habituelles; mais Paskiéwitzch, grâce à sa fermeté, et habitué comme il l'était, aux allures de la politique orientale, sut amener l'ennemi à implorer, comme une grâce, cette paix qui fut conclue le 22 février 1828 à Tourcmantschaï.

Aux termes de ce traité, la Perse cédait à la Russie le khanat d'Erivan et celui de Nakhitzchivan. Elle s'engageait à payer une indemnité de quatre-vingt millions de roubles. Les Russes avaient la navigation libre sur toute la mer Caspienne et devaient seuls y entretenir des bâtiments armés. — Quelques mois après la ratification du traité, M. Griboyedoff (1) était envoyé en Perse comme ambassadeur par l'empereur Nicolas pour complimenter le schah sur la conclusion de la paix.

Griboyedoff était un homme intelligent, ferme, doué de qualités distinguées, d'un caractère entreprenant. Plusieurs membres de notre famille, qui le connurent à Tiflis, se rappellent sa tête régulière, ses yeux pleins d'expression et de feu. Secrétaire du général Yermoloff, qui précéda le général Paskiéwitzch dans le gouvernement des provinces caucasiennes et dans le commandement de l'armée, il avait pris part à des événements graves et avait su profiter de sa position. Il avait composé sur l'administration russe, sur les abus dont elle est pleine, sur les réformes dont elle aurait besoin, des mémoires remplis de curieuses appréciations. Ces mémoires firent assez de bruit pour que le czar fît mander Griboyedoff à Saint-Pétersbourg. Le jeune réformateur fut reçu en audience particulière,

(1) L'*Asiatic journal* l'appelle *Grybydoff*.

on parla des mémoires. M. Griboyedoff déclara que son œuvre, n'étant pas imprimée, n'avait pas encore, par conséquent, de publicité. On ne sait si le résultat de cette conférence fut la demande et la promesse de laisser inédit cet écrit qu'on avait probablement intérêt à étouffer; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Empereur fut très-satisfait de l'intelligence et des vues du jeune écrivain. Il fut décidé que M. Griboyedoff serait envoyé en Perse avec une mission diplomatique, et l'Empereur lui dit, en le congédiant : « Surtout, soyez prudent! »

Mais cette mission, acceptée dans des circonstances difficiles, après une guerre longue et sérieuse, à travers un pays ennemi, chez un peuple fanatique et encore irrité, n'était pas exempte de péril. Le général Gardanne, envoyé en Perse par Napoléon, avait manqué y périr assassiné; M. Jaubert, visitant également ce pays sous l'Empire, avait été retenu prisonnier pendant six mois dans une forteresse d'Arménie, au mépris du droit des gens. Tout récemment, un jeune Allemand plein d'avenir, le docteur Schültz, avait été massacré dans le Kurdistan. Griboyedoff était parti avec sa femme, une jeune princesse géorgienne, Nina Tchawtchawazé. Arrivé à Tauris, où Abbas-Mirza avait sa cour, et où se trouvait une mission anglaise, sur les insistances des envoyés anglais qui avaient emmené leurs femmes avec eux, Griboyedoff se décida à laisser avec elles sa jeune épouse et continua sa route avec une suite de trente-cinq personnes.

La réception faite à l'envoyé de la Russie fut très-honorable pour lui et pour son gouvernement. Griboyedoff fut traité par le schah avec les plus grands égards. On lui avait amené à son entrée une escorte d'honneur; cette garde lui fut conservée pendant plusieurs jours.

On lui donna pour hôtel l'*Amin-ed-Daula*, occupé successivement par le général Gardanne et par sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de l'Angleterre en 1811. C'est dans une des chambres de cet hôtel que se trouvait gravée sur les murs une inscription en vers, en vieux français, monument bizarre et curieux relevé par tous les étrangers qui ont habité l'*Amin-ed-Daula*.

Feth-Ali-Schah accueillit M. Griboyedoff avec une courtoisie et une affabilité exquises ; il causa avec l'envoyé du czar et parut charmé de ses idées et de ses manières. Griboyedoff entra assez avant dans les bonnes grâces du monarque pour que celui-ci lui permît de visiter certaines parties de son harem. Milady Ouseley, seule, avait vu ce lieu mystérieux dans tous ses détails et avait même conversé avec la femme légitime du schah. M. Griboyedoff, accompagné de quelques officiers du palais et suivi de ces beaux pages géorgiens qui vivent dans l'intérieur du harem, parcourut un admirable séjour sur les murs duquel s'étalaient d'éblouissantes richesses et où l'on pouvait lire des fragments de poésie empruntés à Saadi, à Hafiz, à Djami et aux premiers écrivains de la Perse.

Jusque-là tout allait bien. L'ambassadeur russe, partout fêté, jouissait d'une faveur que tant d'autres diplomates n'avaient obtenue qu'après des mois entiers d'efforts et de patience. Cependant Griboyedoff, en dépit de son intelligence, et malgré les conseils de l'Empereur, n'avait pas compris certains devoirs de sa position, certaines nécessités du moment ; doué d'une grande énergie, il manquait de souplesse et de tact ; actif, résolu, il était entier et cassant. Ce défaut se révéla bientôt. Le traité de Tourcmantschaï portait que les

sujets des deux pays pourraient librement passer d'un État dans l'autre. M. Griboyedoff, outrepassant les termes de la convention, aurait voulu faire rentrer dans les provinces russes tous les Arméniens qui se trouvaient alors en Perse.

Cette prétention exorbitante causa à Casbin un différend à la suite duquel le peuple s'ameuta. Les autorités engagèrent l'agent russe à partir, en lui disant qu'on ne pouvait répondre de sa vie si son séjour se prolongeait. A Téhéran, on connut aussitôt ce démêlé et les esprits, déjà indisposés par cet événement, s'aigrirent encore plus quand on vit avec quels honneurs on recevait l'ambassadeur d'une nation jusque-là ennemie, qui avait vaincu et humilié la Perse.

Griboyedoff ne s'était douté de rien; ce que nous avons dit de son caractère explique suffisamment ce fait. Bientôt même, au sein de Téhéran, il annonça qu'il se proposait d'emmener les Arméniens et les Géorgiens établis alors dans la capitale. Le gouvernement persan, en cette circonstance, se montra conciliant et plein de modération.

Un matin, Griboyedoff fut invité à venir prendre le repas (le déjeuner) chez Mirza-Abdoul-Hasan Khan, ministre des affaires étrangères, et l'un des hommes les plus souples et les plus fins de la cour persane. On avait à causer des difficultés récemment survenues. Grâce aux manières aisées et à l'adresse du ministre, la bonne intelligence ne cessa de régner entre les convives. Les dissentiments parurent avoir été oubliés, et Mirza-Abdoul-Hasan Khan, ainsi que l'ambassadeur, se dirigèrent, à l'issue du festin, vers la grande place de la citadelle, pour y assister aux exercices *du Key-Hadj*, cette *Fantasia* des Turcs et des Persans.

Au moment où cette espèce de tournoi allait commencer, un mouvement singulier se manifeste au milieu du groupe où se trouvent Mirza-Abdoul et l'envoyé de la Russie, sur l'une des terrasses des maisons voisines. Un des officiers du palais arrive en toute hâte, il apporte une grave nouvelle, tout le monde s'est levé. Voici ce qu'il venait apprendre. Un eunuque du harem royal, Aga-Yacoub, Arménien qui avait abjuré sa religion, avait volé au roi une somme de quarante ou cinquante mille tomans (1) et s'était réfugié à l'hôtel de l'ambassade russe. Le vol était à peine découvert que le coupable s'était enfui.

Le ministre et l'ambassadeur se retirèrent aussitôt à l'écart. La conférence ne pouvait durer, il fallait s'expliquer catégoriquement. Griboyedoff voulait éluder.

— J'espère, dit enfin Mirza-Abdoul, que, dans un cas pareil, le droit d'asile, invoqué par un voleur, ne pourra le soustraire au châtiment?

Griboyedoff parut blessé de ce qu'un autre se permît de lui indiquer ce qu'il avait à faire.

— Nous verrons, dit-il, nous apprécierons les circonstances.

Le Persan, pour toute réponse, se contenta de sourire.

— D'ailleurs, reprit Griboyedoff qui se piquait, cet homme est Arménien et peut, comme sujet du czar, se réclamer de son représentant.

Mirza-Abdoul reprit doucement :

— Votre Excellence ignore sans doute que cet Arménien est, depuis vingt ans, Musulman?

Griboyedoff, ainsi poussé dans ses derniers retran-

(1) Le tomàn vaut environ 12 fr. 50 cent. de notre monnaie.

chements, ne pouvait que sauter à pieds joints par-dessus tous les raisonnements qu'on lui tendait comme autant de piéges. D'ailleurs, il sentait que l'avantage de la position n'était pas pour lui, l'évidence et la vérité étaient trop manifestes. Aussi changea-t-il brusquement l'ordre des idées et fit-il comme certains avocats qui, battus sur la question de droit, essaient de se relever sur la question de fait.

— Il n'est pas probable, s'écria-t-il, qu'on songe à recourir à la force?

C'était le raisonnement d'un homme qui avait épuisé tous ses moyens.

— Non, certes, répondit le Persan, avec ce sourire fin des diplomates du pays...... D'ailleurs, reprit-il en accentuant, je pense que toute espèce de guerre est terminée.

Et on se sépara. Le Persan, toujours souriant, s'éloigna d'un pas grave, Griboyedoff, étonné, et comme en proie à une certaine agitation, se retira d'un autre côté.

Le lendemain, on vint, de la part du schah, réclamer Aga-Yacoub. Griboyedoff reçut l'envoyé du roi avec les manières et le ton d'un homme qui, s'avouant son tort à lui-même, cherche à dissimuler cet aveu intérieur aux yeux des autres, en affectant ces grands airs qu'on peut présenter comme l'expression d'une volonté énergique. C'est ainsi qu'on tente toujours de convaincre un adversaire de la justice d'une cause que, dans sa conscience, on a déjà jugée mauvaise.

L'affaire en resta là, et, malgré cette difficulté, les Persans n'en continuèrent pas moins à faire leur cour à l'ambassadeur. On put même faire cette remarque : chaque fois que Griboyedoff se trouva en opposition

avec les idées et les usages du pays, on voulut méconnaître certaines conventions, les principaux habitants de la ville semblèrent prendre à tâche de rester aussi polis et au prévenants que par le passé et redoublèrent même de soins et d'attentions. Etait-ce par suite de la crainte que leur inspirait une puissance à laquelle ils s'étaient résolus à montrer toute la condescendance possible? Etait-ce par suite du projet arrêté de mettre en toute occasion l'envoyé de Russie dans son tort et de lui donner des leçons de modération et de savoir-vivre? C'est une question que nous ne résoudrons pas.

Griboyedoff avait refusé de rendre Aga-Yacoub; il refusa également de rendre deux Arméniens qui avaient assassiné un Mahométan. Le gouvernement persan assoupit cette affaire en désintéressant les parents de la victime. On put croire, dès lors, que l'ambassadeur russe avait un plan de conduite tracé d'avance.

Quelques jours après, le premier secrétaire de l'ambassade, Paul Gardanef, rencontra dans une des rues de Téhéran un des *mirzas* (1) du roi de Perse. Ce mirza fréquentait l'ambassade et connaissait Gardanef avec lequel il s'était trouvé souvent en parties de plaisir ou en relations d'affaires.

La rue était déserte; le mirza arrêta son cheval, regarda devant et derrière lui, fit signe à son *Pisch-Khedmet*, qui le suivait avec les pièces du *Kalyoun* (2) pendues à l'arçon de sa selle, de faire halte.

— M. Gardanef, dit-il, si vous aimez votre maître, avertissez-le donc : je ne sais quel vertige le possède,

(1) *Un mirza* est un ministre ou secrétaire d'État, un homme employé dans les affaires du gouvernement.

(2) *Le Kalyoun* est une sorte de *narguilett*; les Persans le fument même à cheval. *Le Pisch-Khedmet* est chargé de le porter et d'en avoir soin.

mais son imprudence, ses exigences, comme vous voudrez appeler cela, finiront par lui être fatales.

Gardanef ouvrait de grands yeux, et le mirza vit cet étonnement.

— Oui, reprit ce dernier, ses exigences lui seront fatales. L'affaire d'Aga-Yacoub, le voleur, et celle du Persan assassiné ne sont rien encore. M. Griboyedoff a réclamé ce matin même deux femmes Arméniennes, d'abord esclaves en Turquie, puis amenées en Perse; ces deux femmes ont cependant déclaré qu'elles voulaient rester à Téhéran.

Gardanef était au courant de cette nouvelle difficulté; il sentait bien de quel côté étaient les torts, aussi ne répondit-il rien.

— Prenez-y garde, reprit le mirza, la cour s'est montrée jusqu'ici très-facile; mais, je dois l'avouer, la demande de ce matin a causé au palais une sensation désagréable. La population ne vous est pas favorable, et si le gouvernement entre en hostilité avec vous, quel est le parti qu'il vous restera à prendre? — Nous avons appris par les *ketkhadas* de chaque quartier qu'une certaine fermentation régnait dans les esprits. Le *daroga*, chargé de la police de nuit, a reçu des ordres; ses agents sont sur pied, il doit faire, cette nuit même, circuler ses patrouilles; je vous le répète, prenez garde, et.....

En ce moment un bruit se fit entendre, c'était le pas d'une troupe de soldats.

— Et, ajouta le mirza, attendez-vous à tout.

Il mit son cheval au galop et disparut.

En effet, un corps de troupes considérable venait d'entrer dans Téhéran et traversait en ce moment les rues de la ville; ces troupes, qui avaient tenu long-

temps la campagne pendant la dernière guerre, rentraient dans leurs foyers. Les soldats, exténués de fatigues, portaient pour la plupart la robe longue, les bottines et le bonnet d'agneau ou d'astrakan, et étaient armés de fusils à mèche; quelques-uns avaient des boucliers. C'étaient des irréguliers. Plusieurs d'entre eux, en apercevant Gardanef, reconnurent le costume russe et lancèrent au jeune homme des regards irrités. On lui adressa même quelques paroles peu courtoises dans lesquelles l'épithète de *chien d'infidèle* revenait de préférence à toutes les autres.

Cet incident fit réfléchir profondément Gardanef. Pouvait-on, en effet, au cas où se produiraient des événements graves, compter sur l'appui de la force armée?

A son retour à l'hôtel, Gardanef apprit une nouvelle qui, dans les circonstances présentes, acquérait une gravité fort regrettable. Il semble vraiment que, une fois engagés dans une voie périlleuse, tout doive conspirer contre les efforts que nous pourrions faire pour en sortir.

Le caractère des militaires persans, fort courageux d'ailleurs (nous parlons surtout des septentrionaux), est très-querelleur et devient, à chaque instant, la source de rixes souvent sanglantes. Un *sarbaze* avait insulté un des Cosaques de l'ambassade, un duel avait eu lieu, et le Persan avait été rapporté à sa caserne dangereusement blessé. Les passants, attroupés autour du corps, lui avaient fait un cortége. Des murmures s'étaient fait entendre, et la scène aurait pu avoir des conséquences sérieuses sans l'intervention des hommes de la police.

En ce moment on vint annoncer à Gardanef que Son Excellence le demandait.

Gardanef entra chez Griboyedoff. Tous deux restèrent longtemps en conférence.

Pendant la journée un mouvement inaccoutumé régna dans l'hôtel. Des exprès se croisaient à chaque instant, les uns venant du palais du roi, les autres partant de l'ambassade. Le bruit courait que l'ambassadeur allait prendre une détermination de la plus haute gravité, à laquelle son premier secrétaire s'opposait de toutes ses forces.

L'on connut bientôt la cause de tant de démarches. Les deux Arméniennes réclamées par Griboyedoff avaient refusé sa protection. L'ambassadeur avait insisté pour les avoir; le roi avait répondu qu'il les enverrait, mais à la condition pour elles de déclarer devant un de ses eunuques que leur volonté était de suivre l'ambassadeur et non de rester en Perse. Griboyedoff avait refusé de la manière la plus formelle d'interroger ces femmes devant l'eunuque. Il avait en outre conçu un projet inouï qu'en dépit des remontrances les plus raisonnables il avait voulu mettre de suite à exécution.

Gardanef, que tant d'émotions et un travail plus fatigant que de coutume avaient accablé, avait résolu cependant de ne pas céder au sommeil. Une entreprise des plus téméraires, dont il avait la confidence, le préoccupait.

Au milieu de la nuit, une troupe de cavaliers sortit de l'hôtel de l'ambassade. Dix Cosaques, conduits par un officier, s'avancèrent silencieusement à travers l'obscurité dans les rues de Téhéran. Aucun signe distinctif, aucun indice ne pouvait les faire reconnaître, et dans le cas où ils auraient rencontré une des patrouilles du *daroga*, ils avaient à donner à leur expédition nocturne un prétexte fort plausible, celui d'observer par

leurs propres yeux la véritable situation de la ville et de veiller eux-mêmes au maintien d'une tranquillité à laquelle, plus que personne, ils étaient intéressés.

Deux heures après, la troupe revint, marchant avec plus de précautions encore qu'à son départ. Au milieu du groupe des cavaliers on en distinguait deux qui semblaient s'être chargés sur leur monture d'un fardeau dont on ne pouvait guère apercevoir ni les dimensions, ni les formes. C'étaient pourtant les deux Arméniennes que les Cosaques, par un coup d'audace incroyable, venaient d'enlever, sans avoir occasionné la moindre rumeur, sans avoir éveillé le plus léger soupçon.

Un instant après, deux femmes étaient introduites dans une des salles de l'ambassade; elles laissèrent tomber leurs voiles.

Leïla et Djeïda, richement vêtues, paraissaient être d'une rare beauté. Elles ne faisaient entendre aucune plainte, pas une larme ne s'échappait de leurs yeux.

Cependant, en les observant un peu, on eût remarqué une indignation profonde éclater de temps en temps sur leur visage; et cet air de tranquillité apparente, ainsi que les mots arméniens qu'elles échangeaient quelquefois entre elles, inquiétaient presque ceux qui se trouvèrent présents à l'arrivée des deux captives.

Gardanef, moins rassuré que jamais, avait couru la ville sous un déguisement; il avait observé des symptômes d'une nature grave. Des groupes se formaient dans certaines rues; les signes d'une agitation sérieuse se manifestaient dans presque tous les quartiers. De retour à l'ambassade, il reçut quelques avis officieux qu'il supposa lui avoir été transmis en grande partie par son ami le mirza, et dont la teneur ne devait laisser

aucun doute dans son esprit. Il se décida à parer, par tous les moyens en son pouvoir, à des dangers devenus désormais inévitables.

Malgré les chaleurs très-fortes qui règnent à Téhéran, l'humidité y est si grande que des armes, nettoyées et huilées avec soin, sont, au bout de quelques heures, couvertes de rouille. Sans en rien dire à Griboyedoff qui, depuis trois jours enfermé dans ses appartements, passait le temps à expédier de volumineuses correspondances, Gardanef avertit les chefs des Cosaques, leur recommanda de veiller à leurs armes, et de les mettre en état avec l'attention la plus scrupuleuse. Cent hommes de la garde du roi de Perse avaient été envoyés, deux jours avant, à l'ambassade en cas d'événement. Gardanef avait, par quelques prévenances, gagné la confiance des officiers; il les vit l'un après l'autre, s'assura par eux des bonnes dispositions de leur troupe, logée dans un corps de bâtiment contigu à l'hôtel, et reconnut que, de ce côté-là, il n'y avait aucune trahison à craindre.

Toutes ces précautions allaient devenir utiles. Un état de choses, amené par des causes violentes, ne pouvait avoir qu'une fin également violente.

Depuis deux ou trois jours le jeune secrétaire d'ambassade était en proie à une préoccupation profonde, que justifiait assez la gravité de la situation. On le voyait marcher dans une agitation étrange, puis s'arrêter brusquement et, le front appuyé sur ses mains, rester plongé dans ses réflexions. Tout à coup on vient l'arracher à ses rêveries; on lui annonce que les deux Arméniennes ont réussi à s'échapper.

Gardanef se précipite chez Griboyedoff et lui apprend la nouvelle. Celui-ci entre d'abord en fureur,

puis il éclate en reproches contre ceux qu'il accuse d'une coupable négligence et d'une incurie impardonnable.

Bientôt un tumulte effroyable se fait entendre. Les deux Arméniennes ont parcouru les rues de Téhéran et ont excité la populace à venger leur affront. Des groupes se sont massés dans les rues, sur les places, et, avec une rapidité inconcevable, tout le peuple s'est ameuté.

En un instant l'hôtel de l'ambassade est entouré. C'était un jour de marché, la foule s'augmente de tous les habitants de la campagne; on y voit des naturels du Mazenderan, reconnaissables à leurs vestes, à leurs larges pantalons, à leurs traits sauvages; les femmes se sont mêlées aux rassemblements. Les Persanes ont la triste réputation d'être d'une grossièreté insigne dans certaines circonstances; celles-ci se font remarquer par les plus outrageantes invectives.

La maison de l'ambassadeur n'était guère défendue que par trente Cosaques, car, pour les cent hommes envoyés par le schah, on ne pouvait raisonnablement compter qu'ils se décidâssent à tirer sur leurs compatriotes, surtout dans un cas semblable. En de pareils moments, les natures énergiques sont susceptibles des résolutions les plus courageuses, mais l'énergie ne pouvait être là que de l'imprudence et les moyens extrêmes n'auraient fait qu'aggraver la situation. Au milieu du tumulte et des cris, face à face avec l'émeute qui grondait, aux prises avec des circonstances désespérées, Griboyedoff se retrouvait dans son véritable élément. Il allait et venait, il encourageait ses gens, montrait à tous un visage inaltérable, et, d'un air décidé, donnait à l'officier commandant ses Cosaques

des ordres qui, en dépit du prudent conseil de Gardanef, furent trop positivement interprétés.

Cependant la populace s'augmente et crie toujours; elle est venue devant l'hôtel sans but et sans intention arrêtés, mais elle est furieuse d'une injure dont les auteurs sont des étrangers, naguère ses ennemis, et, qui plus est, des infidèles! Par l'ordre de l'ambassadeur, Gardanef, accompagné d'un officier, monte sur le toit en terrasse de l'hôtel, il va demander des explications, entrer en pourparler. A sa vue, les cris redoublent. Il fait signe de la main pour manifester son désir d'être écouté, ce ne sont plus des cris qui lui répondent, mais d'affreux hurlements; trois fois il essaie de se faire entendre, trois fois les clameurs couvrent sa voix. Il se retire.

Alors un bruit d'un genre tout différent arrive aux oreilles des assiégés. La populace s'est ruée contre les portes pour les enfoncer. Il n'y a pas de temps à perdre; on choisit le moment où les plus furieux sont occupés à l'entrée de l'hôtel et où les cris sont devenus moins tumultueux.

— Préparez vos..... armes! s'écrie l'officier commandant.

On espère que ce commandement d'avertissement, donné avec lenteur, fera réfléchir. La foule n'en tient aucun compte.

— Chargez vos..... armes! ajoute l'officier.

Les coups redoublent, les portes vont peut-être céder.

— Joue..... Feu!

Et une explosion éclate : elle est suivie d'un immense cri, mais non plus de rage, car cette fois c'est un cri d'effroi, de douleur. Puis un silence lugubre succède à

cette clameur. La fumée se dissipe, et on peut apprécier les effets de la décharge.

Les flots de la multitude sont tellement serrés, la foule est si compacte, renfermée comme elle l'est dans des rues étroites, que sa fuite a d'abord été impossible pour les plus exposés, pour ceux qui s'agitaient aux premiers rangs. Mais bientôt cette masse s'ébranle, semble se fendre; alors six ou sept cadavres, jusque-là soutenus par les corps des vivants, chancellent et tombent. Quelques hommes les relèvent, les chargent sur leurs épaules et rejoiguent au plus vite la foule qui s'enfuit.

La maison de l'ambassade était dégagée et l'émeute était repoussée; mais le danger n'en devenait que plus menaçant et la victoire devait coûter cher aux vainqueurs.

La tranquillité, un moment rétablie dans les rues par la défense imprévue des soldats russes et par suite de la stupéfaction des agresseurs, ne pouvait durer. Bientôt l'exaspération de la populace est à son comble. Les six cadavres sont exposés dans six mosquées différentes. Les mollahs haranguent les gens du peuple et les engagent, en invoquant Mahomet, à venger sur les Russes infidèles la mort des six vrais croyants dont ils ont sous les yeux les corps inanimés.

Aussitôt la foule se porte avec des cris de rage sur l'hôtel de l'ambassade : trente mille personnes au moins composent ce rassemblement redoutable; les femmes y sont encore en nombre, mais se tiennent par derrière; en tête marchent des milicieus. Le désordre semble s'être organisé; l'émeute a pris le caractère de l'insurrection.

Griboyedoff entend de nouveaux cris, ils se pro-

longent longtemps, et quand, par hasard, ils semblent s'apaiser, un bruit de pas précipités qui leur succède et ne paraît pas devoir cesser de sitôt, indique qu'une foule immense se dirige vers l'ambassade.

Tout à coup une détonation se fait entendre. Des hurlements épouvantables et de hideuses imprécations y répondent.

La fusillade recommence, le tumulte s'accroît. Bientôt tout l'hôtel est entouré. La maison, du reste, est bravement défendue : la garnison est fournie par des Cosaques *de la ligne*, et l'on sait que ces hommes intrépides, aguerris par leurs guerres continuelles avec les montagnards du Caucase, sont habitués à cette idée qu'on ne leur fait pas généralement de quartier. — A chaque fenêtre on voit briller des mousquetons, la moindre ouverture s'est transformée en meurtrière. La défense promet d'être longue ; d'ailleurs les Cosaques ont juré de brûler jusqu'à leur dernière cartouche. Enfin le schah peut avoir été prévenu à temps.

De son côté le peuple est aussi armé : on peut voir les miliciens charger leurs longs fusils : il y a un espace vide autour de l'hôtel. Quelques corps y restent abandonnés, on n'a pas encore osé venir les relever sous le feu des assiégés qui plonge sur les assaillants. Tous les gens armés s'embusquent au coin des rues ; on en voit des centaines sur les terrasses des maisons voisines.

En ce moment le bruit d'une décharge retentit, elle est suivie des mêmes cris, puis on n'entend plus rien. Les assiégeants semblent se retirer ; d'un côté la maison se trouve dégagée, mais d'un autre on aperçoit un mouvement, une activité et des groupes qui semblent prendre une signification fatale. En effet, quelques hommes, infernale idée ! ont apporté des planches, des

échelles ; ils s'apprêtent à les poser et, du haut des terrasses qu'ils occupent déjà, ils parviendront sans peine sur celle de l'hôtel. Jamais les défenseurs de l'ambassade n'oseront se montrer en cet endroit, ce serait se découvrir et s'exposer inutilement.

Tout à coup un homme paraît, il se dresse de toute sa hauteur ; on ne peut guère l'entendre, mais on devine ses gestes, c'est Griboyedoff; il parle, on semble vouloir l'écouter. C'est alors qu'un homme l'ajuste avec son fusil..... un autre le prévient, et d'une énorme pierre, il renverse l'orateur.

Un hurlement effrayant s'éleva, il célébrait cet horrible triomphe.

Une partie des assaillants avait pu escalader la terrasse qui bientôt en fut couverte ; la foule se rue sur l'infortuné, les Barbares saisissent le corps, le balancent dans les airs et le jettent comme une proie à la populace impatiente.

En ce moment le toit de la maison, démoli par les assiégeants avec une rapidité inconcevable, s'écroulait et les flots de la populace, se précipitant par cette brèche d'un nouveau genre comme par une écluse ouverte, pénétraient dans l'intérieur de l'hôtel. Les Cosaques cherchèrent encore à se défendre de chambre en chambre, mais que pouvaient-ils contre des milliers d'ennemis? Après avoir épuisé toutes leurs munitions et avoir vendu chèrement leur vie, ils furent impitoyablement égorgés.

Cependant le roi, ayant appris ce qui se passait, avait envoyé deux mille hommes de troupes de sa garde, commandés par un de ses fils, pour protéger l'ambassadeur et sa suite. Mais une fatalité cruelle semblait avoir disposé d'avance toutes les circonstances de ce

funeste événement et, quand les troupes du schah arrivèrent, il était trop tard. Néanmoins le jeune prince parvint, au péril de ses jours, à arracher à la fureur du peuple le premier secrétaire d'ambassade, Gardanef, un interprète Arménien et un Cosaque : tout le reste fut massacré. Le corps de Griboyedoff, tué d'un coup de pierre dans la tempe, fut horriblement meurtri et mutilé par la populace ; chacun voulut se venger sur ce cadavre dont les membres, coupés en morceaux, furent traînés dans la boue à travers les rues.

La maison de l'ambassade fut entièrement rasée, on n'en laissa pas pierre sur pierre ; et, le lendemain, le curieux qui eût voulu revoir le théâtre de cette sanglante tragédie aurait eu peine à le reconnaître, tant la destruction avait été rapide et complète.

Cet affreux attentat plongea dans la stupeur et dans la consternation la famille royale et les ministres. Mais on n'avait pas été maître des événements, et la fureur populaire en était arrivée à ce point qu'elle ne connaissait plus d'obstacle. Aussi Feth-Ali-Schah, tout en gémissant sur ces horribles excès et leurs conséquences probables, fut impuissant à les arrêter. Bien plus, les efforts qu'il fit pour sauver l'ambassadeur irritèrent tellement la populace contre sa personne qu'il fut contraint de chercher un refuge dans la partie fortifiée de son palais.

Sans aucun doute, l'histoire des peuples les plus barbares nous offre peu d'exemples d'une pareille violation du droit des gens ; mais, il faut bien l'avouer, Griboyedoff avait lui-même causé sa perte. Quelque temps après, mon père rencontrait Mme Griboyedoff à la quarantaine de Tiflis ; la pauvre jeune femme, alors enceinte, venait lui demander des nouvelles de son

mari. Mon père, embarrassé, hésitait, lorsque le prince Tchawtchawazé, placé derrière sa fille, fit de la main un signe qui recommandait le silence et fut aussitôt compris. Mais un semblable événement ne pouvait rester longtemps ignoré; la jeune Nina apprit bientôt la fin tragique de son mari; elle tomba gravement malade, accoucha d'un enfant mort et ne se rétablit que lentement.

Après ces événements, la crainte des Persans fut extrême; mais un parti puissant, quoique redoutant la guerre, n'aurait pas été fâché de la voir recommencer, dans l'espoir de reconquérir tout ce que le traité de Tourcmantschaï avait fait perdre. Les intrigues commencèrent. La nation Persane est la plus vénale, la plus corrompue, et surtout la plus astucieuse de toutes les nations de l'Asie. Myrza Schefy, l'un des ministres du schah à l'époque de l'ambassade du général Gardanne, et que sir Harford John Brydges appelle *le plus fin vieux renard qu'il ait jamais connu* (1), aurait fait la leçon, sur le chapitre des roueries diplomatiques, à bien des hommes d'état de l'Europe. A l'époque où eut lieu cette catastrophe, les ministres mirent tout en usage, d'un côté pour faire croire à des intentions pacifiques, à un vif désir de faire oublier les faits accomplis, et, de l'autre, pour réveiller en secret des haines nationales à peine assoupies et préparer de perfides attaques; politique en partie double fort en vogue à la cour de Perse. Mais on avait à faire à forte partie. Paskiéwitzch, déjà rompu aux habitudes de la diplomatie asiatique, se tenait sur ses gardes et s'attendait à tout. La lettre qu'il

(1) Sir Harford John Brydges. *Travels in Persia*, p. 256.

écrivit au prince Abbas-Mirza, l'un des monuments les plus curieux de l'histoire contemporaine, fit réfléchir le fils du roi de Perse ; d'ailleurs les finances, épuisées par deux années de guerre, étaient dans un état déplorable. Abbas-Mirza se décida à envoyer son fils Kosrew-Mirza en ambassade, c'est-à-dire en ôtage à Saint-Pétersbourg, comme l'avait proposé Paskiéwitszch. A ce prix on voulut bien croire à des regrets et au repentir.

Eh bien! le gouvernement Russe, après comme avant cette catastrophe, qui eût pu lui servir de leçon, n'en poursuivit pas moins ses empiétements, et la fin tragique de son envoyé ne lui fit pas abandonner un seul instant ce travail d'absorption introduit par lui dans toutes les provinces qu'il s'est annexées ou dans tous les pays qui ont eu le malheur d'être ses voisins. Ce qui se passait en Arménie, à l'époque même où se dénouait le drame que nous venons de raconter, mérite d'être connu.

La population des provinces caucasiennes est actuellement d'environ 2,400,000 âmes ; elle serait susceptible d'un prodigieux accroissement, mais, ainsi qu'on devait s'y attendre, elle a éprouvé depuis quelques années une sensible diminution par suite des moyens violents employés par la Russie pour se maintenir avec quelque sécurité dans ces pays où l'on trouve des nations entières de brigands. Pour arrêter la dépopulation, le gouvernement Russe a cherché à coloniser ces provinces qui ne lui ont jamais appartenu que d'une manière précaire. Il y a appelé des cultivateurs allemands, race laborieuse, sobre, patiente, et ces colonies ont généralement réussi.

En même temps les émissaires Russes se répandaient

dans les provinces méridionales, au sein des campagnes, pour embaucher les populations chrétiennes de l'Arménie. En ceci, et comme a fait toujours la Russie en semblable occasion, elle a invoqué la religion au secours de la politique; ses agents se sont d'abord, et surtout, adressés aux prêtres; l'expérience a démontré, en effet, que quand ceux-ci émigrent, ils entraînent ordinairement avec eux plusieurs familles chrétiennes et souvent même toute la population d'un village. A son arrivée sur le territoire Russe, le colon reçoit la pièce de terre qui lui a été assignée, quelquefois même une petite maison. Laborieux, persévérant, il jouirait d'un sort assez heureux, mais il vit dans le voisinage des bandits indomptés qui infestent le Caucase; les Tchetchenges sont les ennemis les plus acharnés des colons Arméniens. La haine héréditaire de ces montagnards pour la nation Russe embrasse tous les étrangers placés sous la protection du gouvernement Moscovite.

La Russie, en s'efforçant d'augmenter la population de son vaste territoire aux dépens de ses alliés, emploie donc souvent des moyens peu compatibles avec les procédés de bon voisinage. Aussi la Perse en fit le sujet de plaintes nombreuses; et l'embauchage des Arméniens deviendra tôt ou tard le motif ou le prétexte d'une guerre entre la Russie et la cour Persane.

Dans le courant de l'année 1828, le colonel Lazareff, commandant militaire de Tauris lorsque la province d'Aderbaïdjan fut occupée par le général Paskiéwitzch, avait été chargé de procéder à la transportation de quarante mille Arméniens. Toutes ces familles, arrachées pour la plupart à leur patrie par les obsessions de leurs prêtres et les magnifiques promesses des

agents Russes, se rassemblèrent non loin du mont Ararat, entre Erivan et Echmiadzin. La plaine et la montagne, et les rives de l'Araxe étaient couvertes des tentes de cette immense émigration. Cependant, au mois de juillet de la même année, le prince royal Abbas-Myrza avait écrit au colonel Lazareff la lettre suivante :

« Nous n'ignorons pas que vous avez l'autorisation « de votre gouvernement pour favoriser la transmigra- « tion des Arméniens ; mais quand nous remarquons « que, dans tous les lieux où vos soldats se sont arrêtés, « la population Arménienne a émigré, *volontairement* « dites-vous, la raison et la conscience nous dictent de « vous demander s'il est possible que plusieurs milliers « de familles aient pu abandonner spontanément une « patrie de mille ans et laisser là leurs propriétés, leurs « jardins, leurs maisons, pour se traîner à votre suite, « sans savoir où elles pourraient se reposer.

« J'ai délivré, de mes propres mains, des passeports « aux Arméniens qui ont quitté Tauris, et je sais que « leur émigration est causée par celle de leurs prêtres ; « or, si tous les éclésiastiques de ce pays viennent de « l'abandonner, nul doute que la faute en est au primat « d'*Echmiadzin*, qui les a menacés de les dépouiller de « leurs dignités, de les excommunier, et les a même « rendus responsables de leur désobéissance dans l'au- « tre monde.

« Aujourd'hui que votre seigneurie réside à Salmas, « elle envoie des officiers et des Cosaques pour lever « des contributions dans les villages où il ne se trouve « pas d'Arméniens qui veulent s'expatrier, tandis qu'elle « distribue de l'argent à ceux qui émigrent ; d'où il « arrive que les habitants, ne pouvant supporter ces

« vexations, sont forcés de quitter leurs maisons et « d'abandonner leurs propriétés, etc..... »

Le commandant Russe répondit en donnant l'ordre du départ : inutile d'ajouter que parmi ces milliers d'êtres enlevés à leur patrie, à leurs biens, à leur climat, il y en eut des centaines qui moururent en route de privations de toutes sortes, ou qui expirèrent de fatigue et de douleur, à leur arrivée dans les provinces russes du Caucase.

L'histoire affligeante de cette émigration forcée ne nous rappelle-t-elle pas tant de faits du même genre accomplis précédemment et surtout sous le règne de celle que l'on appela la *grande Catherine ?* Grâce à certains historiens, certains monarques sont grands sans difficulté.

Or, Catherine II, pressée de jouir, courut d'ébauche en ébauche sans presque rien achever. Elle attira à grands frais des colons de tous les pays de l'Europe, et l'on sait combien de malheureux, ainsi transplantés en Russie, elle laissa périr sur les rives du Volga. Catherine fondait des villes dont les noms retentissants figurent encore aujourd'hui sur certaines cartes et qui eurent le sort de ces peuplades que Potemkin transportait sur le Dniéper, à l'époque du trop fameux voyage en Crimée, les condamnant ainsi à une existence éphémère et à une destruction infaillible. Catherine appelait à Pétersbourg, des extrémités de son vaste empire, quelques centaines de Kalmouks, de Baskirs, de Tougourths, de Samoyèdes, surpris de se trouver réunis, et leur faisait lire un code de lois qu'ils écoutaient sans le comprendre. Puis les sauvages étaient renvoyés dans leurs déserts avec des médailles de législateurs sans pouvoir faire connaître

ces lois bienfaisantes qui devaient civiliser leur patrie lointaine!

Est-ce là ce que la Providence a demandé aux grands de la terre? et sera-t-on tenté d'appliquer aux souverains de la Russie ce titre honorable et glorieux de *pasteurs des peuples* que les poëtes grecs de l'antiquité donnaient aux descendants des rois chantés par Homère?

D'ailleurs ce qui s'est passé il y a cinq ans à peine, ce qui s'accomplit encore aujourd'hui, sous nos yeux, dans un pays européen, dans une contrée chrétienne, n'est-ce pas une preuve décisive, accablante, fournie par l'inexorable histoire, dans cet immense procès intenté par la liberté des peuples expirants contre cette ambition insatiable et ces projets d'envahissement que nous avons pour mission de signaler à l'attention du monde civilisé? L'occupation actuelle des provinces danubiennes n'est-elle pas un de ces faits révoltants qui suffit, à lui seul, pour caractériser toute une politique et la vouer au mépris des nations, chez lesquelles le sens moral n'a pas péri, et des hommes d'Etat chez lesquels la diplomatie n'a pas usé la loyauté?

« Cette grande *exécution* de la Roumanie, périodi-« quement saccagée, recommence en ce moment. » Ces paroles d'un grave historien, homme de science et d'imagination, M. Michelet, sont un avertissement sérieux dont l'Europe tiendra compte si elle songe à ses intérêts et à son avenir de plus en plus compromis. Pendant qu'on s'attendrit, et avec raison, dans nos salons, sur les infortunes de l'*oncle Tom* et des nègres, on oublie trop qu'à l'orient de l'Europe il y a des millions d'hommes, aussi blancs et aussi chrétiens que nous, plus malheureux cent fois que les noirs tant pleu-

rés par un auteur moderne, par une femme de cœur dont nous partageons, au reste, les croyances et les sympathies.

« L'Occident, dans son égoïsme, dit M. Michelet (1), « a ignoré les calamités qui enveloppaient l'Orient. Les « *sauterelles* dévorantes s'étaient abattues sur les « champs de la Moldavie, de la Valachie. C'est de ce « nom que les Roumains désignent les armées russes, « armées affamées, mendiantes; où elles passent, rien « ne reste. La spéculation cruelle des chefs sur la nour- « riture des soldats suffirait pour faire de ceux-ci d'é- « pouvantables pillards, insatiables et voleurs même « après qu'ils sont repus. Une armée de cent mille « hommes vole au moins pour trois cent mille. Des « corps semblent organisés spécialement pour le vol; « le Cosaque, jadis brigand héroïque, brigand poëte « aux champs de l'Ukraine, est devenu sous les Russes « un avide soldat de police, de douanes, contrebandier « lui-même, brocanteur, marchand de dépouilles; sur « son laid petit cheval, d'intelligence avec lui, ses « longues jambes pendant jusqu'à terre, vous le rencon- « trez partout, son ballot en croupe, piquant de sa « lance la vache du pauvre paysan. A qui se plaindre? « à qui pleurer? L'officier est philanthrope, il lit « Lamartine ou Byron; mais que voulez-vous, mon « pauvre homme? Sachez que telle est justement l'ins- « titution de l'armée russe. Comment empêcherions- « nous le Cosaque d'être Cosaque, le vautour d'être « vautour?

. . . .

« Ce que les Tartares faisaient par l'instinct de la

(1) Principautés Danubiennes. Mme Rosetti, 1848, par J. Michelet.

« barbarie, la Russie le fait par un machiavélisme
« calculé.

« Tous les vingt ans elle inonde le pays et le pousse
« au désespoir; elle veut lui rendre désirable le suicide
« de sa nationalité. Ses agents ont beau jeu pour dire :
« Réfugions-nous au grand empire; devenons une pro-
« vince Russe. »

« Bonne occasion, d'ailleurs, de refaire l'armée et
« de la nourrir. Ses squelettes déguenillés viennent
« dans cette terre promise mettre de la chair sur
« leurs os.

« Le pays serait trop riche, malgré la dureté exces-
« sive et l'énormité des tributs. Le paysan, de ses
« jeûnes, de ses souffrances volontaires, des privations
« de sa famille, améliore la terre à la longue, élève
« quelques bestiaux. On se hâte d'y mettre ordre. Dès
« que le pays refleurit un peu, descendent les affamés
« du nord.

« Ceux-ci procèdent alors à sa spoliation totale, au
« complet déménagement. Alors la cabane se vide de
« tout ce qui peut s'emporter; alors l'étable est démeu-
« blée; alors tout grain disparaît, même celui des
« semences. Et le désespoir devient tel qu'en 1832,
« sans l'action du gouvernement et les injonctions les
« plus fortes, la population (diminuée d'un quart en
« trois ans!) ne voulait plus labourer; le pays eût été
« rendu à l'état des steppes tartares et cosaques; il allait
« redevenir une grande prairie déserte.

« Le pillard s'éloigne alors à regret, mais calcule
« qu'on va remettre le rustre au travail et lui préparer,
« pour un temps prochain, une fructueuse invasion.

« Le fisc le veut, et le boyard le veut, le bâton est
« levé; il retombe donc au travail, le malheureux,

« ruiné, le dos mal cicatrisé des coups qu'il a reçus des « Russes, trop souvent gardant, en sa famille outragée, « une blessure moins guérissable!... les voilà tous au « sillon. La femme, noyée de larmes, malade, et qui « sait? enceinte, remplace le bœuf de labour, tire avec « l'homme à la charrue; le soir, couchés sur la terre « froide, dans la hutte dépouillée, et soupant d'écorces « d'arbres. »

Les corvées imposées aux paysans au moyen de leurs chariots et à leurs frais, pour transporter les munitions, les vivres, les bagages, ont lieu à des distances énormes. Dans l'année 1829, des milliers de ces infortunés, arrachés à leurs travaux et à leurs familles, furent obligés de suivre l'armée russe bien loin des principautés, jusqu'aux Balkans, où presque tous périrent de la peste.

A ces détails nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter les réflexions suivantes que faisait M. Paradis dans l'un des numéros de la *Presse* du mois de juin de cette année :

« Et que dire de la pression morale et politique exercée par l'armée d'invasion sur les sentiments des populations? du système d'espionnage et de favoritisme qu'elle met en usage pour grossir le nombre de ses partisans, et des persécutions auxquelles sont en butte ceux qui ne veulent pas s'associer à l'oppression de leur pays? La Russie considère les Principautés comme une proie qui lui est depuis longtemps assurée. Elle ne laissera échapper aucun prétexte pour transformer ses occupations passagères en possession définitive; et plus elle retrouve vivaces, à chacune de ses apparitions, les instincts de nationalité roumane et la haine de l'étranger, plus s'accroissent ses colères et les violences de ses procédés.

« Il serait aisé d'en fournir les preuves. Tout le monde sait que le consulat russe d'Orsova, misérable village où il ne se trouve pas un sujet russe, mais placé au milieu des populations serbes, n'est qu'un poste d'émissaires et un foyer de propagande moscovite. La main de la Russie a été *judiciairement* saisie et constatée dans les affaires de Braïla en 1840 et Jean Soutzo en 1850; dans celle de l'arrestation récente de quatorze officiers russes en Servie, arrestation qui a amené la retraite du ministre patriote Garachanin. Enfin, a-t-on oublié l'envoi fait par le prince Menschikoff, pendant son dernier séjour à Constantinople, d'aides-de-camps et d'agents à Brousse, à Smyrne, à Thessalonique, en Albanie, en Grèce? Les nouvelles qui arrivent chaque jour de ces pays expliquent le but et les effets de ces missions. »

Comment donc appeler désormais la Roumanie, Valaques et Moldaves? La *nation sacrifiée*, tel est, évidemment, le seul nom qui lui convienne. La Pologne et la Hongrie, du moins, ont retiré de leurs souffrances la gloire qui rend un nom impérissable, et ce nom a retenti et retentira encore dans tout l'univers. Les populations des principautés Danubiennes ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe, et bien des gens ignorent le lieu où elles ont souffert.

Et cependant la Romanie, en 1848, eut aussi sa révolution, pure et brillante comme lorsqu'un peuple immolé s'est décidé à briser ses fers. Mais, que de périls! de tous côtés l'ennemi! Turcs, Russes ou Autrichiens devaient s'abattre sur cette malheureuse contrée, sans défense, sans barrières naturelles, sans forteresses, ouverte tant de fois aux ennemis! C'est à cette époque que la Porte, obéissant aux Russes qui lui défendaient de tenir sa parole et la constituaient la geôlière de ses

adversaires, réunissait ses efforts à ceux de la Russie pour étouffer un dernier et suprême élan d'indépendance.

C'est alors qu'une femme, madame Rosetti, dont l'historien, déjà cité par nous, a retracé la vie d'abnégation sublime, entreprit d'arracher à la captivité, à la mort, son mari et ses compagnons, coupables d'avoir voulu restituer à la Roumanie la liberté tant de fois, mais en vain, désirée. Seule, la nuit entière, et par des pluies impitoyables, serrant contre son sein tari sa fille innocente, la courageuse femme allait naviguant à travers les steppes inondées. Le ciel paraissait s'être entr'ouvert et laissait tomber d'affreuses cataractes. Le Danube, soulevé par les vents, retombait en torrents sur les plaines voisines. La nature semblait avoir, elle aussi, déclaré la guerre à la femme errante et à l'enfant né au sein des révolutions; mais, protégée par la pluie et par l'obscurité, madame Rosetti, gravissant les rochers qui bordent le fleuve, a pu rejoindre les prisonniers. Grâce à cette adresse infaillible que l'amour sait inspirer aux femmes, elle a pu préparer et faire réussir pour son mari et ses amis un plan d'évasion auquel les Turcs, lassés par tant de perfidies moscovites, ont paru se prêter avec la complaisance de gens à la conscience desquels répugne une consigne trop rigoureuse. Les fugitifs, l'élite de la nation valaque, ont pu échapper à des dangers sans cesse renaissants sur une route que sillonnaient trois peuples en armes, et trouver un refuge à Vienne où l'Autriche, après un bombardement acharné, venait de rétablir sa dynastie caduque.

Et c'est ainsi que la Russie, sans égard pour les nationalités en péril, au mépris des principes les plus sacrés d'humanité et de justice, a poursuivi avec une inflexible

ténacité ces desseins ambitieux auxquels l'Europe, insouciante, endormie, ne semble prêter qu'une attention fatiguée.

Or, ce qui se passe en ce moment, dans l'année 1853, devrait être un sérieux avertissement ; cette question d'Orient qui s'agite autour de nous renferme dans son sein le nœud des situations diverses qu'a faites aux puissances européennes notre système d'équilibre. Et, qu'on ne s'y trompe pas, les habitudes de la politique russe sont aujourd'hui si connues, que personne n'a pris le change sur les vrais motifs de ces nouvelles complications. La pensée russe a été saisie immédiatement, sans aucune réflexion ; un fait immense a frappé tous les esprits ; on a deviné que la Russie, au sein d'une paix profonde, sans provocation aucune, allait déclarer de nouveau la guerre au monde civilisé. En effet, elle continue vis-à-vis de la Turquie ce rôle de spoliatrice du droit et de la liberté qu'elle a joué tour à tour et successivement, vis-à-vis de la Suède, de la Pologne, de la Hongrie et de tant d'autres nations aujourd'hui déchues.

La Russie, d'ailleurs, n'a-t-elle pas besoin de s'ouvrir, à tout prix, un débouché par mer? Là est l'histoire du gouvernement moscovite et de la Turquie ; là est toute la question d'Orient.

Cette puissance colossale, malgré ses armées nombreuses, ses richesses agricoles, ses mines inépuisables, malgré ses soixante-sept millions d'habitants, n'est, après tout, qu'une puissance continentale et terrestre ; la Russie n'a un véritable débouché maritime que du côté de la Baltique : encore y a-t-il là une suite de détroits dangereux, une mer navigable pendant six mois seulement de l'année. Béranger disait *au club des Amis du Peuple*, en 1830, qu'il suffirait de couler

trois cents navires de commerce à l'entrée du Sund pour le rendre à jamais impraticable aux vaisseaux de guerre.

Cette passe étroite devenant insuffisante au commerce d'une nation de cette importance, et n'aboutissant qu'à une mer souvent furieuse et longtemps fermée, la Russie a dû chercher autre part à se créer une puissance navale : une nation ne peut se placer ou rester au premier rang qu'à la condition d'avoir une force réelle sur mer. A cet égard, l'histoire est riche d'exemples et de preuves.

Un jeune écrivain qui a de l'avenir, M. Charles Lamartinière, a parfaitement résumé cette question importante (1).

« Venise, qui n'est aujourd'hui qu'une ville impuis-
« sante, perdue entre la terre et l'eau, a pesé d'un grand
« poids et pendant longtemps sur le monde, parce
« qu'elle disposait d'une flotte formidable.

« Et encore aujourd'hui, que serait l'Angleterre sans
« ses vaisseaux? une île qui, tôt ou tard, devrait s'an-
« nexer à une grande puissance.

« La force maritime peut donc, jusqu'à un certain
« point, suppléer à la force terrestre; mais la force ter-
« restre, si étendue, si redoutable qu'elle puisse être,
« n'a jamais pu équivaloir à la puissance sur mer.

« Il a donc fallu que la Russie, en s'agrandissant et
« en se constituant, et par la raison même qu'elle
« s'agrandissait et se constituait, cherchât un débouché
« sur la mer! Or, ce débouché, c'est la nature même
« qui l'avait mis à ses frontières, dans des conditions
« admirables, car Constantinople, par sa position sur le

(1) *Les hommes de la question d'Orient*, par Ch. Lamartinière.

« Bosphore, domine deux mondes : l'Europe et l'Asie.
« Aussi la préoccupation constante, perpétuelle de « la Russie, a été toujours et invariablement LA PRISE « DE CONSTANTINOPLE.
« Quelques personnes qui n'ont pas étudié la carte « répondent que la Russie possède la mer Noire, qu'elle « y a construit à grands frais des établissements mari- « times et des flottes entières. Eh! mon Dieu ! la ré- « ponse est bien simple : La mer Noire n'est qu'une « mer de plaisance, comme une pièce d'eau au milieu « d'un parc, c'est-à-dire un lac, un étang d'une vaste « étendue, mais sans issue autre que le détroit des « Dardanelles, qu'il faut traverser d'un bout à l'autre « sous le canon des forts qui dominent les deux rives, « que la Turquie peut fermer à son gré quand bon lui « semble ; la mer Noire n'est donc en réalité, qu'on « nous pardonne l'expression, qu'un immense *cul-de-* « *sac* dont la Turquie tient l'ouverture.
« Le seul débouché que puisse jamais conquérir la « Russie c'est donc le port de Constantinople, et, du « jour où elle s'en sera rendue maîtresse, on peut dire « que la Méditerranée deviendra une mer russe.
« Aujourd'hui donc, malgré son étendue, son or, son « fer, ses blés, ses 67 millions d'habitants, ses Cosaques « qui vivent de peu et ses chevaux qui vivent de rien, « la Russie est un état énorme mais impuissant ; il lui « faut un port pour donner l'essor à tous ses éléments « de force, de prospérité et de domination.
« Voilà l'explication tout entière de la question « d'Orient. La question d'Orient n'a jamais été que la « complication jetée dans le monde par les efforts de la « Russie, pour conquérir une place dans le domaine « des mers, et ces efforts, comme chacun sait, ne

« datent pas d'aujourd'hui, ils datent de Pierre le Grand. »

Ce système d'équilibre, inauguré au commencement du XVIe siècle et qui, à travers des phases diverses, après avoir subi les influences de plusieurs puissances tour à tour dominatrices, l'Espagne, la Suède, la France, la Prusse, la Russie, a pu, grâce aux traités de 1815, ce point de départ si chanceux de la politique contemporaine, se perpétuer jusqu'à nos jours, est donc sur le point de recevoir une des plus profondes secousses auxquelles il ait jamais été en proie.

Les politiques de nature tranquille se disent, il est vrai : tout se bornera probablement, en cas de collision, à l'échange de quelques coups de canon entre la flotte russe et la flotte française; puis la Prusse et l'Autriche ménageront un arrangement. D'ailleurs l'empereur Nicolas a trop de sagesse pour tenter de prendre Constantinople, en ce moment du moins : son heure n'a pas sonné; il saura bien attendre; il se contentera d'occuper momentanément la Moldavie et la Valachie. Quelle modération!

En attendant, on prépare un protectorat redoutable à ses voisins, par exemple aux Turcs et aux Persans. En pleine paix, on porte son armée à onze cent mille hommes; on colonise, près des frontières de la Porte, cent mille hommes de cavalerie et d'artillerie légère; la Crimée devient un immense arsenal pour la marine; la mer Noire se couvre d'une flotte armée de trois mille canons; on élève des forteresses sur le Pruth et le Dniester; on fait démanteler par les Turcs les places fortes qui peuvent arrêter une invasion sur la route de Constantinople. On s'établit pendant cinq ans dans la Moldavie et la Valachie auxquelles on donne des lois qu'on fait

exécuter par la force. On se pose en protecteur naturel de tous les Grecs de l'empire turc ; on excite leur ambition et leur jalousie contre les Latins et les Ottomans ; on leur donne, à eux et aux Slaves, l'espérance d'obtenir la domination universelle.

Après avoir préparé l'attaque de Constantinople, la clef de la Méditerranée, on songe à prendre la position par l'Orient. On se fortifie sur l'Araxe, on se ménage des têtes de pont pour se répandre en Perse et dans la Turquie d'Asie : on s'abrite contre la Prusse et l'Autriche ; sur le Dniéper, la Dwina, le Burg, partout, enfin, on s'établit solidement. A l'intérieur, on ébranle le catholicisme par la séduction ou par la violence ; on s'efforce d'effacer jusqu'aux derniers vestiges de la nationalité polonaise ; on donne Cracovie à l'Autriche pour s'assurer sa complicité ou sa neutralité. Quand la Hongrie a mis cet empire à deux doigts de sa perte, on le secourt tardivement et on l'accable d'une protection exorbitante. En même temps on occupe les principautés danubiennes de concert avec les Turcs ; mais on se garde bien d'imiter leur générosité ; et, pendant que les Ottomans s'abstiennent de toute vexation et soldent réellement et au comptant tout ce qu'ils consomment, on paie ses dépenses en papier remboursable *en temps opportun*, et on exige, pour frais d'occupation de la Moldavie, douze millions de piastres, et de la Valachie, le double. En même temps on a soin de réclamer de la Perse quatre-vingt millions de roubles.

Puis on trouve malséant que la France veuille faire respecter les traités conclus en faveur des Latins. On prend ombrage de l'intervention accordée par l'Autriche aux Bosniaques et l'on engage amicalement son

allié le sultan à laisser protéger exclusivement par la Russie la moitié de ses sujets. Enfin, comme la France et l'Angleterre ont protesté contre cette violation du traité de 1841 et ont réuni leurs flottes dans l'Archipel, on envahit de nouveau les principautés. Seulement, tout en se préparant à la guerre et en concentrant des moyens d'action formidables, on s'adresse ainsi aux puissances :

« Soyez tranquilles; je n'irai peut-être pas plus loin. C'est l'approche de vos flottes qui m'a contraint à faire ce pas en avant. Retirez-vous, désarmez, alors je me montrerai le plus pacifique des princes, le plus généreux ami du sultan; je ne lui réclamerai rien de plus que ce que je lui ai demandé. » Et en même temps on lance parmi les Turcs et les Grecs des manifestes incendiaires, dans lesquels on déclare qu'on ne remettra pas l'épée au fourreau avant d'avoir sauvegardé en Turquie la foi orthodoxe, c'est-à-dire, selon la traduction militaire et populaire, avant d'avoir réinstallé la Panagia à Sainte-Sophie. — Après quoi on procède *prudemment* à la ruine de la Turquie, à la russification des principautés, à la conquête des débris de la Perse. D'ailleurs les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les télégraphes électriques ne sont pas encore assez nombreux en Russie; les Turcs ont encore un reste d'argent, de courage et de vie, et les Grecs un excès de circonspection; confiant dans l'avenir moscovite et dédaignant la résistance occidentale, on achève son plan d'attaque et l'on *attend*.

« Heureux le czar, s'il peut et sait attendre! Savoir attendre son heure, en comptant sur les faibles et sur les fautes des autres puissances, c'est ce qu'il faut probablement à la Russie pour arriver à posséder ces deux

points stratégiques qu'elle tient à demi déjà et qui lui donneront l'empire de l'ancien monde : les Dardanelles et le Sund. Toutes les chances sont pour elle; car elle seule s'appuie sur les sentiments religieux : elle seule n'est pas assez riche et assez amollie pour redouter beaucoup la guerre; enfin, elle seule est servie par la reine de l'époque, la Révolution.

« Tous ces avantages sont incontestables. Quelle autre puissance n'est pas engourdie et outrecuidante? — Les Anglais considèrent l'infériorité de la marine russe, la pauvreté relative de la Russie, sa mauvaise administration, la vénalité de ses fonctionnaires, et, fiers de leur argent, de leurs vaisseaux, de leurs ressources politiques, ils sommeillent enivrés d'orgueil. — Comment les Allemands verraient-ils subitement dans la Russie une ennemie mortelle? C'est elle qui les a délivrés des Turcs et des Français, qui les a soutenus contre les révolutionnaires. Tant qu'elle n'aura pas pris le Sund, le nord allemand nourrira de nombreuses sympathies pour le seul persécuteur redoutable du catholicisme, pour l'allié éventuel des protestants contre l'Autriche : le czar. Tant qu'elle n'aura pas franchi les Balkans et pris Constantinople, les Autrichiens ne se croiront pas menacés et se flatteront de l'arrêter ou de la repousser derrière le Pruth.

. . . .

« Tandis que les autres puissances, aveuglées par le scepticisme et l'orgueil, semblent être incapables d'un vigoureux effort d'ensemble, le czar achève de tremper l'âme de ses bataillons. Il y a peu de jours, 65,000 soldats, réunis à Powonski devant l'autel, étaient adjurés au nom de leur Empereur de prier pour la loi orthodoxe. Au même moment (10 juillet), sur d'autres

points, des centaines de bataillons et d'escadrons faisaient la même prière. Quel autre prince en Europe pourrait prêcher semblable croisade? Le czar seul peut ajouter l'enthousiasme religieux à l'ardeur patriotique, à la soif des conquêtes. Et il prêche sa croisade à des soldats croyants, pauvres, rompus aux jeûnes et aux fatigues, à qui la guerre promet l'abondance sous un ciel plus doux; à une armée médiocrement équipée, souvent mal commandée, mais qui demeure compacte et disciplinée dans les défaites, et où il est rare qu'un combattant ne soit pas frappé par devant; à une armée qui se croit destinée à chasser les Turcs d'Europe et à dompter les voluptueux hérétiques d'Occident; à une armée enfin qui se recrute chez 70 millions d'hommes soumis à une seule volonté.

« En face de l'empire moscovite, les deux positions qu'il doit atteindre pour régner sur le vieux monde, les Dardanelles et le Sund, sont confiées non à deux des grandes puissances militaires, mais à deux petits peuples presque expirants. La Russie n'est plus qu'à quelques heures de cette double proie. Elle s'en est approchée de plusieurs centaines de lieues depuis un siècle. Elle n'a plus en quelque sorte qu'à tendre la main pour l'atteindre.

. . . .

« Comment espérer que l'heure de la Russie ne sonnera pas? A ce son terrible on se réveillera peut-être, mais ne sera-t-il pas trop tard?... »

C'est ainsi qu'un des écrivains du journal l'*Univers*, M. G. de la Tour, caractérisait tout récemment la situation faite par le czar à l'Europe tout entière.

La politique et la religion ne font qu'un en Russie et, depuis cent ans, le gouvernement des czars a pro-

cédé de même dans ce long et patient travail d'absorption auquel il s'est livré. Mais nous est-il défendu d'espérer encore? et en serons-nous réduits à prévoir que, dans le cas d'une collision toujours possible, il y aurait des nations timorées qui, comme la Prusse en 1831 et l'Autriche en 1849, se décideraient à devenir les humbles servantes de la Russie? L'Autriche est peut-être appelée à payer fort cher le secours de son égoïste alliée; peut-être sera-t-elle entraînée un jour, comme autrefois avec Marie-Thérèse, à invoquer l'appui de cette Hongrie, décimée naguère par ses bourreaux, mais qui n'a pu oublier ses traditions de glorieux dévouement. Or, nous croyons pouvoir l'affirmer, bien que l'Europe, pour la défense de laquelle il s'est épuisé, l'ait trop souvent abandonné, ce peuple généreux n'en a pas moins gardé cet instinct de noble abnégation qui le jetait dans des luttes terribles, et le moment n'est pas loin peut-être où, reprenant le sabre de Jean Huniade, il ira combattre à notre tête une autre barbarie.

Lorsque la Russie domine, du haut de sa colossale puissance, la plus grande partie de notre continent, il faut bien du courage pour oser lui jeter en face un regard menaçant, et ce n'est pas sans émotion profonde que nous nous rappelons ces paroles prophétiques adressées, il y a quelques années, à ses compatriotes, par un écrivain hongrois, M. Barthélemy de Szemere : « Les Magyars, qui ont défendu la chrétienté contre les « Osmanlis, leurs propres frères, sont prêts à défendre « la liberté de l'Europe contre la tyrannie moscovite. Le « peuple hongrois aura donc, par deux fois, servi la « cause de l'humanité : sinon en la sauvant comme un « héros, du moins en souffrant pour elle comme le « Christ..... Peut-être, dans la chaîne des Carpathes,

« le destin a-t-il déjà marqué les Thermopyles où notre
« petite nation, victorieuse ou victime du géant, gran-
« dira dans l'histoire par la victoire ou par la mort. »

Espérons donc encore : la chrétienté, menacée par la Russie, la pire ennemie de notre civilisation et de notre foi, trouverait bien dans le présent d'héroïques défenseurs comme elle en trouva dans ce passé glorieux que nous avons retracé. D'ailleurs la lutte n'est pas encore engagée, l'attitude des deux premières nations de l'Europe peut faire réfléchir l'ambition imprudente. Toute voie n'est pas fermée à la paix et, en tout cas, quand la cause de la justice est portée devant son tribunal, rien n'est impossible à Dieu !

A. L. R.

Juillet 1853.





PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA POLITIQUE RUSSE

Depuis Pierre le Grand jusqu'à l'avénement de Nicolas.

CHAPITRE PREMIER.

Un épisode de la guerre de Hongrie. — Le Tsikôs et les Steppes. — L'Autriche aux genoux de la Russie. — Testament et vie de Pierre le Grand. — Crimes et grandeur; caractère révolutionnaire et origine sanglante de cette civilisation.

La Hongrie venait de succomber sous les efforts combinés de l'Autriche et de la Russie. L'aspect de cette contrée, aux souvenirs poétiques, était désolant. Le voyageur qui se fût hasardé à la parcourir eût rencontré, à chaque pas, des obstacles ou des dangers. Le jour, c'étaient des scènes de dévastation auxquelles la postérité n'ajoutera foi que difficilement ; la nuit, c'étaient d'horribles cris dans toutes les langues; dans les fossés des morts, sur la plaine et sur la route des cadavres. Ici des villages abandonnés, là des maisons à demi-incendiées, le toit effrondé et les murs noircis; de tous côtés mille objets pillés, mais non enlevés, sabrés en menus morceaux, déchiquetés avec fureur pour que personne, probablement, ne pût en profiter

On sentait que Haynau ou ses alliés les Russes avaient passé par là.

Cependant, à travers ces plaines arides et nues, les steppes ou *poustas* de Hongrie, qui s'étendent de Pesth à Debreczin, et de Szegedin à Erlau, dans une circonférence de près de deux cents lieues, un étranger s'avançait, mené à fond de train dans une petite voiture basse, aux quatre roues d'égale hauteur, seul transport qu'il eût trouvé à Debreczin et qu'un paysan Magyar avait bien voulu prêter au *Tzikós* qui devait le conduire.

Les chevaux, de race tatare, petits et maigres, actionnés par le *né* sacramentel du postillon, dévoraient l'espace et soulevaient derrière eux d'énormes tourbillons de poussière. Le *Tsikós* (1), tout en fumant sa pipe rivée à ses lèvres, car il ne la quitte jamais, décrivait un cercle continuel avec son fouet à manche court et à longue lanière, en le faisant tourner lentement au-dessus de lui.

La nuit allait tomber et l'étranger, serrant autour de lui les plis d'un immense manteau autrichien de couleur grise, s'arrangeait de son mieux pour essayer de dormir jusqu'au prochain relai, en supposant qu'il pût encore trouver des chevaux dans un pays qui devenait de plus en plus dévasté. Le Tsikôs, jeune et joyeux garçon, leste et vigoureux, avait épuisé, chemin faisant, tous les récits de la dernière campagne à laquelle un grand nombre de ses semblables, rompus à la guerre

(1) Les Tsikos sont les plus hardis cavaliers du monde. Moitié bergers, moitié maraudeurs, postillons par occasion, toujours intrépides, ils appellent *pauvres garçons* les hommes aventureux qui, comme les compagnons de Sobry, cherchent dans une vie agitée *une ressource contre l'ennui* et un moyen de donner cours à un besoin de guerroyer irrésistible.

de partisans, avaient pris une part active, et il avait raconté, à ce sujet, des sortes de légendes dignes des Asturies et des Abruzzes. Il s'aperçut que son voyageur désirait ne pas être troublé dans ses essais de sommeil et se tut.

On n'entendait plus que le roulement de la voiture et le piétinement des chevaux sur la route retentissante.

On approchait d'une sorte de monticule sur le haut duquel se dressait une espèce de croix, grossièrement construite; tout à coup le Tsikôs ralentit l'allure de ses chevaux, cessa de leur parler, et s'écria vivement :

— Tenez, seigneur, tenez ! c'est là, regardez ! Ah ! cela était *digne d'un homme d'honneur !* (1).

Le voyageur, ainsi interpellé, sortit de l'assoupissement où il était déjà plongé, et suivit des yeux le fouet du postillon qui semblait indiquer le théâtre d'une scène étrange.

— Qu'est-ce donc, garçon, dit-il, et que s'est-il passé ?

— Ah ! seigneur, répliqua le Tsikôs, quels hommes que nos hussards ! Sczaroltz et Etienne de Sczée étaient tous deux capitaines !

En ce moment on était vis-à-vis de la croix. Le Tsikôs, gardant toujours sa pipe à la bouche, ôta religieusement son large chapeau et se signa. Il reprit :

— A la dernière affaire, leur régiment, réduit au tiers de ses hommes, fut détruit par les Russes et les Autrichiens. Tous deux, couverts de blessures, et après des prodiges de valeur, allaient être pris. Mais ils pré-

(1) Le mot honneur, *betsület*, revient souvent dans les paroles du Hongrois. Tout ce qu'il fait est *betsületes*, digne d'un homme d'honneur.

férèrent se donner la mort eux-mêmes. Eperonnant leurs chevaux avec la rage du désespoir, ils prirent de l'avance sur les hulans de Schwartzemberg, arrivèrent ici, mirent pied à terre : puis, s'embrassant comme deux bons frères d'armes qu'ils étaient, ils s'appuyèrent mutuellement leurs pistolets armés sous le menton, et, ma foi!..... Allez, seigneur, en mourant, ils n'ont regretté qu'une chose, la *Hongrie bénie!*

L'étranger, profondément ému, dit, après un moment de silence :

— Et les corps de ces infortunés, que sont-ils devenus?

— Ah! seigneur, soyez tranquille, les Juifs les ont bien dépouillés, et les vautours et les aigles les ont bien diminués. Mais quelques *pauvres garçons* ont ramassé les restes qu'ils ont enterrés là et ont planté cette croix! Deux bons hussards, seigneur, et deux hommes d'honneur!

La voiture continuait à s'avancer à travers ce pays, tantôt sablonneux et semblable à un désert, tantôt couvert ordinairement de moissons jaunissantes qui, semblables à une mer de blé, ondulent sous le vent. En ce moment, il est vrai, et grâce à la guerre et à ses dévastations, on eût en vain cherché les vestiges de cette fertilité dont les *poustas* sont par intervalle émaillées. Les puits étaient comblés; ces perches qui descendent, armées d'un sceau, dans l'excavation d'où elles vont tirer l'eau, ces trous creusés pour servir d'abreuvoirs, tous ces travaux naïfs, indices d'une civilisation primitive, avaient disparu, renversés par la colère aveugle d'un ennemi sans pitié.

Seuls, certains monticules, tombeaux de quelques héros des anciens âges, semblables à celui où dor-

maient les débris mutilés des deux victimes, s'élevaient, respectés, au sein de la solitude. Les chevaux couraient toujours à travers la steppe où l'on ne rencontre ni routes, ni chemins, mais seulement des traces de roues, çà et là, qui indiquent par où passent le plus de voitures. Or, la multiplicité des canons, des caissons et des prolonges qui, depuis dix-huit mois, avaient sillonné la plaine, rendaient encore plus reconnaissables les traces de cette piste que les postillons suivent, en général, au jugé, comme les chasseurs poursuivent certains gibiers.

Soudain la physionomie du paysage parut changer. On approchait de Tasnad, en Transylvanie, et ce village ou cette ville, comme on voudra l'appeler, conduit par Somlyo à Klausenbourg où se rendait le voyageur. Celui-ci n'avait pu se décider à se rendormir; il observait depuis quelque temps, à la clarté de la lune dont la lumière blanche inondait les poustas, les silhouettes de quelques arbres qui, se détachant sur le sol nu, disparaissaient aussitôt à ses yeux, comme autant d'ombres fugitives, dans sa course rapide. Aux cimes tremblantes de ces arbres, agitées par le vent du soir, semblaient pendre des objets informes dont on ne pouvait guère distinguer la couleur.

Le Tsikos retint de nouveau ses chevaux. Puis il s'écria avec un éclat de voix retentissant :

— Tenez, seigneur, voyez, voyez donc! Oh! cela est certain, *la moustache blanche* (1) a passé par ici. Voilà de ses œuvres, je reconnais sa manière.

C'étaient des corps humains qui se balançaient aux

(1) Surnom que les soldats Hongrois donnèrent, pendant la guerre de 1848 et de 1849, au feld-maréchal Haynau, devenu tristement célèbre par ses cruautés.

branches des arbres transformés en potences. Or, Haynau aurait pu écrire ce que le maréchal de Montluc, gouverneur de Guienne, dit lui-même, parlant à sa personne très-catholique, dans ses mémoires : « On « pouvait cognoistre par où il était passé, car par les « arbres sur les chemins on en trouvait les ensei- « gnes. »

Le voyageur ferma les yeux et se couvrit le visage des plis de son manteau. En cet instant *le Tsikos*, arrêtant brusquement ses chevaux, sauta à terre.

— Pardon, seigneur, dit-il d'une voix émue, mais j'ai là un ami!

Et il s'approcha de l'un des arbres qui bordaient le chemin et contempla, avec de grands gestes de surprise et de désolation, un cadavre pendu aux branches.

— Ah! seigneur, c'est pourtant ce cher Ladislas! il avait voulu entrer dans les Honweds, l'ambition l'a perdu! Pourtant, l'uniforme ne valait pas celui des hussards; mais, que voulez-vous, Ladislas ne pouvait pas rester en place, il avait une soif incroyable de gloire et d'aventures. *Pauvre garçon!*

Le *Tsikos* joignit les mains comme un homme qui s'abandonne à ses réflexions et à sa douleur.

— Mon Dieu, seigneur! dit-il, comme ils l'ont mal arrangé! Mais le *pauvre garçon* a été affreusement pendu, quelle injustice! Lui, qui savait si bien accommoder les autres! Ladislas était d'une adresse incomparable, il vous expédiait un hulan ou un chasseur avec une grâce étonnante. Ces Autrichiens sont d'une maladresse! Je suis sûr que si son père était là, il serait vraiment peiné, le pauvre homme! — Ah! seigneur, ce bon Ladislas a encore sa pelisse! Toujours soigneux! il était d'ailleurs d'une rare élégance!

Et le postillon, enlevant la *Bunda* du mort, la jeta négligemment sur ses épaules.

— Ladislas, dit-il, le *pauvre garçon*, n'a plus froid maintenant, et ce soir l'air est vif.

L'étranger restait spectateur muet et impassible de cette scène bizarre où se révélaient, dans toute leur franchise sauvage, les mœurs de l'habitant des steppes. Le *Tsikós* lui offrit cordialement sa *kulats* (1) dont le seigneur but volontiers une gorgée. Le postillon l'imita, puis, se replaçant en selle, il lança de nouveau ses chevaux à fond de train, en chantant ce couplet populaire :

Je suis un pauvre garçon
Qui fréquente les foires ;
Je vole les poulains, les génisses,
Voilà comme je vis !

Ils allaient atteindre Tasnad, et le froid de la nuit devenait plus piquant ; depuis quelques instants une lueur rougeâtre éclairait le sol et, par intervalle, des gerbes de feu, s'élevant dans les airs, coloraient l'horizon. C'était l'avant-garde d'un corps d'armée qui se chauffait avec un village. — Le Tsikós s'écria :

— Seigneur, j'ai reconnu des habits verts aux flammes de l'incendie, et puis, voyez là-bas ces houppelandes grises. Ce sont des Russes. Ma foi, quoique votre seigneurie soit en règle et n'ait rien à craindre, j'aime mieux, moi, éviter les habits verts. Ce chemin creux fera notre affaire.

Le *Tsikós* tourna brusquement à droite, et, profi-

(1) C'est une gourde, toujours attachée derrière la selle du *Tsikos*, pleine d'un vin excellent, enduite de cire, selon la coutume Tatare, et couverte de peau de poulain. La *Kulats* est quelque chose de national, souvent chanté en Hongrie à la manière d'Anacréon.

tant des accidents du terrain, dirigea ses chevaux au galop par cette route encaissée. Quelques minutes après, ils avaient laissé bien loin derrière eux les védettes et les grand'gardes; M. de C....., car le voyageur n'était autre que l'un de ces deux hommes distingués avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance, évitant Tasnad, se hâtait d'arriver par Somlyo au terme de son voyage, à Klausenbourg, où l'attendait une partie de la famille de sa femme qu'il voulait voir et au besoin protéger.

Que d'épisodes douloureux n'aurait-on pas à raconter sur cette guerre sanglante où la Russie eut l'adresse de faire implorer son secours par l'Autriche! Jamais, peut-être, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne déploya autant d'astuce, jamais il ne suivit avec autant d'obstination et de bonheur les prescriptions de Pierre le Grand. Qu'on relise l'article 10 de ce testament célèbre: « Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Au-« triche; appuyer en apparence ses idées de royauté « future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-« dessous main, la jalousie des princes. — Tâcher de « faire réclamer des secours de la Russie par les uns « ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce « de protection qui prépare la domination future. »

Toute l'histoire de la guerre de Hongrie est là, et l'on n'accusera pas Pierre le Grand d'imprévoyance. *Le czar Pierre, moitié héros et moitié tigre*, au dire de Voltaire (1), eut besoin, avant de procéder à ce vaste système d'absorption inauguré par lui, de réduire bien des résistances au sein de son empire. Avant de conquérir, il lui fallut civiliser, organiser la Russie afin

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*.

de prétendre à dominer l'Europe : œuvre immense qu'il accomplit, à travers des obstacles et des périls sans nombre, grâce à une énergie indomptable qui se retrempait dans le sang et à cette doctrine de l'*utilité*, réglementée jadis par Machiavel et adoptée par la Russie comme programme et comme évangile.

On a fait bien des livres sur Pierre le Grand; néanmoins cette vie, si remplie, n'a jamais lassé la patience des biographes. D'ailleurs, raconter l'histoire de la politique russe sans dire la vie de celui qui l'a dotée d'un Code respecté depuis un siècle et demi bientôt, serait une tentative impossible et insensée. Qu'était-ce donc que cet homme extraordinaire qui, de son vivant, attira l'attention curieuse du monde civilisé et, après sa mort, sut remuer si profondément sur ses bases cet équilibre européen dont le maintien futur fait le désespoir de la diplomatie européenne? Nous le dirons en peu de mots.

Dans le courant de l'année 1682, au mois de juillet, un bruit affreux faisait retentir les voûtes du couvent de la Trinité, à Moscou. Les Strélitz, soulevés par la princesse Sophie, parcouraient la ville, triomphant à l'avance d'une femme et d'un enfant réfugiés aux pieds des autels. Bientôt ces soldats féroces envahirent l'asile où se tenait caché avec sa mère, Natalie Narischkin, le jeune czar Pierre, son fils, âgé de 10 ans. Un peintre célèbre a retracé ce dramatique épisode de l'enfance de Pierre le Grand. Agenouillée devant l'autel, l'infortunée mère veut couvrir de son corps son enfant qui, le front haut, les sourcils froncés, et le regard étincelant de colère, debout, et irrité, semble braver la fureur des forcenés qui ont juré sa mort. L'un d'eux levait déjà son sabre pour égorger le jeune prince, quand le galop retentissant d'un corps de cavalerie arrête le bras

du barbare et le met en fuite lui et ses compagnons.

C'est de cet événement, qui devait tenir une place si importante dans la vie du czar Pierre, que date la pensée bien arrêtée et mûrie dans cet esprit entreprenant de délivrer le trône de Russie d'une milice insolente dont les exigences tyranniques rappelaient celles des prétoriens de l'ancienne Rome. Car, une chose digne de remarque, c'est que le moderne empire Russe présente presque à sa naissance le même spectacle que l'empire Romain dans sa décadence. Pour civiliser la Russie il fallait rompre avec le passé, et la destruction des Strélitz était le point le plus important à poursuivre et à atteindre. Le czar Pierre, malgré les retards auxquels la prudence le contraignit, se garda bien d'oublier le serment de vengeance formulé par lui, en face des autels et entre les bras de sa mère épouvantée; on sait comment il tint la promesse qu'il se fit à lui-même à cette heure suprême où se décida sa destinée.

Après la mort de son frère Fédor Michaëlowitz, décédé sans postérité et sans testament, Pierre, enfant, vit l'empire livré à tous les malheurs résultant d'une succession incertaine. Le second fils d'Alexis, Iwan, semblait devoir monter sur le trône; mais déshérité par la nature, faible de corps et d'esprit, ce jeune prince ne pouvait trouver d'appui que dans la princesse Sophie, sa sœur, qui aurait bien voulu régner en son nom. Aussi les chefs du clergé et les grands se réunirent-ils pour l'exclure du trône; ils y appelèrent son frère Pierre dans l'espoir de gouverner à la place d'un enfant de 10 ans. C'est alors que l'ambitieuse Sophie ameuta les Strélitz toujours prêts à la révolte quand il s'agissait de disposer de la couronne et de la vendre. Après plu-

sieurs journées de meurtres et de carnage, on parvint à apaiser la fureur de la soldatesque. Trois souverains régnèrent alors à la fois, mais la princesse Sophie exerça en réalité le pouvoir.

Cependant le jeune czar, Pierre Michaëlowitz, entouré à dessein d'hommes corrompus, d'étrangers sans mœurs et perdus de réputation, puisait dans cette affreuse société des leçons funestes qui influèrent sur le reste de ses jours. Mais, tout en lui communiquant leurs vices, ces étrangers dissolus lui apprirent à mépriser la barbarie et les préjugés de ses sujets; ils lui disaient la gloire que d'autres nations avaient su tirer des arts et de l'industrie. L'adolescent, attentif à ces récits, formait déjà mille projets de rénovation. Ainsi, ce qui devait causer sa perte prépara la grandeur de son pays et la sienne. On sait la part que Lefort prit à la direction de ces idées, alors confuses, mais qui, méditées depuis par cette puissante intelligence, devaient changer la face du plus vaste pays de l'Europe.

En 1687, grâce aux soins de Lefort, Pierre formait la première compagnie d'infanterie que l'on eût vue en Russie, armée, habillée, et faisant l'exercice à l'allemande. Lefort en fut le capitaine, tandis que le czar y entra comme simple soldat. D'abord composé de cinquante hommes, ce corps le fut bientôt de deux mille, puis de trois, et forma deux régiments. Ce fut le noyau de l'infanterie Russe. Une petite citadelle avait été construite, elle fut assiégée plusieurs fois, et ces troupes de nouvelle formation s'exercèrent ainsi à l'attaque et à la défense des places.

On assure même que le czar voulut absolument faire de l'un de ces siéges autre chose qu'un simple exercice, qu'il y eut un engagement sérieux, des morts et

des blessés, et que Pierre joua son rôle dans ce combat réel.

A cette époque Sophie commençait à prendre de l'ombrage : un jour elle vit son jeune frère assister au conseil et y attaquer son favori, le comte Gallitzin. Il ne lui en fallut pas davantage pour exciter une seconde sédition. Mais Pierre, cette fois était sur ses gardes ; il s'était établi, avec ses régiments fidèles, au couvent de la Trinité. Son attitude fière et imposante fit réfléchir les conjurés qui, saisis de crainte, ne cherchèrent plus qu'à dissimuler leurs projets. Pierre fit enfermer Sophie dans un monastère pour le reste de ses jours et mettre à mort le chef des Strélitz et les principaux meneurs qui l'avaient suivi. La retraite d'Iwan, qui se démit du pouvoir, suivit de près cet événement et Pierre, devenu maître absolu, ne fut plus arrêté dans ses projets de réforme.

Un jour le jeune prince visitait un magasin ; ses regards tombèrent sur une chaloupe anglaise hors de service et reléguée parmi des objets de rebut. Le czar se fait expliquer l'usage des voiles qu'il y voit attachées, et ordonne que l'embarcation soit réparée et mise en état de naviguer devant lui. On court arracher à l'oubli et à la misère un vieux marin hollandais, appelé jadis en Russie par Alexis. L'étranger se met à l'œuvre ; bientôt la chaloupe, radoubée, porte ses mâts et ses voiles et flotte sur l'Isonzo en présence du czar émerveillé. Le prince embarque aussitôt, et apprend facilement à diriger le bâtiment ; mais il ne lui suffit pas de le conduire sur une simple rivière, il le fait transporter sur un lac. Enfin il donne des ordres pour la construction d'un navire auquel viennent s'ajouter deux frégates. En 1694, il se rend à Arkhangel et fait route, sur

la mer Blanche, avec un convoi de bâtiments anglais.

Il parut dès lors concentrer toutes ses pensées sur la marine; la navigation et le commerce, voilà les sources où il voulut puiser la prospérité et la gloire de son empire. Avec l'impatience des imaginations violentes, il prodiguait les ordres, et avant qu'on eût pu construire un vaisseau de ligne, il avait déjà nommé Lefort amiral.

Cependant une flotte était, un an après, mouillée dans la mer Noire. Curieux de savoir ce qu'elle pouvait faire, et désirant aussi voir à l'œuvre les troupes de terre qu'il venait de créer, il déclare la guerre à la Turquie. Par malheur, les navires, pesants et mal dirigés, ne purent suivre l'armée d'opération ni l'aider dans les travaux du siége d'Azof. La place, mal attaquée, put résister longtemps, et les Russes furent contraints de battre en retraite après avoir perdu trente mille des leurs.

Il ne se lassa pas; il appela de la Hollande et de l'Allemagne des ingénieurs, des matelots et des canonniers; il arma une flotte plus nombreuse, où l'on voyait deux vaisseaux de guerre dont il s'était réservé à lui-même la direction. Alors on régularisa les attaques, et Azof fut réduit à capituler.

Ce succès transporta de joie le jeune prince; la rentrée de son armée dans Moscou eut lieu d'une manière triomphale, et lui-même, caché dans la foule, mêla ses applaudissements à ceux de la multitude. Rien n'avait altéré la sérénité et l'éclat de la fête; car, de la ville d'Azof, il avait envoyé l'ordre d'enfermer dans un couvent la princesse Eudoxie, son épouse, dont il ne pouvait plus tolérer l'opposition aux réformes introduites

par lui dans son empire. Ajoutons qu'Eudoxie, aigrie par la jalousie que lui causaient les infidélités trop notoires de son mari, s'était préparé cette fin malheureuse : puis, entourée de prêtres et d'hommes connus par leur attachement aux anciennes idées, elle s'était créé un parti qui, dans un moment donné, pouvait devenir redoutable. Il lui importait, à lui, avant de partir pour un de ces voyages qui remplirent sa vie, de ne pas laisser aux mécontents un point d'appui.

C'est en ce moment qu'éclata une nouvelle conspiration de Strélitz. Averti par un des conjurés qu'une réunion des principaux d'entre eux doit avoir lieu la nuit chez un des chefs, il envoie son capitaine des gardes pour les arrêter; bientôt, ne pouvant contenir son impatience, il part lui-même suivi d'un seul domestique, se présente au milieu des conjurés, qui restent glacés de frayeur à son aspect, et leur ordonne de se lier eux-mêmes les pieds et les mains. Il est obéi sans hésitation. Le lendemain, on tranchait la tête aux conspirateurs, dont les corps restèrent exposés sur le lieu du supplice.

C'est par des exécutions aussi promptes, aussi audacieuses, que le czar Pierre épouvantait ses ennemis et raffermissait son pouvoir. Le cruel civilisateur devait employer souvent encore ces moyens terribles.

Toutefois le vainqueur de tant de séditions ne se sentait pas encore assez fort pour dissoudre cette milice redoutable des Strélitz; il dut se contenter de l'éloigner de Moscou.

Ne pouvant résister à son ardeur de voir et d'apprendre, il traversa ses États et se rendit en Hollande. Il voulait, non pas se montrer ou entendre des harangues et des compliments, mais observer et connaître par lui-même les arts et l'industrie des nations policées. C'est

ainsi qu'il parcourait seul, pendant des jours entiers, avec des regards étonnés, les rues de cette populeuse cité d'Amsterdam, visitant de préférence et avec une attention scrupuleuse les établissements de la marine. On sait qu'il se fit inscrire sous le nom de *Peter-Michaëlof* sur le registre des charpentiers, à Saardam, le plus considérable des chantiers de construction de la Hollande, et qu'il vécut là pendant plusieurs mois, d'abord ignoré, puis reconnu par ses rudes compagnons dont il repoussait les respects. Vivant de la nourriture des ouvriers, portant les mêmes vêtements, raccommodant ses habits et ses bas de ses propres mains, il travailla très-activement à la construction du vaisseau le *Saint-Pierre*, qu'il fit partir pour Arkhangel.

Cependant le charpentier n'oubliait pas qu'il était czar, et du chantier où il maniait les outils de sa nouvelle profession, de la même main qui avait tenu la hache, il signait des règlements d'administration et de police et des ordres à ses généraux pour faire marcher ses armées. En même temps il s'efforçait d'obtenir de la Hollande des marins et des vaisseaux pour les envoyer en Russie où ils auraient servi de modèles aux flottes qu'il voulait créer pour aider à ses projets de conquête; par malheur, la Hollande, épuisée par une guerre trop longue que termina la paix de Ryswick, ne put contenter les désirs du prince.

Détourné de l'idée qu'il avait eue d'abord de se rendre à Paris, où Louis XIV, comme il l'apprit, ne l'eût pas vu avec plaisir, Pierre se rendit en Angleterre : une escadre venue à sa rencontre le conduisit à Londres où il voulut encore vivre ignoré.

Il visita tout ce qu'il y avait de remarquable, se mit en relation avec les hommes les plus distingués dans les

arts et dans les sciences, et en gagna plusieurs qu'il fit partir pour la Russie sur une frégate dont le roi Guillaume lui fit présent. Désireux d'étudier, comme en Hollande, la construction des navires, il s'était logé dans une maison modeste, chez des bourgeois, près du chantier de Deptfort, où il prit en même temps des leçons de mathématiques, de navigation et de chirurgie.

De Londres il revint à Amsterdam, puis il se rendit à Vienne et allait partir pour l'Italie quand une dépêche, qui lui annonçait une nouvelle révolte des Strélitz, le rappela à Moscou.

Quatre régiments de cette milice indomptable avaient marché sur la capitale; mais reçus vigoureusement et défaits par le général Gordon, ils avaient été contraints de se rendre. A son arrivée, le czar trouva les rebelles en prison. Les exécutions recommencèrent. Ce qui se passa alors ne peut être en rien comparé à tout ce que l'histoire nous a transmis de plus effroyable en ce genre. Chez les nations civilisées et chez les peuples sauvages, dans l'antiquité et dans les temps modernes, on ne vit jamais un monarque ordonner les plus cruels supplices, les préparer et aider lui-même à leur exécution, obliger sa cour à y assister avec lui. Le premier jour, il coupa cinq têtes de sa propre main; le lendemain, il recommença avec plus d'acharnement encore, et pendant un mois entier, ces scènes de barbarie ne firent que s'accroître.

L'historien Lévêque nous a laissé à ce sujet de curieux et d'horribles détails : « Le jour de la sixième « exécution, dit-il, fut remarquable par le nombre des « victimes et par la dignité des exécuteurs. Au lieu de « billots, on avait étendu, sur la place, de longues « poutres sur lesquelles trois cent trente rebelles eurent

« la tête tranchée. Tous étaient de l'ordre de la no-
« blesse, et tous furent frappés par des mains nobles.
« Les grands, qui avaient assisté au jugement, furent
« obligés d'exécuter eux-mêmes la sentence qu'ils
« avaient prononcée (1). Romodanowski, autrefois com-
« mandant des quatre régiments rebelles, frappa quatre
« des coupables. Mentschikoff se glorifiait d'avoir
« abattu plus adroitement que les autres un plus grand
« nombre de têtes. Chacun des Boïards et des grands
« eut sa victime. »

La plus grande partie des Strélitz périt ainsi; d'autres furent pendus aux portes, accrochés le long des murs de la capitale. Les plus compromis durent expier leur défaite sur la roue où ils périrent lentement. On était arrivé au mois d'octobre, à l'époque des premières et des plus fortes gelées. Les cadavres restèrent sur le lieu des exécutions, et, pendant cinq mois, la population de Moscou put jouir de cet horrible spectacle. C'était à travers les potences, les roues et les cadavres qu'on entrait dans la ville.

Cependant le bras du czar semblait s'être lassé et sa vengeance paraissait assouvie; mais il restait encore des révoltés; on les emprisonna afin de les réserver à d'autres exécutions. En effet le czar n'hésita pas plus tard à se les faire amener dans son palais pour les immoler lui-même au milieu d'orgies sanglantes. Le grand-maréchal de la cour de Prusse, Printz, alors ambassadeur en Russie, rapporte dans ses mémoires, déposés aux archives de Berlin, que, dans un grand festin, Pierre Ier fit paraître dans la salle une vingtaine de Stré-

(1) Lefort et Blumberg furent les seuls qui refusèrent d'y prendre part, s'excusant sur les usages de leur nation.

litz, et qu'à chaque verre qu'il vidait il fit tomber une de ces têtes. Le grand-maréchal Printz ajoute que le czar luiprop osa d'exercer son adresse à son tour; on était au dessert! Et voilà l'homme qui se donna mission de civiliser la Russie! Chez certains peuples d'Afrique, qu'on appelle cannibales, il est arrivé à des souverains désireux de plaire à certains envoyés de l'Europe, d'offrir à ceux-ci des nègres prisonniers de guerre comme un mets délicat et de haut goût. Il est vrai que les voyageurs de qui nous tenons ces détails affirment que ces peuples et leurs rois ne sont pas chrétiens!

Vers la même époque, les Cosaques se soulevèrent à Azof; la révolte comprimée, on amena à Moscou quatre-vingt-quatre des chefs; ce fut le czar qui les exécuta lui-même. Depuis, ses successeurs ont reçu le titre de *père* de leurs peuples, sans doute reconnaissants.

La princesse Sophie, le secret moteur ou du moins l'objet de toutes ces conspirations, fut épargnée; mais devant le monastère où elle était renfermée, on fit dresser trente potences et l'on y attacha jusqu'à deux cents victimes.

Quelques années après, en 1705, l'indignation et le désespoir firent éclater, aux extrémités de la Russie, un soulèvement qui fût devenu d'un dangereux exemple si le czar ne l'eût réprimé avec son activité et sa rigueur habituelles. Le fils de l'un des chefs des strélitz immolés par Pierre, Stenka, s'était réfugié dans les contrées voisines de la mer Caspienne. Son ressentiment était accru par le fanatisme et la superstition, sa haine pour le meurtrier de son père s'était envenimée au souvenir des changements introduits par le czar dans la religion et dans les lois de l'antique Moscovie. Il parvint à gagner à sa cause et à enthousiasmer par des

récits extraordinaires la plupart des habitants de ces contrées lointaines. Il s'empara du pouvoir, fit décapiter le gouverneur d'Astrakan; de tous les étrangers, de tous les officiers vêtus à l'européenne, aucun ne fut épargné, tout fut massacré par les insurgés. Stenka avait envoyé des députés aux Cosaques du Don. Déjà ces anciens ennemis des Russes se mettaient en marche pour le soutenir, quand le général Schérémétoff, s'avançant à la tête d'une armée régulière, mit en fuite ces paysans révoltés, entra dans Astrakan, et n'y trouva plus que des gens soumis et tremblants.

Le général Russe fit saisir les plus coupables, environ trois cents malheureux, et les envoya à Moscou pour s'y faire trancher la tête. C'est par ce système de châtiments aussi prompts qu'inflexibles que Pierre affermissait son pouvoir et faisait subir à la Russie la régénération qu'il avait méditée si longtemps pour elle. Rulhières a dit avec raison qu'il devint le bourreau de ses sujets pour les civiliser.

C'est alors que toutes les anciennes troupes furent licenciées et reformées, d'après des cadres tout nouveaux, sur le pied des armées européennes. Le calendrier Russe fut rapproché de celui des autres peuples; tous les habitants de la Russie furent obligés de se raser et de changer pour des habits courts les longues robes qu'ils avaient si longtemps portées. Les femmes, retirées dans l'intérieur des maisons à la manière orientale, parurent dès lors dans les cercles, dans les salons; elles eurent la permission de voir leurs maris avant de les épouser. Le patriarche Adrien vint à mourir, et le czar n'osa pas encore se mettre précisément aux lieu et place du chef de l'Eglise Russe; mais il se garda bien de lui donner un successeur afin de ne pas perpétuer un pou-

voir augmenté par la vénération des peuples et qui pouvait devenir dangereux.

En même temps le czar faisait de louables efforts pour améliorer le commerce et l'industrie ; il fondait des écoles de marine et de mathématiques, lançait par toute l'Europe une espèce de manifeste dans lequel il faisait un appel aux militaires, aux artistes, aux industriels qui pouvaient lui apporter des talents utiles ou des connaissances spéciales. La Saxe et la Silésie lui fournissaient d'excellents troupeaux et des bergers habiles. Il faisait explorer par des hommes de l'art les parties de ses Etats où se trouvaient des mines à exploiter. Il envoyait partout des ingénieurs et des géographes pour lever des plans et dresser des cartes. Sur tous les points de son vaste empire, il créait des manufactures d'étoffes en tous genres, des fabriques d'armes et d'outils. En 1699 il instituait l'ordre de Saint-André et en décorait les officiers qui s'étaient distingués en combattant les Turcs.

Nous ne reproduirons pas après Voltaire, ce serait une témérité insensée, l'histoire des démêlés de la Suède et de la Russie; on préfère la lire dans ces pages brillantes, et nous voulons éviter les redites. Rappelons seulement qu'à Narva, Pierre Ier n'était qu'au début de ses innovations. Le siége de la place était mal conduit, les ingénieurs et l'artillerie manquaient. Pierre était allé au-devant d'un convoi qu'il attendait avec une vive impatience, et son absence fut une des causes de la défaite de ses troupes mal commandées d'ailleurs par le duc de Croï.

Mais Pierre ne comptait obtenir des succès qu'à force de persévérance et de sacrifices ; il avait le pressentiment de l'avenir, et, connaissant toutes ses ressources, se

sentant assez de courage et de pouvoir pour soutenir la lutte commencée, il eut le droit de s'écrier après Narva : « Les Suédois nous apprendront à devenir leurs vain- « queurs. » Et il fit alors d'incroyables efforts. Bientôt ses armées battirent les Suédois deux fois en Livonie et une fois sur le lac Peipous. Les Russes, il est vrai, avaient toujours été supérieurs en nombre, aussi Pierre fit-il cette réflexion : « Grâce à Dieu, nous voici parve- « nus à vaincre les Suédois, quand nous sommes deux « contre un, peut-être les battrons-nous un jour à « nombre égal ! »

Les campagnes suivantes ne furent pas moins heureuses, le czar y montra autant d'activité que de courage. « A Nienschantz, voulant reconnaître s'il n'ar- « rivait pas quelques secours aux assiégés, par la mer, « il s'embarque presque seul sur une chaloupe, passe « sous le canon de la place qui le foudroie, va jusqu'au « golve de la Neva et revient rendre le courage à ses « troupes qui le croyaient perdu. Quelques jours plus « tard, monté sur trente barques, avec Mentschikoff et « deux régiments de ses gardes, il ose attaquer deux « vaisseaux de ligne et les prend à l'abordage (1). »

« Ce n'est pas ainsi, dit Lévêque, que combattent les « puissances maritimes; mais c'était ainsi, et par le « même courage, que les flibustiers les bravaient « toutes. »

Le czar, un des officiers les plus habiles et les plus braves de son armée, dirigea la plupart des siéges et conduisit tous les assauts; c'est lui qui donnait le plan de la tranchée, c'était encore lui qui y entrait le premier. On avait pris Dorpat d'assaut, il parcourait les

(1) *Biographie universelle*. — *Pierre Ier*, par Michaud jeune.

rues, l'épée à la main, réprimant le pillage; deux soldats refusaient de l'entendre, il les tua de sa main. Une foule d'habitants s'étaient réfugiés à l'Hôtel de Ville; il y entra, et jetant son épée sur la table, il dit: « Ce n'est « pas de votre sang qu'elle est teinte, c'est de celui « de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver la « vie. » Ce même homme, qui jamais n'avait été plus intrépide et plus généreux, souilla sa gloire en injuriant grossièrement et en frappant au visage le brave Horn, commandant de la place, qui avait fait une magnifique défense.

Tous les efforts de Pierre, tous ces avantages obtenus tendaient évidemment à établir la puissance Russe sur la Baltique; ce projet devint plus manifeste quand on le vit jeter aux bords de la Neva les fondements de Saint-Pétersbourg. C'est pendant ces travaux importants, accomplis sur un territoire humide et malsain, où périrent plus de 100,000 ouvriers par les fatigues, la disette et les exhalaisons pestilentielles, que Pierre, désirant la paix afin d'achever son ouvrage, fit à Charles XII des propositions qui furent accueillies avec le plus profond dédain. Cet enfant gâté de la fortune se préparait alors à envahir la Russie et déjà les dépouilles de cet empire étaient partagées d'avance entre les principaux lieutenants du roi de Suède; le général Sparr s'était réservé le gouvernement de Moscou. Charles XII répondit à un envoyé Français qui lui présentait les propositions du czar: « Je ne traiterai de la paix que dans « Moscou. » Pierre, à cette nouvelle, s'écria: « Mon « frère Charles fait l'Alexandre, je tâcherai, moi, de ne « pas être Darius. »

Alors s'ouvrit une campagne, non moins mémorable que celle de 1812, et qui semble avoir servi d'exemple

aux généraux de l'empereur Alexandre, quand ils eurent à repousser à leur tour une invasion redoutable.

L'armée suédoise passa sur la glace la Vistule et la Bérésina au mois de janvier 1708. Aussitôt les troupes russes se retirent devant elles, comme elles firent plus tard devant les Français après qu'ils eurent passé le Niémen. Les Russes brûlaient leurs magasins, détruisaient toutes les provisions, dévastaient le pays et se gardaient bien de hasarder une bataille. Ils n'attendirent les Suédois qu'à Mohileff et à Dobro, dans des positions formidables où ils leur firent essuyer de grandes pertes. Charles ne persista pas moins à s'enfoncer de plus en plus dans des contrées désertes.

On sait comment le roi de Suède, séduit par les promesses du chef des Cosaques, Mazeppa, se dirigea vers l'Ukraine. On sait aussi comment finit cette malheureuse campagne.

L'un des revers les plus considérables essuyés par les armées suédoises fut celui de Perevolotchna, où l'un des lieutenants de Charles XII, Lewenhaupt, fut défait et abandonna aux Russes sept mille charriots chargés d'argent et de munitions, neuf cents prisonniers et quarante-quatre drapeaux. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette victoire et ce qui contenta le plus le czar Pierre qui avait lui-même dirigé ses troupes, c'est que celles-ci étaient inférieures en nombre à l'ennemi. Aussi le czar dit-il dans son journal que cette victoire fut la mère de celle de Pultawa.

Les Russes ne cessèrent de suivre et de harceler les Suédois jusque sous les murs de Pultawa où se livra la bataille qui décida du sort des deux Empires et dans laquelle le czar Pierre se montra aussi brave soldat que général habile. Dans le combat ses habits, son chapeau et

la ville de son [illegible] furent témoins de [illegible]. Après la bataille, il invita à dîner les généraux suédois prisonniers, et les remercia avec courtoisie de lui avoir appris le métier. Il voulut boire à la santé de ses maîtres : le général Renschild lui demanda à qui il voulait bien donner ce titre. « C'est à vous, Messieurs les Suédois, » répliqua Pierre. — « En ce cas, dit le général Renschild, Votre Majesté est bien ingrate d'avoir autant maltraité ses maîtres. »

Toujours préoccupé de son idée de s'établir fortement sur la Baltique, il avait écrit du champ de bataille de Poltawa à l'amiral Apraxin : « Grâce à Dieu, voilà la pierre fondamentale de Pétersbourg solidement établie. » Bientôt les Suédois lui abandonnèrent le reste de la Livonie et ses troupes s'emparèrent de Vibourg et de Riga dont il ne devait plus se dessaisir.

Désormais respecté de l'Europe, salué du titre de *très-haut et très-puissant empereur* par l'ambassadeur d'Angleterre, Pierre poursuivit avec ardeur les travaux relatifs à Pétersbourg. Il y fit construire un vaisseau de ligne de 54 canons auquel il donna le nom de *Pultawa*. En même temps on établissait un grand nombre d'autres navires dans la Baltique et dans la mer Noire, on creusait partout des ports, on ouvrait des canaux.

Ce fut alors qu'entraînés par les intrigues de Charles XII, resté pour ainsi dire prisonnier à Bender, les Turcs déclarèrent la guerre à la Russie, persuadés qu'ils avaient en elle leur plus dangereux ennemi. Pierre chercha en vain des alliés parmi les rois de l'Europe, chacun d'eux craignait déjà les agrandissements de la Russie. L'hospodar de Valachie lui inspira une confiance qui devait lui être funeste : Pierre négligea de faire suivre son armée par des convois de

vivres et de munitions, et bientôt il fut entouré sur les bords du Pruth, avec quarante mille hommes exténués, par cent cinquante mille Turcs. Sa lettre au sénat de Moscou révèle à la fois et son inquiétude en présence de cette situation désespérée et la force de son caractère :

« Je vous annonce, disait-il, que, trompé par de « faux avis, et sans qu'il y ait de ma faute, je me trouve « ici enfermé dans mon camp par une armée Turque « quatre fois plus forte que la mienne, les vivres coupés, « et sur le point de nous voir taillés en pièces ou « prendre prisonniers, à moins que le ciel ne vienne à « notre secours d'une manière inattendue. S'il ar- « rive que je sois pris, vous n'avez plus à me considé- « rer comme czar et seigneur, ni à tenir compte d'au- « cun ordre qui pourrait vous être porté de ma part, « pas même quand vous y reconnaîtriez ma propre « main ; mais vous attendrez que je vienne moi-même « en personne. Si je dois périr ici, et que vous receviez « la nouvelle de ma mort bien confirmée, alors vous « choisirez pour mon successeur le plus digne d'entre « vous. »

Cette lettre a été déposée aux archives de Pétersbourg.

On sait comment Catherine, sa seconde femme, après avoir pris conseil de ses généraux, s'introduisit dans la tente de Pierre et le fit consentir à des propositions de paix qui, appuyées de l'envoi de ses bijoux, de ses pierreries et d'une forte somme d'argent puisée dans la bourse des généraux Russes, furent acceptées d'abord par le grand-visir Méhémet, puis par le Sultan. Pierre resta persuadé qu'il n'avait dû son salut qu'à son épouse : « Dans cette circonstance, dit-il dans son journal, on

« l'avait vue agir non comme une femme, mais comme « un homme. » Plus tard, il institua en son honneur l'ordre de Sainte-Catherine, dont il la décora lui-même, et il lui prodigua, pendant tout le cours de son règne, à propos de cet événement mémorable, des témoignages non moins éclatants de sa reconnaissance.

Cette campagne du Pruth affligea profondément le czar. Fatigué par la guerre et par des excès de tout genre, il alla prendre les eaux de Carlsbad, puis, de retour à Pétersbourg, célébra avec beaucoup de solennité son mariage avec Catherine, qu'il avait annoncé publiquement un an auparavant. Forcé de renoncer à ses projets de conquêtes et d'agrandissements du côté de la mer Noire, il reporta toutes ses pensées vers le nord. Il avait résolu d'enlever aux Suédois tout ce qui leur restait des conquêtes de Gustave-Adolphe. Assuré de l'alliance des rois de Prusse, de Pologne, d'Angleterre et de Danemark, il prit Stettin et assiégea Stralsund. Il pointa lui-même les premières pièces qui furent dirigées contre cette place, puis il s'embarqua sur un vaisseau de cinquante canons, construit dans ses chantiers, et, suivi de deux cents galères, il poursuivit ses avantages. Sans cesse occupé d'installer sa marine naissante, afin de l'opposer à celle des Suédois qui jusqu'alors avait dominé dans les mers du nord, il parvient à réunir seize vaisseaux de ligne, et, accompagné de ses galères, il rencontre près de l'île d'Aland la flotte suédoise, plus nombreuse que la sienne ; il n'hésite pas à l'attaquer, et, après un combat de deux heures, la met en fuite. Il s'empare de la plus grande partie des navires ennemis, parmi lesquels le vaisseau amiral. Jamais victoire, pas même celle de Pultawa, ne lui avait causé une satisfaction aussi vive.

Pierre entra à Cronstadt, précédé de tous les vaisseaux ennemis, chargés de prisonniers, de canons et de drapeaux. « Au moment de toucher au port, la flotte « victorieuse fut assaillie d'une tempête pendant la « nuit et près de se briser contre des écueils. Tous les « équipages, consternés, s'abandonnaient au désespoir; « Pierre seul conservait du sang-froid. Il s'élance dans « une chaloupe, malgré les prières de ses officiers, « gagne le rivage, y allume des feux, signale les écueils « et sauve toute sa flotte étonnée. Ce trait, du plus « héroïque dévouement, est sans contredit un de ceux « qui font le plus d'honneur à Pierre I[er], cependant il « a été omis par la plupart des historiens. L'armée « Russe entra dans Pétersbourg, menant à sa suite les « prisonniers suédois, les dépouilles des vaincus, et « elle passa sous un arc de triomphe que le czar avait « dessiné lui-même. L'amiral Apraxin marchait le pre- « mier, ensuite le contre-amiral Pierre et les autres, « selon leur rang. Tous furent ainsi présentés au vice- « roi Romodanowski, qui, dans ces occasions, tenait « la place du maître de l'empire. Pierre le fut, à son « tour, par Apraxin; et il remit une humble requête « pour obtenir le grade de vice-amiral qui lui fut ac- « cordé, comme on le pense bien. Cependant cet avan- « cement lui avait été refusé précédemment dans une « espèce de comédie du même genre. Après la céré- « monie, il déposa son rôle d'amiral et, parlant en sou- « verain, il prononça un discours que Voltaire a jugé « digne d'être transmis à la dernière postérité. » (1)

Pétersbourg était déjà la véritable capitale de l'empire. Pierre y avait fondé de nombreuses écoles, sur-

(1) *Biographie universelle*. — *Pierre I[er]*, par Michaud jeune.

tout pour la marine; il y avait établi plusieurs chantiers; il se plaisait à y voir lancer des vaisseaux à la mer, à les réunir à ceux qu'il faisait acheter sans cesse en Angleterre et en Hollande. Il songeait en même temps à ouvrir pour ses Etats de nouvelles sources de richesses; il envoyait le capitaine Bucholz aux confins de la Sibérie jusqu'à l'Inde et au Thibet; il faisait aussi partir une ambassade pour la Perse et une autre pour la Chine.

Il y a deux mois environ, le *Moniteur* publiait sous ce titre : *la Russie en Chine*, un article des plus intéressants que nous croyons devoir reproduire et qui trouve ici sa place naturelle :

« Si l'attention générale n'était pas concentrée sur la Turquie, elle se porterait assurément vers la Chine, où s'accomplissent des événements d'une grande importance. Jusqu'à présent, l'Angleterre et les Etats-Unis sont les deux puissances qui ont établi avec le Céleste-Empire les relations commerciales les plus étendues. Un autre Etat, la Russie, s'efforce de conquérir aussi, dans ces contrées, une grande position, qui, plus tard, pourrait lui assurer, là aussi, une influence prépondérante. Puissance limitrophe de la Chine, la Russie doit à cette situation des avantages particuliers. Elle est en possession du traité le plus ancien avec la Chine et d'un commerce étendu. Seule parmi toutes les autres nations, elle entretient à Pékin même une mission, dont le caractère est tout à la fois politique et religieux.

« De ce côté de l'Asie, comme du côté de l'Europe, c'est à Pierre le Grand qu'appartient la conception des plans dont les Russes se bornent aujourd'hui à poursuivre l'exécution. Pierre le Grand, voulant relier la Russie d'Europe à l'océan Glacial et à l'océan Pacifique,

fonda des établissements placés de manière à commander le cours des fleuves, et, entre autres, Albazian, sur le fleuve Amour. L'empereur de la Chine s'empara par surprise de cet établissement, qui menaçait ses possessions de famille de la Mantchourie, et emmena tous les Russes à Pékin. A la suite de ces événements fut conclu, en septembre 1689, à Nipchu, le premier traité entre la Chine et la Russie. Un second traité fut signé sous Catherine, le 14 juin 1728.

« D'après ces conventions, la Russie abandonna à la Chine le cours du fleuve Amour. Le commerce entre les deux pays se trouva restreint, pour les Russes à Kiakhta, pour les Chinois à Mai-Mai-Tchen. Au temps de la foire, les commissaires des deux pays fixent la valeur respective des marchandises, et le commerce se fait par échanges. Les Russes importent des draps, des fourrures, des peaux tannées; des objets en fer et acier, des miroirs, des camelots, des velours de coton et de l'opium de Turquie. Les Chinois leur donnent, en échange, du thé en boîtes et en briques, de la porcelaine, du musc, de la rhubarbe, des soieries, des cotonnades et des soies gréges.

« Sous le prétexte de donner des guides spirituels aux descendants des Cosaques amenés à Pékin, en 1685, après la prise d'Albazian, les Russes obtinrent, par ces traités, l'autorisation d'établir une mission à Pékin. Cette mission, composée d'un archimandrite, qui en est le chef, de trois autres prêtres, de deux diacres et de quatre jeunes gens chargés d'étudier le chinois et le mantchou, n'est changée que tous les dix ans. L'époque arrivée, le gouverneur général de la Sibérie orientale nomme un commandant, qui, avec un inspecteur de bagages, deux interprètes et trente

Cosaques, conduit une nouvelle mission à Pékin et en ramène l'ancienne. La mission de Pékin coûte à la Russie la somme annuelle de 65,000 fr., plus d'autres frais occasionnés par les envois de courriers et l'entretien du couvent de Candelemas et de l'église de l'Assomption. Elle est logée aux frais de l'empereur de la Chine, qui lui consacre, chaque année, environ 5,000 fr. et 9,000 livres de riz.

« Le gouvernement russe, si altier quand il se croit arrivé à ses fins, n'hésite point, pour y parvenir, à se soumettre à la plus modeste attitude. C'est ainsi qu'il a consenti à traiter avec la cour de Pékin, par l'intermédiaire d'un bureau qui, sous le nom de cour d'affaires étrangères, n'est qu'un ministère des colonies ayant dans ses attributions tout ce qui regarde les pays tributaires; de sorte que la Russie s'est placée au rang des pays tributaires de la Chine, et elle est inscrite en cette qualité au livre de l'empire. Mais tandis que le gouvernement russe accepte officiellement cette humble position, il entretient, parmi les descendants des Cosaques, des agents bien payés que leur qualité de Chinois met à l'abri de l'espionnage des autorités de Pékin et que leur communauté d'origine et de religion avec les Russes rend très-propres à servir les intérêts de leur ancienne patrie. Ces agents sont les véritables intermédiaires entre les deux gouvernements.

« Après la guerre des Anglais contre la Chine, la position commerciale de la Russie se trouva compromise, par suite de l'ouverture des ports d'Amoy et surtout de Shang-Haï aux échanges maritimes. Les Russes sont obligés de vendre au-dessous du prix de revient les trois quarts des marchandises d'importation, sans compter les sommes énormes qu'ils dépensent en car-

deaux distribués aux dignitaires de Pékin, qui ont conservé la haute main sur tout le commerce de Kiakhta. Pour compenser ces pertes, on fait payer le thé au consommateur russe trois fois plus cher qu'il ne coûte au consommateur anglais.

« Des négociations ont été entamées à Pékin par la Russie pour arriver à la conclusion d'un nouveau traité. En même temps, le gouverneur de la Nouvelle-Arkhangel expédiait le *Shelikoff*, commandé par un capitaine de la marine impériale, pour ouvrir le commerce direct avec la Chine centrale à Shang-Haï même. Mais arrivé à la station d'opium de Shang-Haï, le *Shelikoff* dut s'arrêter. L'intendant du port refusa au capitaine l'autorisation de remonter la rivière et de faire des ventes ou des achats, motivant ce refus sur ce que l'article 8 du traité supplémentaire avec l'Angleterre, par lequel les priviléges accordés aux Anglais sont étendus à d'autres nations dont le commerce était autrefois restreint à Canton, ne concerne point les Russes qui n'ont jamais eu de relations avec cette place. Le capitaine du *Shelikoff* fut obligé de se borner à faire en cachette des achats considérables de thé, et il repartit pour Sitka. Depuis 1848, il revient tous les ans à la même époque, s'arrêtant toujours à la station d'opium et faisant des achats de thé, comme si c'était une marchandise de contrebande.

« Il paraîtrait que le gouvernement russe serait parvenu, en 1852, à obtenir de l'empereur de la Chine l'ouverture d'un nouveau marché pour le commerce par terre entre les deux empires. Ce marché, désigné sous le nom de *marché occidental*, en opposition à Kiakhta, qui resterait *marché oriental*, serait situé sur [illegible], au point où cette rivière entre dans les pos-

sessions chinoises; il se trouverait en communication directe et facile avec Tobolsk, chef lieu de la Sibérie occidentale. Cet établissement serait pour la Russie d'une grande importance commerciale et politique. Il deviendrait un lieu d'entrepôt pour la Sibérie occidentale et Yarkand ainsi que Bouckara. Il permettrait aux agents russes de surveiller Bouckara, Khiva, Koundour et Khokhand, aussi activement du côté du nord-est que ces pays le sont, à l'ouest, par les agents établis sur la mer Caspienne. De ce point, le regard des Russes s'étendrait encore plus aisément jusqu'à Lahore et Caboul.

Le gouvernement chinois se serait, dit-on, montré plus difficile au sujet de la libre navigation du fleuve Amour. Il n'aurait pas encore voulu faire à la Russie cette concession qui ouvrirait à cette puissance les trois provinces de la Mantchourie. Si la Russie obtenait de naviguer librement sur le fleuve Amour, le Kamtchatka et ses possessions américaines se trouveraient rapprochés de plus des deux tiers de Nertchinsk et de Irkutsk; Sitka acquerrait une grande importance commerciale et stratégique, par rapport surtout à la Californie et à tout l'océan Pacifique; les Russes enfin, partant de Nertchinck, arriveraient, après avoir parcouru la voie intérieure fluviale de l'empire chinois, jusqu'à Shang-Haï.

« Il nous a semblé intéressant de publier ces documents, qui prouvent avec quelle persistance la Russie, sur tous les points où elle se montre, poursuit l'exécution des plans qu'elle doit au génie du fondateur de l'empire. Nous avons vu Pierre le Grand occupé à s'assurer la libre navigation du fleuve Amour; nous retrouvons son successeur cherchant à profiter des circonstances pour arracher cette concession à la cour de Pékin. Mais, depuis Pierre le Grand, quel chemin les

Russes n'ont-ils pas fait, aussi bien dans l'extrême Orient que dans l'Occident! On les voit diviser la Sibérie en deux gouvernements généraux; créer la compagnie d'Amérique, qui a son siége principal à Sitka, et un grand nombre de comptoirs; fonder des postes sur les îles Aleutiennes, la Nouvelle-Arkhangel, à l'île Sitka, et entretenir, dans ces parages, une flottille de guerre; agrandir continuellement Tolbosk, Tomsk, Irkutsk, Selenghinsk, à dix lieues de Kiaktha, avec 5,000 hommes de troupes; s'efforcer enfin, à toutes les époques, d'ouvrir des relations avec le Japon; prendre possession de toute la partie nord des îles Kuriles, et, dans ce moment même, envoyer, sous l'apparence d'une mission scientifique, une expédition suivre et observer, dans les mers du Japon, celle des Etats-Unis. »

Ce même homme, qui veillait avec une persistance si opiniâtre à l'accomplissement de ses desseins, et promulguait des lois d'une sévérité effrayante, avait ses moments de faiblesse. Quelques malversations avaient eu lieu dans les fournitures de l'armée et avaient été punies de mort. Wolkonski avait été arquebusé, le vice-gouverneur de Pétersbourg et plusieurs sénateurs avaient reçu le knout. Pendant ce temps Mentschikoff, Apraxin, l'amiral Brus, compromis dans la même affaire, étaient épargnés grâce à la faveur dont ils jouissaient auprès de leur souverain. Ce despote, absolu, inflexible, avait ses favoris et semblait avoir été condamné à être subjugué pendant toute sa vie. Mentschikoff surtout fut comblé par ce maître aveuglé de grâces et de bienfaits. Le favori était souvent surpris en faute, le czar se contentait alors de lui appliquer, dans le premier mouvement de colère, quelqu'une de ces corrections que, dans nos contrées européennes, on

n'ose plus infliger à des valets (1). On vit plus d'une fois le prince-feld-maréchal Menschikoff recevoir, sans se plaindre, des soufflets et des coups de canne. Le lendemain c'était Pierre qui demandait pardon.

Lorsqu'après le retour de Charles XII dans ses États la guerre éclata de nouveau, Pierre s'empara de Wismar, de Stralsund, et la flotte Suédoise, qui si longtemps avait dominé la Baltique, fut obligée, après plusieurs échecs, de se cacher dans ses ports. Cependant le czar, devenu généralissime des Hollandais, des Anglais et des Danois, parcourait en vainqueur ces parages à la tête d'une escadre de vingt-cinq vaisseaux de ligne.

C'est après cette guerre que Pierre, désirant revoir la Hollande et l'Angleterre et pensant que le régent de France lui serait plus favorable que Louis XIV, partit avec Catherine et se rendit successivement à Hambourg, à Berlin (2) et à Amsterdam. En même temps il conduisait avec le fameux Goertz le plan d'une coalition qui, si elle eût réussi, eût changé les destinées de l'Europe. Pierre Ier poussa jusqu'à Paris où le régent lui

(1) Le czar Pierre s'étoit habitué à corriger ainsi lui-même tous les gens de son entourage. Un jour, il se rendit de très-bon matin au sénat pour voir par lui-même si les senateurs venaient régulièrement à leur poste, et fut obligé de les attendre longtemps. A leur arrivée, il leur appliqua à chacun plusieurs coups de canne et les fit ensuite monter à leur place. C'est ainsi qu'il traita le gouverneur de Pétersbourg, parce qu'il avait trouvé des rues mal pavées. L'architecte Leblond, ainsi frappé, ne put supporter cette humiliation et mourut de chagrin.

(2) *Les Mémoires de la Margrave de Bareuth*, Paris, 1811, contiennent de curieux détails sur le séjour de l'Empereur et de l'Impératrice à Berlin. Peut-être ces détails sont-ils chargés, mais le fond en est vrai, et ils donnent en tout cas une juste idée du caractère et des manières des deux époux. On leur montrait une médaille représentant une divinité païenne dans une posture fort indécente. Le czar l'admirait beaucoup; il ordonna à sa femme de la baiser : celle-ci voulut s'en dispenser ; Pierre s'emporta et lui dit : « Obéissez, « ou je vous ferai couper la tête. »

fit la plus brillante réception. Les incidents de ce dernier voyage sont trop connus pour que nous les rapportions; nous rappellerons seulement cette anecdote qui, à défaut d'autres exemples, suffirait à peindre ce caractère. Un jour, comme Pierre ne voulait ni prendre le pas devant le jeune roi Louis XV, ni passer derrière un enfant, il saisit le prince, l'emporta dans ses bras et continua son chemin. Dans sa visite à Mme de Maintenon qui, pour se soustraire au cérémonial, avait feint d'être malade, il manque envers elle de politesse et d'égards en ouvrant brusquement les rideaux de son lit.

Visitant la Sorbonne, le czar aperçut la statue du cardinal de Richelieu; il se précipita et courut l'embrasser en s'écriant : « *Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi, pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre.* »

« Les docteurs voulurent profiter de cette circonstance pour amener la réunion désirée, depuis si longtemps, des Eglises grecque et latine. Pierre accueillit leur demande avec politesse, et des négociations furent entamées : mais ce projet ne pouvait convenir aux vues du czar; et il est bien sûr qu'il n'aurait pas voulu d'un clergé qui fût soumis à un autre que lui. Déjà il avait supprimé le patriarche; et, s'il ne s'était pas encore mis ouvertement à sa place, il avait fait jurer aux membres de son collége ecclésiastique de le reconnaître pour leur *juge suprême*. Sous tout autre règne, une innovation aussi grave aux yeux d'un peuple religieux eût pu avoir de fâcheux résultats : sous celui de Pierre, elle ne fit qu'exciter d'impuissants murmures. Ce fut sans doute pour les calmer, et pour faire oublier quelques railleries qu'il

« s'était permises contre le clergé grec, que le czar, « quand il fut revenu dans ses Etats, chercha à verser « du ridicule sur la religion catholique, dans une gros- « sière bouffonnerie où il fit représenter le pape et les « cardinaux par d'ignobles caricatures. Le peuple Russe « vit cette mascarade avec assez d'indifférence; mais le « czar parut s'en amuser beaucoup. Ainsi ce grand « homme fut quelquefois bien au-dessous de lui- « même (1). »

Nous passerons sous silence l'épisode sanglant de la mort du Czarowitz Alexis, au sujet duquel Voltaire lui-même, malgré son parti pris d'apologiste, n'a pu dissimuler son horreur. Rappelons seulement que la sentence qui punissait des crimes imaginaires fut prononcée à l'unanimité par cent quatre-vingt-un juges, choisis parmi la noblesse et dans les premiers rangs de l'armée; on voit jusqu'à quel point le souverain avait avili la nation par la terreur. La mère d'Alexis, Eudoxie, fut flagellée et renfermée dans une prison plus étroite encore; son frère fut décapité! Gleboff, qui passait pour l'amant de la Czarine répudiée, fut empalé; le czar eut l'audace de venir l'interroger lui-même jusqu'à son dernier soupir. On raconte que l'infortuné général ne laissa pas échapper un seul mot qui pût compromettre l'honneur ou la sûreté de la princesse Eudoxie; on ajoute que, se voyant pressé cruellement par le czar, et au moment d'expirer sur le pal, il lui cracha au visage et lui dit les vérités les plus dures. Un prélat, un évêque, impliqué dans cette prétendue conspiration, fut rompu vif. Il y eut bien d'autres victimes!

Pierre fut bientôt puni et expia par la mort du fils

(1) *Biographie universelle*. — *Pierre Ier*, par Michaud jeune.

qu'il avait eu de Catherine, les crimes qu'il n'avait pas hésité à commettre. Tandis qu'il était abreuvé, au sein de sa famille, d'opprobre et de chagrins, trahi par cette aventurière couronnée qui lui préféra le jeune Moëns de La Croix, sa puissance recevait au dehors un nouvel éclat et s'affermissait. Le successeur de Charles XII lui cédait, à la paix de Nystadt, la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie, etc..... En même temps le sénat et le clergé lui décernaient les titres de *grand* et de *père de la patrie;* toutes les cours de l'Europe lui envoyaient leurs félicitations, et dès lors se trouvaient posées irrévocablement les bases de cette puissance déjà colossale, qui depuis devait encore s'accroître si rapidement.

Jamais il n'avait tant fait pour la marine, pour les finances, pour la discipline et l'entretien des troupes. Conquérant et guerrier dans l'intérêt de ses peuples, il avait ouvert à leur commerce des débouchés sur la mer Baltique, pour toutes les contrées du Nord et de l'Occident; c'est pour en ouvrir de nouveaux vers l'Asie occidentale qu'il se décida à profiter d'une révolution survenue en Perse. Il partit avec trente mille hommes pour les rivages de la mer Caspienne et pénétra jusqu'à Derbent au pied du Caucase. Mais, une tempête ayant détruit la flotte qui portait ses provisions, il revint après six mois d'une campagne dont les résultats furent à peu près nuls pour les intérêts de la Russie.

Cette expédition fut la dernière de celles qu'il entreprit. Atteint depuis lomptemps d'une maladie horrible dont il n'avait parlé qu'à son valet de chambre, il ne prenait aucun remède, se livrait, sans s'arrêter, à tous les genres d'excès, surtout aux liqueurs fortes. Bientôt sa maladie devint incurable et, le 28 janvier 1725, il

mourait à l'âge de cinquante-trois ans au milieu des plus cruelles souffrances. Il laissait trois filles dont l'une, Elisabeth, devait régner dans la suite.

Catherine, sa seconde femme, avait tout préparé pour s'emparer du trône; le jour même de la mort de son époux elle se fit reconnaître impératrice. Le bruit courut que, d'accord avec Mentschikoff, elle avait hâté la fin du czar par le poison. Mais rien n'a été prouvé à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis l'aventure de Moëns, elle avait perdu tout ascendant sur son mari et avait à redouter à chaque instant les accès d'une colère qui, dans les derniers temps, étaient devenus terribles. Voilà donc l'état dans lequel se trouvait, à la fin de ses jours, ce desposte cruel, forcé de vivre au milieu d'une famille ennemie et de gens qu'il avait tirés du néant. Il faisait trembler le monde, et il était sous le joug d'une femme adultère et d'un favori méprisable qui, eux-mêmes, tremblaient en sa présence.

Pierre Ier mourut donc sans laisser un ami, et sans qu'une larme eût été versée sur sa tombe, au sein d'une nation dont il avait fondé la prospérité et la gloire. Il est vrai que cette nation qui avait supporté tout le poids de ses immenses entreprises n'était guère en état de comprendre tous les avantages qui devaient pour elle en résulter dans l'avenir. Pierre avait fait très-peu pour ses contemporains, il avait préféré sacrifier la génération présente aux générations futures; ce n'est qu'après lui, en effet, que la Russie devait devenir le plus puissant empire de l'univers; mais, cela est incontestable, cet empire fut fondé par lui. Il fut barbare, inhumain, il versa le sang à flots pour opérer une révolution qui devait être utile, mais que personne, de son vivant, ne sut apprécier dans son pays. Or d'aussi grandes choses ne pouvaient

être accomplies que par un monarque absolu, par un pouvoir sans contrôle. Un autre, moins résolu, eût succombé sous le coup des révoltes incessantes des Strélitz, et la Russie fût restée plongée dans la barbarie; s'il n'eût pas détruit cette soldatesque indisciplinable, il eût été sa victime. Faut-il croire pour cela que les règnes des tyrans et des despotes soient les plus brillants et les plus prospères?

Chacune des entreprises de Pierre eut un but utile; bien différent des conquérants ordinaires, il ne fit jamais la guerre pour satisfaire ses passsions personnelles. Simple dans ses goûts, économe, il ne se montra jamais prodigue des finances de l'Etat, et après un règne si agité, après des opérations si vastes, il laissa le trésor public dans un état florissant. Il avait évité de charger ses peuples d'impôts, mais il avait su se créer des ressources ignorées par ses prédécesseurs. Il visitait fréquemment dans leurs demeures, comme Louis XI, ses sujets les plus humbles, s'informait de leurs besoins et tenait leurs enfants sur les fonts baptismaux. On a blâmé ses voyages; mais ce qu'il allait chercher chez les autres ce n'étaient ni les conseils des philosophes, ni les avis des hommes d'Etat, c'étaient des architectes et des charpentiers, des ingénieurs et des marins. Ce prince, qui semble avoir particulièrement dirigé son attention vers les arts mécaniques, fit beaucoup pour les lettres et pour les sciences. Après la mort de Ruysch, qu'il avait connu en Hollande et dont il avait reçu des leçons d'anatomie, il acheta son cabinet d'histoire naturelle. Il traduisit plusieurs ouvrages sur les arts, manuscrits conservés à Pétersbourg avec le *journal* qu'il rédigea pendant ses campagnes contre la Suède.

Sa première éducation avait été fort négligée et il lui

fallut de suprêmes efforts pour acquérir des connaissances qui s'étendirent à beaucoup d'objets, mais qui restèrent toujours incomplètes. Les vices de cette première éducation nuisirent à la fois au développement de ses facultés et à son caractère sur lequel ils exercèrent la plus fâcheuse influence. Livré dès ses plus jeunes années et sans contrainte aux emportements les plus violents, il eut, étant empereur, des accès de fureur encore plus terribles; il s'en repentait en général le lendemain, mais souvent les suites de sa colère étaient irréparables. Il s'écria un jour dans une de ces périodes de repentir : « J'ai réformé mon peuple et je « n'ai pu me réformer moi-même. » Passionné pour les femmes, sans avoir jamais été fort délicat sur le choix, nous ne saurions préciser à quelles sortes de désordres il s'adonnait dans la fougue de son tempérament. Extrême dans tout, il ne garda jamais de mesure ni dans l'amitié, ni dans la haine, ni dans ses faveurs, ni dans ses vengeances.

« Lois, police, politique, discipline militaire, marine, « commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout « s'est perfectionné selon ses vues; et par une singula- « rité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre « femmes, montées après lui sur le trône, qui ont main- « tenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout « ce qu'il entreprit.

« C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous « les détails des fondations, des lois, des guerres et des « entreprises de Pierre le Grand; il suffit à un étran- « ger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand « homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui « sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouver- « ner, qui travailla de ses mains à presque tous les

arts nécessaires pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire » (1).

Comme nous ne nous vantons pas de professer pour Pierre le Grand la même admiration que Voltaire, nous nous permettrons de faire, pour terminer, cette simple observation : le czar Pierre eut sans doute un caractère élevé et d'une force extraordinaire, mais la minutie de son esprit borna ses vues et sa volonté. Le mal qu'il a causé lui a survécu et il a forcé ses successeurs de jouer la comédie comme il la jouait lui-même. Pierre I[er], au XVIII[e] siècle, grâce à sa fausse méthode de perfectionnement, n'a été que le tributaire des étrangers, le singe des Hollandais, l'imitateur d'une civilisation qu'il a copiée avec la précision d'un sauvage intelligent et spirituel. La vraie capitale de la Russie était Moscou et le séjour des Empereurs était indiqué au Kremlin. En civilisant les boyards chez eux, et en se dispensant de les entraîner sur la Baltique, Pierre I[er] eût laissé le trône de Russie sur sa véritable base et contribué bien plus efficacement à la grandeur de son pays. Nous aurons occasion d'examiner quelle pourrait être un jour la conséquence de cette faute immense d'un homme de génie pour l'avenir de l'Empire dont il a été l'immortel créateur.

(1) Voltaire. — *Histoire de Pierre le Grand.*

CHAPITRE II.

Seule manière de comprendre l'Histoire de Russie. — Portrait des Russes. — Une nation de diplomates. — Les femmes d'État. — Emploi des femmes dans la politique. — Résultats du système de Pierre le Grand. — Le gouvernement et le peuple Russes : comédiens et comparses.

Un des plus éminents historiens de notre temps s'est plaint avec raison, il y a trente ans et plus, que l'histoire de France avait été jusqu'à lui faussée et dénaturée. On a fait l'histoire des rois de France, disait-il, on n'a pas fait l'histoire du peuple Français. Comment séparer ces deux ordres d'idées, comment comprendre l'une de ces histoires sans avoir compris l'autre?

La remarque est juste en ce qui concerne notre histoire nationale; quant à celle de la Russie, lui est-elle également applicable? Voyons donc, d'abord, ce qu'ont été et ce que sont les Russes. Un auteur qui a voyagé longtemps en Russie et qui en a apprécié finement les mœurs, M. de Custine, a tracé des Russes le portrait suivant :

« Dans un pays où, dès le berceau, les esprits sont façonnés à la dissimulation et aux finesses de la poli-

tique orientale, le naturel doit être plus rare qu'ailleurs; aussi quand on l'y rencontre a-t-il un charme particulier. J'ai vu en Russie quelques hommes qui rougissent de se sentir opprimés par le dur régime sous lequel ils sont forcés de vivre sans oser s'en plaindre; ces hommes ne sont libres qu'en face de l'ennemi; ils vont faire la guerre au fond du Caucase pour se reposer du joug qu'on leur impose chez eux; la tristesse de cette vie imprime prématurément sur leur front un cachet de mélancolie qui contraste avec leurs habitudes militaires et avec l'insouciance de leur âge; les rides de la jeunesse révèlent de profonds chagrins et elles inspirent une grande pitié; ces jeunes hommes ont emprunté à l'Orient sa gravité, aux imaginations du Nord le vague et la rêverie; ils sont très-malheureux et très-aimables; nul habitant des autres pays ne leur ressemble.

« Puisque les Russes ont de la grâce, il faut bien qu'ils aient un genre de naturel que je n'ai pu discerner; le naturel de ce peuple est peut-être insaisissable pour un étranger qui passe par le pays aussi rapidement que j'ai passé en Russie. Nul caractère n'est aussi difficile à définir que celui du peuple.

« Sans moyen âge, sans souvenirs anciens, sans catholicisme, sans chevalerie derrière soi, sans respect pour sa parole, toujours Grecs du Bas-Empire, polis par formule comme les Chinois, grossiers ou du moins indélicats comme les Kalmoucks, sales comme les Lapons, beaux comme des anges, ignorants comme des sauvages (j'excepte les femmes et quelques diplomates), fins comme des Juifs, intrigants comme des affranchis, doux et graves dans leurs manières comme les Orientaux; cruels comme des barbares dans leurs sentiments; sarcastiques et dédaigneux par le désespoir; double-

nelle, l'esclave, à genoux, rêve la domination du monde. » (1)

Ainsi il n'y a plus à en douter; la Russie, par suite d'une série d'événemens qu'il serait trop long d'énumérer, par l'effet de sa constitution et des efforts d'un homme supérieur, s'est trouvée à la longue personnifiée dans son gouvernement; ce vaste Empire, jusqu'à présent du moins, ne pense, ne vit et ne respire que pour son souverain à la fois chef politique et chef religieux. Ce peuple a dû, par conséquent, se plier aux exigences d'une situation jusque-là inconnue dans l'histoire des nations modernes; conquérant par nature et par vocation, il est devenu diplomate par nécessité. Ecoutons encore à ce sujet l'auteur que nous venons de citer :

« Il faut avouer cependant qu'il lui manque une qualité plus essentielle; la faculté d'aimer. Cette faculté n'est rien moins que dominante en son cœur; aussi, dans les circonstances ordinaires, dans les petites choses, les Russes n'ont-ils nulle bonhommie, dans les grandes, nulle bonne foi; un égoïsme gracieux; une indifférence polie, voilà ce qu'on trouve en eux quand on les examine de près. Cette absence de cœur est ici l'apanage de toutes les classes et se révèle sous diverses formes selon le rang des hommes qu'on observe; mais le fond est le même dans tous. La faculté de s'attendrir et de s'attacher, si rare parmi les Russes, domine chez les Allemands qui l'appellent *gemüthh*. Nous la nommerions sensibilité expansive, cordialité, si nous avions besoin de définir ce qui n'est guère plus com-

(1) *La Russie en* 1839, par le marquis de Custine. — Lettre trente-sixième.

mun chez nous que chez les Russes. Mais la fine et naïve plaisanterie française est ici remplacée par une surveillance hostile, par une malignité observatrice, par une causticité envieuse, par une tristesse satirique enfin qui me paraît bien autrement redoutable que ne l'est notre frivolité rieuse. Ici la rigueur du climat qui oblige l'homme à une lutte continuelle, la sévérité du gouvernement, l'habitude de l'espionnage rendent les caractères mélancoliques, les amours-propres défiants. On craint toujours quelqu'un ou quelque chose; le pis, c'est que cette crainte est fondée; elle ne s'avoue pas, mais elle ne se cache pas non plus, surtout aux regards d'un observateur un peu attentif et habitué, comme je le suis, à comparer entr'elles des nations diverses.

« Jusqu'à un certain point, la disposition peu charitable des Russes envers les étrangers me paraît excusable. Avant de nous connaître, ils viennent au-devant de nous avec un empressement apparent, parce qu'ils sont hospitaliers comme des Orientaux, et qu'ils s'ennuient comme des Européens; mais tout en nous accueillant avec une persévérance où il y a plus d'ostentation que de cordialité, ils scrutent nos moindres paroles; ils soumettent nos actions les plus insignifiantes à un examen critique; et comme ce travail leur fournit nécessairement beaucoup à blâmer, ils triomphent intérieurement et se disent : « Voilà donc les hommes qui se disent en tout supérieurs à nous!...»

« Il faut ajouter que ce genre d'étude leur plaît, car leur nature est plus fine que tendre, il leur en coûte peu de rester sur la défensive vis-à-vis des étrangers. Cette disposition n'exclut ni une certaine politesse ni une sorte de grâce, mais elle est contraire à l'amabilité véri-

table. Peut-être qu'à force de soins et de temps, on parviendrait à leur inspirer quelque confiance; néanmoins je doute que mes efforts puissent me faire atteindre à ce but, car la nation Russe est des plus légères et des plus impénétrables du monde. Qu'a-t-elle fait pour aider la marche de l'esprit humain? Elle n'a pas encore eu de philosophes, de moralistes, de législateurs, de savants, dont le nom marquât dans l'histoire; mais, à coup sûr, elle n'a jamais manqué et ne manquera jamais de bons diplomates, d'habiles têtes politiques; et si les classes inférieures ne fournissent pas des ouvriers inventifs, elles abondent en manœuvres excellents; enfin, si les domestiques capables d'ennoblir leur profession par des sentiments élevés y manquent, on y trouve en abondance d'excellents espions » (1).

Toutes les classes se sont ressenties en Russie de cette tendance fâcheuse imprimée à toute la nation par un gouvernement qui, depuis Pierre Ier, a été guidé par un but unique, l'asservissement de ses voisins et la conquête du monde civilisé. A partir de ce moment l'Europe a été envahie par des émissaires Russes des deux sexes, et les femmes surtout ont puissamment contribué au succès ou du moins à la propagation des principes sur lesquels repose toute la politique Russe.

« Sous l'Impératrice Catherine, la conversation du palais et celle de plusieurs personnes de la cour ressemblaient à celles des salons de Paris : aujourd'hui nous sommes plus sérieux en paroles, ou du moins plus hardis qu'aucun des peuples de l'Europe, et sous

(1) *La Russie en* 1839, par le marquis de Custine. — Lettre trente et unième.

ce rapport, nos Français modernes sont loin de ressembler aux Russes, car nous parlons de tout, et les Russes ne parlent de rien.

« Le règne de Catherine a laissé dans la mémoire de quelques dames russes des traces profondes ; ces aspirantes au titre de femmes d'Etat ont le génie de la politique, et comme plusieurs d'entr'elles joignent à ce don des mœurs qui rappellent tout à fait celles du XVIIIe siècle, ce sont autant d'Impératrices voyageuses remplissant l'Europe de leur dévergondage, mais qui, sous ce cynisme de conduite, cachent un profond esprit de gouvernement et d'observation. Grâce au génie d'intrigue de ces Aspasies du nord, il n'y a presque pas une capitale qui n'ait deux ou trois ambassadeurs russes ; l'un public, accrédité, revêtu de tous les insignes de sa charge ; les autres secrets, non avoué, snon responsables, et faisant en jupe et en bonnet le double rôle d'ambassadeur indépendant et d'espion de l'ambassadeur officiel.

« Dans tous les temps, des femmes ont été employées avec succès aux négociations politiques ; plusieurs des révolutionnaires modernes se sont servis de femmes pour conspirer plus habilement, plus en sûreté et avec plus de secret ; l'Espagne a vu de ces infortunées devenues des héroïnes par le courage avec lequel elles ont subi la punition de leur dévouement amoureux ; car la galanterie entre toujours pour beaucoup dans le courage d'une Espagnole. Chez les femmes Russes, au contraire, l'amour est l'accessoire. La Russie a toute une diplomatie féminine organisée, et l'Europe n'est peut-être pas assez attentive à ce singulier moyen d'influence. Avec son armée d'agents amphibies, d'amazones politiques, à l'esprit fin et mâle, au langage fé-

minin, à l'esprit astucieux, la cour de Russie recueille des nouvelles, reçoit des rapports, des avis qui, si ils étaient connus, expliqueraient des mystères, donneraient la clef de bien des contradictions, révèleraient bien des petitesses.

« La préoccupation politique de la plupart des femmes Russes rend leur conversation insipide, d'intéréssante qu'elle pourrait être. Ce malheur arrive surtout aux femmes les plus distinguées qui sont naturellement les plus distraites lorsque l'entretien ne roule pas sur des sujets graves; il y a un monde entre leurs pensées et leurs discours; les paroles qu'elles vous disent vous trompent, car leur esprit est ailleurs, elles pensent toujours à autre chose qu'à ce dont elles parlent: il résulte de cette division un manque d'accord, une absence de naturel, en un mot une duplicité fatigante dans les rapports de la vie sociale. La politique est de sa nature une chose peu divertissante, on en supporte les ennuis par le sentiment du devoir, et il en sort quelquefois des traits de lumière qui animent la conversation des hommes d'Etat; mais la politique frauduleuse, la politique d'amateur est le fléau de la conversation. L'esprit qui se livre par choix à cette occupation mercenaire s'avilit, s'annule, et perd son éclat sans compensation comme sans excuse » (1).

Les réflexions qu'on vient de lire sont certainement la condamnation la plus absolue du système inauguré par un prince de génie, sans doute, mais qui eut le tort, tout en songeant à l'avenir, de ne pas prévoir ces revirements auxquels sont sujettes les destinées des

(1) *La Russie en 1839*, par le marquis de Custine. — Lettre vingt-troisième.

empires. Pierre Ier fit beaucoup pour la Russie, mais quels seront un jour les résultats de son système? Ce système lui-même n'a-t-il pas créé une fausse civilisation qui depuis cent-cinquante ans est pour la Russie plutôt une source de mal qu'une cause de véritable prospérité et de grandeur réelle? Cet homme plus extraordinaire qu'héroïque fera peut-être payer cher, un jour à venir, à la nation qu'il a prétendu civiliser, et sa gloire et son orgueil.

« Si le czar Pierre, au lieu de s'amuser à habiller des ours en singes; si Catherine II, au lieu de faire de la philosophie; si tous les souverains de la Russie eussent voulu civiliser leur nation par elle-même en cultivant lentement les admirables germes que Dieu avait déposés dans le cœur de ces peuples, les derniers venus de l'Asie, ils auraient moins ébloui l'Europe, mais ils eussent acquis une gloire plus durable et plus universelle; et nous verrions aujourd'hui cette nation continuer sa tâche providentielle, c'est-à-dire la guerre aux vieux gouvernements de l'Asie. La Turquie d'Europe elle-même subirait cette influence, sans que les autres Etats pussent se plaindre de l'accroissement d'un pouvoir réellement bienfaisant; au lieu de cette force irrésistible, la Russie n'a aujourd'hui chez nous que la puissance que nous lui accordons; c'est-à-dire celle d'un parvenu plus ou moins habile à faire oublier son origine, sa fortune et valoir son crédit apparent. La souveraineté sur des peuples plus esclaves et plus barbares qu'elle-même lui est due, elle est dans ses destinées; elle est écrite, passez-moi l'expression, dans les fastes de son avenir; son influence sur des peuples plus avancés est précaire.

« Mais, à présent que cette nation a dérayé sur la

grande voie de la civilisation, nul homme ne peut lui faire reprendre sa ligne. Dieu seul sait où il l'attend : voilà ce que je pressentais à Pétersbourg et ce que je vois clairement à Moscou.

« Il faut le répéter, Pierre le Grand, ou plutôt l'impatient, fut la cause première de cette erreur ; et l'admiration aveugle dont il est encore aujourd'hui l'objet, justifie l'émulation de ses successeurs qui croient lui ressembler, parce qu'ils éternisent la fausse politique de ce demi-génie, rival acharné des Suédois plutôt que régénérateur des Russes. Copier éternellement les autres nations afin de paraître civilisé avant de l'être, voilà la tâche imposée par lui à la Russie.

« Il faut l'avouer, le résultat immédiat de ses plans tient du prodige ! Comme directeur de spectacle, le czar Pierre est le premier des hommes, mais l'action positive de ce génie aussi barbare, aussi dénué de cœur quoique plus instruit que les esclaves qu'il discipline, est lente et pernicieuse ; c'est aujourd'hui seulement qu'elle s'accomplit, et qu'on peut la juger définitivement. Le monde n'oubliera pas que les seules institutions d'où la liberté pouvait naître, les deux chambres, ont été abolies par ce prince.

« Dans tous les genres, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, il n'y a de grands hommes que par comparaison. Voilà pourquoi il y eut tel siècle et tel pays où l'on fut grand homme à peu de frais. Le czar Pierre est arrivé dans l'un de ces siècles et de ces pays-là, non qu'il n'eût un caractère élevé et d'une force extraordinaire ; mais son esprit minutieux bornait ses vues et ses volontés. Le mal qu'il a fait lui survit, car il a forcé ses héritiers de jouer la comédie sans cesse comme il la jouait lui-même. Quand il n'y a

point d'humanité dans les lois, et ce qui est pis, pas d'inflexibilité dans l'application des lois, le souverain succombe à sa propre justice; ce qui n'empêche pas les Russes de nous répéter avec emphase, à tout propos, que la peine de mort est abolie chez eux; d'où ils nous obligent à conclure, selon eux, que la Russie est de toutes les nations de l'Europe la plus civilisée... juridiquement parlant.

« Ces hommes d'apparence comptent pour rien le knout *ad libitum* et ses cent et un coups! Ils en ont le droit : l'Europe ne les voit pas donner. Ainsi, dans ce royaume des façades, des misères ignorées, des cris sans échos, des réclamations sans résultats, la jurisprudence même sera devenue une illusion d'amour-propre et contribuera pour sa part à l'heureux effet d'optique de la grande mécanique à coulisses qu'on montre aux étrangers sous le nom de l'empire Russe. Et voilà où peuvent tomber la politique, la religion, la justice, l'humanité, la sainte vérité, chez une nation si pressée de monter sur le vieux théâtre du monde qu'elle aime mieux n'être rien pour agir tout de suite, que de se préparer lentement dans une féconde obscurité à devenir quelque chose pour agir plus tard! Les rayons du soleil mûrissent le fruit, mais ils brûlent la graine! » (1).

Peut on douter après cela du droit que nous avons de dire : la Russie est un peuple d'opprimés, contraint par la force de jouer son rôle dans cette tragi-comédie imaginée par Pierre Ier, qu'on est convenu d'appeler la politique Russe? Tragi-comédie, en effet, car l'histoire

(1) *La Russie en 1839*, par le marquis de Custine. — Lettre vingt-neuvième.

de cette nation, si intimement liée à celle de ses souverains qu'on ne saurait détacher la première de la seconde sans tomber dans le paradoxe et l'erreur, est un mélange de crimes horribles et de jongleries grotesques; car il y a, dans les pages que nous allons raconter, du sang et de la bouffonnerie. En Russie, le chef de l'État est le premier sujet de la troupe, la nation n'est que le comparse.

CHAPITRE III.

Les quatre Impératrices. — Ère des Favoris. — L'œuvre de Pierre le Grand continuée. — Agrandissement de la Russie. — Révolutions de Palais. — Caractère particulier de cette période. — La conspiration en permanence. — Catherine Ire et Mentschikoff. — Pierre II. — Anne Ivanowna et Biren. — Deux favoris exilés se rencontrent sur la route de la Sibérie.

Voltaire l'a fait remarquer justement. Ce furent quatre femmes, montées sur le trône après le czar Pierre Ier, qui maintinrent ce qu'il avait achevé et perfectionnèrent tout ce qu'il avait entrepris. De ces quatre princesses, celle dont la fortune fut la plus prodigieuse, ce fut cette vivandière couronnée, dont l'histoire est tellement romanesque que, pour y ajouter foi, il faut s'entourer des témoignages les plus irrécusables.

Le 20 août 1702, le général russe Schérémétoff s'emparait de Marienbourg, petite ville de Livonie. Tous les habitants furent faits prisonniers, et, parmi eux, se trouvait une jeune orpheline dont on ne connut jamais l'origine, et qu'un pasteur luthérien avait élevée par charité. Son éducation avait été complétement négligée. Elle venait de recueillir une petite fortune en épousant

et en perdant un soldat Suédois, dont on n'entendit jamais parler depuis.

Ce fut sa captivité même, qu'elle dut alors considérer comme le plus grand des malheurs puisqu'elle détruisait toutes ses espérances, qui la conduisit à devenir la femme du souverain du plus grand empire de l'Europe.

Catherine était jolie, elle plut à Mentschikoff le favori, qui la demanda à Schérémitoff et l'obtint pour sa part. Pierre Ier la vit et se sentit pour elle une affection qu'il ne regarda lui-même, sans aucun doute et au premier abord, que comme un caprice, mais qui bientôt l'occupa tout entier et devint un attachement sérieux. Le général Gordon, qui l'avait bien connue, nous en a laissé ce portrait :

« C'était, dit-il, une fort jolie femme et de bonne « mine, qui avait du bon sens, et point du tout cet « esprit sublime et cette vivacité d'imagination que « quelques personnes lui attribuaient. La grande raison « qui la fit si fort aimer du czar, c'était son extrême « bonne humeur : on ne lui vit jamais un moment de « chagrin ni de caprice; obligeante et polie avec tout le « monde, elle n'oubliait point sa première condition. »

La jeune Livonienne ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait de l'esprit et sut prendre les habitudes et les goûts qui convenaient à son maître. Voilà tout ce que l'on sait des commencements de cette femme célèbre, et encore ces diverses circonstances ont-elles été racontées de différentes manières. Pierre la fit placer dans un quartier reculé, dans une maison sans apparence où il la visitait fréquemment et où il venait souvent travailler avec ses ministres. C'est dans cette retraite qu'elle lui donna deux filles, Anne et Elisabeth. Quand il alla faire

la guerre aux Turcs (1711), il voulut l'emmener pour qu'elle partageât ses fatigues et ses dangers, et la déclara sa femme. On assure qu'elle lui était devenue indispensable parce que, dans les fréquentes attaques d'épilepsie auxquelles il était sujet, c'était d'elle qu'il préférait recevoir les soins qui le ramenaient au sentiment et à la vie.

Nous avons raconté ailleurs comment, dans le cours de cette campagne qui fut si rude, elle donna l'exemple aux généraux et aux officiers les plus endurcis à la fatigue; rarement elle monta en voiture, presque toujours elle marchait à cheval et à la tête de l'armée. Ce fut par ce courage tout viril qu'elle plut à son mari auquel elle put rendre, par un hasard des plus heureux, le service le plus signalé, en traitant fort adroitement avec les Turcs qui enveloppaient les Russes sur les bords du Pruth. Aussi, treize ans après, et déjà atteint de la maladie à laquelle il devait succomber, Pierre n'hésita pas à lui donner un témoignage public de sa reconnaissance et, s'écartant cette fois de sa parcimonie habituelle, il la fit couronner avec une solennité et une magnificence inusitées.

Mais Catherine, au milieu de sa gloire, eut des faiblesses : elle devint éprise d'un jeune chambellan, *Mœns de la Croix*, qui réunissait aux plus aimables qualités une taille parfaite et tous les agréments de la figure; le czar avait conçu des soupçons contre sa femme; il la surveilla et la surprit avec le jeune chambellan dans un tête-à-tête, peut-être innocent, mais tout au moins indiscret. Dans le premier accès de fureur, il voulut faire trancher la tête à l'amant, à sa femme coupable et à une dame Balek, sœur de Mœns, qui avait favorisé les amours de son frère. Un véritable ami sut modérer ces

transports, et on procéda plus prudemment. Mœns et sa sœur furent accusés de diverses malversations dans la gestion de la maison particulière de l'impératrice, et sous l'apparence de ce crime, qui fut bien ou mal prouvé, on cacha le crime véritable. Mœns fut décapité; quelques historiens prétendent qu'il le fut en présence de Catherine que son mari aurait forcée d'assister au supplice. Sa sœur reçut cinq coups de knout (1) et fut envoyée en exil.

Le czar Pierre fut moins sévère dans une autre circonstance. Un jour, un étranger entré à son service descendait la Néva pour se rendre au château où se trouvaient alors l'empereur et l'impératrice. Quittant une table bien servie et après de nombreuses libations dans lesquelles les spiritueux avaient eu une large part, l'officier étranger eut à peine pénétré dans les premières salles du palais que la brusque transition d'un froid déjà rigoureux à une chaleur très-intense l'enivra complétement. Sans avoir peut-être la conscience précise de ce qu'il allait faire, il entra dans la chambre à coucher de Catherine qui était encore au lit, et.... Surpris et enlevé, bientôt après il alla expier en Sibérie ou dans une forteresse sa faute et sa témérité. Quelque temps après, l'exilé reparaissait à la cour; le czar lui

(1) Cet instrument de supplice, composé de plusieurs nerfs de bœuf fortement entrelacés et terminé par des crochets en fer, sert à infliger les châtiments légaux en usage chez les Russes. Un petit nombre de coups de knout donne la mort, quatre à cinq suffisent pour ne faire qu'une plaie du corps du condamné. Une politique aussi astucieuse qu'inhumaine a fait substituer en Russie ce châtiment meurtrier à la peine de mort; on a voulu par là cacher une cruauté barbare sous un semblant de civilisation et d'humanité. La constitution vigoureuse et robuste des Russes, qui souvent survivent à cette torture, a pu seule perpétuer l'usage du knout, auquel les habitants de tout autre pays n'auraient pas la force de résister. — *Dictionnaire de la conversation.* — *Knout*, par le comte Sigismond Plater.

rendait ses titres, ses fonctions, et justifiait lui-même son indulgence en disant que, si le coupable avait péché, il était sous l'influence d'une ivresse qui lui avait fait perdre tout sentiment du juste et de l'injuste; qu'enfin il était inutile de punir un homme qui, après avoir commis un crime, en avait dû perdre tout souvenir.

Quoi qu'il en soit, et concernant l'épisode de Mœns, Pierre montra plus de rigueur; il eut la dureté de conduire sa femme à la promenade et de lui faire traverser la place où était attachée à un poteau la tête de celui qu'elle avait aimé. Catherine eut le courage de dissimuler sa douleur et de réprimer ses larmes. Il est probable qu'elle eut elle-même fini d'une façon tragique si la vie de l'empereur n'eut été abrégée. Elle passa donc des angoisses de la crainte sur le trône. La dernière volonté du czar l'en aurait s'en doute éloignée, mais la paralysie qui précéda la fin de Pierre ne lui permit que de tracer quelques mots illisibles où l'on ne put déchiffrer que ceux-ci: *Remettez tout.*

Mentschikoff s'était emparé du trésor et de la forteresse pendant la longue agonie du czar; il avait gagné la plus grande partie des nobles et des membres du clergé. Enfin il soutint que l'empereur avait eu l'intention et la volonté de remettre tout à sa veuve, ce qu'il avait d'ailleurs suffisamment déclaré en la faisant couronner. Bien des gens arrivèrent à point pour attester qu'ils avaient appris de la bouche même du mourant que telle avait été sa volonté. Mentschikoff tenait tout en sa main, l'argent et la puissance, il devenait impossible de lui rien contester. Il conserva donc l'autorité et Catherine retint le titre d'impératrice.

Tous deux continuèrent l'œuvre de Pierre Ier. Il est vrai que pour inaugurer l'ère nouvelle qui s'ouvrait

alors, celle des favoris, Mentschikoff accepta les dons de plusieurs souverains et fit avec l'Autriche un traité désavantageux à la Russie. Mais le gouvernement intérieur ne perdit rien de sa force. L'armée était mécontente, on lui paya la solde arriérée qui lui était due. Les Cosaques voulurent se révolter, on les prévint, on les calma, on leur persuada que les forteresses dont on leur annonça la prochaine construction dans leur pays et qui, réellement, devaient servir à les contenir, n'étaient destinées qu'à réprimer les incursions des Tatares. On maria la princesse Anne, fille aînée de Pierre et de Catherine avec le duc d'Holstein. La Russie bravait ainsi le ressentiment du Danemarck, mais elle effraya le souverain de cette contrée par l'importance de ses préparatifs; elle inquiéta même un moment l'Angleterre. Vers la fin de son règne, le czar Pierre avait institué l'ordre de Saint-Alexandre Newski, ce fut Catherine qui en conféra la première les décorations. Pierre avait conçu le projet d'une Académie des sciences, ce fut Catherine qui l'organisa et y fit entrer plusieurs hommes vraiment distingués.

On n'avait jamais connu de famille à l'impératrice; Catherine voulut en posséder une, c'était bien le moins, puisqu'elle pouvait tout avoir. Elle se donna donc un frère qu'on appela *Skavronski*. On a dit que l'honneur de la découverte appartenait à Pierre Ier et que lui seul avait inventé ce frère-là; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne se révéla que sous le règne de sa prétendue sœur. Une fois que le *Skavronski* se fut mis à exister, tout alla pour le mieux. Voltaire, qui avait intérêt à flatter Elisabeth, fille de Catherine, fit de ce frère un gentilhomme lithuanien; mais la relation dans laquelle le célèbre écrivain a puisé représente cet homme comme

un simple paysan; c'était du reste, en termes familiers, un bon garçon qui conserva toujours un langage et un extérieur grossiers. Lorsqu'on réclamait son appui, il répondait au solliciteur, dans son mauvais russe : « Je « marcherai sur mon petit sœur, et je lui parlerai sur « votre affaire. »

Cependant Catherine se sentait dépérir : atteinte d'un cancer, suivant les uns, et d'un ulcère au poumon, selon les autres, elle était tombée, peu de temps après son avénement au trône, dans une sorte de langueur. Quel que fût son mal, elle l'augmenta par certains excès, entre autres par l'abus du vin de Tokaï, et mourut le 27 mai 1727, âgée de trente-huit ans. Elle avait régné deux ans et quelques mois.

Elle établit par son testament Pierre II pour czar et, jusqu'à sa majorité, un conseil de régence.

Pierre II, fils de l'infortuné czarowitz Alexis et de la princesse Charlotte de Brunswick-Wolfenbüttel (1) monta sur le trône, à l'âge de douze ans, en vertu du testament fait par Catherine I[re] en sa faveur. Catherine, en prenant cette disposition, n'était certes pas guidée par son attachement pour le jeune prince, car elle eût préféré laisser sa couronne à sa fille aînée, la duchesse de Holstein, mais elle agit par condescendance pour Mentschikoff qui, comptant gouverner plus aisément sous le nom d'un enfant, avait fait insérer dans ce tes-

(1) C'est cette princesse Charlotte, sœur de l'Empereur Charles VI, qui, rebutée par les mauvais traitements dont l'accablait le czarowitz Alexis, et après avoir été, enceinte de plusieurs mois, cruellement frappée par son mari, se fit passer pour morte, quitta la Russie et put gagner l'Amérique. Retirée à la Louisiane, elle y vécut d'abord dans l'isolement; puis, après la mort du czarowitz, elle épousa un jeune officier français, le chevalier d'Aubans. Madame d'Aubans mourut en France, près Paris, à Choisy-le-Roi, dans les dernières années du dix-huitième siècle.

tament une clause aux termes de laquelle le nouveau czar devait épouser une de ses filles. En vertu du même acte, l'empire devait être gouverné, comme nous l'avons dit, par un conseil de régence pendant la minorité de Pierre II. Mais Mentschikoff s'était bien promis de garder pour lui tout le pouvoir.

Il contraignit d'abord le duc et la duchesse Anne à quitter Pétersbourg, s'entoura uniquement de gens qui lui étaient inféodés, logea le jeune souverain dans son propre palais, fit célébrer à l'avance ses fiançailles avec sa fille. Il comptait même faire épouser à son fils la princesse Nathalie, sœur du czar. Tant d'ambition et d'orgueil ne pouvait que lui faire des ennemis. Pierre II, conseillé en secret par les Dolgorouki, connut bientôt la part immense que Mentschikoff avait eue aux malheurs de sa famille; il parvint à se soustraire à cette étreinte et à secouer le joug. Mentschikoff fut envoyé en Sibérie où il en avait dépêché tant d'autres, et, par les ordres de l'empereur, son aïeule Eudoxie (1), première femme de Pierre Ier, fut ramenée à la cour. On y vit revenir également beaucoup de victimes des règnes qui avaient précédé. C'est alors que la famille Dolgorouki triompha et que sa faveur fut à son comble. Pierre II allait s'unir à une princesse de cette puissante maison; déjà les fiançailles avaient été célébrées avec une solennité somptueuse, le jour du mariage était fixé quand Pierre fut atteint de la petite vérole; il en mourût, à l'âge de quinze ans, le 29 janvier 1730. Anne Ivanowna lui succéda.

Anne Ivanowna, née en 1698, était fille d'Ivan, frère

(1) Cette princesse, depuis si long temps enfermée, ne put se décider à quitter l'habit monastique; elle retourna même bientôt dans un monastère, près de Moscou, où elle mourut en 1731.

aîné de Pierre le Grand. Après la mort du duc de Courlande, son premier mari, elle parvint au trône à la suite d'une intrigue qui mérite d'être rapportée.

A la mort de Pierre II, les jeunes princes Ivan et Basile Dolgorouki avaient gouverné l'empire sous la direction, il est vrai, du vieux chancelier Ostermann. Ce dernier, voulant conserver son influence sous le règne d'une princesse à laquelle il avait appris à lire, usa de tout son crédit pour faire arriver au trône la duchesse de Courlande. A cet effet il gagna les sénateurs et les grands rassemblés à Moscou et, grâce à d'adroites menées, Anne fut préférée aux filles de Pierre Ier. Désignée par le conseil, et après avoir signé certains articles secrets dont on lui avait fait une condition, elle avait déjà un parti et se promettait bien de déclarer qu'elle voulait régner par droit d'héritage.

Quand le prince Dolgorouki, chargé de l'instruire *du choix de la nation*, entra chez la princesse, il aperçut un homme mal vêtu auquel il fit signe de sortir : comme ce dernier ne paraissait pas très-disposé à obéir, le prince le prit par le bras pour le mettre à la porte; Anne s'y opposa : cet homme était Jean-Ernest de Biren qui bientôt, sous la protection de sa souveraine, gouverna l'empire en vrai despote. Nous en reparlerons.

Anne avait promis d'abord d'éloigner son favori et de limiter la puissance absolue des czars. Mais une fois czarine, elle s'empressa de nier sa parole, et se fit proclamer *souveraine autocrate* de toutes les Russies. Biren fut nommé chambellan et ne mit plus de bornes à son ambition et à ses cruautés. Les Dolgorouki furent ses premières victimes; il fit périr, au milieu des supplices, onze mille personnes, en exila deux fois autant;

il prétendait qu'il était nécessaire de traiter ainsi le peuple russe, telle était sa justification. On rapporte que l'impératrice se jeta plus d'une fois à ses genoux pour l'adoucir, sans que ses larmes et ses prières fussent capables de le toucher.

Cependant un nouveau conseil avait été établi, Biren venait d'être nommé grand chambellan et comte. Il fit rompre un mariage projeté entre l'impératrice et l'infant de Portugal et obtint qu'elle se désignerait un successeur. C'est sous le règne d'Anne, ou plutôt de Biren, que la cour quitta Moscou pour se rendre à Pétersbourg (1). Le favori obtint l'investiture du duché de Courlande, fit enlever tous ceux qui se plaignaient de son administration et, avant la mort de l'impératrice, il se fit donner la régence de l'empire pendant la minorité du prince Iwan de Brunswick, fils de sa nièce Anne, qu'elle avait adopté. Celle-ci mourut en 1740.

Qu'était-ce donc que ce Biren, le maître plutôt que le favori d'Anne Ivanowna, d'une impératrice russe, elle-même souveraine absolue?

Biren était, à ce qu'on dit, petit-fils d'un palefrenier de Jacques, duc de Courlande, et fils d'un paysan courlandais, du nom de Bühren. Désirant faire oublier son origine, il se servit pour s'élever des qualités qu'il devait à la nature et à une certaine éducation. Il brigua, mais en vain, une place à la cour de la grande-duchesse, femme du jeune Alexis, fils de Pierre Ier. Il eut plus de succès auprès d'Anne, duchesse de Courlande, nièce

(1) Les conquêtes sur la Perse sont abandonnées à Thamas-Kouli-Khan. — Hostilités en Pologne sous la conduite de Munich qui met à prix la tête de Stanislas. — Siége d'Oczakof par Munich. — Paix de Belgrade. — Anne traite d'une manière injurieuse un prince Gallitzin. — Enlèvement et assassinat du général Sinclair par des officiers Russes. — Paix entre la Russie et la Porte.

du czar. Son extérieur agréable, son esprit orné, l'habitude de la rouerie lui valurent la faveur intime de cette princesse; néanmoins il ne put se faire admettre parmi la noblesse de Courlande qui le repoussa dédaigneusement. Lorsqu'Anne monta sur le trône, le parti qui l'avait appelé la somma, comme nous l'avons vu, de remplir la condition qu'elle avait acceptée, à savoir de ne point amener Biren en Russie; on sait comment cette convention fut exécutée. Biren, en s'installant à la cour de Russie, avait pris le nom et les armes de la maison des ducs de Biron de France. Il régna dès lors sous le nom de l'impératrice. Altier et féroce, il put cependant, grâce à l'énergie de son caractère, animer et mettre en vigueur toutes les parties de l'administration de ces vastes Etats.

Ce même homme, qui n'avait pu parvenir à se faire admettre par la noblesse de Courlande, eut l'idée de se faire souverain de ce duché. Anne imposa son favori aux Courlandais qui procédèrent à l'élection du nouveau duc; ce dernier, grâce à l'impératrice, avait déjà épousé une Courlandaise de la maison de Treden. L'élection de Biren fut confirmée par le roi de Pologne et, sans avoir quitté la cour de Russie, le favori fut reconnu souverain par la noblesse de Courlande et par toutes les cours étrangères. Les seigneurs Russes et les ambassadeurs étrangers lui prodiguaient les plus basses adulations. Anne voulut enfin qu'il pût gouverner encore après elle et nous avons dit quels arrangements eurent lieu à cet égard. On raconte qu'au moment où on lui présenta à signer l'acte de régence, Anne poussa un soupir, hésita quelque temps puis donna sa signature en disant: « Je plains Biren, il sera malheureux! »

La cour fut alors le théâtre de l'une de ces comédies

si communes en Russie et dont Pierre le Grand lui-même donna de si fréquentes représentations. Une requête, présentée par les divers ordres de l'Etat, supplia Biren d'accepter la place de régent que l'ambitieux désirait si ardemment. Les principaux membres du clergé, les ministres, les grands, les sénateurs, s'empressèrent de signer la requête; puis Biren, reconnu régent, se fit prêter serment par l'armée. En ce moment la tête lui tourna sans doute, le vertige le saisit, et il laissa entrevoir le projet de faire passer la couronne dans sa famille en mariant son fils à la princesse Elisabeth, et sa fille au duc de Holstein qui régna ensuite sous le nom de Pierre III. Ces vains projets furent rapidement renversés, pour cela il suffit d'une nuit!

L'un des hommes auxquels Biren devait la régence, le maréchal Munich, mécontent de n'avoir point eu sa part dans l'autorité, résolut de la donner à la duchesse de Brunswick, mère du prince enfant; pour cela il fallait renverser Biren. Dans la nuit du 19 au 20 novembre, vingt soldats dévoués à Munich, et commandés par Manstein, trompèrent la vigilance des gardes du palais et arrêtèrent Biren dans son lit. Solidement garrotté et enveloppé dans un manteau de soldat, le favori fut conduit à la forteresse de Schlusselbourg : il y demeura juste le temps nécessaire à l'instruction de son procès. Une commission, convoquée pour juger l'affaire, se hâta de rendre une sentence par laquelle on déclarait Biren criminel d'Etat, digne de mort; mais on lui faisait grâce de la vie ; seulement on le priva de ses biens et de sa liberté. Il fut transféré avec sa famille à Pelim, en Sibérie, dans une prison dont le plan était dû à l'imagination de Munich.

Un an après, une nouvelle révolution plaçait sur le

trône Elisabeth, fille de Pierre le Grand, et renversait Munich à son tour, qui alla lui-même remplacer Biren à Pelim. A Kasan, au passage d'un pont, les traîneaux des deux exilés se rencontrèrent; Biren et Munich, forcés de rester quelque temps en présence, se reconnurent; ils se saluèrent et se quittèrent sans s'être adressé une seule parole.

Biren put aller séjourner à Yaroslaw, où son sort fut meilleur qu'en Sibérie. Il fut rappelé, ainsi que Munich, par Pierre III, après un exil de trente années. Ce dut être un curieux spectacle que de voir reparaître à la fois à la cour de Pétersbourg ces anciens et puissants ennemis, qui si longtemps avaient été victimes l'un de l'autre. On les prenait, disent les historiens, pour des ombres revenant à la lumière au sein d'un monde nouveau. Trente ans d'exil n'avaient pu affaiblir l'inimitié qu'ils avaient emportée et nourrie dans leur retraite, et Pierre III, qui réunit ces deux vieillards pour les réconcilier, ne put y parvenir. Biren se montra médiocrement reconnaissant de la liberté que Pierre lui avait rendue; il était trop irrité de ce que le czar ne l'avait pas réinstallé dans son duché de Courlande. Aussi il n'hésita pas à se joindre au parti qui fit monter Catherine II sur le trône, et il éclaira cette princesse de sa vieille expérience. Catherine lui rendit son duché, et des troupes Russes, qui le reconduisirent à Mitau, forcèrent les magistrats et les habitants à lui obéir.

Biren vécut dès lors en philosophe; instruit par l'adversité, il ménagea, par crainte ou par politique, le peuple qu'autrefois il avait opprimé. Six ans après (1766), il abdiquait, en faveur de son fils aîné Pierre, et finit tranquillement à Mitau, à l'âge de quatre-vingt-

deux ans, sa longue et orageuse carrière. Birei
s'appliquer ces vers de La Fontaine :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière,
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit (1).

(1) La Fontaine. — *Aux Nymphes de Vaux* ou *l'Inconstance de la*

CHAPITRE IV.

Elisabeth Petrowna.

Suite des conspirations. — Encore les favoris. — Munich. — Bestucheff. — Lestocq. — Les amants publics et le mari secret. — Une impératrice *Russe*. — Réaction contre les étrangers. — La czarine, chef de la religion. — Bestucheff poursuit les projets de Pierre le Grand. — Madame Lapoukhin et le knout. — Supplice épouvantable enduré par une femme. — Episode du mariage de Pierre Ier. — Obstination d'un Boyard. — L'Empereur cède. — Guerre de sept ans. — Disgrâce de Bestucheff. — Mort d'Elisabeth. — Progrès de la puissance russe. — Les Russes sur le Rhin.

Elisabeth Petrowna était née en 1709. Fille de Pierre le Grand et de Catherine Ire, elle devait, d'après l'ordre de succession arrêté par cette dernière, arriver au trône après Anne, sa sœur aînée, duchesse de Holstein. Mais il n'y a pas d'exemple que le testament d'un monarque ait été exécuté. On se rappelle comment la couronne fut donnée à Anne, duchesse de Courlande, fille du frère aîné de Pierre le Grand. L'impératrice, comme on sait, laissa pour héritier Ivan, fils de la princesse Anne, adoptée par elle, et qui avait épousé le duc de Brunswick. La régence et le pouvoir furent arrachés à l'ambitieux et féroce Biren à la suite de la conspiration tramée par le duc et la duchesse de Brunswick, et dont le chef réel fut le célèbre Munich.

Celui-ci, élève du prince Eugène et de Marlborough, ingénieur distingué, illustré par la construction du canal qui réunit Pétersbourg à l'ancienne Russie et par ses victoires sur les Turcs, les Tatares et les Polonais, n'avait point pardonné au régent, à l'ancien favori d'Anne Ivanowna, de lui avoir refusé le titre de généralissime des armées Russes. Cet ambitieux ne gagna rien à la révolution qu'il avait accomplie de concert avec le duc et la duchesse de Brunswick. Ce titre de généralissime, qu'il désirait ardemment, fut donné au prince Ulrick. Une plus grande déception l'attendait encore, et il allait devenir victime d'une nouvelle révolution qui devait s'accomplir au profit d'une femme et jeter dans les fers, anéantir ou exiler l'empereur Ivan, sa famille, tous leurs partisans et leurs amis, et cette multitude d'étrangers qui, depuis si longtemps, gouvernaient la Russie.

Le nouveau gouvernement, il faut le dire, avait été assez juste, assez humain. Mais, faible et voluptueuse, passant tout son temps dans les fêtes ou dans l'oisiveté, la régente était incapable de maintenir cette noblesse Russe habituée à une main de fer. La fille de Pierre I[er], Elisabeth, eut bientôt un parti; l'armée adorait en elle le grand nom de son père et lui promettait à l'avance son appui. D'ailleurs la jeune femme, livrée aux plaisirs, loin d'inspirer de l'inquiétude à la régente, lui était devenue sympathique. Ce fut une circonstance, étrangère à l'ambition, qui détermina Elisabeth à agir; on commit la faute de vouloir gêner la liberté de ses allures, de l'enchaîner enfin en lui imposant un époux, le prince Louis de Brunswick. A partir de ce jour, la princesse ne songea plus qu'à se soustraire au joug et à s'assurer la liberté de ses plaisirs. Ses désordres servaient ses

projets, car plusieurs de ses amants furent officiers aux gardes.

Le complot fut organisé par le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France, qui s'efforçait de tout brouiller en Russie, afin d'enlever un allié à l'héritière de l'empereur Charles VI. L'ambassadeur français était aidé par un certain Lestocq, chirurgien, né en Hanovre, d'origine française, et qui possédait la faveur d'Elisabeth. Les conspirateurs étaient passablement légers et indiscrets. Eh bien! ce fut leur indiscrétion même qui les sauva..On ne put se décider à croire à tant d'imprudence. Un jour la régente eut un entretien avec Elisabeth; dans cette conversation tout amicale, elle parla à la princesse des bruits qui l'accusaient de conspiration; Elisabeth se confondit, pour toute réponse, en protestations d'amitié.

Le lendemain, dans la nuit, Elisabeth, à la tête de soixante grenadiers du régiment de Préobajenski, se rend au palais, saisit le jeune empereur dans son berceau et, au moment de le jeter sur les baïonnettes des soldats prêts à le percer, se laisse désarmer par les prières de la nourrice, par un sourire de l'enfant, et lui fait grâce de la vie. La régente détrônée fut enfermée, ainsi que son mari, dans une forteresse avec ce malheureux Ivan, auquel une triste fécondité donna des frères, et qui, sous le règne suivant, périt dans une horrible catastrophe. Nous raconterons plus loin la déplorable histoire de ce jeune prince dont les parents, conduits de prison en prison jusqu'aux rives glacées de la mer Blanche, près d'Arckangel, moururent l'un après l'autre dans cet affreux exil en y laissant une famille qui ne recouvra la liberté qu'après la mort du proscrit.

Ostermann, Munich, furent aussi arrêtés, ainsi que

tous ces étrangers qui avaient si longtemps dominé la Russie et auxquels l'empire devait sa grandeur. Les vieux soldats, qui avaient placé sur le trône une princesse élevée selon les mœurs du pays, ne lui demandaient qu'une récompense, le massacre des Allemands. Les hommes les plus distingués du dernier règne devinrent les victimes d'effroyables sentences. Condamnés, les uns à être écartelés, les autres à être roués vifs, ils reçurent sur l'échafaud une grâce dérisoire, car ils furent transportés dans des déserts affreux, Osterman dans la solitude désolée qui vit mourir Mentschikoff, Munich dans la prison construite sur ses propres dessins pour Biren, et à la porte de laquelle nous avons vu se rencontrer ces deux ennemis irréconciliables, l'un qui allait y entrer, l'autre qui en sortait. Golofkine, le vice-chancelier, le seul Russe qui eût occupé des fonctions importantes du temps de la régente et qui, peu de jours avant la chute de cette princesse, complotait avec elle pour la faire proclamer impératrice, fut relégué au delà du Cercle Polaire. Il y eut bien d'autres victimes !

« Jamais, dit Rulhière, dans un Etat, révolution ne fut plus générale ni plus prompte. Dans toutes les villes russes, les étrangers furent poursuivis, quelques-uns massacrés. Ceux qui servaient à l'armée ne durent la vie qu'à leur nombre, à leur réunion et à leur intrépidité. La plupart se pressèrent d'abandonner cet empire et de passer chez des nations plus reconnaissantes : tels furent Keith, Lascy, Lowendal, qui trouvèrent ailleurs les honneurs et la gloire : Mansfeld, aide de camp de Munich, et qui l'avait suivi dans toutes ses campagnes; Euler, dont les travaux ajoutèrent une nouvelle célébrité à l'Académie de Berlin. Les anciennes mœurs russes

reprirent aussitôt leurs cours. Partout l'ignorance et la barbarie reparurent avec la vanité. Un luxe sans bornes continua de régner où manquèrent bientôt les arts nécessaires. Les vastes projets formés sous l'administration des étrangers restaient encore dans la mémoire des Russes; ils voulaient avoir une escadre à l'extrémité de l'Asie afin d'y découvrir de nouvelles terres, et ils n'avaient plus un pilote à Pétersbourg. Ils se croyaient destinés à conquérir le monde, et, dénués des talents qui les avaient conduits, ils ne savaient plus assiéger une ville.

« Elisabeth, douce plutôt que clémente, avait fait serment de ne punir personne de mort, mais cette indulgence consistait uniquement dans une horreur superstitieuse de tout ce qui pouvait lui rappeler l'idée de la mort. C'était afin d'en écarter jusqu'à la moindre pensée qu'elle n'osait en signer l'ordre pour un criminel. Mais, pourvu que le sang ne fût pas versé, les ordres les plus sévères, s'ils étaient demandés par un favori, ne coûtaient rien à la bonté de son cœur. Elle faisait exercer dans tout son empire une effroyable tyrannie, et les cachots étaient peuplés d'une multitude de malheureux. Tout était en proie aux vexations et aux brigandages des gouverneurs. Cependant l'impératrice était adorée et, quoique sous les derniers règnes, les étrangers eussent rendu le gouvernement entièrement militaire, bientôt, sous le joug d'une princesse russe, superstitieuse à la manière du pays et qui suivait en tout les anciennes mœurs, on vit reparaître cet ancien esclavage volontaire, cette espèce de religion qui avait le souverain pour objet de son culte. . . . . .
Pierre le Grand n'avait pris en main la puissance du patriarche que pour la détruire; mais, sous le règne

d'Elisabeth, jointe à l'autorité impériale, elle la rendit encore plus sacrée. Le synode ou conseil des prêtres se fit gloire de considérer la czarine comme chef de la religion, et le despotisme fut encore aggravé du pouvoir même qui autrefois l'avait balancé. Ainsi, les Russes retournaient, par la pente invincible de leurs mœurs, à la servitude religieuse, et formés en même temps au despotisme militaire, ils étaient parvenus au plus bas degré d'esclavage qui ait jamais été chez les hommes. »

La légèreté de son caractère, la paresse de son esprit et, par-dessus tout, son ardeur pour les plaisirs, rendaient l'impératrice incapable de s'appliquer aux affaires. Un Russe élevé à Londres et vendu à l'Angleterre, Bestucheff, s'empara alors de la confiance d'Elisabeth. Rulhière a tracé de cet homme, profondément immoral, le portrait suivant :

« Sa politique était de croire qu'on peut toujours faire à un autre homme la proposition d'un crime; sa seule adresse dans les conversations était de balbutier, afin d'avoir le droit de revenir sur ses paroles, en soutenant qu'on ne l'avait pas bien entendu; de paraître ne pas comprendre avec facilité la langue qu'on lui parlait afin qu'on s'expliquât de tant de manières qu'on dit enfin plus qu'on ne voulait dire. Sa souveraine le redoutait, et sa disgrâce, avant de le frapper, le menaça 20 ans. Il détestait sa souveraine, et souvent il médita de la détrôner. Ce ministre, perdu de luxe, trouvait une ressource continuelle à son désordre en vendant l'alliance de sa cour aux puissances étrangères. Aussi, soutenait-il dans le conseil que l'état naturel de la Russie est la guerre, que son administration intérieure, son commerce, toute autre vue doit être subordonnée

à celle de régner au dehors par la terreur, et qu'elle ne serait plus comptée parmi les puissances européennes si elle n'avait pas cent mille hommes sur ses frontières toujours prêts à fondre sur l'Europe. Par cette politique immense, il maintenait avec effort la considération des Russes en Europe, il faisait rechercher l'alliance de sa sœur et vendait cette alliance à son profit personnel. »

Quoique les intrigues de l'ambassadeur de France eussent contribué puissamment au succès de la dernière révolution, Bestucheff avait négligé l'alliance de la France, qui protégeait la Suède et la Pologne, pour celle de l'Autriche et de l'Angleterre. Elisabeth avait d'abord témoigné sa reconnaissance à la Chétardie et à Lestocq, ses agents les plus actifs dans l'intrigue qui lui avait valu une couronne; mais Bestucheff sut les lui rendre suspects. L'ambassadeur français reçut l'ordre de s'éloigner et Lestocq, alors conseiller privé, fut envoyé en exil dans la province d'Arckangel. Elisabeth n'était nullement convaincue que la reconnaissance fût une vertu des rois.

La guerre contre la Suède, poursuivie avec succès sous le règne d'Iwan, continua sous celui d'Elisabeth. Après d'infructueuses négociations, les Russes, grâce à la division semée par eux dans l'armée ennemie, s'enfermèrent dans Helsingford et la forcèrent à capituler. La diète suédoise implora la paix et, afin d'obtenir de meilleures conditions, offrit la succession éventuelle du trône de la Suède, au nom de l'impératrice, au jeune duc Pierre de Holstein-Gottorp. Mais cette princesse, qui ne régnait qu'au préjudice de ce jeune homme, fils de sa sœur aînée, et qui pouvait redouter qu'un jour celui-ci ne fût appelé par quelque parti, venait d'elle-même de le mander à Saint-Pétersbourg et de le dési-

gner pour son successeur. Ceci explique comment Elisabeth qui disait : « je ne suis contente que quand je suis amoureuse, » eut des amants en public et un mari en secret. Ce dernier fut un pauvre diable d'assez basse condition qui avait été musicien de sa chapelle.

La veille du jour où les envoyés de la Suède vinrent offrir la couronne au jeune duc de Holstein-Gottorp, il venait d'accepter l'héritage d'Elisabeth, pour son malheur ! A son défaut, la diète suédoise élut l'évêque de Lubeck, Adolphe-Frédéric, de cette même maison de Holstein. En 1743, la paix d'Abo mit fin à la guerre. La Russie se fit donner quelques parties de la Finlande et prit sur la Suède une telle influence qu'elle put désormais considérer cette contrée comme une de ses provinces.

Néanmoins Elisabeth, en choisissant le fils de sa sœur aînée pour lui succéder, légitima presque ses droits et acquit une grande force dans l'intérieur de son empire. A l'extérieur, on recherchait les alliances de la Russie. Elisabeth fut troublée au sein de sa prospérité par une conspiration qui compromit en apparence les cabinets de Vienne et de Berlin, et qui au fond se réduisait aux plaintes indiscrètes de malheureuses femmes dont les frères ou les amants gémissaient dans les déserts de la Sibérie. Par malheur ces femmes étaient belles et Elisabeth se considérait elle-même comme la plus belle femme de son temps : ainsi se trouve expliqué l'épouvantable épisode que nous allons raconter. La douce, la timide Elisabeth s'était imposé la loi de ne faire périr personne sur l'échafaud, mais elle avait fait une exception en faveur de la torture !

L'une des plus charmantes et des plus spirituelles dames de la cour, madame Lapoukhin, eut le malheur de se trouver mêlée à certaines intrigues diplomatiques

dont le meneur était l'ambassadeur de quelque puissance étrangère. Accusée de complot contre la sûreté de l'Etat et du crime de lèze-majesté, la jeune femme fut enlevée brutalement de sa demeure et condamnée à recevoir le knout.

Arrivée sur le lieu du supplice, l'infortunée s'attendait à rencontrer quelques visages amis dont la vue l'eût encouragée et qui eussent peut-être adouci la rigueur des tourments qu'elle allait endurer. Mais elle avait compté sans la bassesse des courtisans et n'avait pas songé qu'en Russie, comme ailleurs, sous les régimes despotiques, il devient dangereux de connaître un accusé et qu'il est imprudent de plaindre un condamné. On voyait rassemblée là cette foule de curieux pour qui tout exécution est un passe-temps et, à Pétersbourg comme à Moscou, les spectacles de ce genre, à toutes les époques, ont été très-suivis.

Cependant, quand on aperçut cette adorable créature que l'élégant négligé d'une toilette matinale rendait plus attrayante encore, un murmure d'admiration et de sympathie courut par la foule. En ce moment un des aides s'avança et, arrachant brusquement le mantelet qui couvrait les épaules de la jeune femme, montra que l'heure du martyr était venue. Madame Lapoukhin, obéissant à la fois à l'instinct de la pudeur outragée et à un sentiment d'effroi et de dégoût, repoussa l'homme, se rejeta en arrière et voulut fuir. Mais lui, la saisissant aussitôt par les deux poignets et tordant ses membres délicats, la fit pirouetter dans les airs et la plaça sur son dos recourbé pendant qu'un de ses compagnons achevait de la dépouiller.

Aux cris de la victime, à la vue de cette charmante femme, naguère l'ornement des salons de Pétersbourg,

et qui maintenant se débattait éperdue, mais en vain, dans ces étreintes puissantes, la populace parut éprouver cette sorte d'indignation qu'on n'a jamais pu étouffer au cœur des masses qui assistent à un spectacle mélangé de cruauté et d'ignominie. Ce sentiment dura peu ; les Cosaques, préposés à la fête, en eurent raison par quelques coups rudement appliqués du bois de leurs lances, et d'ailleurs la curiosité n'était pas assouvie ; on voulait voir.

Tout à coup le bourreau lève son knout, fait un saut en arrière et sa main retombe sur le dos de la victime ; la longue lanière armée de fer a tracé depuis le cou jusqu'aux reins un sillon sanglant, en y découpant une bande pourprée d'où la peau, enlevée, s'est échappée avec le sang. Un effroyable cri se fait entendre, la foule reste muette d'horreur. Le bourreau s'élance encore et, à ce nouveau bond, son fouet impitoyable creuse dans le corps de la victime une plaie béante à travers laquelle, pendant plusieurs minutes, il fouille avec acharnement, et d'où s'élancent dans les airs des lambeaux de chair déchiquetés et une pluie de sang ; ce corps blanc et charmant, rougi alors par le fouet, reste inanimé ; l'exécuteur suspend ses coups, car en les redoublant il ne pourrait plus guère frapper qu'un cadavre.

Chose inouïe ! la pauvre femme, ainsi torturée, ne parvint pas à en mourir. Mais la vie qu'elle avait pu conserver, cette femme délicate et frêle, et qui abandonna plus d'une fois des hommes soumis au même supplice, ne devait plus être pour elle qu'un nouveau martyre. Un usage ou une loi, qu'importe ! voulait que les condamnés pour crime de lèze-majesté eussent les ailes du nez arrachées avant d'être transportés en Sibérie. Madame Lapoukhin, par un raffinement de barba-

rie incroyable, et par une faveur toute spéciale, fut mieux traitée; on lui coupa la langue avant de la jeter elle-même dans la charrette qui la conduisit en Sibérie d'où elle ne revint que sous le règne de Pierre III (1).

Elisabeth, la gracieuse et adorée czarine, sous le règne et par les ordres de laquelle s'accomplit cette monstrueuse exécution, celle que le synode des prêtres russes déclara le chef de la religion grecque, n'en continua pas moins ses débauches et mourut, épuisée par ses excès, dans son lit! Mais n'anticipons point sur les événements.

Cependant il nous est impossible de ne pas comparer en ce moment la conduite de l'impératrice Elisabeth, ordonnant froidement une torture abominable, à celle que tint, dans une autre circonstance, son propre père; lui, le tyran impitoyable, fit couler des flots de sang, mais il eût trouvé peut-être, en plus d'un cas, une excuse ou tout au moins une explication; car enfin Pierre, se posant en civilisateur, avait déclaré une guerre à mort à la barbarie et celle-ci l'eût vaincu, englouti lui-même, s'il ne l'eût prévenue et n'eût fait tous ses efforts pour l'extirper et l'anéantir.

Le czar Pierre voulut un jour épouser une vivandière. Il fallut d'abord trouver une famille à la future impératrice; c'est alors qu'on alla lui chercher en

(1) *Voyage en Sibérie*, par M. l'abbé Chappe d'Auteroche, membre de l'Académie des Sciences de Paris. L'auteur tenait ces détails d'un témoin oculaire! Celle qu'on appela *la grande Catherine*, et qui possédait la manie d'écrire, rédigea à ce sujet un long factum qu'elle envoya aux diverses Cours de l'Europe et notamment à celle de Versailles. Catherine II soupçonnait fort M. de Choiseul, alors ministre, d'avoir inspiré à l'abbé Chappe le récit qu'il nous a laissé et qu'elle s'efforça de contredire et de réfuter. La célèbre Mme Dachkoff parlait même de faire le voyage de France pour aller brûler la cervelle à M. de Choiseul. Nous nous demandons, à propos de certaines impératrices de Russie, comment on aurait pu s'y prendre pour les calomnier!

Lithuanie ou en Pologne ce gentilhomme dont nous avons parlé, un homme obscur, que l'on déclara d'abord grand seigneur d'*origine* et que l'on baptisa ensuite frère de la souveraine.

On sait que le despotisme russe non-seulement compte pour rien les idées et les sentiments, mais qu'il refait encore les faits, qu'il s'attaque même à l'évidence et qu'il triomphe encore : dans ce pays, l'évidence n'a pas plus d'avocat que la justice quand elles gênent toutes deux le pouvoir. Le peuple et les seigneurs, se résignant à assister, comme simples spectateurs, à cette guerre dirigée contre la vérité, en tolèrent le scandale parce que le mensonge du maître, quelque grossier qu'il soit, est toujours une flatterie pour l'esclave. En effet, ces hommes qui supportent tant de choses ne supporteraient pas la tyrannie si le tyran ne feignait de les croire dupes de sa fourberie. La dignité personnelle, abîmée sous un gouvernement absolu, saisit au milieu de son naufrage la première branche venue; l'homme se laisse à la rigueur dédaigner et humilier, mais il ne permet pas qu'on lui dise en propres termes: Je te dédaigne, et je veux t'humilier. D'ailleurs le mensonge est si avilissant que la victime, en forçant le tyran à l'hypocrisie, se sent déjà consolée; dernière illusion du malheur! Et pourtant il la faut respecter pour ne pas accroître la bassesse du serf et la folie du despote.

« Il existait une ancienne coutume d'après laquelle, dans les processions solennelles, le patriarche de Moscou faisait marcher à ses côtés les deux plus grands seigneurs de l'Empire. Au moment du mariage, le czar pontife résolut de choisir pour acolyte, dans le cortége de cérémonie, d'un côté un boyard fameux, et de

l'autre le nouveau beau-frère qu'il venait de se créer, car en Russie la puissance souveraine fait plus que des grands seigneurs; elle suscite des parents à qui n'en avait point; elle traite les familles comme des arbres qu'un jardinier peut élaguer, arracher, ou sur lesquels il peut greffer tout ce qu'il veut. Chez nous le despotisme est plus fort que nature; l'empereur est non-seulement le représentant de Dieu, il est la puissance créatrice elle-même; puissance plus étendue que celle de notre Dieu; car celui-ci ne fait que l'avenir, tandis que l'empereur refait le passé! La loi n'a pas d'effet rétroactif; le caprice du despote en a un.

« Le personnage que Pierre voulait adjoindre au nouveau frère de l'impératrice était le plus grand seigneur de Moscou et, après le czar, le principal personnage de l'empire : il s'appelait le prince Romodanowsky..... Pierre lui fit dire par son premier ministre qu'il eut à se rendre à la cérémonie pour marcher à la procession à côté de l'empereur, honneur que le boyard partagerait avec le nouveau frère de la nouvelle impératrice.

« — C'est bien, répondit le prince, mais de quel côté le czar veut-il que je me place?

« — Mon cher prince, répondit le ministre courtisan, pouvez-vous le demander? le beau-frère de sa majesté ne doit-il pas avoir la droite?

« — Je ne marcherai pas, répond le fier boyard.

« Cette réponse, rapportée au czar, provoque un second message.

« —Tu marcheras, lui fait dire le tyran, un moment démasqué par la colère, tu marcheras ou je te fais pendre!

« — Dites au czar, réplique l'indomptable moscovite

que je le prie de commencer par mon fils unique qui n'a que quinze ans; il se pourrait que cet enfant, après m'avoir vu périr, consentît par peur à marcher à la gauche du souverain; tandis que je suis assez sûr de moi pour ne jamais faire honte au sang des Romodanowski, ni avant ni après l'exécution de mon enfant.

« Le czar, je le dis à sa louange, céda, mais par vengeance contre l'esprit indépendant de l'aristocratie moscovite, il fit de Pétersbourg, non un simple port sur la mer Baltique, mais la ville que nous voyons.

« .... Quoi qu'il en soit, l'orgueil du noble moscovite donne parfaitement l'idée de la singulière combinaison dont est sortie la société russe actuelle, ce composé monstrueux des minuties de Bysance et de la férocité de la horde; cette lutte de l'étiquette du Bas-Empire et des vertus sauvages de l'Asie a produit le prodigieux Etat que l'Europe voit aujourd'hui debout, et dont elle ressentira peut-être demain l'influence sans pouvoir en comprendre les ressorts (1).

Lorsque la guerre de Sept Ans éclata, Elisabeth refusa d'abord d'y prendre part; pour vaincre sa résistance on dut mettre en jeu sa vanité de femme et lui persuader que sa personne et ses mœurs étaient, de la part de Frédéric II, l'objet des railleries les plus outrageantes. Elle signa alors la déclaration de guerre contre la Prusse et cent mille Russes, destinés à combattre les Prussiens, traversèrent la Pologne sans même avoir demandé le passage.

On se rappelle que, pendant cette guerre importante, Frédéric II, malgré les grands talents qu'il sut déployer, ne fut sauvé que par le hasard. Ce fut un -

(1) *La Russie en* 1839, par le marquis de Custine. — Lettre sixième

hasard, en effet, que l'admiration qui conduisit le grand-duc Pierre, l'héritier de la couronne de Russie, à souhaiter pour ainsi dire les victoires de Frédéric. Les généraux Russes n'osaient prendre sur eux de vaincre, à l'occasion, afin de ne pas déplaire à l'héritier reconnu du trône de Russie. Cette guerre, à laquelle les Russes auraient dû, ce semble, rester étrangers, augmenta leur renommée militaire et leur influence politique. Elle eut au contraire de fâcheux résultats pour la Pologne, en fournissant à la Russie le prétexte de détruire l'influence française dans cette république et de violer impunément son territoire par le passage continuel de ses armées.

Bestucheff avait le plus contribué à entraîner l'impératrice dans cette guerre : ce fut le dernier effort de son crédit et ce fut aussi la fin de cette omnipotence qui avait duré dix-sept années. « Peu après le départ de l'armée russe, Elisabeth était tombée dans un état de langueur qui faisait croire que le terme de sa carrière n'était pas éloigné. Le chancelier crut devoir prendre des mesures pour ne pas succomber dans la lutte qui allait s'engager. Le 30 août 1757, les Russes remportèrent un avantage sur les Prussiens ; mais, au lieu d'avancer, ils se replièrent sur la Courlande. Cette retraite, qui étonna l'Europe entière, eut pour cause une lettre écrite au général en chef par Bestucheff qui, en faisant rétrograder l'armée, voulait s'assurer un appui en Russie contre Pierre, ou gagner ce prince dont il connaissait le dévouement aux intérêts de la Prusse ; mais Elisabeth se rétablit, et il résulta de cet événement inattendu une crise d'un autre genre.

« L'impératrice demanda des nouvelles de l'armée ; ayant appris que cette armée, malgré l'avantage qu'elle

avait remporté, était en pleine retraite, elle ordonna des recherches qui firent découvrir le secret de la lettre. Accusé de l'avoir écrite, et en même temps d'avoir voulu changer l'ordre de succession, le chancelier Bestucheff fut arrêté, et transféré l'année suivante, avec sa famille, dans un village qu'il possédait à une distance considérable de la capitale. Logé d'abord dans une cabane de paysan, il lui fut permis ensuite de construire une habitation plus commode qu'il appela la *Maison de l'affliction*. La mort de sa femme vint augmenter ses chagrins; cependant, sa fermeté ne fut point ébranlée, et pour la soutenir d'autant mieux, il s'entoura des secours de la religion.

« Son bannissement dura pendant le règne d'Elisabeth. Pierre III ne se montra pas disposé à lui rendre la liberté; mais Catherine II le rappela le 14 juillet 1762. Il prit de nouveau séance au sénat, obtint une pension de 20,000 roubles, et l'impératrice publia même un ukase pour sa justification. Cette faveur, fondée sur le zèle qu'il avait manifesté pour les intérêts de Catherine du vivant de Pierre et pendant le règne d'Elisabeth, ne put lui rendre ses forces et son ancienne activité ; et il ne prit part à aucune affaire importante (1). »

Le roi de Prusse, malgré toute son habileté, allait peut-être succomber sous le nombre de ses ennemis, lorsqu'Elisabeth mourut, le 29 décembre 1761, après avoir marié le grand-duc Pierre à la princesse *Catherine d'Anhalt-Zerbst* et avoir assisté aux premiers orages d'une union qui devait se terminer par un crime et une usurpation. Elisabeth avait le cœur russe, elle

(1) *Biographie universelle* de Michaud. — Article Bestucheff.

CHAPITRE IV.

Pierre III.

Souvenirs d'Oranienbaum. — L'Empire Russe et ses Prétoriens. — Le grand-duc Pierre. — Son admiration outrée pour les Allemands, pour la Prusse et pour Frédéric II. — Son avénement. — Réaction en faveur des étrangers. — Rappel des exilés de la Sibérie. — Caractère de Pierre III. — Ses qualités, ses réformes, ses bizarreries, ses désordres et ses imprudences. — Sa conduite impolitique. — Réunion à la couronne des richesses du clergé. — Conspiration en partie double. — Catherine prévient son époux. — Les Orloff. — Epouvantable assassinat. — Un Empereur empoisonné, puis étranglé. — Détails hideux. — Mot de Frédéric II.

Il y a environ douze ans, un voyageur français dont nous avons déjà cité les aperçus pleins de sagacité sur la Russie, montait en voiture pour aller visiter en toute hâte Oranienbaum, cette célèbre habitation de Catherine Ire, construite par Mentschikoff. Ce palais avait été jugé trop royal pour un ministre, aussi, avant d'en avoir complété les merveilles, l'ancien favori de Pierre Ier fut-il envoyé en Sibérie. Cela pourrait passer pour une seconde édition de l'histoire du surintendant Fouquet auquel son château de Vaux porta malheur; il a toujours été imprudent de vouloir éclipser le soleil!

Ce palais appartenait alors à la grande-duchesse

influents dans les affaires. Les personnes ont passé, mais leurs physionomies restent gravées sur cet inexorable cristal. On n'enterre pas la vérité avec les morts ; elle triomphe de la peur des princes et de la flatterie des peuples, toujours impuissantes pour étouffer le cri du sang, et elle se fait jour à travers toutes les prisons, même à travers le tombeau, surtout le tombeau des grands, car les sépulcres obscurs réussissent mieux que les mausolées de princes à cacher les crimes dont le souvenir s'attache à la mémoire de l'homme. Si je n'avais pas su que le château de Pierre III était démoli, j'aurais dû le deviner ; mais ce qui m'étonne en voyant le prix qu'on met ici à faire oublier le passé, c'est que l'on y conserve encore quelque chose. Les noms mêmes devraient disparaître avec les murs.

« Il ne suffisait pas de démolir la forteresse, il fallait raser le palais qui n'en était qu'à un quart de lieue ; quiconque vient à Oranienbaum y cherche avec anxiété les vestiges de cette prison où Pierre III a signé de force son abdication volontaire qui devint l'arrêt de sa mort ; car, ayant une fois obtenu de lui ce sacrifice, il fallait l'empêcher de le révoquer (1). »

Quel était donc ce prince infortuné, si diversement jugé, calomnié en tous cas par ses assassins et leur parti ? C'est ce que nous allons essayer de faire connaître.

A la mort d'Elisabeth, le grand-duc Pierre, son neveu, se trouvait désigné pour lui succéder ; mais, depuis quelque temps, ce prince semblait être tombé dans la disgrâce de sa tante ; on assurait même qu'il

(1) *La Russie en* 1839, par le marquis de Custine. — Lettre seizième.

avait été déshérité. Au sein du conseil secret on avait agité la question de le remplacer par son fils et de donner, en attendant, la régence à sa femme. Le trône de Russie resta donc un moment vacant, et chacun faisait des commentaires sur le souverain qu'il plairait aux gardes de donner à l'empire.

A peine Elisabeth eût-elle fermé les yeux que Pierre oublia son indécision et sa faiblesse habituelles; il monta à cheval, se fit voir aux soldats et au peuple qui, avec des acclamations sincères, le saluèrent empereur sous le nom de Pierre III.

La fortune paraît avoir voulu rassembler sur ce prince tous ses dons, puis toutes ses rigueurs. Jeune, d'une figure noble et d'une belle taille, issu du sang de Charles XII et de Pierre I[er], il avait été tout d'abord appelé à choisir entre deux couronnes; pour épouse, il avait obtenu une princesse aussi remarquable par sa beauté que par ses talents. La veille de ses noces, il est atteint de cette maladie impitoyable dont l'empreinte reste à jamais marquée sur les traits qu'elle a défigurés.

Bientôt Catherine ne lui fut plus attachée que par l'ambition et la certitude de partager un trône. S'il faut en croire la plupart des historiens, une autre cause d'éloignement existait entre les deux époux; un défaut de conformation qu'il eût été aisé de faire disparaître, mais auquel il ne connut que beaucoup plus tard un remède, l'empêcha, malgré un amour violent, de consommer le mariage. Catherine ne put d'abord que dissimuler son dépit; mais son mari, excité par ceux qui voulaient l'écarter du trône, se livra à la débauche avec une ardeur indigne de son rang; la princesse, complétement délaissée, supérieure par son esprit au grand-

duc, si différente de caractère, conçut dès lors pour lui un mépris et une aversion insurmontables.

Eloigné du cabinet et du conseil, entouré d'espions, libre seulement de se livrer à ses habitudes dissolues ou bizarres, Pierre essayait de se consoler dans la société d'une maîtresse imprudente ou dans les parades militaires d'Oranienbaum ; admirateur passionné de l'Allemagne, il affichait un dédain profond pour les usages et pour la religion de la nation Russe. Toujours escorté d'une troupe d'étrangers obscurs et corrompus, il passait sa vie à fumer, à s'enivrer, ou à faire l'exercice à la prussienne. Dans son admiration romanesque pour Frédéric avec qui Elisabeth était en guerre, il se vantait d'avoir été *lieutenant* au service de la Prusse ; il ne tarissait pas en éloges sur les belles manœuvres de son héros, singeait ses moindres habitudes, entretenait des relations secrètes avec lui et ne craignait pas de lui dévoiler les plans du cabinet Russe ; il ne prenait pas la peine de déguiser son mépris pour les gardes de l'impératrice et leur comparait avec dédain son régiment de Holsteinois dont il se montrait fier en toute occasion.

En dépit des inconséquences du grand-duc et malgré les déréglements de la grande-duchesse, la mésintelligence n'éclata entre eux que dix ans après leur mariage, c'est-à-dire à l'époque où Catherine devint mère. Ses liaisons avec Soltikoff étant alors devenues publiques, l'impératrice envoya le galant en ambassade pour l'éloigner de la cour ; mais Catherine remplaça l'absent par Stanislas Poniatowski. On a supposé, avec raison, que ce choix avait été approuvé par Elisabeth ; en tout cas, ce fut à sa demande que le charmant Polonais, obligé d'abord de quitter Pétersbourg, y revint comme

ambassadeur; il est facile de voir qu'à cette époque le gouvernement Russe avait déjà une manière toute particulière de comprendre la diplomatie !

Pierre, de son côté, ne se conduisait guère d'une façon plus édifiante; il avait rendu presque publique sa liaison avec mademoiselle de Woronzoff, il fut assez imprudent pour donner à entendre qu'il lui destinait la place de la grande-duchesse, et il annonça hautement l'intention de se séparer de Catherine. Vis-à-vis de l'impératrice, il montrait si peu de réserve que les courtisans, unis aux partisans de la grande-duchesse, ayant encore exagéré ses propos et ses torts, Elisabeth le prit en haine. On alla jusqu'à insinuer à cette femme, timide et défiante, que son neveu était capable d'attenter à ses jours, supposition que la calomnie seule pouvait inventer et que démentait suffisamment le caractère du grand-duc. Cet homme, en effet, malgré ses bizarreries, son originalité, son imprévoyance et sa faiblesse, était incapable de commettre un tel forfait, sa nature était foncièrement bienveillante; bien plus, son malheur fut de n'avoir pas soupçonné les autres du crime dont il devait être victime.

On assure que, malgré tant de causes de division, Pierre et sa femme se rapprochèrent un instant à la prière de l'impératrice qui avait désiré cette réconciliation; une chose certaine, c'est qu'à cette époque les deux époux parurent vivre en bonne intelligence pendant quelques jours. A la mort d'Elisabeth, au moment où les passions auxquelles la cour était en proie pouvaient faire craindre quelque danger sérieux, Pierre se décida subitement à réclamer l'empire et sa résolution le sauva, cette fois du moins.

« Le règne de ce prince, que Rulhière représente

comme en démence et qui, selon les expressions d'un autre historien (Mallet du Pan), *n'a peut être été connu en Europe que par les calomnies de ses assassins*, commença par quelques actions où il entrait de la justice et de la grandeur. Il rappela de la Sibérie tous ces illustres exilés qui avaient fait autrefois la gloire de l'empire russe (1). L'empereur affecta d'oublier les injures qu'il avait reçues comme grand-duc et combla de bienfaits plusieurs de ses ennemis. On lui a justement reproché des écarts impardonnables, des excès dignes de l'ancienne barbarie moscovite qu'on n'aurait pas remarqués du temps de Pierre Ier, mais qui répugnaient aux nouvelles mœurs. Il ne sut pas renfermer dans des bornes convenables son respect pour le roi de Prusse qu'il appelait ordinairement *le roi mon maître*, et lorsque, à peine monté sur le trône, il restitua à ce prince, sans aucune condition, toutes les conquêtes des armes russes, il fit trop bon marché du sang dont elles étaient le prix et des intérêts de l'empire.

« On prétend qu'il roulait une foule de projets propres à bouleverser le système de l'Europe, qu'il voulait faire une alliance des princes de la maison de Holstein contre ceux de la maison de Bourbon, balancer la ligue des puissances du midi, par la fédération de celles du nord, rendre le royaume de Pologne héréditaire, en réformer la constitution et le donner au prince Henri de Prusse. Il est au moins certain qu'il cherchait à recouvrer le Sleswig et les domaines qui, autrefois, avaient fait partie de l'héritage des ducs de Holstein, et que ses prétentions et même ses préparatifs à ce sujet inquiétaient vivement le Danemarck et l'Empire.

(1) Tels que Biren et le maréchal Munich.

« Mais, dit Lévesque, ce ne sont point ces desseins « d'une ambition peu éclairée qui marquent le règne de « Pierre III, c'est le bien que de sages conseils lui ont « fait faire à la Russie et qui doit effacer le souvenir de « ses vices. La crainte des maux qu'ils auraient pu « causer à l'Etat a cessé avec lui, mais les Russes jouissent « encore de ses bienfaits et doivent consacrer le sou- « venir de leur bienfaiteur.

« Il abolit cette horrible *chancellerie secrète* dont le nom seul faisait trembler les citoyens, cette infâme inquisition d'Etat à laquelle un fils pouvait dénoncer son père, une femme son époux, un esclave son maître et qui condamnait les accusés sans les avoir entendus. La question destinée a obtenir la révélation des crimes fut supprimée ainsi qu'une commission établie par l'impératrice Elisabeth pour juger les causes extraordinaires; il fut ordonné que toutes les affaires fussent décidées d'après les lois. Pierre améliora les cours de justice et institua un tribunal chargé de la police générale de l'empire. Il fit des changements considérables dans le militaire; il exerça ses troupes à la tactique prussienne qu'il regardait avec raison comme la meilleure que l'on connût; il introduisit une discipline mieux entendue et abolit pour les soldats les traitements trop inhumains dont on châtiait leurs fautes et pour les officiers les punitions incompatibles avec les sentiments d'honneur nécessaires dans leur état. Il voulait licencier les gardes qui s'étaient rendus les maîtres du trône comme autrefois les strélitz.

« En même temps, il travaillait à relever le commerce et la marine marchande de la Russie, et persuadé que cette partie essentielle de la prospérité d'un Etat ne peut fournir qu'autant qu'elle est libre, il diminua les

entraves qui l'avaient gênée jusqu'alors. Les richesses immenses du clergé lui paraissaient un capital mort qui pouvait être employé plus utilement pour le peuple et particulièrement pour le commerce. Il se proposait de séculariser les biens d'église et de les réunir au domaine de la couronne; les ecclésiastiques devaient être pensionnés désormais, et, pour diminuer le nombre des moines, il eût été défendu aux maisons religieuses de recevoir des novices qui n'auraient pas atteint l'âge de trente ans, projets que sa fin précipitée ne lui laissa pas le temps d'accomplir mais qui furent exécutés par Catherine II. Il tira la noblesse de l'état de contrainte et d'assujettissement où elle était depuis le règne d'Iwan Basilowitz et permit à tous les gentilshommes de son empire de voyager dans les pays étrangers sans avoir besoin, comme auparavant, de demander l'aveu du czar; il leur accorda la faculté de prendre du service chez toutes les puissances qui ne seraient pas en guerre avec la Russie et la liberté illimitée de disposer de leurs biens.

« Il rendit aussi diverses ordonnances favorables au peuple; entre autres celle qui diminuait irrévocablement le prix du sel. Il projetait l'affranchissement des serfs. Enfin, les nombreuses améliorations qui signalèrent son règne de quelques mois annonçaient le continuateur de l'œuvre de Pierre le Grand; et, s'il n'avait pas le génie de son aïeul, il en avait au moins les bonnes intentions » (1).

Malheureusement Pierre III ne fut pas compris; ses fautes, il est vrai, y furent pour beaucoup. Ainsi, dans son désir de faire cesser la guerre qu'Elisabeth avait soutenue avec acharnement contre la Prusse, il donna

(1) Ragon. — *Histoire générale du dix-huitième siècle.*

ordre à son armée de se séparer des Autrichiens, sans avoir même prévenu la cour de Vienne. Il fit immédiatement avec Frédéric II un traité par lequel cette même armée dut se réunir à celle du roi de Prusse et se retourner contre ceux qu'elle venait d'avoir pour alliés. Cet acte profondément impolitique et irréfléchi fut généralement désapprouvé. Cette impression pénible fut effacée, un instant, par l'enthousiasme avec lequel fut accueilli le rappel de ces nombreux proscrits que des intrigues et des persécutions avaient relégués, sous les règnes précédents, au fond de la Sibérie. Pierre excita encore des transports aussi vifs lorsqu'il se rendit en grande pompe au sénat pour y lire les deux déclarations qui émancipaient en quelque sorte la noblesse et supprimaient la *chancellerie privée*. L'exil était la moindre peine infligée par cette terrible commission aux malheureux qu'on lui dénonçait et, grâce à ce tribunal exceptionnel, la Sibérie avait reçu dans ses déserts dix-sept mille individus qui furent rendus à leurs familles. Mais le bon effet produit par ces sages mesures était bien vite oublié quand on apprenait que l'empereur, sans respect pour la religion de sa nouvelle patrie, faisait enlever, sans nécessité, la plupart des images dont les églises étaient encombrées et éloignait de la capitale l'archevêque de Nowogorod qui voulait s'opposer à ce sacrilége. Quant à l'armée, il ne la traitait pas avec plus de ménagement. Il avait cassé la garde noble à qui Elisabeth avait dû le trône et avait remplacé la garde à cheval de la cour par sa garde holstennoise. Il avait nommé généralissime son oncle le duc de Holstein, homme plus que médiocre, et blessait à tout propos l'orgueil des Russes en vantant devant eux les Prussiens. Il portait lui-même l'uniforme de cette nation, et

sollicitait sérieusement de Frédéric II un grade supérieur dans son armée. Après l'avoir fait attendre, le rusé Frédéric lui envoya un brevet de général-major en lui disant que cette faveur était accordée moins au rang qu'au mérite. Pierre, transporté de joie, plaça en grande céremonie le portrait de *son maître* dans son cabinet et donna un grand dîner dans lequel il but, selon son habitude, plus qu'il ne convient à un empereur. Il voulait absolument avoir une entrevue avec ce prince; on croit généralement que la guerre qu'il se proposait de faire au Danemarck, pour soutenir les droits de la maison de Holstein sur le Sleswig, n'était qu'un prétexte pour arriver à ce but.

A cette époque Catherine, de plus en plus délaissée, vivait dans une sorte de retraite à Péterhoff où lui parvenaient tous les renseignements de ses espions. L'empereur ne la vit qu'une fois dans ce cottage; on lui avait appris que sa femme était enceinte, et il voulut s'assurer par lui-même de la réalité de la délation. Mais, quelques heures auparavant, elle était accouchée, et tous les indices avaient disparu. Il la trouva assise sur un canapé et, honteux d'avoir ajouté foi à ce qu'il regardait comme une calomnie, il retourna à Pétersbourg. Néanmoins il ne changea point de conduite à son égard, et s'exprima à son sujet avec si peu de ménagement que cette princesse put croire sérieusement qu'il pourrait recourir à toutes les violences pour se débarrasser d'elle. Il ne fit aucun mystère du projet qu'il avait de partager la couronne avec mademoiselle de Woronzoff et, ne voulant pas avoir pour successeur Paul Petrowitz, ce fils de Catherine qu'il avait publiquement désavoué, il s'avisa de reconnaître ce droit à l'infortuné Ivan VI, qui, pendant le règne d'Elisabeth,

était resté étroitement emprisonné, et que lui, sincèrement, n'était pas plus disposé que sa tante à mettre en liberté. Il alla secrètement le visiter, reçut ses plaintes dont il fut très-touché, promit d'adoucir son sort et, provisoirement, le fit transférer dans une autre prison, plus éloignée et plus étroite.

Cette démarche inquiéta sérieusement Catherine, instruite des moindres détails de la conduite de son époux. Elle fit alors répandre le bruit que la prison préparée pour Ivan l'était en réalité pour elle-même. Depuis longtemps, d'ailleurs, elle avait eu l'art de se faire plaindre comme la victime de la jalouse tyrannie du czar; élevée dans les usages de l'Allemagne, elle avait su flatter la barbarie moscovite. Ennemie de la superstition et imbue des doctrines des philosophes, elle n'hésitait pas à s'astreindre aux pratiques les plus minutieuses de l'Eglise grecque. Elle attirait ainsi peu à peu à son parti les familiers même de l'empereur. Après l'entrevue de Pierre et d'Ivan, elle se décida à porter promptement le coup qu'elle méditait, assurée comme elle l'était de la coopération d'une foule d'hommes puissants dans le sénat, dans l'armée, et de celle même de plusieurs ambassadeurs étrangers.

La conjuration allait éclater, bien peu de gens l'ignoraient à Pétersbourg. Pierre, lui seul, ne savait rien ou refusait de croire à ces bruits. A l'étranger, cependant, on en était informé; Frédéric II s'empressa d'avertir un allié, un ami qu'il avait tant d'intérêt à conserver. L'aveugle prince répondit au roi de Prusse :

« . . . . A l'égard de l'intérêt que vous prenez à « ma conservation, je vous prie de ne point vous en inquiéter. Les soldats m'appellent leur père; ils disent « qu'ils aiment mieux être gouvernés par un homme que

« par une femme. Je me promène seul dans les rues
« de Pétersbourg; si quelqu'un me voulait du mal,
« il y a longtemps qu'il l'aurait exécuté; mais je fais
« du bien à tout le monde, et je me confie unique-
« ment à la garde de Dieu; avec cela je n'ai rien à
« craindre. »

Cependant Catherine avait tout préparé pour cette révolution dont les principaux instruments furent : son amant alors en titre, Grégoire Orloff, dont les frères servaient dans les gardes, gagnés à l'avance; la princesse D'achkoff, jeune et hardie intrigante de dix-neuf ans; le comte Panin, gouverneur du prince Paul; l'hetman des Cosaques de la petite Russie, Cyrille Razumoffski; Wolkonski, major-général des gardes, et l'archevêque de Nowogorod.

Pierre devait se rendre à Revel d'où sa flotte devait le transporter en Poméranie pour y joindre son armée prête à entrer en campagne contre le Danemarck. Déjà il avait envoyé l'ordre du départ à une grande partie des troupes, même aux régiments de la garde, et ceux-ci, apprenant qu'il leur faudrait quitter bientôt la capitale où ils s'étaient habitués à séjourner, n'en avaient été que plus disposés à embrasser le parti de Catherine. Il voulait auparavant célébrer la Saint-Pierre, fête de sa capitale et la sienne, et c'est à la suite de cette solennité que l'imperatrice devait être arrêtée. Elle le prévint.

S'échappant tout à coup de Péterhoff dans la nuit du 8 juillet 1762, elle court à Pétersbourg et se rend au quartier des gardes d'Ismaïloff.

— Mes amis, s'écrie-t-elle, le czar, cette nuit même, a donné l'ordre de me tuer, moi et mon fils; nous venons nous jeter entre vos bras.

de défense; que, si on n'ose marcher contre les rebelles, il faut au moins chercher un refuge plus certain; qu'on le trouvera dans Cronstadt, avec une flotte nombreuse, une garnison encore fidèle, et que de là il sera possible de réduire Pétersbourg révolté.

Vain espoir, conseils impuissants! Quelques heures après, Catherine est reconnue même à Cronstadt: Pierre se présente en vue des forts, les canons sont braqués sur le rivage contre ses yachts. Son aide-de-camp Gondowitz lui crie:

— Prince, sautez à terre; on n'osera faire feu, et Cronstadt est encore à vous.

Mais Pierre, éperdu, recule, et ordonne qu'on s'éloigne à force de rames.

Reste un dernier parti, joindre l'escadre stationnée à Revel, passer sur un de ses vaisseaux en Poméranie pour s'y réfugier ou en revenir à la tête de l'armée; mais les femmes et les courtisans se sont écriés d'une commune voix:

— Les rameurs n'auront point assez de force pour gagner Revel!

— Eh bien! répond l'intrépide Munich, nous ramerons tous avec eux!

Le czar, sans écouter les supplications du vieux maréchal, se fait conduire loin de là, flotte au hazard sur la Newa, revient à Péterhoff, puis à Oranienbaum. Là, ses Holsteinois fidèles l'accueillent avec transport, l'assurent de leur dévouement, et implorent à ses genoux la grâce d'aller se faire tuer pour lui. Au lieu de tenter la chance d'un combat, il écrit à l'impératrice une lettre honteuse, implore sa merci, offre de renoncer au trône et ne demande qu'une pension avec la permission de se retirer dans le Holstein en compa-

gnie de mademoiselle de Woronzoff, pour y vivre ignoré.

Le message fut transmis par le chambellan Ismaïloff, que le czar croyait dévoué à sa personne; mais le traître revint dire au prince que Catherine consentait à tout, qu'elle était même disposée à partager encore le trône avec lui, mais qu'il ferait bien de quitter ses troupes et de se rendre près d'elle au plus vite. L'accueil qu'on lui promet à ce prix sera favorable, tandis que, s'il tarde, on ne peut répondre de sa vie.

Dans son aveugle confiance, Pierre se livre seul, sans défense. A peine arrivé dans le palais où était l'impératrice, il est dépouillé de ses ordres, de ses habits, et abandonné presque nu sur un escalier, aux outrages de la soldatesque. On lui fait signer son abdication et on le transporte secrètement dans la maison de campagne de l'hetman Razumoffski, où son sort devait se décider. Voici comment Rulhière raconte la catastrophe arrivée à Ropscha :

« Les soldats étaient étonnés de ce qu'ils avaient fait; ils ne concevaient pas par quel enchantement on les avait conduits jusqu'à détrôner le petit-fils de Pierre le Grand pour donner sa couronne à une Allemande. La plupart, sans projet et sans idée, avaient été entraînés par le mouvement des autres, et chacun, rentré dans sa bassesse, après que le plaisir de disposer d'une couronne fut évanoui, ne sentit plus que des remords. Les matelots, qu'on n'avait pas intéressés dans le soulèvement, reprochaient publiquement aux gardes, dans les cabarets, d'avoir vendu leur empereur pour de la bière. La pitié qui justifie même les plus grands criminels, se faisait entendre dans tous les cœurs. Une nuit, une troupe de soldats attachés à l'impératrice s'ameuta

par une vaine crainte disant : « que leur mère était en danger. » Il fallut la réveiller pour qu'ils la vissent. La nuit suivante, nouvelle émeute plus dangereuse. Tant que la vie de l'empereur laissait un prétexte aux inquiétudes, on pensa qu'on n'aurait point de tranquillité.

« Un des comtes Orlof, car dès le premier jour ce titre leur fut donné, ce même soldat, surnommé le balafré, qui avait soustrait le billet de la princesse d'Aschekof, et un nommé Téplof, parvenu des plus bas emplois par un art singulier de perdre ses rivaux, furent ensemble chez ce ce malheureux prince; ils lui annoncèrent, en entrant, qu'ils étaient venus dîner avec lui, et, selon l'usage des Russes, on apporta avant le repas des verres d'eau-de-vie. Celui que but l'empereur était un verre de poison. Soit qu'ils eussent hâte de rapporter leur nouvelle, soit que l'horreur même de leur action la leur fît précipiter, ils voulurent un moment après lui verser un second verre. Déjà ses entrailles brûlaient et l'atrocité de leurs physionomies les lui rendant suspects, il refusa ce verre; ils mirent de la violence à le lui faire prendre et lui à les repousser. Dans ce terrible débat, pour étouffer des cris qui commençaient à se faire entendre de loin, ils se précipitèrent sur lui, le saisirent à la gorge et le renversèrent; mais comme il se défendait avec toutes les forces que donne le dernier désespoir et qu'ils évitaient de lui porter aucune blessure, réduits à craindre pour eux-mêmes, ils appelèrent à leur secours deux officiers chargés de sa garde qui, à ce moment, se tenaient au dehors à la porte de sa prison. C'était le plus jeune des princes Baratinski et un nommé Potemkin, âgé de dix-sept ans. Ils avaient montré tant de zèle dans la conspiration que, malgré leur

extrême jeunesse, on les avait chargés de sa garde. Ils accoururent, et trois de ses meurtriers ayant noué et serré une serviette autour du cou de ce malheureux empereur, tandis qu'Orlof de ses deux genoux lui pressait la poitrine et le tenait étouffé, ils achevèrent de l'étrangler, et il demeura sans vie entre leurs mains.

« On ne sait pas avec certitude quelle part l'impératrice eut à cet événement, mais, ce qu'on peut assurer, c'est que, le jour même qu'il se passa, cette princesse commençant son dîner avec beaucoup de gaîté, on vit entrer ce même Orlof échevelé, couvert de sueur et de poussière, ses habits déchirés, sa physionomie agitée, pleine d'horreur et de précipitation. En entrant, ses yeux étincelants et troublés cherchèrent les yeux de l'impératrice. Elle se leva en silence, passa dans un cabinet où il la suivit ; et quelques instants après elle fit appeler le comte Panin, déjà nommé son ministre : elle lui apprit que l'empereur était mort. Panin conseilla de laisser passer une nuit, et de répandre la nouvelle le lendemain comme si on l'avait reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été agréé, l'impératrice rentra avec le même visage et continua son dîner avec la même gaîté. Le lendemain, quand on eut répandu que Pierre était mort d'une colique hémorroïdale, elle parut baignée de pleurs et publia sa douleur par un édit » (1).

Le corps du malheureux, encore tout empreint des coups de ses meurtriers et des traces du poison, fut exposé à Pétersbourg aux yeux du public que cet effronté mensonge ne trompa point, mais que la terreur réduisit au silence.

C'est ainsi que, depuis Pierre le Grand, dans une

(1) Rulhière. — *Histoire de la Pologne.*

succession de cinq à six souverains, en moins de (
rante ans, on vit une troupe de prétoriens donne
ôter plusieurs fois la couronne et disposer de la vi
de la liberté de leurs princes.

Le roi de Prusse, Frédéric II, causant un jour
M. de Ségur, envoyé comme ambassadeur de Frai
Pétersbourg et de passage à Berlin, disait pour exc
l'impératrice : « Catherine ne pouvait encore rien
« duire ; elle s'est jetée dans les bras de ceux qui
« laient la sauver. Leur conjuration était folle et
« ourdie ; le manque de courage de Pierre III, ma
« les conseils du brave Munich, l'a perdu ; *il s'est l*
« *détrôner comme un enfant qu'on envoie*
« *cher* » (1).

Le mot est juste ; mais quelle oraison funèbre c
part d'un ami !

(1) *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. le comte de Ségur, 5e é
p. 415. 1825.

CHAPITRE VI.

Catherine II.

Épisode de la conspiration contre Pierre III. — L'Impératrice s'enfuit de Péterhoff en charrette. — Portrait de Catherine II. — Recrudescence de Favoris. — Poniatowski. — Agrandissement de la Russie. — Enlèvement de Poniatowski. — Premier partage de la Pologne.

Dans la nuit du 8 au 9 juillet 1762, une agitation inaccoutumée régnait au château de Péterhoff; des lumières allaient et venaient aux fenêtres du rez-de-chaussée; soudain tout s'éteignit et deux femmes, sortant par la grille qui fait face à la route de Pétersbourg, montèrent précipitamment dans une sorte de charrette qui attendait là; les chevaux, lancés au galop par le moujick qui les conduisait, emportèrent aussitôt la voiture qui vola rapidement sur cette route assez riante, bordée de chaque côté par d'élégantes maisons de plaisance, et par de beaux jardins habités dans la belle saison par la noblesse.

Les deux femmes, enveloppées avec soin dans leurs pelisses, car les nuits d'été sont froides en Russie, n'avaient pas encore échangé une parole, les cahots de la charrette du paysan ne leur en donnaient guère les moyens.

Tout à coup l'une des femmes cria au moujick d'arrêter.

— Ma chère Daschkoff, dit-elle, écoutez! N'est-ce pas le galop de plusieurs chevaux?

La jeune femme, ainsi interpellée, prêta l'oreille.

— Votre Majesté se trompe, répondit-elle, mais nos amis ne peuvent tarder à nous joindre maintenant.

La voiture repartit comme un trait et, pendant quelque temps encore, on n'entendit que le bruit de ses roues sur le chemin désert.

Mais bientôt des lueurs, incertaines d'abord, puis plus brillantes, étincelèrent au loin, on entendit même distinctement un bruit retentissant, semblable à celui d'une troupe de cavalerie en marche et le cliquetis des fourreaux de sabre se choquant contre les étriers.

En cet instant le moujick parut hésiter; ne sachant trop quels étaient ceux qu'il allait rencontrer, il ralentit considérablement l'allure de ses chevaux et regarda derrière lui avec un œil inquiet.

Les lumières se rapprochaient de plus en plus et déjà on pouvait distinguer une avant-garde de cavaliers dont la moitié au moins portaient des torches.

— Daschkoff, s'écria celle de ces femmes à laquelle avait été donné le titre de Majesté, voyez, ma chère, ces cavaliers, ces flambeaux! Ah! j'en suis sûre, c'est Orloff, et nous sommes sauvées!

Le paysan, ne comprenant plus rien à la bizarrerie de cet incident, s'apprêtait à tourner à gauche et à se jeter à travers champ au risque de verser avec les deux femmes; il fut arrêté par cette même voix impérieuse qui lui cria :

— Va donc, misérable insensé, va donc, tu portes Catherine et sa couronne!

A cette réminiscence du mot d'un homme célèbre

de l'antiquité, qu'il ne comprit pas, mais qui, par bonheur, était doublée d'un nom déjà populaire en Russie, le moujick ôta son bonnet, se courba respectueusement, et, sans parler, se mit à fouetter et à actionner ses chevaux de telle sorte qu'en un clin d'œil il eût joint la cavalcade dont les rangs s'ouvrirent aussitôt pour laisser passer la voiture.

— Je ne me trompais pas, dit Catherine, ce sont mes Préobajinski !

Un cavalier de haute taille s'approcha vivement. Les deux femmes écartèrent leurs pelisses, on put voir leurs traits à la lueur des torches.

— Vive l'impératrice ! cria le cavalier d'une voix formidable en agitant son arbre.

— Vive l'impératrice ! répéta l'escorte avec enthousiasme.

— Bien, Grégoire ! très-bien ! j'avais compté sur vous ; maintenant, au palais, à Pétersbourg !

Et cette cavalerie dévouée, faisant volte-face et se rangeant autour de la charrette qu'elle environnait d'un rempart vivant, repartit soudain, entraînant au milieu d'elle la souveraine de son choix, celle qu'un instant de retard eût peut-être à tout jamais perdue. On sait le reste.

C'est ainsi que Catherine, avertie du danger qu'elle courait à Péterhoff, le conjura par sa décision : elle n'hésita pas à faire une partie du chemin sur la charrette d'un paysan, pour paraître à Pétersbourg où tout se préparait pour la proclamer souveraine. Il était temps ; certes, Catherine avait de belles chances de réussite ; au milieu des mœurs galantes et voluptueuses de la cour, la pensée de conspirer pour une jeune et charmante princesse donnait au complot un caractère

romanesque qui en atténuait l'odieux et qui devait séduire la jeune noblesse. Mais toujours est-il que la position des principaux chefs de la conspiration était, la veille, très-compromise : le gouvernement de Pierre III avait découvert plusieurs des menées qui se préparaient, l'un des conjurés avait même été emprisonné; il fallait donc jouer le tout pour le tout et payer d'audace. Catherine se décida en un instant, et sa résolution, en lui sauvant la vie, lui valut un empire.

Un écrivain qui a obtenu autant de succès dans les lettres que dans la diplomatie, M. le comte de Ségur, accrédité auprès de Catherine II comme ambassadeur par le cabinet de Versailles, a tracé de cette princesse un portrait que nous croyons devoir reproduire; n'oublions pas toutefois que M. de Ségur, ancien courtisan de Catherine, avait de bonnes raisons sans doute pour glisser sur ce qu'on pourrait appeler, sans crainte de se compromettre, les imperfections de son modèle. C'est ce même diplomate, poëte délicat, qui, sur la prière de l'impératrice, fit l'épitaphe de la levrette Zémire que Catherine aimait beaucoup et avait eu le malheur de perdre.

« Le génie de Catherine était vaste, son esprit fin; on voyait en elle un mélange étonnant des qualités qu'on trouve le plus rarement réunies. Trop sensible aux plaisirs, et cependant assidue au travail, elle était naturelle dans sa vie privée, dissimulée dans sa politique. Son ambition ne connaissait point de bornes; mais elle la dirigeait avec prudence.

« Constante, non dans ses passions mais dans ses amitiés, elle s'était fait en administration et en politique des principes fixes : jamais elle n'abandonna ni un ami ni un projet.

« Majestueuse en public, bonne et même familière en société, sa gravité conservait de l'enjouement, sa gaîté de la décence. Avec une âme élevée, elle ne montrait qu'une imagination médiocre; sa conversation même ne paraissait pas brillante, hors les cas très-rares où elle se laissait aller à parler d'histoire et de politique; alors, son caractère donnait de l'éclat à ses paroles, c'était une reine imposante et une particulière aimable.

« La majesté de son front et le port de sa tête, ainsi que la fierté de son regard et la dignité de son maintien paraissaient grandir sa taille naturellement peu élevée. Elle avait le nez aquilin, la bouche gracieuse, des yeux bleus et des sourcils noirs; un regard très-doux quand elle voulait, et un sourire attrayant.

« Pour déguiser l'embonpoint que l'âge, qui efface toutes les grâces, avait amené, elle portait une robe ample avec de larges manches, habillement presque semblable à l'ancien habit moscovite; la blancheur et l'éclat de son teint furent les attraits qu'elle conserva le plus longtemps.

« Trop entrainée par d'autres penchants, elle avait au moins la vertu de la sobriété, et quelques voyageurs satiriques ont commis une grossière erreur en disant qu'elle buvait beaucoup de vin; ils ignoraient qu'habituellement la liqueur vermeille qui remplissait son verre n'était que de l'eau de groseilles.

« Cette princesse ne soupait jamais; elle se levait à six heures du matin et faisait elle-même son feu. Elle travaillait d'abord avec son lieutenant de police et ensuite avec ses ministres.

« Rarement à sa table, servie comme celle d'un particulier, on voyait plus de huit convives. Là, comme

aux dîners de Frédéric, l'étiquette était proscrite et la liberté permise.

« Philosophe par opinion, elle se montrait religieuse par politique. Jamais personne ne sut avec une aussi inconcevable facilité passer des plaisirs aux affaires ; jamais on ne la vit entraînée par les uns au delà de sa volonté ou de ses intérêts, ni absorbée par les autres au point d'en devenir moins aimable. Dictant elle-même à ses ministres les dépêches les plus importantes, ils ne furent réellement que ses secrétaires, et son conseil n'était éclairé et dirigé que par elle » (1).

Catherine, pour inaugurer son règne, alla se faire sacrer à Moscou, puis s'occupa d'abord de combler le vide laissé dans ses armées et dans ses finances par la guerre de Sept-Ans. Elle surveilla l'administration, encouragea le commerce et adoucit la rigueur de la confiscation des biens du clergé. Après avoir réprimé une émeute des soldats aux gardes qui voulaient proclamer empereur le jeune Paul, fils de Pierre III, elle commença à appliquer cette politique de bascule qu'elle continua pendant tout le cours de son règne. Se ménageant avec habileté entre les principales puissances de l'Europe, elle témoignait, malgré elle, une prédilection particulière à l'Angleterre sans pouvoir se résoudre à se déclarer contre la France. Elle observait, elle attendait, et, comédienne déjà consommée, elle s'accoutumait à remplir cet emploi de *grande coquette* dont Munich prétendait qu'elle s'était réservé le monopole vis-à-vis des princes étrangers.

Cependant elle se gardait bien de perdre de vue le double projet que son ambition couvait depuis son avé-

(1) *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. le comte de Ségur, t. Ier.

nement au trône, à savoir : l'agrandissement de la Russie vers l'orient et le démembrement de la Pologne. Le but principal de l'impératrice était, dès cette époque, évidemment, la destruction de la puissance Ottomane et le rétablissement de l'empire Grec; voilà ce que lui conseillaient tous les échos de la flatterie qui lui prédisaient le rapide et facile succès de cette entreprise colossale.

Le vieux Munich, réconcilié avec l'usurpation, et Bestucheff, rappelé de son exil, l'entretenaient de ces projets gigantesques trop conformes à ses propres inspirations. Elle fit l'essai de sa puissance sur le duché de Courlande. Elle fit entrer dans ce pays une armée qui y ramena Biren et le fit élire pour la seconde fois, grâce à sa protection irrésistible; força le roi de Pologne, Auguste, à rappeler de Mittau son fils, le duc Charles de Saxe, et à donner l'investiture à l'ancien favori d'Anne Ivanowna, de sanglante mémoire.

Bientôt les circonstances lui devinrent favorables pour accomplir la promesse qu'elle avait faite à Poniatowski de le faire roi de Pologne. Auguste mourut et le primat Lubienski prit en main le gouvernement de ses États. Les troupes russes s'étaient habituées à passer, sans autorisation aucune, à travers ce pays dès lors inféodé à la Russie et qui s'affaissait insensiblement sous le joug étranger. Dans la diète convoquée pour remplir le trône, le primat s'exprimait ainsi : « Le royaume, « n'ayant ni forteresses bien munies, ni garnisons nom- « breuses et bien pourvues, ni frontières à l'abri de « l'insulte, ni armée pour sa défense, était semblable « à une maison ouverte, à une habitation sans pos- « sesseur et prête à s'écrouler sur ses fondements « ébranlés. »

Catherine, pour faire couronner Poniatowski, son ancien amant, dont elle espérait un dévouement absolu, avait compté sur la corruption. Elle épuisa ses finances pour arriver à son but. Le roi de Prusse n'hésita pas à conclure avec elle un traité d'alliance défensive où tous deux s'engageaient, par un article secret, à empêcher le royaume de Pologne de devenir héréditaire et à restreindre l'éligibilité à un Piast ou seigneur polonais : Frédéric II trouvait son intérêt à entretenir l'anarchie de cet Etat. C'est alors que le jeune comte Olinski se mit sur les rangs et fit le voyage de Pétersbourg pour tenter la conquête de l'impératrice et détruire, s'il pouvait, par une impression plus récente, le souvenir et l'ascendant de Stanislas Poniatowski. Mais il échoua, et le cœur de l'impératrice, ainsi que le royaume, lui échappèrent. L'élu de Catherine devait l'emporter, il avait d'ailleurs appelé une armée russe pour appuyer ses prétentions. Sous prétexte d'assurer la liberté des votes, les troupes de Catherine remplirent la salle des sénateurs, celle des nonces; tout le château de la République, siége de la diète, en fut inondé. Le nonce Mokranowski osa protester contre la présence de la force armée et manqua être massacré. Un grand nombre de sénateurs et de nonces s'étaient abstenus de paraître à cette assemblée ouverte sous les baïonnettes russes. Malgré le manifeste qui, conformément aux lois fondamentales du royaume, déclarait nulle l'élection faite en présence d'une armée étrangère, en depit de l'opposition du gouvernement Ottoman, Poniatowski fut proclamé roi.

Ce fut une singulière destinée que celle de cet homme. Il avait succédé, dans la faveur de Catherine, à ce jeune chambellan, le comte Soltikoff, qui était par-

venu, du vivant de Pierre III, à attirer sur lui l'attention de l'épouse délaissée; on se rappelle que pendant cette intimité naquit Paul qui monta sur le trône à la mort de sa mère. Mais, soit disgrâce, soit faveur, Soltikoff, chargé successivement de plusieurs ambassades, fut obligé de vivre dans les cours étrangères, et l'absence contribua probablement à l'effacer dans le cœur de Catherine. Poniatowski, qui devait avoir à son tour, pour successeur, le jeune officier des gardes, Grégoire Orloff, inconnu à la cour jusqu'à l'époque de la catastrophe d'Oranienbaum, fut mieux partagé que son prédécesseur, au point de vue des grandeurs. Mais de combien d'humiliations et d'amertumes cette prospérité factice et passagère ne devait-elle pas être suivie? M. de Ségur, qui connut l'ancien favori de Catherine, nous a laissé sur lui de curieux détails :

« Poniatowski, père de Stanislas, était un noble Lithuanien; d'abord il suivit avec éclat les drapeaux du fameux roi de Suède, Charles XII. Après la mort de ce monarque, s'étant réconcilié avec le roi Auguste, il le servit avec la même fidélité qu'il avait précédemment montrée au héros suédois.

« La mère de Stanislas était une princesse Czatorinska, dont l'origine illustre remontait aux Jagellons. Cette noble polonaise, fière, romanesque et superstitieuse, ayant fait tirer l'horoscope de son fils par un Italien dont le charlatanisme passait à ses yeux pour une science profonde, l'astrologue lui prédit qu'un jour cet enfant parviendrait au trône.

« Dès lors, elle éleva son fils pour le rôle brillant qui lui était promis, fit passer sa conviction dans son jeune esprit, exalta son imagination, et s'efforça de lui donner le talent et les vertus nécessaires au monarque

d'un pays libre, qui devait à la fois se montrer, suivant les circonstances, sévère et conciliant, majestueux et populaire, orateur et guerrier; mais la nature ne seconda qu'en partie les vues de l'héroïne polonaise.

« Poniatowski prit facilement et même théâtralement le maintien, la marche, le ton, la dignité d'un prince; les progrès de son instruction furent rapides; il apprit promptement sept langues qu'il parlait avec une égale facilité; il se distingua de tous ses compagnons par son adresse dans les exercices militaires. De bonne heure on remarqua en lui une éloquence naturelle, mais une éloquence plus touchante que forte et plus élégante qu'énergique.

« La sévérité de sa mère ne pouvait vaincre ses penchants; elle voulait qu'il ne s'occupât que de politique, il était sans cesse entraîné par le plus vif amour pour les arts, pour les lettres, et surtout pour la poésie.

« Son père espérait en faire un sage austère et un homme d'Etat, il ne devint qu'un littérateur instruit, un courtisan spirituel, un orateur agréable, et un brillant chevalier.

« Il s'élevait au-dessus de presque tous ses compatriotes par la beauté de sa figure, la noblesse de sa taille, l'élégance de ses formes, et la grâce de son esprit. Lorsque je le vis, il avait encore conservé une partie de sa beauté, une taille majestueuse, une figure remplie de finesse et de douceur, un son de voix qui allait à l'âme, et le sourire le plus attrayant.

« Aimant à voyager comme la plupart de ses compatriotes, il parcourut l'Allemagne et séjourna longtemps en France. L'urbanité de ses manières, la culture soignée de son esprit, son amour pour les lettres et pour les arts, le firent également bien accueillir par les

princes, par les personnes de la plus brillante société, par les poëtes, par les savants et par les artistes.

« Comme il aimait beaucoup tous les plaisirs et ne possédait qu'une fortune médiocre, il contracta des dettes à Paris, et ses créanciers le firent mettre en prison; il dut sa liberté à la générosité de la femme du chef opulent d'nne manufacture de glaces.

« C'était madame Geoffrin qui devint depuis célèbre sans autre moyen qu'une bonne table, un noble caractère, un esprit naturel très-piquant, caché sous une enveloppe simple et modeste, et avec des liaisons intimes avec tout ce que la cour et la ville contenaient de personnages distingués. Sa maison était le rendez-vous où se réunissaient les Français et les étrangers les plus considérables par leur rang ou par leur réputation. Ils venaient y recevoir des leçons de goût, et entendre des vérités utiles dites avec une franchise très-originale.

« La bienfaitrice du comte Poniatowski fut, quelques années après, fort étonnée d'entendre que le captif qu'elle avait retiré de prison était devenu roi; Stanislas, pour acquitter la dette de Poniatowski, lui témoigna la plus vive reconnaissance; entretint avec elle une correspondance habituelle, l'invita à venir le voir en Pologne, et l'accueillit avec la tendresse qu'il aurait pu montrer à une mère ou à une amie » (1).

Tel est l'homme que Catherine appela au trône de Pologne, par cette seule raison qu'elle le savait faible, sans caractère, et persuadée que l'opposition même, élevée contre lui par ses compatriotes, lui garantissait, dans l'avenir, des troubles sans cesse renaissants au sein de la Pologne. Le prince Repnin, l'ambassadeur

(1) *Mémoires*, etc., par M. le comte de Ségur, t. 1er.

ou plutôt le dictateur russe de la république Polonaise, avait tout conduit !

Mais si Poniatowski savait plaire, il ne savait pas commander. Bientôt des troubles religieux éclatèrent; on éloigna des diètes les *dissidents* (1) qui, réclamant leurs droits de suffrage garantis par le traité d'Oliva, se jetèrent aux genoux de Catherine II, dont le roi de Pologne n'était, pour eux, que le lieutenant couronné. Une diète est convoquée, elle s'ouvre de la façon la plus orageuse. Les ministres d'Angleterre et de Prusse écrivent et agissent en faveur des *dissidents*. Le roi paraissait incliner de leur côté. Les évêques catholiques et leurs adhérents s'en aperçurent et l'accusèrent de trahison et de complicité avec les ennemis de l'Etat.

« L'approche d'une armée russe, qui parut sous les murs de Varsovie, donna des forces à cette accusation; elle exaspéra les esprits, les catholiques prirent les armes, et se formèrent en confédération sous l'étendard de la Vierge. Le douzième siècle et les sanglantes querelles des Albigeois semblaient renaître. La croix brillait sur les habits des confédérés.

« Quatre de leurs chefs firent serment d'enlever ou de tuer Stanislas. A la tête de quarante dragons déguisés en paysans, ils osèrent tenter cette téméraire entreprise, et leur audace réussit. Au milieu de la nuit, embusqués

(1) Toujours intéressée à l'anarchie de la Pologne, Catherine accueillit avec empressement les plaintes portées contre un roi qu'elle avait élevé pour être sa créature et qui osait, sous une autre influence, essayer de l'indépendance et de la souveraineté. Elle devait donc appuyer les *dissidents*. On appelait ainsi les Grecs non unis, les Ariens, les Protestants luthériens et calvinistes, tous ceux, en un mot, qui ne professaient pas la religion catholique, et qui, exclus des diètes électorales et des dignités de l'État, poussés à bout par la persécution, implorèrent, les uns, l'intercession de la Russie, les autres, celle des cours de Berlin, de Stockolm, de Londres et de Copenhague.

dans une rue de Varsovie, ils attendirent, attaquèrent la voiture du roi et dispersèrent son escorte.

« Ce prince voulait se sauver, mais les conjurés le saisirent, l'un deux lui tira un coup de pistolet dont la flamme brûla ses cheveux, un autre lui fit d'un coup de sabre une profonde blessure sur la tête et tous, l'ayant porté sur son cheval, l'entraînèrent rapidement hors la capitale.

« Le temps était orageux et l'obscurité profonde, ils s'égarèrent au point qu'après plusieurs heures de marche, ils s'aperçurent, aux premiers rayons du jour, qu'ils étaient revenus sur Varsovie; la frayeur les saisit, ils s'enfuirent.

« Un seul, nommé Kosinski, resta près de Stanislas; tous deux se trouvaient à pied, leur chevaux étant accablés de lassitude; voyant alors le visage du monarque inondé de sang, la pitié entra dans le cœur de ce conjuré. Le roi s'en aperçut, profita de son émotion avec une grande présence d'esprit et avec cette touchante éloquence qui était une de ses brillantes qualités; il lui reprocha doucement son attentat, lui prouva victorieusement qu'on ne saurait être lié par un serment coupable, le conjura de réparer son crime par un grand et noble service, enfin il attendrit et fléchit ce fougueux caractère.

« Cependant Kosinski lui dit : Je me sens disposé à vous sauver la vie, mais si je cède à ce sentiment, si je vous ramène à Varsovie, ma mort ne sera-t-elle pas le châtiment de ma faiblesse! Le roi lui jura sur son honneur qu'il le garantirait de tout péril, et son assassin, tombant à ses pieds, s'abandonna totalement à sa magnanimité.

« Stanislas écrivit au gouvernement de Varsovie qui

bientôt lui envoya des gardes; sous leur escorte il fut reconduit à son palais. Kosinski obtint sa grâce et s'exila en Italie, où il jouit le reste de ses jours d'une pension annuelle que Stanislas lui avait assurée » (1).

Stanislas, à cause des périls qu'il avait courus, recouvra un semblant de popularité; son courage, sa délivrance miraculeuse, répandaient sur sa personne une sorte d'intérêt romanesque. Mais l'énergie héroïque dont il aurait eu besoin pour résister aux trois puissances qui convoitaient la Pologne, lui manquait entièrement. Il eût fallu, pour sauver ce trône si fortement ébranlé, un héros taillé sur les proportions des temps antiques, et Stanislas-Auguste était un simple paladin, brillant il est vrai, des épopées chevaleresques.

En 1773 s'accomplissait le premier partage de la Pologne! La Russie garda pour elle les provinces dont elle forma les gouvernements de Polotsk et de Mohilow, et Catherine se réserva l'influence exclusive sur la Pologne avec la garantie de la Constitution polonaise et de ce qui restait à la République de son ancien territoire. Stanislas ne régna plus que sur un pays démembré, et il ne conserva que la décoration d'un roi. Flétri du surnom d'Augustule par ses propres sujets, il dut obéir aux ordres que lui dictait son ancienne maîtresse, devenue sa souveraine, et perdit avec le prestige qui fait les princes indépendants la considération qui rend les hommes de cœur invulnérables.

(1) *Mémoires*, etc., par M. le comte de Ségur, t. 1er.

CHAPITRE VII.

Mort d'Ivan. Son cachot. Les victimes, en Russie, n'ont pas de tombeau. — Complots et vengeances secrètes. — Catherine le Grand, législateur. — Convocation à Moscou des députés de toutes les provinces et peuplades de l'Empire. — Application du régime parlementaire aux sauvages. — Le paysan du Danube. — Scène de haute comédie. — Les jetons de présence. — Tentative d'assassinat contre Catherine II. — Cinna ou la clémence d'Auguste. — Affaires de Pologne. — Violences de Repnin. — Quatre grands de Pologne sont transportés en Sibérie. — Catherine favorise les incursions et les brigandages des Cosaques Zaporogues. — Guerre avec la Turquie. — Occupation de la Moldavie et de la Valachie. — Création d'une banque. — Les Orloff. — Projets de conquête. On songe sérieusement à prendre Constantinople. — Bataille navale de Tchesmé. Un brulôt russe incendie la flotte Turque. — L'Amiral Elphinston franchit les Dardanelles; ses projets audacieux, lâcheté des Russes; son désespoir et sa fuite. — Efforts de la Turquie et de la Russie; victoires de Romantzoff. — Siége et assaut de Bender. — Défense héroïque des Turcs. — Sanglants épisodes. — Épouvante du divan. — Paix de Kaïnardji. — Protectorat des provinces Danubiennes.

Si, dans une de vos excursions aux environs de Pétersbourg, vous remontez la Néva, gardez-vous bien d'entrer dans la forteresse de Schlüsselbourg, car votre curiosité de touriste ne trouverait guère à se satisfaire et votre attente serait vaine. Là, en effet, rien n'annonce la violence, tout est insignifiant, fort peu pittoresque; et cependant, c'est là que périt Ivan VI !

Auriez-vous par hasard le désir de savoir où repo-

sent les restes de ce prince infortuné? Armez-vous de patience, vous aurez tout le temps de vous agenouiller sur son cercueil. On vous montrera d'abord l'église, puis la maison du commandant, la caserne, la brèche faite aux vieilles murailles Suédoises par l'artillerie de Pierre Ier, et rien de plus. Si vous insistez, on vous mènera derrière l'église, près d'un rosier du Bengale, pourvu que ce soit en été, et l'on vous dira : le tombeau d'Ivan est ici. D'où vous pourrez conclure que les victimes, en Russie, se passent généralement de mausolée.

Quant à la chambre ou plutôt au cachot d'Ivan, n'espérez pas d'avantage y parvenir, votre guide, le commandant ou l'ingénieur aura une réponse toute prête; il vous dira, tout bas, à l'oreille, car tout est mystère en Russie, qu'on ne peut pas montrer cette chambre parce qu'elle est située dans une des parties de la forteresse occupée par des prisonniers d'Etat. A votre sortie, o observera avec soin si vous n'êtes pas tenté de prendre des notes quelconques et l'on vous reconduira en vous comblant de politesses, mais en vous recommandant bien, dans votre intérêt, de vous abstenir désormais de parler d'*affaires publiques*.

Et cependant rien n'est plus triste et plus touchant à la fois que cette histoire de l'enfant du duc et de la duchesse de Brunswick, devenus régents après la mort de l'impératrice Anne qui l'avait choisi, lui, pour son successeur. Enlevé dans son berceau par des soldats, il fut séparé à l'âge de huit ans de ses parents proscrits et emprisonné. Tiré de sa prison par un moine qui le mena jusqu'à Smolensk, il y fut arrêté de nouveau et conduit au monastère fortifié de Valdaï, dans une île du lac de ce nom. On ignore et combien de temps et comment il y vécut. Ce fut, à ce qu'il paraît, en 1756,

et quand il eut atteint sa scizième année, qu'on le renferma dans la forteresse de Schlüsselbourg. Dans le courant de cette même année, le comte Schouvalof, grand-maître de l'artillerie, le conduisit secrètement dans la maison du chambellan Schouvalof, favori d'Elisabeth. Celle-ci vit Ivan qui fut reconduit le lendemain dans sa prison. Plus tard on l'aurait, à ce qu'il paraît, transféré ailleurs. Quand vint l'avénement de Catherine II, il revint encore à Schlüsselbourg; il y traînait une vie misérable dont il ne pouvait peut-être pas, d'ailleurs, apprécier toutes les privations, si un simple sous-lieutenant, oublié dans cette forteresse où il tenait garnison, n'eût tenté de faire monter le prince captif sur le trône. Ce gentilhomme, natif de l'Ukraine et nommé Mirovitch, obscur et sans crédit, sans liaisons et sans partisans, espérait faire sa fortune en arrachant Ivan à sa prison.

Mirovitch parvient à gagner quelques soldats, il leur montre un ordre de l'impératrice qu'il a fabriqué lui-même, et marche sur la prison dont il fait enfoncer la porte. C'est alors que les deux officiers qui gardaient Ivan, voyant que la résistance était impossible, se précipitèrent sur l'infortuné et le poignardèrent, suivant la consigne qu'ils devaient exécuter en cas d'attaque à main armée (1762). Quelques historiens affirment que ce Mirovitch n'aurait agi qu'à l'instigation de Catherine qui l'aurait amené adroitement à comploter la délivrance du prisonnier, afin d'avoir l'occasion d'en finir avec ce prince dont l'existence était un obstacle à ses desseins. M. de Ségur raconte que les gardiens d'Ivan ne firent qu'exécuter les ordres donnés autrefois par Elisabeth, et réfute, bien entendu, cette assertion qui met à la charge de Catherine le meurtre commis à

Schlüsselbourg, assertion qu'il n'hésite pas à considérer comme une accusation injuste et calomnieuse.

Quoiqu'il en soit, cet événement arriva juste à point pour aider Catherine à comprimer, à Pétersbourg, le mécontentement et la haine que soulevaient l'insolence et l'avidité des complices de son usurpation. Plusieurs complots se tramaient à Moscou et dans la nouvelle capitale de l'empire. Le jeune Ivan, du fond de son cachot, entretenait les espérances des conspirateurs et son nom seul était un signal de ralliement pour tous les mécontents. Catherine en revint à cette ancienne et barbare croyance que les Russes ne peuvent être dominés que par la terreur. Ces vengeances furent publiques quelquefois, souvent secrètes, elles n'en furent pas moins implacables. Il n'y eut de grâce pour personne : cette rigueur fit redoubler les murmures, mais elle anéantit les projets dangereux.

A partir de ce moment la cour ne fut plus troublée que par quelques intrigues où la galanterie avait plus de part que la politique et qui ne roulaient guère que sur les moyens à employer pour amener la disgrâce ou le remplacement d'un favori. Du sein des plaisirs et des fêtes, Catherine s'occupa de réformer la législation de ses Etats.

Les lois, en Russie, formaient un véritable chaos. Chaque prince en avait promulgué de nouvelles sans abroger les anciennes, et toutes se contredisaient. En l'absence des règles et des principes qui constituent une législation et une jurisprudence, les juges ne pouvaient rendre que des arrêts fondés sur l'arbitraire. Catherine chercha à débrouiller ce chaos; elle organisa des tribunaux réguliers et s'efforça d'établir une sorte de jurisprudence.

« vous nous donnez, des lois qui les empêchent de « nous opprimer. Nous serons contents, et il ne nous « faut rien de plus. »

Ce Samoyède, que n'avait pas prévu La Fontaine dans son *Paysan du Danube*, eût pu s'écrier, s'il eût connu ces vers immortels :

> Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
> La terre, et le travail de l'homme
> Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
> Retirez-les....................

Cet homme de la nature, comme aurait dit Delille, dut se coucher après sa harangue, et l'assemblée, en tous cas, dut admirer l'éloquence *du sauvage ainsi prosterné.*

Mais tant de nations, alors représentées, ne pouvaient s'entendre, et recevoir les mêmes lois. On parla d'abord de donner la liberté aux paysans, et cette proposition, seule, pouvait être le signal des insurrections les plus sanglantes. Catherine, qui assistait aux séances dans une tribune réservée, sans doute pour ne pas gêner par sa présence la liberté de la discussion, s'empressa de congédier des législateurs auxquels il ne manquait qu'une occasion pour devenir, à son point de vue, des factieux,

Néanmoins, messieurs les députés, parmi lesquels, outre les Samoyèdes, on comptait un bon nombre de Baskirs, de Kalmoucks, de Kirguiz, de Tourgouths, et autres représentants très-velus, ne voulurent point se séparer sans avoir décerné à leur souveraine les titres de *grande*, de *sage*, de *prudente*, et de *mère de la patrie*. La sensible et modeste Catherine répondit avec ce tact exquis qui la distinguait, et probablement en baissant les yeux, à la façon des in-

génies de notre théâtre, « que, si elle se rendait digne « du premier titre, ce serait à la postérité à le lui don- « ner; que la sagesse et la prudence étaient des dons « du ciel, dont elle le remerciait chaque jour, sans « oser s'en attribuer le mérite; qu'enfin le titre de « *mère de la patrie* était le plus précieux à ses yeux, « le seul qu'elle pût accepter, et qu'elle le regardait « comme la plus douce, la plus glorieuse récompense « de ses travaux et de ses sollicitudes pour un peu- « ple qu'elle chérissait. »

Ces paroles furent couvertes d'applaudissements; triomphe touchant de la modestie et de la sincérité! Mais arrêtons-nous, car l'émotion nous gagne, et nos yeux s'humectent déjà des larmes de la sympathie et de l'attendrissement.

Ce qui attendrit bien plus les députés, ce fut le don que Catherine fit, à chacun d'eux, d'une médaille d'or, en commémoration de cette réunion mémorable; hâtons-nous d'ajouter que la plupart d'entre eux, et ceux-là ne furent pas uniquement des Baskirs ou des Kalmoucks, se jugeant sans doute moins capables d'apprécier la valeur honorifique du présent que celle du métal, ne se firent aucun scrupule de réduire à leur valeur intrinsèque ces médailles qui, vendues au poids, allèrent se fondre dans le creuset des orfèvres de Moscou.

En cet instant solennel, l'Europe crut voir une nouvelle Sémiramis se révéler et put répéter avec Voltaire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le roi de Prusse plaça Catherine, dans ses lettres, entre Lycurgue et Solon; c'était bien le moins! Toutes les bouches de la renommée chantèrent ses louanges, tous

les souverains lui adressèrent des compliments, sans songer combien sa modestie pouvait en souffrir.

Soyons juste, cependant : l'anecdote que nous allons rapporter, et dont la date se rapporte à l'époque dont nous venons de parler, prouve que dans cette âme pervertie les bons instincts se confondaient avec les mauvais.

Catherine avait un goût prononcé pour les fêtes et la magnificence. Elle venait de donner à sa capitale le spectacle tout nouveau de plusieurs tournois, dans le genre de ceux dont une ville d'Angleterre eut le gracieux bénéfice, par un temps fort pluvieux, il y a une douzaine d'années. Le vieux maréchal Munich, malgré ses quatre-vingts ans, n'avait pas hésité à y figurer comme juge du camp. Un jeune officier, du nom de Tchéglokof, forma le projet d'assassiner l'impératrice; on prétend qu'il était quelque peu parent de Pierre III. Comme il n'était guidé que par un ressentiment personnel, il ne confia à personne son dessein. Caché, pendant plusieurs jours, dans un corridor obscur qui conduisait aux appartements de Catherine, il attendait le moment de la poignarder. Une si longue attente affaiblit probablement dans cet homme l'énergie dont il avait besoin; il révéla son projet à un autre officier qui s'empressa d'avertir Orloff, et il fut arrêté à l'endroit même où il comptait frapper Catherine.

Cette princesse voulut le voir, elle lui parla avec indulgence, lui fit grâce de la vie et se contenta de l'exiler. Jusqu'ici on pourrait croire que cette clémence était une réminiscence de celle d'Auguste, qui ne pardonnait qu'avec une arrière-pensée et l'espoir de tirer un profit quelconque de sa magnanimité. Mais Catherine fit plus, elle admit plus tard la fille de ce même Tché-

glokof parmi ses demoiselles d'honneur, perpétuant ainsi autour d'elle le souvenir de sa clémence.

Cependant Catherine ne perdait point de vue ses projets sur les puissances du nord qu'elle voulait asservir. Elle venait de s'allier avec l'Angleterre et réclamait à la Pologne plusieurs de ses provinces occupées par des armées russes. Nous avons raconté précédemment comment, grâce à la fausse position du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et à ses maladresses, grâce surtout aux manœuvres de Repnin, l'œuvre de Catherine s'accomplit en Pologne. Malgré la résistance des palatinats du midi, les violences de Repnin devaient réussir; quatre grands de la Pologne furent enlevés et transportés en Sibérie. Les confédérés de Barr obtinrent bien d'abord quelques légers avantages; mais Catherine les déclara *ennemis de son empire*, *rebelles à leur patrie*, et favorisa contre eux les sanglantes incursions des Cosaques Zaporogues.

La cruauté de ces brigands fut un épisode horrible au milieu de ces scènes de désolation dont la Pologne ne cessait pas d'être le théâtre. Les Zaporogues, précédés de missionnaires russes, parcoururent l'Ukraine, égorgeant impitoyablement, et avec des raffinements de barbarie qui font frémir, sans distinction d'âge ni de sexe, tout ce qui n'appartenait pas à la religion grecque. Trois villes, cinquante bourgs, plusieurs milliers de maisons éparses dans les campagnes, devinrent la proie des flammes. Dans la petite ville d'Human, du palatinat de Kiovie, seize mille personnes furent égorgées. Il y eut, selon les calculs les plus modérés, au moins 50,000 victimes.

Une troupe de confédérés, échappés à l'extermination, s'était réfugiée dans la petite ville de Balta, dé-

pendante du Khan des Tartares. Elle y fut poursuivie par les Russes qui, après avoir pris la place d'assaut, tuèrent un grand nombre de Musulmans.

A cette nouvelle, le sultan Mustapha, indigné, déposa son grand-visir et déclara la guerre à la Russie. Catherine, en apprenant que les Turcs avaient commencé les hostilités, versa des larmes de dépit. Des deux côtés, on commit de grandes fautes, et il y eut un moment où les deux armées qui s'avançaient, l'une vers la Moldavie et l'autre vers la Pologne pour la délivrer, ignorèrent complétement leur approche. Après des alternatives de revers et de succès, l'armée russe battit les Turcs sur les bords du Dniester, prit Choczim qu'elle avait d'abord inutilement assiégée, et pénétrant en Moldavie et en Valachie, s'empara des villes de Jassy, de Bucharest et de Gallatsch.

On ne parlait plus à Pétersbourg que du démembrement, de la destruction même de l'empire Turc. Les courtisans flattèrent l'orgueil de Catherine, en lui demandant à l'avance le gouvernement des provinces que l'on comptait conquérir. L'impératrice songeait sérieusement à la conquête de la Crimée, et pour faire face à toutes les dépenses qu'entraîneraient les besoins d'une guerre ruineuse, elle créait une Banque : sa volonté suffit pour donner à du papier la même valeur qu'au numéraire. A ceux qui concevaient des craintes pour le crédit public, elle répondait : « La Banque sera « soldée sur les sommes que mes armées et mes flottes « arracheront au Grand-Seigneur pour sauver son em- « pire. »

Depuis longtemps une ancienne prédiction, répandue dans toute la Grèce, annonçait que l'empire Turc serait détruit par une nation blonde et les Grecs regardaient

les Russes comme leurs futurs libérateurs. Munich fut le premier qui songea à profiter de cette opinion. La paix conclue avec les Turcs rompit cette entreprise et le projet de soulever les Grecs, négligé sous Elisabeth, fut repris sous Catherine II. Il ne s'agissait de rien moins que de placer l'impératrice sur le trône de Constantinople et de faire de la Russie l'empire le plus vaste et le plus puissant de l'univers. Vers le même temps, Orloff qui avait vu échouer, malgré sa haute fortune, son dessein si hardi d'épouser l'impératrice et de faire ériger pour lui-même un royaume d'Astrakan, conçut l'espérance, grâce à la révolution projetée, de renouveler quelque jour les royaumes de Macédoine et d'Epire. Deux escadres Russes partirent successivement des ports de la Baltique, destinées l'une à insurger la Morée, l'autre à forcer, disait-on, les Dardanelles et à bombarder Constantinople. Deux frères d'Orloff, Alexis et Théodore, le premier, remarquable par sa force herculéenne et la mâle beauté de ses traits, le second, le plus jeune des cinq frères, par son ardente imagination, reçurent pour mission de soulever le Péloponèse.

L'insurrection fut étouffée en Grèce, après l'arrivée des forces Russes, trop faibles pour exécuter quelque chose de sérieux, par le pacha de Bosnie. Les aventuriers Russes se rembarquèrent précipitamment. Mais les deux escadres avaient opéré leur jonction et, sous les ordres de l'amiral russe Spiritoff et de l'écossais Elphinston, livrèrent bataille à la flotte turque dans la baie de Tchesmé. Après un combat acharné où le feu prit aux deux vaisseaux amiraux qui se canonnaient et s'abimèrent l'un après l'autre au sein des flots, un brûlot Russe s'attacha à la flotte Ottomane et les vingt-quatre

vaisseaux qui la composaient devinrent la proie des flammes.

A la nouvelle de ce désastre, le Divan fut frappé d'épouvante. Les Russes auraient même pu profiter de ce premier moment de terreur pour franchir les Dardanelles mal défendues par des forts à moitié ruinés, et dicter leurs conditions sous les murs du sérail. Elphinston, qui s'était engagé sur sa tête, vis-à-vis de l'impératrice, à entrer dans les eaux de Constantinople, insistait pour forcer le passage. Mais Alexis Orloff, l'ennemi personnel de cet étranger, au caractère violent et hautain, s'opposa à cette tentative. Dans son dépit, Elphinston brisa son navire sur un écueil et se retira en Angleterre (1). Les Russes perdirent leur temps à repêcher, dans les eaux de Tchesmé, les débris et l'artillerie de la flotte incendiée. Pendant quatre ans, et malgré la révolte de la Syrie et de l'Egypte, ils restèrent dans une honteuse inaction et, pour cette fois, l'empire Turc fut sauvé !

Pendant ce temps, une autre armée, trop faible pour l'exécution de ce grand projet, avait tenté d'envahir les provinces turques de l'Asie par la Géorgie : repoussée par le pacha de Trébizonde, elle ne put accomplir le dessein du cabinet de Pétersbourg qui eût voulu la faire avancer jusqu'en présence de Constantinople pour menacer cette capitale de l'autre côté du Bosphore.

Dans la campagne de 1771, les Russes forcèrent les lignes de Pérékop et se rendirent maîtres de la Crimée, conquête importante qui fut l'un des événements les

(1) Elphinston s'avança dans le détroit à la poursuite de deux caravelles, et, malgré le feu des batteries, prit tranquillement à terre une collation, satisfait d'avoir prouvé que tout ce qu'il avait conseillé était possible et praticable.

plus remarquables du règne de Catherine; mais ils ne surent pas profiter de leurs victoires sur le Danube et ne poussèrent par leurs conquêtes au delà du fleuve; leur flotte de l'Archipel ne répara, par aucun succès, la levée du siége de Lemnos. Après une suspension d'armes et quelques revers essuyés sur la rive droite du Danube à la reprise des hostilités, la cour de Russie inclinait à la paix, ainsi que le nouveau sultan, Abdul-Hamid, mais de part et d'autre on voulait se préparer par quelques succès des conditions avantageuses. On continua donc la guerre.

On fit pour cette campagne des efforts extraordinaires; une partie des troupes occupées en Pologne rejoignit l'armée de Romantzoff. Le sultan leva 300,000 hommes; mais l'incapacité des généraux turcs, le manque de discipline et l'ignorance de l'art militaire donnaient d'avance aux armées Ottomanes, composées d'un ramas de multitudes désordonnées, un désavantage évident. Romantzoff eut facilement raison, quoiqu'il n'eût que dix-sept mille hommes exténués, des masses inhabilement commandées par le grand-visir et qui furent mises en déroute au delà du Danube; le reste des vaincus se réfugia dans la ville de Bender.

La garnison, composée de Turcs et de Tatares, se défendit vaillamment. Assiégés et assiégeants, quoique décimés par la peste, firent des prodiges et montrèrent une opiniâtreté incroyable. Après un assaut qui avait duré toute la nuit, le général russe faisait sonner la retraite; les soldats s'écrièrent en s'adressant à leurs officiers : « Retirez-vous, vous en êtes les maîtres; « mais nous, nous voulons périr ou prendre la ville. » Le feu consumait déjà la place assiégée, et les Turcs se

défendaient encore; il fallut faire le siége de chaque maison. Quelques spahis, sortis de la ville, portant en croupe leurs femmes, leurs enfants et leurs effets les plus précieux, tombèrent sur le camp des Russes et massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main. L'artillerie les dispersa; leurs femmes, pour ne point tomber au pouvoir des Russes, se firent égorger par leurs maris. Poursuivis par les Cosaques, la plupart furent tués ou pris. Le siége de Bender avait coûté vingt mille hommes aux Russes, l'assaut, à lui seul, leur en enleva trois mille. Cette campagne leur ouvrit le chemin de la Moldavie et sépara la Pologne du territoire Ottoman.

Constantinople était plus que jamais en proie à la terreur. Aussi, le grand-visir, probablement autorisé, demanda-t-il un armistice à Romantzoff qui l'accorda, mais à la condition que les commissaires Turcs viendraient traiter sur le champ à Filistria. Après une négociation assez courte, la paix fut signée à Kaïnardji, dans la tente même de Romantzoff (10 juillet 1774). La Porte reconnut l'indépendance de la Crimée; mais cette déclaration même rendait cette contrée dépendante de Catherine; elle accorda aux Russes la libre navigation de la mer Noire et de l'Hellespont, leur abandonna Azoff, Taganrock et d'autres places; la Russie obtint en outre une somme de 35,000,000 fr. Elle rendit la Moldavie et la Valachie, mais elle exigea que les habitants fussent maintenus dans toutes leurs dignités et possessions, et que son ambassadeur fût autorisé à leur servir d'organe et de défenseur auprès du Divan; elle stipula en même temps une amnistie pour tous les Grecs.

Ainsi fut mis en pratique pour la première fois ce sys-

tème du *protectorat* recommandé à ses successeurs par Pierre le Grand et qui a été entre la Russie et la Porte, l'origine du différend qui, à l'heure où nous écrivons, n'est pas encore terminé et tient toute l'Europe en suspens.

CHAPITRE VIII.

Épuisement de l'Empire. — Peste de Moscou. — Assassinat de l'archevêque Ambroise. — Horribles détails. — Orloff et son dévouement après coup. — Caractère des révolutions en Russie. — Révolte de Pougatcheff. — Les faux Pierre III. — Brigandages de M. le marquis de Pougatcheff. — Inquiétudes de Catherine II. — Le marquis fait empaler l'astronome Lowitz; respect dû à la science. — Supplice de Pougatcheff. — Lettre de Catherine à M. de Voltaire.

Catherine II fut un moment sur le point de succomber sous le poids de ses vastes entreprises; les moyens lui manquaient pour l'exécution. Ainsi, dans le cours de la campagne de 1771 contre les Turcs, pendant qu'une flotte russe tenait l'Archipel, des ordres avaient été donnés pour qu'une autre flotte, sortant des bouches du Tanaïs, fit voile sur Constantinople avec 25,000 hommes de débarquement; mais elle était encore sur les chantiers et à peine en commença-t-on la construction l'année suivante.

La population russe était d'ailleurs notablement diminuée par le double fléau de la guerre et de la peste et par l'émigration spontanée de six cent mille Kalmoucks. La composition réelle de l'armée n'était nullement en rapport avec les tableaux menteurs qu'en

présentait l'administration militaire. On trafiquait des forces de l'empire avec une cupidité qu'on avouait publiquement. Les levées ne se faisaient plus qu'avec peine dans les provinces dépeuplées et étaient insuffisantes. Les régiments, décimés par les batailles et par la contagion qu'ils traînaient à leur suite, n'étaient plus au complet. Les finances étaient obérées ; à défaut de numéraire, il avait fallu se servir de papier-monnaie, le trésor avait été épuisé autant par les dépenses de la guerre que par des prodigalités fastueuses ; le plus pur de l'impôt alimentait le luxe des favoris et celui de la cour.

La paix de Kaïnardji, entre autres avantages, avait donc celui de venir fort à propos. Deux événements signalèrent cette période d'épuisement momentané que l'empire russe eut à traverser ; nous voulons parler de la peste de Moscou et de la révolte de Pougatcheff.

C'est dans la troisième année de la guerre contre les Turcs que la peste, dont les armées russes portaient les horreurs avec elles, ravagea plusieurs villes de l'empire et sévit à Moscou avec une violence inouïe. Grégoire Orloff reçut de Catherine la mission de se rendre dans cette dernière ville pour y arrêter les progrès du fléau. Les médecins, effrayés, voyaient les malades mourir par centaines, et les Russes repoussaient avec fureur tous les secours de l'art, peut-être à cause de l'impuissance des remèdes ; ils n'admettaient comme efficace que le secours du ciel et se portaient en foule devant une image de la Vierge placée à la porte du Kremlin et ayant, disait-on, la vertu d'éloigner la contagion. On déposait aux pieds de l'image des offrandes de toute nature.

Bientôt l'affluence devint immense; il se trouvait là des individus, déjà atteints par le fléau, qui en communiquèrent le germe à d'autres, et la mortalité s'accrut. La place et les rues étaient encombrées de morts et de mourants, tandis que les gens à peu près valides entouraient l'image vénérée. L'archevêque Ambroise, par une mesure prévoyante, fit enlever l'image et les offrandes. A l'instant, le peuple furieux lui reproche ce qu'il appelle un sacrilége et un vol; il enfonce les portes du monastère. Ambroise s'est réfugié dans le sanctuaire où, aux termes de la lithurgie grecque, les prêtres seuls ont le droit d'entrer.... mais un enfant l'a aperçu dans sa retraite, il se hâte d'en informer la multitude.

La populace en délire se précipite, saisit le vieillard et le traîne par les cheveux jusqu'aux marches de l'église pour l'y égorger. Ambroise voit que tout est perdu et qu'il n'a plus qu'à se préparer à la mort, il supplie ses assassins et obtient la permission de communier une dernière fois. Il monte à l'autel, accomplit le divin sacrifice et revient se livrer à la multitude qui l'attend. L'infortuné prélat fut saisi de nouveau, poussé hors du temple et massacré sur les marches.

Cependant Orloff avait organisé des bureaux sanitaires, pris des mesures pour calmer l'effervescence du peuple, et changé son hôtel en lazaret; le fléau sévit pendant dix mois et ne cessa qu'au commencement de 1771, après avoir enlevé plus de cinquante mille Moscovites. On frappa, en l'honneur d'Orloff, une médaille qui le proclamait le sauveur de la patrie et on lui éleva un monument dans une des maisons de plaisance impériales des environs de Pétersbourg. Quelques historiens, il est vrai, ont prétendu qu'Orloff avait combiné

son départ de Pétersbourg et son arrivée à Moscou de manière à pouvoir recueillir sans danger le fruit de la courageuse conduite du général Jérapkine. Mais, à toutes les époques, on a tant calomnié les favoris! N'oublions pas d'ailleurs que nous avons affaire à l'un des trois assassins de Pierre III, à celui qui eut l'honneur d'étrangler le prince de ses propres mains, et soyons indulgent!

Les plus grands dangers, comme on voit, ne furent pas à l'extérieur. Ainsi Catherine eut à combattre dans ses propres Etats une révolte menaçante qui, conduite par un homme plus habile, aurait pu mettre le trône et la constitution de l'empire en péril.

Pougatcheff, l'un de ces imposteurs qui se donnèrent pour l'infortuné Pierre III, était un simple paysan, né chez les Cosaques, sur les bords du Don. Après avoir servi dans l'armée russe contre les Prussiens, pendant la guerre de Sept Ans, puis contre les Turcs, il déserta en Pologne et résolut de se faire passer pour Pierre III. Ce projet lui vint à l'esprit à la suite d'un incident assez curieux. Un jour il fut chargé de remettre une dépêche à un général qui, en cet instant, était entouré de son état-major; tous les officiers se récrièrent à l'instant sur la ressemblance extraordinaire du Cosaque avec l'empereur défunt; ces seuls mots suffirent pour faire concevoir à Pougatcheff les desseins les plus audacieux.

Des ermites, qui professaient la religion grecque, lui accordèrent un asile en Pologne; il en profita pour apprendre d'eux tous les détails de l'événement qu'il ne savait que très-imparfaitement, afin de bien se préparer au rôle qu'il était décidé à jouer. Bientôt il passa dans la petite Russie, erra d'abord dans les campagnes, puis,

abusant de la crédulité naturelle des Cosaques, il se fit parmi eux des partisans en leur faisant croire qu'il était l'époux de l'impératrice Catherine et en racontant l'évasion miraculeuse qui l'avait soustrait à la prison et à la mort.

Il entra en campagne avec une troupe assez nombreuse, et s'empara brusquement de plusieurs forteresses dans le gouvernement d'Orembourg; des hordes de Kirguizes, de Baskirs, de Tatares, réléguées récemment dans ces solitides, se joignirent à lui. Il faisait frapper des roubles à son effigie et on se demande comment ce sauvage, qui ne savait ni lire ni écrire, avait pu faire choix des mots suivants gravés sur ses monnaies : *Petrus III redivivus et ultor*. Dira-t-on encore que, malgré l'absence d'indices certains constatée pendant le procès de Pougatcheff, il soit insensé de supposer que cet homme ait pu être l'instrument de quelque puissance étrangère et ait pu avoir des complices d'un ordre plus élevé que lui?

Il annonçait l'affranchissement des serfs qu'il épargnait, tandis qu'il faisait massacrer les seigneurs. On ne peut pas dire qu'il entrât dans sa pensée d'équilibrer les droits politiques, puisqu'il donnait à ses partisans les titres et les insignes de ceux qu'il sacrifiait; il voulait probablement renouveler les sources du pouvoir et rendre solidaires de sa destinée les bandits dont il improvisait la fortune. Or c'était là substituer le crime à l'abus et se priver du secours de tant de nobles mécontents qui avaient tout à perdre s'il réussissait. Catherine, que les succès de cet aventurier empêchèrent plus d'une fois de dormir, pour faire allusion à son projet de constituer une nouvelle noblesse, l'appelait, dans ses lettres à Voltaire, *Monsieur le marquis de Pougatcheff*.

Tout se prêtait d'ailleurs au rôle qu'il avait osé prendre, jusqu'à ses débauches et à son intempérance; car, s'il n'eût montré que des vertus, il eût été par malheur plus difficile de reconnaître en lui Pierre III. Ce qui manqua seulement à ce brigand célèbre, ce fut la fortune; cette opinion est, du moins, celle du grand Frédéric.

En attendant, Pougatcheff, faisant la guerre en véritable Cosaque, désolait, avec ses hordes de paysans armés, tous les pays qu'il parcourait. Quand il fut poursuivi de près par les troupes russes, il livra jusqu'à dix-sept combats, se vengeant de ses défaites par le brigandage. Quand il prit Kasan, dont il resta maître pendant trois jours et qu'il incendia, il pilla les maisons, les églises, et fit pendre tous les gentilshommes.

Après un combat sanglant sous les murs de Kasan, il s'était retiré du côté de Saratof qu'il avait aussi livrée aux flammes. Le savant astronome Lowitz, membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg, se trouvait alors dans cette ville; chargé d'observer à Gourief le passage de Vénus sur le disque du soleil, et de prendre les niveaux nécessaires pour l'exécution du canal projeté par Pierre le Grand et qui devait joindre le Don au Volga, il était malade à Saratof au commencement de 1773. Le voyageur Pallas l'avait ensuite rencontré à Dmitrefsk, dans les premiers jours d'août de la même année; occupé de ses tracés, il y travaillait en paix quand la ville tomba entre les mains de Pougatcheff. Celui-ci fut assez barbare pour faire élever sur des lances le malheureux astronome, en disant qu'il serait ainsi plus près des étoiles, et le fit ensuite empaler!

Un moment ces succès furent si rapides et la cour de Russie considéra d'abord cette révolte avec tant de mé-

pris, que Pougatcheff put concevoir l'espérance de s'emparer de Moscou dont la population, composée en grande partie d'esclaves, l'attendait impatiemment. La prise de Moscou eût été, sans contredit, le signal d'un bouleversement général dans l'empire. Mais il y eut de l'indécision dans les mouvements des rebelles, et d'ailleurs il eût été par trop imprudent de s'aventurer sans artillerie, et avec des bandes indisciplinées, dans les provinces slaves, en laissant derrière soi des forces qui pouvaient couper la retraite.

Au lieu de se porter sur Moscou, Pougatcheff alla faire le siége d'Orembourg. La paix venait d'être conclue avec la Turquie et le comte Panine, qui s'était illustré par la prise de Bender, fut envoyé dans la Russie orientale avec des forces considérables. Malgré une vive résistance de la part des rebelles, Panine parvint à les rejeter au delà de l'Oural. Dans le même temps, l'impératrice, qui avait jugé plus facile de s'emparer de Pougatcheff par la ruse que de le vaincre, promit cent mille roubles à qui le livrerait mort ou vif et le pardon à tous ceux qui abandonneraient son parti. Catherine savait apprécier le dévouement, elle ne s'était pas trompée. A la suite d'une bataille qu'il avait complétement perdue, Pougatcheff avait conservé l'espoir de relever sa fortune, lorsque trois de ses lieutenants, fatigués de tous les maux qu'ils enduraient pour lui et de la dureté de son commandement, se laissèrent aussitôt séduire par l'appât des cent mille roubles à gagner, arrêtèrent leur chef, et le livrèrent au gouverneur de la forteresse de Jaïck.

Conduit à Moscou dans une cage de fer, il fut condamné à avoir les mains et les pieds coupés, puis à être écartelé. Cet homme, qui avait bravé la mort sur tant

de champs de bataille, montra cette fois une pusillanimité à laquelle on ne s'attendait guère; il fallut même user de précautions en lui lisant sa sentence, de peur que, dans son désespoir, il ne voulût se soustraire au supplice par le suicide.

Catherine, qui aimait à raconter ses impressions dans tous les genres et que cette révolte avait cruellement inquiétée, écrivait à ce sujet à Voltaire, dans le style tempéré, une lettre où se trouve ce passage : « *Le « marquis de Pougatcheff m'a donné du fil à retor- « dre cette année* (1774) ; j'ai été obligée pendant plus « de six semaines de m'occuper de cette affaire avec « une attention non interrompue....... Il ne sait ni lire, « ni écrire, mais c'est un homme extrêmement hardi « et déterminé. Je crois qu'après *Tamerlan*, il n'y en « a guère eu qui ait plus détruit l'espèce humaine : d'a- « bord il faisait pendre sans rémission ni aucune for- « me de procès toutes les races nobles, hommes, fem- « mes, enfants ; tous les officiers et soldats qu'il pouvait « attraper..... Nul endroit où il a passé n'a été épar- « gné. Personne n'était devant lui à l'abri du pillage, « de la violence et du meurtre. Il y a un mois qu'il est « pris, ou pour parler plus exactement, qu'il a été lié « et garrotté par ses propres gens dans la plaine inha- « bitée entre le Volga et le Yaïck, et livré au général « Panine..... Ce qui montre bien jusqu'où l'homme « se flatte, il s'imagina qu'à cause de son courage je « pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ses « crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait of- « fensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, « et je lui pardonnerais ; mais cette cause est celle de « l'empire qui a ses lois. »

Nous ignorons si Catherine, qui mentait rarement,

si l'on en croit certains biographes, eût pardonné volontiers, comme elle le disait, à Pougatcheff; mais ce que nous savons, ce qui est certain, c'est que cette révolte eut des résultats dont les gouvernements voisins se ressentirent pendant longtemps. Le commerce avec l'Asie et l'exploitation des mines avaient été forcément interrompus, et plus de trois cents villes et villages avaient été détruits. Catherine, pour effacer jusqu'au souvenir de ces événements désastreux, changea le nom du fleuve Yaïck en celui d'*Oural* et décréta que la chaîne des monts Poïas s'appellerait désormais les monts *Ourals*.



CHAPITRE IX.

Destruction de la République des Cosaques Zaporogues. — Détails curieux, mœurs bizarres, épisodes. — *Tarass Boulba*. — Mariage du grand-duc Paul. — Dispositions administratives et judiciaires. — Banque de Tobolsk. — Les colonies d'étrangers. — La neutralité armée ; le pavillon couvre la marchandise. — Avénement de Potemkin ; sa faveur. — Occupation de la Crimée. — Un épisode de l'Histoire de la politique Russe. — Exécutions en Crimée. — L'espionnage érigé en système. — Rapprochement intéressant ; la question d'Orient ne date pas d'aujourd'hui. — Coup d'œil rétrospectif sur la Pologne. — Projet de voyage en Crimée. — La moderne Cléopâtre.

Dans l'année qui suivit la conclusion du traité de Kaïnardji et l'acquisition de la Crimée, Catherine détruisit la bizarre et monstrueuse république des Cosaques Zaporogues.

Ces barbares, établis vers les cataractes du Dniéper (Borysthène), dans des îles d'une assiette assez forte pour les mettre à l'abri d'un coup de main, servirent de milice frontière aux Polonais d'abord, aux Russes ensuite. Appelés en Pologne *scélérats* (haydamacks), ces Cosaques étaient un ramas de brigands de toutes les nations. Leur capitale était un immense retranchement (en langue russe *setscha*); la setscha se divisait en trente-huit quartiers ou *kurènes* et les habitants de chaque kurène

formaient comme une seule famille; ils vivaient à une table commune, à la manière des anciens Spartiates. Les chefs de chaque kurène et le chef supérieur de la setscha, nommés par l'élection, étaient déposés de la même manière quand ils avaient cessé de plaire au peuple. Dans une assemblée générale, on procédait à la répartition des champs, des lacs, des rivières, et cette opération, qui avait lieu par la voie du sort afin d'éviter les disputes, était renouvelée chaque année pour corriger par des chances successives les inégalités du partage précédent. Dans les assemblées extraordinaires on réglait tout ce qui avait rapport à une excursion, à une guerre projetée.

Les Zaporogues ne souffraient parmi eux aucune femme dans la crainte que les liens de la famille ne pussent énerver leur courage féroce. Ils se recrutaient par des déserteurs, des transfuges, des criminels fugitifs de tous les pays, et par les jeunes gens qu'ils enlevaient dans leurs courses et que l'on formait à ces coutumes et à ces mœurs singulières. Placés d'abord sous la protection commune de la Russie et de la Pologne, ils avaient fini par se donner aux Russes. Impliqués depuis dans les entreprises et dans la révolte de Mazeppa, ils avaient passé, après la bataille de Pultawa, sous la souveraineté des Tatares de la Crimée, et étaient revenus plus tard à la domination russe. Catherine s'en était bien servie un moment; elle n'avait pas hésité à les lâcher sur la Pologne à l'époque où les confédérés de Barr tenaient en échec les forces russes, et ces bandits, alléchés par l'espoir d'un pillage et d'un butin assurés, s'étaient rués contre la Podolie alors dépourvue de défenseurs. Mais de retour chez eux, et quoique gorgés de sang et de dépouilles, ils avaient recommencé de plus

belle leurs brigandages sur les frontières, sans ménager les amis ni les ennemis.

Catherine II résolut d'anéantir cette association contre nature. Outre leurs pillages, on leur reprochait l'usurpation de plusieurs territoires entre le Dniéper et le Bog et celle de divers districts qui, de tout temps, avaient appartenu aux Cosaques du Don. Catherine, qui avait la manie de légiférer, même en faveur des Samoyèdes et autres riverains de la mer Glaciale, avait été surtout irritée de l'attachement opiniâtre des Zaporogues à une constitution passablement vicieuse, de leur opposition à toute réforme qui pouvait les faire entrer dans une société régulière, et de leur répugnance à se laisser enrégimenter à l'instar des autres Cosaques. Enfin ils avaient refusé d'envoyer des députés à Moscou pour coopérer, avec tous ceux qu'on avait appelés des extrémités de l'empire, à la formation d'un nouveau Code. Reste à savoir si la majorité des députés réunis à Moscou eussent été très-contrariés de l'absence de ces singuliers collègues !

Le gouvernement russe craignait de leur part une révolte à l'occasion des changements que l'impératrice se proposait de faire dans les gouvernements de ses provinces, et cette considération hâta l'envoi des troupes qui se mirent en marche contre la setscha. Surpris et enveloppés, les Zaporogues furent défaits presque sans résistance. Leur repaire fut détruit, leur association à jamais dissoute, et tous ceux qui ne voulurent pas changer leur manière de vivre furent renvoyés dans leur première patrie.

Un écrivain qui a longtemps marché à la tête du mouvement littéraire en Russie, M. Nicolas Gogol, a publié sur cette partie de l'histoire russe, à peu près

ignorée, un livre plein de scènes originales, vivement tracées, et qui ont pour nous autres Français tout l'attrait d'un tableau de mœurs inconnues.

Tarass Boulba, traduit par M. Louis Viardot, et dont M. Louis Enault nous donnait tout récemment l'analyse dans *Le Constitutionnel*, est un roman de mœurs militaires, dans lequel l'ingénieux conteur décrit les usages et la civilisation assez primitive encore des Cosaques Zaporogues.

« Le roman de Gogol, dont les principales scènes se passent dans la *setch*, s'ouvre par une scène de famille, chez un Zaporogue, qui vient de retirer ses fils d'une sorte de séminaire, pour aller lui-même les conduire au camp.

« Voyons ! tourne-toi. Dieu, que tu es drôle ! Qu'est-ce que cette robe de prêtre ? Est-ce que vous êtes tous ainsi fagotés à votre académie ? »

Telles sont les paroles de bienvenue par lesquelles le tendre père accueille ses fils qui rentrent au foyer.

L'accueil les trouble un peu tout d'abord, et ils restent immobiles, les yeux fixés à terre. Le père redouble.

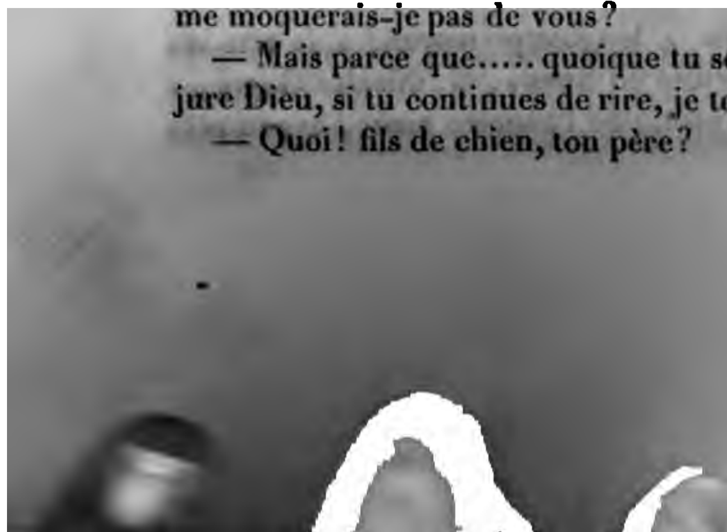
Les plus courtes plaisanteries sont les meilleures, et l'aîné des enfants commence à trouver que son père abuse un peu du droit de tout dire, que prennent généralement les pères vis-à-vis de leurs enfants.

— Père, ne te moque pas de nous plus longtemps !

— Voyez un peu, le beau sire ! Et pourquoi donc ne me moquerais-je pas de vous ?

— Mais parce que..... quoique tu sois mon père, j'en jure Dieu, si tu continues de rire, je te.....

— Quoi ! fils de chien, ton père ?



— Oui, même mon père; quand je suis insulté, je ne regarde à rien, ni à qui que ce soit!

— De quelle manière veux-tu donc te battre avec moi? Est-ce à coups de poing!

— La manière m'est fort égale.

— Va pour les coups de poing, répond Tarass en retroussant ses manches; je vais voir quel homme tu fais à coups de poing!

Et ils se battent.

— Mais c'est qu'il se bat fort bien! dit le père en s'arrêtant; oui, par Dieu! très-bien. Ça fera un bon Cosaque. Bonjour, fils, embrassons-nous, maintenant!

Et le père et le fils s'embrassèrent.

A côté de cette rudesse et de cette sauvagerie brutale, l'auteur a placé une douce et plaintive image de mère tendre et résignée. Les femmes ne sont pas heureuses chez les Cosaques!

— La semaine prochaine, fait le père, je vais vous envoyer à la *setch*, c'est là que vous attraperez de l'esprit.

— Quoi! ils ne resteront qu'une semaine ici! les pauvres petits n'auront pas le temps de se divertir, et moi je n'aurai pas le temps de les regarder à m'en rassasier.

— Cesse de hurler, vieille; un Cosaque n'est pas fait pour *s'avachir* avec les femmes. Tu les aurais cachés tous les deux sous ta jupe, pour les couver comme une poule ses œufs. Allons, marche! mets la table! il ne nous faut pas de gâteaux au miel, ni toutes sortes de petites fricassées. Donne-nous un mouton entier ou toute une chèvre; apporte-nous de l'hydromel de quarante ans, et donne-nous de l'eau-de-vie, beaucoup d'eau-de-vie! pas de cette eau-de-vie avec toutes sortes

d'ingrédients, des raisins secs et autres vilenies, mais de l'eau-de-vie toute pure, qui pétille et mousse comme une enragée !

La femme obéit, la mère se tait, mais elle ne peut retenir ses larmes, et, de temps en temps, elle jette un regard furtif sur ses enfants.

Après boire, tout le monde s'endort.

« Seule, la pauvre mère ne dormait pas ; elle était venue s'accroupir au chevet de ses fils bien-aimés, qui reposaient l'un près de l'autre. Elle peignait leur jeune chevelure, les baignait de ses larmes, les regardait de tous ses yeux, de toutes les forces de son être, sans pouvoir se rassasier de les contempler, et des larmes s'arrêtaient sur son visage jadis si beau..... Elle était bien digne de pitié, comme toute femme de ce temps-là. Elle n'avait *vécu d'amour* que peu d'instants, pendant la première fièvre de la jeunesse et de la passion, et son rude amant l'avait abandonnée pour son sabre ! Tout ce qu'il y a d'amour, de passion, de tendresse dans la femme, se concentra chez elle en amour maternel. Et on lui prend ses fils ! »

Enfin le signal du départ est donné.

« Quand la mère vit que ses deux fils étaient montés à cheval, elle se précipita vers le plus jeune, qui avait l'expression de visage plus tendre ; elle saisit son étrier, s'accroche à la selle, et, dans un morne et silencieux désespoir, elle l'étreint entre ses bras. Deux vigoureux Cosaques la soulevèrent respectueusement, et l'emportèrent dans la maison ; mais, au moment où les cavaliers franchirent la porte, elle s'élança sur leurs traces avec la légèreté d'une biche, arrêta d'une main forte l'un des chevaux, et embrassa son fils avec une ardeur insensée, délirante..... On l'emporta de nouveau. Les

jeunes Cosaques commencèrent à chevaucher tristement aux côtés de leur père. »

Si telle est l'énergie hautaine et la rude sévérité du Cosaque au milieu de la vie toujours amollissante de la famille, que sera-t-il au milieu des camps? Que sera-t-il dans ce couvent militaire de la *setch*, loin de ces influences féminines qui adoucissent et tempèrent les plus cruels?.....

La discipline de la *setch* n'était pas des plus minutieuses : la jeunesse faisait son apprentissage militaire dans la guerre même, qui se renouvelait du reste assez souvent.

A la *setch*, on boit et on danse. C'était une fête continuelle et une ivresse sans fin. La *setch* était ouverte à tout venant. Voici la formule et l'interrogatoire d'admission. Le nouveau venu se présente au chef (Kechevoï) qui lui dit : Bonjour! crois-tu en Jésus-Christ?

— J'y crois.

— Et à la Sainte-Trinité?

— J'y crois de même.

— Vas-tu à l'église?

— J'y vais.

— Fais le signe de la croix!

L'arrivant fait le signe de la croix.

— Bien! tu es de la *setch*, va au kourèn qu'il te plaira de choisir!

La justice était rudimentaire et terrible. Le voleur était attaché à une chaîne infâmante. On posait près de lui un gros bâton, et chaque passant lui en donnait un coup, jusqu'à ce que la mort s'en suivît. Le débiteur insolvable était enchaîné à un canon; le meurtrier enterré vivant avec sa victime.

Quand la *setch* était épuisée de vivres, et à bout de

finances, on déclarait la guerre à quelque voisin. Le prétexte était bientôt trouvé, et l'on revenait au camp, les charriots alourdis par le butin. Entre ennemis on ne se faisait pas de quartier. Le vieux Tarass Boulba, le héros du livre, pris par les Polonais, est attaché à un arbre et brûlé vif. Il ne fait point entendre sa chanson de mort comme le jeune Chactas chez les sauvages, mais jusqu'à ce que la flamme étouffe la voix dans sa gorge, il sait trouver de fières paroles.

« Adieu, camarades, crie-t-il à ses Zaporogues, forcés de tourner bride, souvenez-vous de moi; revenez ici au printemps prochain, et faites une belle tournée. Qu'avez-vous gagné, Polonais du diable? Croyez-vous qu'il y ait au monde une chose qui fasse peur à un Cosaque? Attendez un peu, le temps viendra bientôt où vous saurez ce que c'est que la religion russe orthodoxe..... »

Les Polonais, en effet, ne l'ont su que trop tôt! (1)

On entra ensuite dans une période de calme, comparativement aux années qui venaient de s'écouler. Catherine maria le grand-duc Paul, son fils, accomplit diverses réformes administratives et judiciaires, créa une banque à Tobolsk et vit dépérir, par suite des maux de la guerre qui s'était prolongée, les premières colonies d'étrangers fondées en Russie. En même temps Repnin, nommé ambassadeur près la Porte, endormait les Turcs sur leur position. Puis survinrent les démêlés des Etats-Unis d'Amérique qui donnèrent lieu au système de la *neutralité armée*, et la Russie put montrer alors quelle était son influence dans les affaires générales.

(1) Louis Enault. — *Constitutionnel*, samedi 10 septembre 1853.

C'est à cette époque que surgit un nouveau favori dont le nom est lié si intimement à l'histoire de Catherine II et de son règne, que nous avons cru devoir lui consacrer plus loin une large place dans nos récits. La paix avec les Turcs et tous les événements qui l'avaient précédée ne purent empêcher l'attention du peuple et de la cour de se porter sur Potemkin, appelé à succéder à Orloff dans la faveur de la czarine. Cet homme, ambitieux et bizarre, qui pendant plusieurs années joua un si grand rôle, exerçait alors sur l'esprit de Catherine le même ascendant que Grégoire Orloff, et gouvernait l'empire avec elle. Ce fut lui qui acheva la conquête de la Crimée, qui en fit une province russe, et étendit les bornes de la Russie par delà le Caucase.

Déjà, en 1779, la paix avec la Porte avait été sur le point d'être troublée. Les Turcs ne pouvaient s'habituer à l'idée que la Crimée leur eût été soustraite et que l'influence russe y dominât par l'élection du khan *Sahim-Guéraï*, dévoué à l'impératrice; ils étaient d'ailleurs irrités du patronage que les Russes affectaient d'exercer sur la Valachie et la Moldavie. Alors survint un de ces démêlés auxquels depuis vingt ans on s'est accoutumé à donner le nom de question d'Orient et dont la gravité n'a jamais été si grande qu'aujourd'hui. Grâce à la médiation de la France, on ne recommença pas la guerre; le traité de Constantinople intervint pour consacrer de nouveau les principales dispositions arrêtées à Kaïnardji, et les Russes s'engagèrent à évacuer la Crimée où ils avaient fait entrer des troupes pour soutenir le khan de leur choix.

Mais la Russie avait hâte de porter la main sur le pays où elle possédait un instrument docile à ses volontés, et qu'elle comptait briser quand il lui devien-

drait inutile. Cet épisode curieux de l'histoire de la politique russe mérite d'être raconté.

A peine Sahim-Guéraï fut-il sur le trône par la grâce de Catherine, que celle-ci lui dépêcha, sous le titre d'ambassadeur, un espion chargé de le rendre odieux à sa nation, de payer argent comptant une opposition quelconque, enfin d'allumer la guerre civile. Les Tatares professaient une aversion incurable pour les Russes, pour leur gouvernement et leurs mœurs. On persuada au khan Sahim de solliciter les faveurs de la cour, et il obtint aussitôt le cordon de l'ordre de Sainte-Anne et le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Préobajenski; ces fonctions subalternes le dégradèrent aux yeux des Tatares. Les envoyés russes lui avaient, en peu de temps, donné le goût de leurs usages, de leurs frivolités, de leurs débauches, de leurs prodigalités et de leurs parades militaires. A ce pauvre souverain, si mal équilibré sur son trône, on suggéra l'idée d'avoir une marine et de s'emparer de la mer Noire. On croirait vraiment, en lisant cette histoire, parcourir celle de Venise et de son conseil des Dix.

Cependant les dépenses du monarque ne faisaient que s'accroître, et le peuple murmurait. Quant à l'ambassadeur russe, expert dans les choses de l'intrigue, actif, implacable, il ne cessait de poursuivre son double projet, encourageant à la fois les folies du khan et les complots des nobles (*mourzas*); enfin une révolte générale éclata et le khan, épouvanté, fut forcé de s'enfuir à Taman et d'implorer le secours de la Russie. C'est là qu'on l'attendait; la perfidie se montra à visage découvert. Les troupes russes, depuis longtemps concentrées pour cette expédition, se ruèrent par tous les

« A cette nouvelle indignité, la Porte délibéra si elle ne vengerait point par les armes sa sûreté compromise et son honneur outragé. Mais l'influence d'une ancienne alliée (la cour de France) modéra les justes mouvements de sa colère, et le conseil de temporiser l'emporta sur celui de se défendre. Le Grand-Seigneur s'empressa de faire publier une réfutation éloquente du manifeste russe ; et, voulant toujours conjurer par la patience l'orage qui grossissait sur sa tête, il consentit (1784) à souscrire un nouveau traité par lequel Catherine acquit, sans combat, la possession de la Crimée et du Kuban, des droits nouveaux sur la mer Noire, et des avantages calculés pour la destruction future de l'empire Ottoman » (1).

Catherine rendit à la Crimée et au Kuban leurs anciens noms de Tauride et de Caucase. Potenkim qui, depuis la mort de Panine, n'avait plus de rival dans la confiance de l'impératrice, reçut le surnom de *Taurgezewski*, le Tauridien, avec le gouvernement de cette même Tauride et le titre de grand amiral de la mer Noire. A peu près à la même époque, Héraclius, souverain de Kakethi, et Salomon, sultan de Géorgie et d'Imiréthie, effrayés par la présence inopinée d'une armée russe, ou gagnés par des bienfaits ou des promesses, firent hommage de leurs Etats à l'impératrice.

Quant au sort de la Pologne, il paraissait désormais fixé. Nous avons rappelé sommairement, dans les deux chapitres qui précèdent, par quels moyens les projets ambitieux de la Russie avaient pu s'accomplir au sein de ce malheureux pays ; on trouvera d'ailleurs dans

(1) *Progrès de la puissance Russe.*

l'*Histoire des Révolutions polonaises*, dont notre publication est suivie, les détails et les épisodes relatifs à cette spoliation indigne qui, à elle seule, aurait suffi pour déshonorer les gouvernements qui en furent les auteurs ou les complices. D'ailleurs ces tristes événements sont aujourd'hui trop connus; chacun sait avec quel art perfide Catherine II sut entretenir l'anarchie parmi les Polonais, et par quelles manœuvres elle parvint à étouffer la liberté polonaise. Les confédérés de la Podolie eurent beau couvrir leurs habits de croix brodées, et placer sur leurs étendards les images de la *Vierge Marie* et de l'*Enfant-Jésus*; c'est en vain qu'ils jurèrent de *vaincre ou de mourir*; que pouvaient-ils faire contre la destinée, ces *séditieux* et ces *brigands*, stigmatisés à l'avance par leur ennemie implacable?

Le voyage à Pétersbourg du prince Henri de Prusse, pendant lequel Catherine déploya, vis-à-vis de son hôte, toutes les câlineries de la séduction, décida le démembrement de la Pologne, et ce fut à travers les manéges de la coquetterie la plus raffinée que fut prise cette résolution inique. L'infatigable Souwaroff, par des victoires successives, ruina les dernières ressources des confédérés, et le brave Choisy ne put retarder, malgré son héroïsme, la chute de la nation valeureuse qu'il était venu défendre (1).

La confédération dissoute, la Russie, la Prusse et l'Autriche déclarèrent que tous ceux qui s'attrouperaient encore seraient poursuivis et jugés comme

(1) Un détachement d'officiers et de soldats français, sous la conduite de Choisy, s'était emparé de la ville et du château de Cracovie (1772). Ils y soutinrent un long siége et, succombant enfin sous le nombre, ils furent faits prisonniers de guerre.

meurtriers et *incendiaires ;* puis, après avoir déclaré qu'on n'avait envahi la Pologne que pour y *arrêter l'effusion du sang et y rétablir la tranquillité*, on ravit à la République polonaise la moitié de son territoire, et on gratifia à dessein ce débris d'Etat des plus mauvaises lois possibles, en faisant de cette constitution dérisoire une condition nécessaire de l'existence même de la nation. Le florentin Machiavel, cet homme de ressources, n'aurait pas mieux imaginé !

La Turquie humiliée et la Pologne abattue, que pouvait faire Catherine ? Potemkin venait d'être nommé gouverneur de certaines provinces méridionales et commandait à la Crimée dont il avait achevé la soumission. Catherine, qui posait volontiers, voulut se montrer dans les contrées naguère soulevées par Pougatcheff, et partit pour accomplir ce fameux voyage, imité en quelques endroits de celui qu'avait accompli son aïeule Cléopâtre sur le Cydnus, et que nous allons raconter.

En Egypte, dans l'Archipel, sur les rives du Danube, elle entretenait d'adroits émissaires qui, protégés par le titre officiel de consuls, étaient chargés de répandre l'esprit d'insurrection au sein des provinces ottomanes. Les hospodars rebelles étaient ouvertement protégés par elle, et son gouvernement poussait l'audace jusqu'à se mêler de l'administration intérieure du Divan, et à ordonner le renvoi des fonctionnaires qui n'avaient pas voulu se laisser acheter. Plus la Porte se montrait docile, plus s'accroissaient les exigences de la Russie.

Ces différends toujours renaissants, ces vexations et ces empiétements continuels furent bientôt suivis d'outrages qui annonçaient de prochaines usurpations. A la cour de Pétersbourg, dans les salons, au théâtre, on ne prononçait le nom de la Turquie qu'avec mépris; les arts, les livres, la gravure, tout servait à propager la haine du gouvernement Russe contre la religion et l'empire des infidèles. Mille projets de partage se pu bliaient ouvertement. Catherine était représentée rele vant les ruines de la Grèce et foulant aux pieds l'étendard du prophète. On donnait une nourrice grecque et le nom de Constantin au second fils de Paul Ier auquel on destinait le trône de Byzance; la couronne de Dacie était réservée à Potemkin; cette cour, ivre d'orgueil, comptait bientôt quitter les rives glacées de la Néva pour les admirables eaux du Bosphore.

C'est alors qu'eut lieu ce voyage resté célèbre dans les fastes du mensonge et que s'accomplit sur le Volga et le Borysthène cette navigation triomphale à travers des provinces peuplées exprès, des villes bâties pour la circonstance, et des acclamations commandées à l'avance. Escortée d'une armée de 40,000 hommes, l'intrépide Catherine s'était fait accompagner de tout le corps di-

flammes, de sorte que nous parcourions une route de feux plus brillants que les rayons du jour ; c'était ainsi que la vieille aristocratie du Nord voulait et commandait que la lumière se fît. »

Nous laissons à M. de Ségur la responsabilité du récit et celle des expressions.

« La première partie de ce voyage, commencée au milieu d'un rigoureux hiver, ne doit pas faire craindre au lecteur l'abus des descriptions. Une seule suffira : nous traversions de vastes plaines couvertes de neiges, des forêts de sapins dont les branches hérissées de glaçons offraient quelquefois au reflet des rayons du soleil, l'éclat du cristal et du diamant. »

Pendant ce temps, d'innombrables traîneaux sillonnaient, comme des flottes de barques légères, cette mer blanchissante.

« On peut juger facilement du contraste étrange que présentait, au milieu de cette mer de neige, une route embrasée de mille feux, que parcourait majestueusement le cortége nombreux de l'illustre souveraine du Nord, avec tout le luxe de la cour la plus magnifique.

« A peu de distance des bourgs et des villes, cette route se peuplait d'une foule innombrable de citadins et de villageois dont la curiosité bravait la rigueur du froid et qui saluaient leur souveraine par les plus vives acclamations. »

Catherine n'avait rien changé à sa vie habituelle et à l'emploi de ses journées.

« Partout elle trouvait un palais ou une élégante maison préparée pour la recevoir ; nous dînions avec elle tous les jours. Après quelques moments employés à la toilette, Sa Majesté venait nous retrouver dans son

salon, causait, jouait avec nous, et à neuf heures se retirait pour travailler jusqu'à onze » (1).

Les populations gelaient, mais l'impératrice et son cortége étaient si bien chauffés ! On continuait à traverser des bourgs et des villages.

« Leurs pauvres et rustiques habitants, rassemblés en foule malgré la rigueur du froid, restaient patiemment, leur barbe hérissée de glace, autour du petit palais bâti au milieu de leurs murs, par une sorte de féerie, et dans lequel le cortége joyeux de l'Impératrice, assis à une table somptueuse ou sur les coussins de vastes et commodes divans, ne s'apercevait ni de la dureté du climat, ni de la pauvreté du pays, trouvant partout une douce chaleur, des vins exquis, des fruits rares et des mets recherchés ; enfin échappant même à ce vieil enfant de l'uniformité, à l'ennui, par tous les plaisirs variés que sait donner à un cercle nombreux une femme aimable, quand même elle est reine et despote. »

Dans les haltes, et quand les réceptions officielles étaient terminées, on jouait avec Messieurs du corps diplomatique à mille jeux innocents. Aux bouts rimés, le plus fort était l'ambassadeur de France, à qui nous empruntons tous ces détails.

« Nous avions parcouru plus de 200 lieues en huit jours, l'Impératrice était fatiguée. Cependant il était difficile de voyager dans une saison plus rigoureuse avec plus de commodité, de promptitude, de magnificence et de plaisirs ; le froid avait disparu sous la multitude des précautions ; la distance avait été absorbée par la légèreté des traîneaux, et la longueur des nuits

(1) *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. le comte de Ségur, t. 2, p. 106 et suivantes.

effacée par la clarté des immenses bûchers allumés de trente en trente toises.

« Mais comme il fallait partout tenir une cour, être en représentation, examiner les établissements, donner des audiences, recevoir des plaintes, remédier à des abus, donner des leçons utiles et des récompenses encourageantes, il restait peu de moments pour se délasser.

« En voiture même, l'Impératrice, qui ne se reposait de régner que pour travailler à plaire, faisait une dépense continuelle de grâces, d'esprit et de gaîté, genre d'occupation très-aimable, mais qui ne peut se soutenir longtemps sans quelque fatigue. »

Ce fut pour charmer les loisirs trop prolongés de ce voyage que l'Impératrice distribua à certaines personnes de sa suite les divers chapitres du *Bélisaire* de Marmontel qu'elle les chargea de traduire, et elle se réserva pour elle-même un de ces chapitres. Un jour, après qu'on eût fait des contes, joué au billard, parlé littérature, Catherine eut la fantaisie d'apprendre à faire des vers ; mais la mesure et la rime embarrassèrent tellement l'impatiente écolière, que M. de Ségur, au bout de huit jours, dut renoncer à ce professorat.

On s'était arrêté à Kioff quelque temps et l'hiver venait de disparaître. Les eaux du Borysthène étaient libres, on pouvait partir.

« Cette princesse, après avoir religieusement visité le monastère de Petchersky, distribua beaucoup de grâces et de cordons, de diamants et de perles. « La « Cléopâtre de Kioff, dit à ce propos le prince de « Ligne, n'avale pas de perles, mais elle en donne « beaucoup.

« Enfin l'Impératrice s'embarqua le 1er mai 1787 sur

trice par de bruyantes acclamations à l'instant où l'on vit, au bruit du canon, les matelots de sa majestueuse escadre frapper en cadence, avec leurs rames peintes et brillantes, les eaux du Borysthène.

« Sur les bords du fleuve, une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, venaient de tous les points de l'empire admirer la marche de notre cortége et offrir en tribut à leur souveraine les productions de leurs climats divers. »

Ne croirait-on pas assister au voyage de Cléopâtre sur le Cydnus? Ce récit nous rappelle cette page du vieux Plutarque, ainsi traduite par Amyot dans sa langue naïve :

« Elle se mit sur le Cydnus dans un bateau dont la
« poupe était d'or, les voiles de pourpre, les rames
« d'argent, que l'on maniait au son et à la cadence
« d'une musique de flûtes, de cythares et autres tels
« instruments dont on jouait dedans. Et au reste,
« quant à sa personne, elle était couchée dessous un
« pavillon d'or tissu, vêtue et accoutrée toute en sorte
« que l'on peint Vénus, et auprès d'elle, d'un côté et
« d'autre, de beaux petits enfants habillés ni plus ni
« moins que les peintres ont accoutumé de portraire
« les amours, avec des éventaux en leurs mains, dont
« ils l'éventaient. Les femmes et demoiselles sembla-
« blement; les plus belles étaient habillées en nymphes
« néréïdes, qui sont les fées des eaux, et comme les
« Grâces, les unes appuyées sur le timon, les autres
« sur les cordages, d'où il sortait de merveilleusement
« douces et suaves odeurs de parfums, qui remplis-
« saient de ça et là les rives toutes couvertes d'un
« peuple innombrable. »

Cléopâtre marchait ainsi à la conquête d'Antoine, le

maître de l'Orient ; Catherine s'avançait à la rencontre d'un empereur et d'un roi accourus pour lui rendre leurs hommages.

« Souvent on voyait des corps légers de Cosaques manœuvrer dans les plaines que baigne le Dniéper ; les villes, les villages, les maisons de campagne et quelquefois de rustiques cabanes étaient tellement ornés et déguisés par des arcs de triomphe, par des guirlandes de fleurs, par d'élégantes décorations d'architecture, que leur aspect complétait l'illusion au point de les transformer à nos yeux en cités superbes, en palais soudainement construits, en jardins magiquement créés.

« La neige avait disparu, une riante verdure couvrait la terre, les prés étaient émaillés de fleurs, un soleil vivifiant animait, vivifiait, colorait tous les objets. L'air retentissait des sons de la musique harmonieuse de nos galères, les costumes divers des spectateurs qui bordaient le rivage variaient sans cesse ce riche et mouvant tableau.

« Enfin, plus tard, lorsque nous approchâmes de quelque grande ville, nous vîmes rangés à leur poste des escadrons de troupes d'élite éclatantes par la beauté de leurs armes et par la richesse de leurs uniformes. Le contraste de leur magnifique tenue avec le dénuement des régiments du maréchal Romanzoff annonçait assez que nous quittions le gouvernement de ce vieux et illustre guerrier, et que nous allions entrer dans ceux que la fortune avait soumis au prince Potemkin.

« Les éléments, la saison, la nature et l'art, tout semblait conspirer pour assurer le triomphe de ce favori puissant. Il espérait, en entourant sa souveraine de tant de prestiges, au moment où elle parcourait les contrées récemment conquises par ses armes, enflammer son

ambition et lui inspirer le désir de tenter de nouvelles conquêtes.

« Mes matinées seules étaient libres. Nous les employions agréablement en lectures, en conversations, en visites d'une galère à l'autre, en promenades sur les bords du fleuve.

« A une heure nous nous rendions tous les jours sur la galère de l'Impératrice, et nous dînions avec elle. Sa table, suivant sa coutume, ne passait pas dix couverts. Une fois par semaine, seulement, elle invitait toutes les personnes qui avaient l'honneur de l'accompagner. Alors son dîner était servi sur un très-grand bâtiment où soixante couverts pouvaient être facilement placés.

« Cinq jours après notre départ, nous nous arrêtâmes devant la ville de Kanieff, où le roi de Pologne avec sa cour nous attendait. »

« C'était là que devait avoir lieu l'entrevue de Stanislas et de Catherine, tous deux remarquables, vingt-cinq ans auparavant, par leurs grâces, par leur beauté, tous deux unis autrefois par un amour réciproque ; et tous deux, depuis tant de lustres, non moins changés dans leurs formes que dans leurs sentiments.

Evidemment, Stanislas dont le trône était chancelant plus que jamais, n'avait sollicité que par crainte et par intérêt la faveur de cette réunion : c'était une froide bienséance qui avait engagé la redoutable protectrice du roi de Pologne à lui accorder ce rendez-vous bien plus diplomatique que sentimental.

« Je ne vis jamais l'Impératrice plus aimable que le premier jour de notre navigation; le dîner fut très-gai, nous étions tous charmés de sortir de la triste ville de Kioff où les glaces nous avaient bloqués trois mois.

« Le printemps rajeunissait nos idées, la beauté du

temps, la magnificence de notre flotte, la majesté du fleuve, le mouvement, la joie des spectateurs qui accouraient sur les bords, le mélange militaire ou asiatique que nous présentaient les costumes variés de trente nations différentes; enfin la certitude de voir chaque jour des objets curieux et nouveaux, réveillaient, aiguillonnaient notre imagination; elle semblait voyager encore plus rapidement que nous.

« Sans nous appesantir sur rien, nous passions continuellement d'un sujet de conversation à l'autre. Nous comparions les temps anciens aux modernes, la France à l'Attique, l'Angleterre à Carthage, la Prusse à la Macédoine, l'empire de Catherine à celui de Cyrus. On racontait des anecdotes anciennes et nouvelles ; l'impératrice nous en fit connaître plusieurs, relatives à Pierre le Grand et à Elisabeth.

« Comme nous la félicitions d'avoir en si peu de temps adouci des mœurs naguères encore si rudes et si âpres, elle répondit : « Il est vrai que les vieillards russes « doivent trouver quelque différence entre leur temps « et le nôtre. Je ne puis penser sans horreur au sort du « peuple sous le règne de l'impératrice Anne, ou plu« tôt sous celui de son ministre Biren; cet homme cruel « qui la dominait fit mutiler ou exiler plus de soixante « mille personnes. »

Cependant la flotte, toute pavoisée, s'était rangée en ligne devant les murs de Kanieff, dont les collines et les plaines resplendirent bientôt de l'éclat des armes de nombreux escadrons Polonais splendidement équipés.

Enfin les canons de la flotte et de la ville annoncèrent l'arrivée des deux souverains. L'Impératrice dépêcha sur une embarcation élégante quelques-uns de ses grands officiers pour aller recevoir le roi de Pologne.

« Ce prince, accompagné par eux et croyant devoir, pour éviter toute étiquette embarrassante, garder un *incognito* peu compatible avec tant d'éclat, leur dit : Messieurs, le roi de Pologne m'a chargé de vous recommander le comte Poniatowski.

« Lorsqu'il fut monté sur la galère impériale, nous nous pressâmes en cercle autour de lui, curieux de voir les premières émotions et d'entendre les premières paroles de ces augustes personnages, dans une circonstance si différente de celle où ils s'étaient vus autrefois, unis par l'amour, séparés par la jalousie, et poursuivis par la haine.

« Mais notre attente fut presque totalement déçue, car après un salut réciproque, grave, majestueux et froid, Catherine ayant présenté sa main à Stanislas, ils entrèrent dans un cabinet et y restèrent enfermés une demi-heure.

« Dès que ce tête-à-tête fut fini, leurs Majestés vinrent nous rejoindre; et comme nous n'avions pas pu les entendre, nos regards curieux cherchaient à lire leurs pensées sur leurs traits; mais quelques légers nuages répandus sur leurs fronts rendaient cette lecture assez difficile : c'était, du côté de l'Impératrice, un nuage d'embarras et de contrainte inaccoutumés et, dans les yeux du roi, une certaine empreinte de tristesse qu'un sourire affecté ne pouvait entièrement déguiser.

« Ce prince vint obligeamment parler à tous ceux d'entre nous qu'il connaissait; l'Impératrice lui présenta les autres. Je reçus de lui un accueil très-gracieux.

« Tout avait été calculé pour ne point laisser de vide dans une journée que, de part et d'autre, on désirait peut-être également abréger. Bientôt on s'embarqua

conformément au goût de l'Impératrice; un jardin anglais où la magie du prince Potemkin avait fait transporter à grands frais des arbres d'une grosseur singulière, une vue charmante dont l'ombrage, les fleurs et les eaux variaient agréablement les perspectives; douze mille hommes de troupes habillés et équipés à neuf; toute la noblesse du gouvernement rassemblée et richement vêtue, la réunion des marchands accourus de toutes les contrées de l'empire; enfin, le plaisir d'être en mouvement après trois mois d'immobilité, et celui de voir s'avancer vers son but cet extraordinaire voyage qui fixait toute l'attention de l'Europe, tels furent les préludes des nouvelles scènes dont j'allais être témoin.

« La satisfaction de Catherine, nourrie toujours par des objets nouveaux et piquants, se manifestait à tous les yeux. Le prince Potemkin, extraordinaire en tout et toujours, se montrait aussi actif dans ses gouvernements qu'il paraissait indolent à Saint-Péterbourg.

« Tout ce que sa vive imagination, son pouvoir illimité et la connaissance profonde qu'il avait du caractère de sa souveraine, pouvaient lui fournir des moyens pour exalter sa tête, pour flatter son amour-propre, était employé avec un art inconcevable.

« Il savait, par une espèce de prodige, lutter contre tous les obstacles, vaincre la nature, abréger les distances, parer la misère, tromper l'œil sur l'uniformité des plaines sablonneuses, l'esprit sur l'ennui d'une longue marche et donner un air de vie aux déserts les plus stériles.

« Toutes les stations étaient mesurées de façon à éviter la plus légère lassitude; il avait soin de ne faire arrêter la flotte qu'en face des bourgs et villes situés dans des positions pittoresques. D'immenses troupeaux

animaient les prairies; des groupes de paysans vivifiaient les plages; une foule innombrable de bateaux portant des jeunes garçons et des jeunes filles qui chantaient des airs rustiques de leur pays, nous environnaient sans cesse; rien n'était oublié.

« Il faut convenir que, si ce premier ministre, médiocre général, politique capricieux, se montrait fort loin d'être un grand homme d'Etat, il était au moins le plus grand et le plus habile des hommes de cour.

On se dirigeait vers Kerson où l'empereur d'Allemagne était arrivé, et la flotte poursuivait sa navigation sur le Borysthène, à travers le pays des Cosaques, pour gagner celui des Tatares.

« Mille amusements divers, les récits curieux et piquants que nous faisait Catherine, les réflexions spirituelles quoiqu'un peu mélancoliques de M. Fitz-Herbert, les folies du grand écuyer et la gaîté intarissable de Cobentzel, qui nous faisait jouer avec lui des proverbes dans la chambre à coucher de l'Impératrice (genre de talent où il excellait), variaient agréablement nos journées. »

Tout à coup on apprit que l'empereur Joseph, le lendemain de son arrivée à Kherson, en était parti et s'était rendu en toute diligence à Kaydak, dont on n'était éloigné que de six lieues.

« Le dessein de ce monarque avait été de venir à la rencontre de la galère de l'Impératrice; mais le prince Potemkin, qui s'était rendu d'avance à Kaydak, ayant prévenu à temps sa souveraine, elle se fit descendre à terre, nous laissa presque tous sur sa flotte, monta précipitamment en voiture et courut au-devant de l'empereur qu'elle rencontra près de la maison isolée d'un Cosaque où ils s'arrêtèrent peu d'heures, et d'où ils par-

tirent ensuite pour Kaydak, où nous les rejoignîmes le lendemain matin 19 mai.

« Comme l'Impératrice s'était pressée au point de ne prendre avec elle aucun de ses gens, l'embarras pour faire dîner les deux souverains ne fut pas médiocre. Le prince Potemkin, le grand général Banitski ainsi que le prince de Nassau, leur firent comme ils le purent un repas qui fut très-gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre d'aussi nobles cuisiniers. »

Jusque-là on avait navigué sur le Borysthène et cette navigation avait d'autant plu à Catherine qu'elle n'était pas exempte de dangers; mais Catherine recherchait les occasions d'étonner par son courage des courtisans généralement timides, et c'était certes un moyen adroit, dans ce cas, de lui faire sa cour en affectant un peu de poltronnerie. On traversa le pays des steppes et on arriva enfin à Kherson; c'est là que Catherine put lire, à la porte d'Orient, sur un arc de triomphe, cette inscription qui annonçait assez le but de son voyage : « *C'est ici le chemin de Byzance.* »

« J'avais vu à Kanieff un roi sans force et sans autorité, entouré de la magnificence et de l'éclat des plus grands monarques; par un contraste remarquable, je voyais à Kherson un empereur puissant, simple dans ses formes, modeste dans ses manières, familier dans son accueil, ennemi de toute étiquette, permettant et provoquant la conversation sur tous les sujets, et ne voulant briller d'aucun autre éclat que de celui que lui donnaient une instruction étendue, un jugement solide, un esprit orné.

« Lorsque Catherine II voulut, à Kaydak, me présenter à lui, il lui dit : « Madame, je ne suis ici que le

comte de Falskenstein, et c'est moi qui dois être présenté au ministre de France. »

Après avoir quitté Kherson et passé le Borysthène, on entre en Crimée. La révolution qui avait renversé le dernier souverain de la race de Gengiskhan et donné à la Russie la possession de la mer Noire, en la faisant planer, pour ainsi dire, sur la capitale de la Turquie, n'avait produit qu'une impression légère en Europe. Et cependant Catherine, victorieuse sans obstacle, pouvait alors, au gré de ses désirs et au galop de ses chevaux, entrer triomphalement dans l'antique Tauride, et s'asseoir sur le trône de ces princes Tatares, dont les ancêtres avaient forcé plus d'une fois les czars à présenter leurs hommages aux chefs de la *horde dorée*.

Le cortége franchit les fameuses lignes de Pérékof qui, à l'instar de la trop célèbre muraille de la Chine, n'ont jamais pu arrêter aucune invasion. On visita ensuite la forteresse d'Or qui défend les lignes. Comme on en sortait, on vit un corps nombreux de cavalerie Tatare, magnifiquement équipée, qui vint au-devant de l'impératrice pour lui servir de garde d'honneur. Catherine, pendant son séjour en Crimée, n'avait voulu être escortée que par des Tatares. Cependant, ce peuple, si constamment ennemi des chrétiens, était tout récemment soumis. Mais cette preuve de confiance, comme presque tout ce qui est audacieux, devait réussir.

« Convenez, mon cher Ségur, me disait le prince de
« Ligne en riant, que ce serait un étrange événement
« qui ferait un beau bruit en Europe, si les douze cent
« Tatares qui nous enveloppent s'avisaient de nous en-
« traîner à toute bride vers un petit port voisin, d'y
« embarquer l'auguste Catherine ainsi que le puissant

« empereur des Romains, Joseph II, et de les con-
« duire à Constantinople pour l'amusement et la satis-
« faction de Sa Hautesse Abdul-Hamet, le souverain
« commandeur des croyants; et ce tour d'adresse n'au-
« rait rien absolument d'immoral; car ils pourraient
« bien, sans aucun scrupule, escamoter deux souve-
« rains qui viennent, au mépris du droit des gens et
« de tous les traités, d'escamoter leur pays, de détrô-
« ner leur prince et d'enchaîner leur indépendance. »
Heureusement cette folie n'entra point dans la tête des loyaux enfants de Mahomet. »

Un soir on se dirigeait vers la ville de Bachtchi-Saraï, où la cour comptait s'établir dans le palais des anciens khans. Située dans un étroit vallon, cette ville a des maisons assez mesquines disséminées, en amphithéâtre, sur la pente des hautes montagnes qui l'entourent, qui la pressent, et dont les énormes rochers semblent à tout moment près de l'écraser.

« On arrive, ou plutôt on descend dans Bachtchi-Saraï par une pente extrêmement rapide, et des deux côtés hérissée de rochers. La voiture de Catherine était pesante, les chevaux qui la conduisaient, ardents et indociles; ces animaux fougueux, pressés par ce poids inaccoutumé, s'emportent, prennent le mors aux dents, et se précipitent entre les rochers avec une telle impétuosité, que nous croyions à tout moment voir le carrosse verser et se briser en éclats.

« Les efforts des Tatares pour les arrêter furent vains! l'effroi avait saisi tous les voyageurs. Catherine seule (me dit ensuite l'empereur) ne laissa pas voir sur ses traits le moindre signe de crainte. Enfin, le sort voulut qu'après avoir passé, on ne sait comment, par-dessus quelques rochers et sans accident, les chevaux,

L'impératrice partit de Caffa pour retourner directement à Pétersbourg. Pendant la dernière partie du voyage, et dans ses promenades au milieu des steppes, l'empereur et le diplomate français eurent de fréquents entretiens. Un jour, M. de Ségur était en veine de franchise.

« Voyez, lui disait-il, tout ici a plus d'éclat que de réa-
« lité, tout s'y commence rien ne s'y achève. Le prince
« Potemkin abandonne avec promptitude ce qu'il entre-
« prend avec ardeur; aucun de ses projets n'est mûri ni
« suivi. Il a fait poser à Ekaterinoslaff la première pierre
« d'une capitale que l'on n'habitera point, d'une église
« grande comme St-Pierre de Rome et où l'on ne dira
« peut-être jamais la messe. Il a choisi pour fonder
« cette nouvelle cité de Catherine une montagne d'où
« l'on a une très-belle vue, mais qui est totalement
« privée d'eau.

« Kerson, mal placée, a coûté vingt mille hommes;
« elle est entourée de marais pestilentiels, les vaisseaux
« ne peuvent y entrer chargés.

« Depuis six ans les steppes sont plus désertes qu'elles
« ne l'étaient, la Crimée a perdu les deux tiers de sa
« population, Caffa est ruinée et ne se relevera pas,
« Sevastopol seul est déjà un établissement imposant,
« mais il faudra encore beaucoup de temps pour qu'on
« y voie une véritable ville.

« On s'est efforcé de tout parer, de tout embellir,
« de tout vivifier momentanément aux yeux de l'Im-
« pératrice; mais Catherine étant une fois partie, tous
« ces prestiges disparaîtront avec elle de ces immenses
« contrées.

« Je connais le prince Potemkin, son coup de théâtre
« a eu lieu, la toile est baissée; il va s'occuper d'au-

senter à l'impératrice un pauvre soldat aveugle des suites d'un coup de feu reçu à l'assaut de Bender. L'aveugle obtint un grand succès de sympathie, reçut mille roubles, la promesse d'une pension, et le peuple cria d'une voix unanime et formidable, *vive l'Impératrice ! vive notre Mère !* A Krementchuck ce fut le tour d'un autre invalide qui, après des prodiges de valeur accomplis dans la dernière campagne contre le rebelle Pougatcheff, perdu au milieu des neiges, avait eu les pieds gelés. Autre présentation, nouvelle libéralité de la czarine, enchantée de pouvoir, grâce au zèle de Potemkin, prouver à l'armée sa sollicitude et sa munificence. A Kaydak parut un ancien cosaque Zaporogue, mutilé par ses compatriotes qui, furieux de s'entendre conseiller par lui la soumission, s'étaient vengés sur lui de sa fidélité à l'impératrice et l'avaient presque empalé; cet épisode, qui se termina comme les autres par une allocution touchante de l'impératrice et par une largesse princière, fut des plus attendrissants.

Ces divers incidents avaient jeté un intérêt tout particulier sur cette partie du voyage; on arriva à Kherson. Potemkin, qui n'avait cessé de demander son fou, avait donné des ordres pour qu'on le lui envoyât mort ou vif, lorsqu'étant rentré au palais où il devait passer la nuit, et pénétrant dans sa chambre à coucher, il fut tout surpris et presque effrayé d'y trouver un Tatare. Il crut d'abord à un guet-apens et se mettait en défense, quand l'étranger, quittant une glace devant laquelle il s'ajustait, lui montra les traits de Mosse, de son fou qu'il avait tant et si vainement cherché !

Potemkin n'eut pas le temps de se fâcher. Mosse, accourant, et baisant la main du prince, s'écria :

— Ah ! *batushka* (petit père), encore ce Tatare,

ses ordres et prendre les mesures nécessaires pour secourir les populations épuisées par une disette affreuse. Les provinces les plus fertiles manquaient totalement de grains et la plupart des seigneurs, loin de retirer un revenu quelconque de leurs terres, étaient obligés de nourrir eux-mêmes leurs paysans affamés.

Ainsi se termina cette excursion gigantesque sur un parcours de près de mille lieues, à travers des décorations de théâtre, et tous les prestiges et les enchantements de l'art de la mise en scène. Mais ces palais, soudainement élevés au sein des campagnes désertes, ne devaient être habités qu'un jour ! Là où les Tatares avaient naguère conduit leurs troupeaux se dressaient des villes et des villages, mais les voyageurs passaient au loin et ne voyaient que les murailles extérieures de ces cités improvisées dont les maisons étaient absentes. Partout une population nombreuse se précipitait au-devant de la souveraine, mais ce même peuple courait, pendant la nuit, pour lui donner plus loin, le jour suivant, le même spectacle. Ces malheureux serfs, transplantés à grands frais sur le théâtre de ces solennités, habillés à neuf par Potemkin, logés dans de jolies habitations improvisées pour cette parade, formant par ordre des danses, et faisant retentir les airs de leurs chants et de leurs vivats, offraient aux yeux trompés de l'Impératrice l'image de l'aisance et du bonheur. Catherine II eût pu se croire parfois transportée dans les jardins du petit Trianon ou dans une des bergeries de M. de Florian.

Cependant la vue de Catherine avait été désagréablement offusquée à Kherson même, où se lisait l'inscription grecque indiquant le chemin de Byzance. Le sultan, comme pour protester contre cette exploration menaçante, avait envoyé des vaisseaux croiser à la hau-

cadence, et l'on pouvait trouver alors à Moscou plus d'un Lucullus. »

La rentrée de l'impératrice devait être accompagnée de certaines circonstances attristantes; à Moscou, par exemple, elle apprit que la famine ravageait certaines parties de son empire.

« Catherine, à son tour, voulait donner au Kremlin des bals et des fêtes dont la pompe devait être proportionnée à sa puissance; mais tout fut décommandé parce qu'elle apprit soudainement que les gouverneurs de plusieurs provinces, ayant négligé l'exécution de ses ordres et laissé dégarnir les greniers d'abondance qu'elle avait établis, une disette de grains aussi réelle qu'imprévue désolait ses peuples.

« Il serait indécent, dit cette princesse, qu'on me « vît au milieu des jeux et des fêtes, lorsque mes « sujets gémissent d'un fléau dont j'aurais dû les ga- « rantir. »

« J'étais près d'elle lorsqu'on lui annonça un de ces gouverneurs coupables de négligence. « J'espère, dit le « comte Belzborodko, que Votre Majesté lui adressera « publiquement la sévère réprimande qu'il mérite. — « Non, répondit Catherine, ce serait trop l'humilier : « j'attendrai qu'il soit seul avec moi, car *j'aime à « louer, à récompenser tout haut et à gronder tout « bas*. »

N'en déplaise à l'historien courtisan, cette princesse-là est une Catherine de convention, l'impératrice posant pour la sensibilité et l'indulgence en face de la diplomatie étrangère. Quoi qu'il en soit, et après avoir vécu, pendant tout le cours de ce fastueux voyage, dans l'oubli des *soins tumultueux* dont parle Delille, il lui fallut bien, de son palais de Czarskouélo, envoyer

CHAPITRE XI.

Guerre avec la Turquie.— L'ambassadeur Russe, M. de Bulgakoff, est envoyé au château des Sept-Tours. — Envahissement des principautés Danubiennes. — Épuisement de l'Empire et misère des armées. — La peste et la famine. — Difficultés que rencontre le recrutement des troupes. — Guerre d'extermination. — Le prince de Ligne, seul représentant de la gaîté française. Ses deux lettres à M. de Ségur. — Victoires des Russes chèrement achetées. Prise d'Oczakoff. — Souwaroff introduit le fanatisme comme moyen d'action dans les armées Russes. — Prise d'Ismaïl; massacre de 40,000 Turcs. — Danger sérieux de la Turquie. La terreur à Constantinople. — Paix de Yassy. — Diversion et guerre de la Suède. — Gustave III. Sa présomption, son audace, ses progrès. — La guerre des caricatures. — Épouvante de Catherine II; elle envoie à l'armée les frotteurs de son palais et déménage de Saint-Pétersbourg. — Paix de Wœrelœ.

Ce voyage en Crimée avait jeté l'alarme à Constantinople ; le Divan n'avait pas tardé à savoir qu'à Kherson l'empereur Joseph avait renouvelé la promesse faite par lui dans l'entrevue de Mohilow d'aider l'impératrice dans l'exécution de ses desseins. Il voyait là une menace des cours de Pétersbourg et de Vienne et le prélude d'une agression préméditée. L'Angleterre et la Prusse, jusque-là amies de la Russie, travaillaient à envenimer les griefs et les ressentiments de la Porte. Frédéric II était mort et son successeur Frédéric-Guillaume avait conservé le souvenir de l'accueil fâcheux

le courage superstitieux des Russes en leur annonçant la conquête de Constantinople.

L'Angleterre poussait bien la Turquie à la guerre, mais, en réalité, elle ne lui envoyait aucun secours; les entreprises de Gustave III, roi de Suède, que nous rappellerons tout à l'heure, firent seules une diversion aux projets de la Russie.

La guerre, il faut le dire, n'avait pas répondu d'abord aux espérances de Catherine et de Potemkin. Les armées russes opéraient dans des contrées ennemies et dévastées à l'avance. C'était à des distances énormes qu'il fallait adresser les convois de vivres et de munitions ; une organisation vicieuse, impossible, pesait de tout son poids sur les troupes dont elle arrêtait l'élan et les progrès; la famine et la peste décimaient les bataillons; les chevaux, faute de fourrages, mouraient par centaines. Déjà, dans la campagne de 1774, les Russes avaient éprouvé des pertes fabuleuses. A cette époque, « on fit en Russie, dit l'historien Lloyd, trois cent mille « hommes de levée; et cependant, à la paix, la princi- « pale armée, aux ordres de Romanzoff, ne se trouva « que de trente-six mille hommes, et l'autre qui agis- « sait en Crimée, sous le prince Dolgorouki, n'était « que de douze mille hommes; l'une et l'autre man- « quaient des choses les plus nécessaires. » Dans la guerre dont nous parlons, les provinces russes ne suffisaient plus aux recrutements, on enrôlait jusqu'aux exilés de Sibérie. Les finances étaient d'ailleurs dans un état pitoyable, et ces diverses causes empêchèrent seules Catherine de poursuivre ses avantages; sans cela il est probable que les Turcs eussent été chassés de l'Europe.

La guerre était devenue affreuse; les moindres succès étaient achetés par des pertes immenses ; la prise de

Choczim par les Autrichiens aidés de Soltikoff et celle d'Oczakoff par Potemkin coûtèrent des flots de sang. Un seul homme, au milieu de cette guerre d'extermination et parmi ces soldats fanatisés par Souwaroff, avait conservé cette inaltérable gaîté qui le distingua pendant tout le cours de son aventureuse carrière. Cet homme, cet étranger, le prince de Ligne, qui prit part à ces combats désespérés, écrivait à ses amis :

« On nous a amené aujourd'hui quelques prisonniers « Turcs ; ils sont aussi ennuyeux que ceux du bal de « l'Opéra. J'ai eu bien de la peine à me mettre dans la « tête que ce n'étaient pas des masques, et que nous « étions réellement en guerre avec eux. »

Le prince de Ligne communiquait régulièrement avec M. le comte de Ségur.

« Vers la même époque, dit l'ambassadeur Français dans ses mémoires, les Autrichiens investirent Belgrade qui fut prise peu de temps après ; mais je n'appris cette nouvelle qu'après mon départ de Russie.

« Le prince de Ligne, qui se distingua dans cette campagne, m'écrivit deux lettres que je vais transcrire en partie. On y trouvera toute la gaité et toute l'originalité de son esprit.

A mon quartier général de Semlin, le 1er juin 1789.

« J'aurais pu vous écrire, pendant l'hiver, ce que « vous ne saviez pas, et depuis ce temps-là ce que vous « savez ; mais je n'écris avec plaisir que lorsque j'ai la « réponse au bout de quelques heures. A Paris, je n'ai- « mais et n'écrivais jamais de l'autre côté des ponts. « C'est ainsi que, voguant avec vous sur le Borysthène, « séparé de vous par une cloison de taffetas chiné dans « une des superbes galères de ce voyage triomphal et

« magique, je n'attendais que quelques minutes votre
« billet du matin.

« Une espèce d'armistice, ou plutôt de convention de
« bonne compagnie, me laisse le temps de donner aux
« Turcs, dans une superbe tente, turque aussi bien
« qu'eux, des concerts sur ma rive du Danube; toute
« la garnison de Belgrade vient les entendre sur l'autre
« rive.

« Ainsi que le roi d'Espagne qui a fait chanter pen-
« dant quarante ans, tous les jours, le même air à Fari-
« nelli, je me fais jouer tous les soirs la *Cosa rara*,
« qui, comme vous le voyez, cesse de l'être. De très-
« belles Juives, Arméniennes, Illyriennes ou Serviennes
« y assistent; c'est la grande noblesse de Semlin.

« Quand quelques Turcs passent les frontières, je les
« corrige. Osman pacha m'en remercie et dit qu'il ne
« ne peut pas se faire obéir. Comme j'aime mieux le
« taquiner que de me contenter de lettres d'excuses,
« l'autre jour, devant faire un feu de réjouissance pour
« une petite victoire dans le Banat, j'ai fait charger à
« boulets toute mon artillerie pour venger une tête
« coupée à une sentinelle de Michaelowitz.

« Cela a réussi, et il y a eu huit curieux de tués au
« pied de la forteresse. Le pacha a trouvé cela appa-
« remment tout naturel. J'avais espéré qu'il se fâche-
« rait. Je ne me plains pas de quelques coups de fusils
« qu'on me tire quelquefois par gaîté quand je me
« promène. Mais un lieutenant-colonel de nos postes
« avancés du côté de Pantschowa, ayant désapprouvé
« qu'on en eût fait autant à un capitaine du corps de
« Branakoeski, s'en plaignit à aga Mustapha qui lui ré-
« pondit ainsi : « *Je te salue, voisin Terschitz :*
« *Tu dis qu'il y a un armistice, je ne m'y connais*

« *pas. Tu me parles du pacha de Belgrade, je ne*
« *veux pas dépendre de lui ; tu m'offres tes secours*
« *en cas que j'aie des besoins, apprends que la Su-*
« *blime Porte ne me laisse manquer de rien et que*
« *je n'ai d'autre besoin que de boire ton sang : Tu*
« *dis que je puis me fier à toi, sache que, dans ce*
« *temps-ci, il ne faut se fier à personne. Je te salue,*
« *voisin Terschitz.* »

« Voici la réponse que je fis au nom du voisin Ters-
« chitz : « *Je te salue, voisin Mustapha : Ta lettre*
« *est bien celle d'un Turc, j'en suis bien aise, car*
« *j'ai cru qu'il n'y en avait plus. Tu dis que tu veux*
« *boire mon sang, je ne me soucie pas du tien ; car*
« *qu'est-ce que le sang d'un aga ? Fais ce que tu*
« *peux, viens quand tu veux, j'ai ordonné à mes*
« *gens de t'amener prisonnier à la première occa-*
« *sion ; j'ai assez envie de te voir. Bonjour, aga*
« *Mustapha.* »

« Adieu, mon cher Ségur, je vous quitte pour voir
« dix beaux et bons bataillons de renfort qui m'arri-
« vent d'Autriche, puissé-je bientôt m'en servir. »

Belgrade, 18 octobre 1789.

« Nous voici dans ce rempart de l'Orient dont nous
« n'avons pas ouvert les portes avec des doigts de rose
« comme Aurore, mais avec des doigts de feu. La har-
« diesse et la promptitude du passage de la Save, la
« rapidité de la marche et l'entrée dans les lignes du
« prince Eugène, l'audace de la reconnaissance faite
« jusqu'à la palissade, tout cela est l'ouvrage de quinze
« jours, et c'est vraiment digne des plus beaux temps
« du maréchal Landon ; il nous montait la tête et dé-
« montait celles des Turcs ; je ne démontais que leurs

« canons. Il a attaqué Belgrade sur la rive droite de la « Save, et moi sur la rive gauche, où j'étais l'aigle de « ce Jupiter dont je portais la foudre.

« La prise de la forteresse a été assurée par celle de « la ville qui est due à la plus brillante, la plus éclairée « et la plus active des valeurs, à celle du comte de « Browne, digne neveu du maréchal Lacy.

« J'ai fait, pendant cette superbe et vigoureuse en- « treprise, une diversion avec ma flotte sur le Da- « nube, et ensuite, pour réparer la perte de quelques « jours et de beaucoup d'hommes à l'attaque du che- « min couvert, je redoublai le feu de mes batteries et « j'en établis une nouvelle dans une île à cent cin- « quante toises de la forteresse qui capitula tout de « suite.

« Je voyais avec un grand plaisir militaire et une « grande peine philosophique s'élever dans l'air douze « mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres in- « fidèles. J'entendais leurs cris d'effroi, car ceux des « blessés étaient étouffés par le feu et la mort.

« Ecartons ces objets d'horreur : j'ai parlé assez « longtemps au colonel des dragons ; c'est maintenant « au grand-prêtre du temple de la paix que je m'adresse; « quelle source de réflexions ! A peine le mot *capitu-* « *lation* avait été prononcé, que dix mille vaincus se « mêlaient déjà avec autant de vainqueurs : la férocité « faisait place à la douceur, la fureur à la pitié, la ruse « guerrière à la bonne foi, l'acharnement à la bienveil- « lance.

« On prenait du café, on achetait, on vendait. Le « Turc, loyal dans ses marchés, fixait un prix, livrait « ses précieux effets cachés dans les casemates, allait à « ses affaires, et, sans empressement, recevait son

« argent quand, par hasard, il rencontrait son ache-
« teur.

« Philosophes sans le savoir, les riches propriétaires « fumaient sur les débris de leurs maisons et de leurs « fortunes. Osman Pacha, le sot gouverneur de Bel- « grade, fumait au milieu de sa cour rangée en céré- « monie, comme s'il commandait encore, et comme « s'il ne s'attendait pas à rencontrer un capidgy-bachi « pour lui demander, de la part du sultan Sélim, ce « qu'il n'a pas, sa tête; car elle était déjà perdue à « notre premier coup de canon.

« La beauté et la variété des couleurs riches et tran- « chantes des jannissaires, nos bonnets de grenadiers, « leurs turbans, nos cuirassiers, les spahis, point abat- « tus quoique battus, leurs superbes armes, leurs che- « vaux, fiers comme eux, leur air ferme et jamais bas « malgré le malheur, les rives du Danube et de la Save « bordées de ces figures pittoresques, récréaient les « yeux et réjouissaient l'âme.

« On s'était seulement un peu attristé de voir em- « porter, par terre et par eau, les cadavres d'hommes, « de chevaux, de bœufs et de moutons qui, pendant le « siége, n'avaient pu être enterrés. On sentait à la « fois le mort, le brûlé et l'essence de roses; car il est « extraordinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux « à la barbarie.

« Le maréchal a demandé pour moi la croix de com- « mandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse; « l'Empereur me l'a déjà envoyée. On dit qu'ils ont été « contents de ma promptitude et surtout de l'effet de « ma dernière batterie qui a décidé les Turcs à capi- « tuler.

« Je vous aurais écrit pendant le siége, mais j'avais

« peur que ma lettre ne devînt posthume ; et je ne « voulais pas vous dire ce qui se passait dans ma tête « avant de savoir si on me la laisserait sur les épaules « Adieu, l'ami de mon cœur. »

« Ce style varié, ce mélange aimable d'esprit et de raison, de philosophie et de légèreté, d'humanité et d'ardeur guerrière, seront peut-être blâmés par quelques hommes chagrins et sévères, qui dessèchent tout en voulant tout analyser, et qui oublient ce sage conseil d'un ancien, invitant la philosophie à *sacrifier aux grâces*. »

La guerre dura trois années et les revers des armées autrichiennes ajoutèrent un nouvel éclat aux succès que les Russes finirent par obtenir. En 1789 les armées réunies de Souwaroff et de Cobourg battirent les Turcs à Fokszany en Moldavie et près de Martinestie sur les bords du Rimnik. Dans cette dernière affaire Souwaroff dégagea le prince de Cobourg, enveloppé par l'ennemi, et remporta une victoire complète. L'empereur Joseph le fit comte de l'empire allemand et Catherine le gratifia de présents magnifiques avec le surnom de Rimnique (Riminski). Bender tomba de nouveau au pouvoir des Russes qui envahirent et dévastèrent à la fois la Moldavie, la Valachie et la Bessarabie.

Ce fut pendant cette campagne difficile que Souwaroff reçut de Potemkin l'ordre de prendre la citadelle d'Ismaïl qui jusque-là, grâce à la force de ses remparts et de sa position, avait résisté aux armées Russes. Souwaroff commence par sommer le commandant de se rendre, et, sur son refus, se décide à livrer l'assaut. Puis il promet à ses soldats le pillage à la condition de tout massacrer dans la ville. « Point de quartier, s'écrie- « t-il, les provisions sont chères ! » La veille de l'as-

saut, ce singulier général, qui imposait à ses troupes son fanatisme et savait tirer un merveilleux parti de leurs penchants superstitieux, leur disait : « Demain « matin, je me lèverai une heure avant le soleil, je ferai « mes prières, je m'habillerai, puis je chanterai comme « un coq, et vous monterez à l'escalade suivant les dis- « positions que j'aurai prises. »

Par deux fois, les Russes se virent repoussés avec de grandes pertes ; enfin, les remparts furent escaladés et [illegible]5,000 Turcs furent égorgés ! 10,000 furent faits prisonniers. Au milieu du carnage, Souwaroff était toujours le premier à la tête des siens, frappant et criant à tue-tête : *koli! koli!* (tue ! tue !). Il dit dans son rapport : « Honorez Dieu, et honorez-vous vous-mêmes. La citadelle est prise, et j'y suis en ce moment. » On mit une semaine à enterrer les morts. De tout le butin, Souwaroff ne garda qu'un cheval.

Un instant, Constantinople crut voir à ses portes le sauvage et fanatique Souwaroff. Mais Joseph II venait de mourir et, avec le nouvel empereur, Léopold II, la politique autrichienne avait changé ! Ce prince, considérant que la possession incertaine de quelques provinces ne pouvait balancer pour lui les dangers résultant du voisinage et de l'agrandissement de la Russie, ne songeait qu'à se retirer de la lutte engagée. D'ailleurs, la révolution française se développait alors avec tous les caractères d'une régénération sociale, et l'immortelle déclaration des Droits de l'Homme avertissait les souverains que les peuples pourraient bientôt mettre des conditions à l'exercice de leur pouvoir. En outre l'intégrité des possessions Russes en Europe était sérieusement menacée. Les Pays-Bas venaient de proclamer leur indépendance et la Hongrie, fortement attachée à

ses priviléges, se montrait disposée à se délivrer du joug de l'Autriche.

Après la paix de Szistowa, conclue par Léopold le 4 août 1791, sous la médiation de la Hollande et de la Prusse, la Russie se trouva seule chargée du fardeau de la guerre; elle la poursuivit avec succès jusqu'au milieu de l'année 1791. Voyant alors le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, convoiter Thorn et Dantzick, craignant aussi un soulèvement en Pologne, elle consentit à traiter avec la Turquie. La paix, dont les préliminaires furent signés à Gallatsch sur le Danube, fut conclue définitivement à Yassy, en Moldavie (9 janvier 1792).

Aux termes de ce traité, le Niester fut établi comme frontière perpétuelle entre les deux empires. La Porte céda à la Russie Oczakoff avec le pays compris entre le Bog et le Niester, et confirma la cession de la Crimée, de l'île de Taman et du Kuban. La Russie restitua, il est vrai, ses autres conquêtes, mais en stipulant toutefois la conservation de ses priviléges en Moldavie et en Valachie.

C'est ainsi que s'évanouit pour l'impératrice de Russie ce songe brillant du nouvel empire de Constantinople.

Cependant, tandis que la Russie était occupée contre les Turcs, Gustave III s'était mis en campagne. Ce prince entreprenant avait jugé l'instant favorable pour prendre sa revanche des manœuvres pratiquées par les Russes dans ses Etats où ils encourageaient, de tout leur pouvoir, l'esprit de révolte. Au début de la campagne, il prit les Russes au dépourvu et rien ne lui eût été plus facile que de chasser momentanément Catherine II de Pétersbourg et de lui reprendre la Livonie.

étaient rassemblés à toutes les postes, et qu'enfin Catherine, surprise et sans défense, allait partir la nuit et fuir jusqu'à Moscou (1). »

Catherine perdit presque la tête ; elle se trouva dans un tel embarras qu'elle fut obligée d'envoyer à l'armée jusqu'aux frotteurs de son palais. Elle prit un parti violent, celui de déclarer que tout sujet russe qui s'enrôlerait volontairement contre les Suédois aurait sa liberté au bout de quelques années. Mais cette décision, qui spoliait les seigneurs, rencontra de leur part une telle opposition que l'impératrice ne jugea pas à propos de passer outre.

« Au reste, si le roi de Suède par ses menaces, par sa jactance assez déplacée, et par les *Te Deum* ou bals qu'il promettait avant la victoire, avait manqué à toutes les convenances, il faut avouer que, de son côté, Catherine ne les observa guère mieux, et qu'elle manqua elle-même aux devoirs que se doivent naturellement les souverains.

« Elle fit composer et représenter sur son théâtre un opéra burlesque, où la personne de Gustave III était grossièrement travestie. On l'y montrait dans la forme d'une sorte de capitaine rodomont, d'un prince nabot. Ce chercheur d'aventures, guidé par les conseils d'une méchante fée, allait prendre dans un vieux arsenal l'armure d'un ancien et fameux géant, dont le casque, lorsqu'il en couvrait sa tête, descendait jusqu'à son ventre, tandis que les bottes du même colosse montaient jusqu'à sa ceinture. Ainsi, on ne voyait plus qu'une tête, deux jambes et point de corps. Equipé de cette manière, il bornait ses exploits à l'attaque d'un

(1) *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. le comte de Ségur, t. 3.

« Cette province n'était défendue que par deux régiments ; la prétendue armée russe de 26,000 hommes ne s'élevait pas à plus de dix mille combattants ; et avec beaucoup d'efforts il n'existait nul espoir de la porter à douze mille hommes avant quinze jours. Il ne fallait aux Suédois qu'une heureuse témérité, une marche rapide ; mais Gustave, prompt dans ses menaces, fut lent dans son action.

« Cependant, à chaque instant nous croyions le voir arriver ; on apprit qu'il avait présomptueusement invité les dames de Stockholm au bal qu'il promettait de leur donner à Pétershoff et au *Te Deum* qu'il voulait faire célébrer dans la cathédrale de Pétersbourg à un jour désigné par lui et prochain.

« Le trouble, l'agitation régnaient dans cette capitale ; on ramassait, on équipait, on exerçait à la hâte la plupart des cochers, des domestiques, des ouvriers de la ville, jeunes ou vieux. J'ai encore une caricature de cette époque, où l'on représentait assez plaisamment ces grotesques et colossales recrues, formées à la marche et à l'exercice par des enfants tirés de l'école militaire impériale qui montaient sur des chaises et sur des bancs pour redresser le cou, la tête, la poitrine de ces rustres gigantesques, à grandes barbes, et pour leur placer le fusil sur l'épaule.

« Bientôt, on sut que le roi de Suède était entré dans Nislat dont il canonnait le fort, et que son armée s'avançait sur la petite ville de Frederiksham, incapable de résister à une attaque sérieuse.

« De tous côtés le bruit se répandit alors que l'épouvante était dans le palais, qu'on emballait tout, bijoux, argent, meubles, effets précieux, papiers du cabinet de l'Impératrice, qu'un grand nombre de chevaux

CHAPITRE XII.

Guerre de l'indépendance en Pologne. — Intrigues des favoris de Catherine. — Stanislas-Auguste se prête au partage. — Insurrection de Cracovie et de Varsovie. — Kosciusko et Souwaroff : le héros et le fanatique : l'homme bon et le sauvage. — Les Prussiens et les Autrichiens. — Guerre implacable. — Brigandages des armées Russes. — Déménagement de la bibliothèque de Varsovie. — Les Cosaques bibliophiles. — Massacre de Praga. — Capitulation de Varsovie. — Démembrement de la Pologne. — Le roi démissionnaire et pensionné.

Toutes les guerres suscitées à la Russie par son ambition et son désir d'agrandissement avaient eu cependant pour résultat d'augmenter sa prépondérance politique. L'influence qu'elle s'était réservée sur la Pologne, après le premier partage, n'était qu'une souveraineté à peine déguisée, et les Polonais ne la supportaient qu'avec une extrême répugnance. Ce fait même excitait la jalousie des puissances copartageantes qui, les premières, manifestèrent l'envie de s'attribuer ce qui restait du territoire de la République Polonaise.

La cour de Vienne, et surtout celle de Berlin, engagèrent ouvertement la Pologne à défendre son indépendance dans le but de forcer l'impératrice de Russie à prendre une résolution définitive. Catherine II hésitait encore, mais, sollicitée par les favoris qui ne voyaient dans l'as-



P. Iwe del. — Imp. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris — Nargeot Sc.

ENLÈVEMENT DES ENFANTS POLONAIS.

servissement de la Pologne qu'un moyen de s'assurer la possession d'un certain nombre de paysans, elle céda sous le poids de ces intrigues. Messieurs les favoris envoyaient des émissaires à Varsovie pour faire de la propagande et exciter contre l'impératrice la verve des orateurs de la diète. Ils faisaient eux-mêmes composer des gazettes où les injures les plus grossières étaient prodiguées à l'impératrice qui, chaque matin, à l'arrivée du courrier, se voyait attaquée de la manière la plus offensante.

Catherine n'y résista pas et fit tout ce que l'on voulait. Elle détrôna Poniatowski qu'elle avait fait roi et auquel elle n'avait laissé qu'une souveraineté éphémère. Un nouveau partage de la Pologne fut arrêté entre le roi de Prusse et l'impératrice en 1792 et, l'année suivante, cette contrée tout entière, partagée définitivement entre ces deux souverains et l'Autriche, devait perdre jusqu'à son nom. Ce fut en vain que le brave Kosciuscko, avec 8,000 Polonais, se décida à tenir tête à 20,000 Russes à la glorieuse journée de Dubienka.

Quelque temps après Catherine II réunit aux possessions russes la Courlande, la Samogitie, le Sémigalle et le cercle de Pilten. A cette époque, la révolution française menaçait de changer la face de l'Europe. Catherine voyait avec horreur s'accomplir ces événements mémorables; toutefois, au fond du cœur, elle n'était pas fâchée de voir les puissances du midi et surtout la France, qu'elle n'avait jamais aimée, ébranlées par des troubles dont l'histoire n'avait pas encore offert d'exemples. Elle fit à certains émigrés un accueil à peu près généreux, elle leur prodigua en tout cas des promesses qu'elle ne songeait guère à tenir! Qu'est-ce qu'une promesse pour une impératrice Russe?

C'est alors qu'une insurrection, demeurée célèbre dans les fastes de l'histoire, éclata en Pologne. Un guerrier qui avait servi avec honneur la cause de l'indépendance Américaine et qui s'était signalé dans la campagne de 1792, en fut le chef, et c'était Kosciusko!

En revenant dans sa patrie, à l'âge de vingt-six ans, Kosciusko avait reçu une inutile épée de capitaine d'artillerie, et des canons pour n'en rien faire. Cependant il n'y avait pas à chercher bien loin l'ennemi; il était au cœur de la Pologne.

« Notre jeune officier se consumait dans ce déplorable repos, voyant très-peu de monde. Un jour (en 1776) tout le corps des officiers est invité à un grand bal pour la fête du roi. Kosciusko s'y rend par devoir. Son cœur y est saisi; une jeune fille s'en empare. Elle l'a gardé jusqu'à la mort.

« Sosnowska, c'était son nom, était malheureusement placée, par la naissance et la fortune, très-loin de Kosciusko. C'était la fille de l'herman de Lithuanie, Joseph Sosnowski, orgueilleux et puissant seigneur, un de ces vieux Polonais, rois sur leurs terres, implacables pour quiconque aurait osé lever les yeux sur leur auguste famille, tel que le vieux palatin qui lia Mazeppa sur un cheval indompté.

« Ce fut justement cet orgueil qui ouvrit la porte à Kosciusko. Envoyé avec le corps où il servait, il habita avec son colonel le château du maréchal. Celui-ci ne s'imagina pas qu'un jeune homme tellement inférieur se méconnût au point d'aimer sa fille. On le laissa la voir sans cesse, lui parler, lui donner des leçons; il enseigna le français, puis l'amour. Les femmes polonaises, dans un pays si agité, mêlées au mouvement de



Joseph Grassi pinx. Kurowski del. (De la Coll.on de Léonard Chodzko) James Hopwood sc.

THADÉ KOSCIUSZKO.

Élève de l'école militaire ou Corps des cadets de Warsovie;
Général aux armées des États Unis de l'Amérique du Nord, commandées par Washington;
Généralissime, avec les pouvoirs dictatoriaux de toutes les forces nationales polonaises et lithuaniennes en 1794.

Né à Mereczowszczyzna en Lithuanie le 12 février 1746
Mort à Soleure en Suisse le 15 Octobre 1817,
enterré dans l'église cathédrale de Krakovie.

bonne heure, et du moins entendant toujours parler des grandes affaires du pays, ont un tact remarquable pour juger les hommes. Elles les jugent par ce qu'elles les font, usant glorieusement de leur empire pour exiger des choses héroïques.

« Jamais amour ne fut moins aveugle ni mieux mérité. Ce n'était pas un mérite possible, futur, qu'il aimait, c'était déjà un homme accompli. A trente ans il était dans la plénitude de ses dons et de ses vertus. Il apparut à Sosnowska ce qu'il était en effet, un héros.

« Il n'avait pu rien faire encore, et l'apparence physique n'était point en sa faveur. A en juger par ses portraits, il avait le menton saillant ainsi que les pommettes des joues. Le nez, fortement retroussé, donnait à sa figure quelque chose non de vulgaire, comme il arrive, mais d'étrange plutôt, de bizarre et de romanesque, d'audacieux, d'aventureux. Nez, menton, bouche, sourcils, tout semblait pointer en avant comme l'élan du cavalier qui charge, mais, en même temps, les plans très-fermes, très-arrêtés, très-fins, rappelaient la précision de l'artilleur qui ne charge point au hasard, mais qui vise et atteint le but.

« Ses yeux étaient très-vifs, hardis et doux. Là, surtout, on entrevoyait l'excellence de ce grand homme de guerre. Les anciens héros de Pologne étaient des saints. Les Turcs qui ont éprouvé tant de fois l'esprit guerrier de cette race, n'en avaient pas moins remarqué son extrême douceur, sa tendance à tous les amours. Ils appelaient les Slaves les *colombes*. Cette disposition à aimer éclatait dans toute la personne de Kosciusko. Nul homme n'a tant aimé la femme et de la plus pure tendresse. Il aimait singulièrement les enfants qui tous venaient à lui. Surtout il aimait les pauvres. Il lui était

impossible d'en voir sans leur donner; il leur parlait avec égard, avec les plus délicats ménagements de l'égalité.

« Dès son enfance, il avait montré ces dispositions charitables. Le douloureux spectacle de l'infortuné paysan de Pologne, deux fois ruiné, et par son maître et par les logements militaires, les passages continuels de soldats étrangers qui le mangent et le battent, avait blessé profondément son cœur. La pitié, une pitié douloureuse pour les maux de l'humanité, semblait avoir brisé en lui quelques nerfs du cœur, et produit peut-être les seuls défauts qu'on ait pu saisir dans une nature si parfaite.

« Ces qualités, ces défauts faisaient un ensemble adorable auquel peu de cœurs auraient résisté. Sosnowska en fut si touchée que, ne doutant pas qu'on vît son amant comme elle le voyait, l'égal des rois, dit tout à sa mère ; Kosciusko, de son côté, alla se jeter aux pieds du père et les inonda de larmes. Cette confiance réussit mal. Le père la reçut avec tant de mépris qu'il ne daigna pas même éloigner Kosciusko : il lui défendit de parler à sa fille, de la regarder.

« Celle-ci, exaltée dans sa passion, absolue et audacieuse comme une Polonaise, déclara à Kosciusko qu'elle voulait être enlevée. Résolution violente ! Ce n'était pas seulement quitter sa famille, c'était abandonner une grande fortune, une vie quasi royale, pour suivre un officier obscur, qui même perdrait son grade et probablement sa patrie, poursuivi qu'il allait être par la haine acharnée d'une si puissante famille. C'était suivre la misère, l'exil.

« Le père sut tout. Mais, par une singularité étrange qui montre que la vengeance lui était plus chère encore

que l'honneur de la famille, il laissa sortir les amants. Ce ne fut qu'à quelque distance du château qu'une bande d'hommes armés les entoura. Kosciusko devait périr, il fit face à toute la troupe, l'étonna par son audace, et en fut quitte pour une grave blessure.

« Evanoui plusieurs heures, il s'éveille...... Elle a disparu ; il ne reste d'elle qu'un mouchoir qu'elle a laissé. Il le serre, le met dans son sein; il l'a porté toujours dans toutes ses batailles et jusqu'à la fin de sa vie (1). »

Voilà le héros qui tenta d'arracher la Pologne aux étreintes de la Russie et se donna pour mission d'arrêter les destinées de sa patrie.

« L'heure était sonnée; Kosciusko, alors sorti de Pologne, revint à l'instant; il parvint à Cracovie dans la nuit du 24 mars (1794). Toute la ville était levée, toute la population l'attendait avec des torches et le conduisait en triomphe. Fête sublime d'enthousiasme et toutefois d'un effet lugubre. Les vives lumières, fortement contrastées par les ombres, semblaient dire l'éclatante gloire de cette révolution si courte, sitôt replongée dans la nuit. Le peuple pleurait d'enthousiasme, de tendresse pour cet homme, entre tous, héroïque et bon. On criait : Vive le sauveur ! Ce cri revenait doublé par les profonds échos des vieilles églises où sont enterrés les rois de Pologne; les Sobieski et les Jagellon répondaient de leurs tombeaux.

« Kosciusko fut nommé dictateur ; ses premiers actes furent simples et grands : 1° La levée générale de toute la jeunesse polonaise, sans distinction de classe, de 18 à 27 ans; 2° une proclamation touchante qui devait aller au fond des cœurs, même des plus égoïstes.

(1) J. Michelet. *Pologne et Russie. — Légende de Kosciusko.*

« Dix jours s'écoulent à peine, les Russes viennent livrer bataille aux Polonais (4 avril 1794). Ils avaient 6,000 hommes, Kosciusko 3,000 et 1,200 chevaux. Sur ce petit nombre, il n'y avait guère de soldats proprement dits. Les cavaliers étaient des nobles du voisinage; les fantassins (sauf quelques troupes régulières), étaient de simples paysans armés de leurs faux; la plupart n'avaient jamais entendu des armes à feu. Ces pauvres gens furent bien surpris de voir le dictateur de Pologne prendre place au milieu d'eux et non dans la cavalerie. Il avait leur costume même : une redingote de toile grise qui ne se distinguait que par quelques brandebourgs noirs.

« Ces paysans, mêlés avec quelques troupes réglées, formaient la colonne du centre, conduite par Kosciusko. Etonnés du bruit d'abord, ils ne le suivirent pas moins, et, d'un irrésistible élan, sans savoir ce qu'ils faisaient, dans leur ignorance héroïque, renversèrent les Russes. La bataille fut gagnée, si bien qu'il leur resta dans les mains douze pièces de canon. L'affaire fut décidée si vite qu'ils n'eurent pas le temps de perdre du monde; ils n'eurent que 150 morts et 200 blessés. »

Mais ces premiers succès ne purent aboutir. Le roi Stanislas était à la dévotion de la Russie et devait, plus tard, se prêter au partage. Les nobles agissaient mollement, sans entente, sans plan arrêté. Les agents Russes et Prussiens suscitaient partout, à Varsovie par exemple, des violences populaires qui rappelèrent trop, par malheur, les scènes sanglantes dont la France avait été le théâtre. Kosciusko réprima sévèrement ces excès, mais les puissances coalisées contre la révolution française surent les exploiter perfidement contre ce qu'elles appelaient le jacobinisme polonais. L'insurrection dura

ou trop gros pour entrer dans une caisse, on les coupait en deux, sous prétexte sans doute que les morceaux en étaient bons. Il est vrai que ces débris furent remis fidèlement à l'impératrice, aussi bibliophile que ses Cosaques. Ceux-ci vendaient en chemin, pour un verre d'eau-de-vie, des manuscrits et des livres précieux. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les Turcs n'était qu'une plaisanterie comparée à cette profanation. A l'arrivée des Cosaques à Pétersbourg, tout ce qui composait leur cargaison resta, pendant un mois, exposé aux neiges et aux intempéries de l'hiver. La plupart des volumes avaient été tout simplement entassés pêle-mêle sur des kibitki, on peut penser en quel état ils furent retrouvés quand on les remisa dans un grenier à foin.

Catherine avait regardé les dernières tentatives de la Pologne pour reconquérir son indépendance comme un des premiers effets de la Révolution Française; cette conviction dirigea ses dernières entreprises contre cette nation héroïque. Les Prussiens, puis les Autrichiens, entrèrent successivement en campagne; la nationalité polonaise fit un dernier et suprême effort; Varsovie, assiégée depuis deux mois par 50,000 hommes, Prussiens et Russes, fut tout à coup dégagée. Il y eut un instant d'espoir!

Mais un ennemi arrivait, plus barbare que l'allemand. Souwaroff s'avançait avec des ordres impitoyables, à la tête de son armée fanatisée. C'était un général plus que bizarre, méprisant les hommes par-dessus tout, et dont la nature était un mélange inouï d'insolence et de cruauté. Voici son portrait d'après M. le comte de Ségur :

« Je me souviens que lui ayant demandé une fois s'il

était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais, domptant la nature, même sans nécessité, couchant toujours sur la paille et ne quittant jamais ni ses bottes ni ses armes : « Oui, me dit-il, je hais la paresse, et, « dans la crainte de m'endormir, j'ai toujours dans ma « tante un coq très-exact à me réveiller fréquemment; « lorsque parfois je veux céder à la mollesse et me re-« poser commodément, j'ôte un de mes éperons. »

« Lorsqu'il fut nommé maréchal de l'empire, il voulut faire lui-même sa réception en présence de ses soldats de la manière la plus bizarre : ayant fait placer dans une église, des deux côtés de la nef et en colonnes, autant de chaises qu'il existait d'officiers généraux plus anciens que lui, il entre en veste dans le temple, franchit en sautant chaque chaise comme les écoliers lorsqu'ils sautent l'un par-dessus l'autre, et après avoir ainsi rappelé comment il avait surpassé tous ses rivaux, il se revêt du grand costume de maréchal, se couvre des nombreuses décorations qu'on lui avait prodiguées, et invite ainsi gravement les prêtres à terminer cette cérémonie par un *Te Deum*.

« On dit que lorsque l'empereur d'Autriche lui envoya le plus honorable de ses ordres, il se reçut lui-même chevalier et se décora publiquement, en face d'un grand miroir, avec les cérémonies les plus bizarres.

« On sait qu'en Suisse, forcé par les fautes de Korsakoff à reculer devant le général Masséna, il fit creuser une fosse et s'y plaça, disant à ses soldats qu'ils devaient le fouler aux pieds et le couvrir de terre s'ils voulaient fuir au lieu de faire face à l'ennemi.

« Souwaroff n'était pas encore parvenu aux suprêmes honneurs militaires à l'époque où j'étais en Russie,

nous ne voulions voir qu'un brave soldat, qu'un officier général audacieux à l'armée, mais très-bizarre à la cour.

« Le premier jour qu'il rencontra M. Alexandre de Lameth, dont le défaut ne fut jamais d'avoir un caractère trop flexible, leur entretien me parut assez original pour être ici rapporté :

« De quel pays êtes-vous? lui dit brusquement le général. — Français. — Quel état ? — Militaire. — Quel grade ? — Colonel. — Votre nom ? — Alexandre de Lameth. — C'est bon.

« M. de Lameth, un peu piqué de ce bref interrogatoire, l'interpellant à son tour et le regardant fixement, lui dit : « De quel pays êtes-vous ? — Russe apparem-« ment. — Quel état ? — Militaire. — Quel grade ? — « Général. — Quel nom ? — Souwaroff. — C'est bon. « — Alors tous deux se prirent à rire et depuis furent « très-bien ensemble. »

Souwaroff avait pris une part active aux opérations de l'armée russe dans les provinces insurgées par Pougatcheff; il avait puissamment contribué à étouffer cette révolte formidable. Après s'être illustré dans les guerres contre les Tatares et contre les Turcs, il avait reçu la grande croix de Wladimir et le portrait de l'Impératrice enrichi de diamants, qu'il porta toujours quand il eut quitté la peau de mouton, son vêtement habituel à l'armée.

Au combat de Kinburn, en 1787, repoussé avec son infanterie, il reçoit une balle dans le ventre. Malgré la douleur, il monte à cheval, sabre les Cosaques en déroute, et met pied à terre en criant : « Fuyez maintenant, lâches, et abandonnez votre général à l'ennemi ! » Cet homme, ou plutôt ce sauvage qui changeait de chemise en plein air, en présence de ses soldats, ne

Souwaroff avec celle de Fersen, attaqua celui-ci près de Macejowice (10 octobre 1794). Il n'avait pas cinq mille hommes et son adversaire en avait quatorze mille. Enfin, il ne pouvait opposer que 20 petites pièces à 60 canons russes du plus fort calibre. La disproportion des moyens de tout genre était telle que Fersen ne jugea pas même à propos de monter à cheval et de prendre son épée; il garda son habit de peluche rouge, enveloppe des plus bourgeoises. On sait le reste.

La captivité et l'exil de Kosciusko suivirent la chute de la Pologne; on sait ce que devint le héros; réfugié d'abord en Amérique, il vint en France et se fixa à Fontainebleau, sous l'Empire. Sa gloire l'y suivit; elle imposait même à ses ennemis les plus acharnés. Nous empruntons encore à la légende de M. Michelet l'épisode suivant :

« Enfin, tombe Napoléon, et la France est punie des fautes de l'Empereur. L'invasion barbare inonde nos campagnes. Les Cosaques se répandent partout. Les voilà à Fontainebleau. On montre encore dans la forêt où se réfugièrent les femmes tremblantes. — Ces désastres brisaient le cœur de Kosciusko; il ne put les supporter. Il va sans armes au-devant des pillards; il les trouve qui s'amusaient à brûler les malheureuses chaumières d'un village inoffensif. Il fond sur eux hardiment, et saisissant sur plusieurs l'uniforme polonais : « Malheureux ! quand je commandais de vrais Polonais pas un ne pensait au pillage!.. — Et qui donc es-tu? toi qui parles, disaient-ils le sabre levé? — Le général Kosciusko. » Voilà des hommes terrassés.... Ils se mettent à éteindre l'incendie qu'ils ont allumé. Les Russes viennent de toutes parts en pèlerinage à la maison de Kosciusko, en tête l'herman des Cosaques, le vieux Platow,

CHAPITRE XII.

Catherine favorise la coalition contre la France. — Serment exigé des Français en Russie. — Expédition en Perse. — Souwaroff marche contre la France. — Caractère de Catherine II. Son agonie, sa mort. — Ses qualités et ses vices, ses crimes et sa vanité. — Ses écoles. — Catherine II, femme de lettres et auteur dramatique. — Ses ouvrages. — Vie privée de cette impératrice. — Règlement pour la Société intime de l'Ermitage rédigé par Catherine II. — Les habitués de l'Ermitage. Madame d'Achkoff ou la femme forte. — Abus, dilapidations, désordres de l'administration. — Les Régiments égarés.

Catherine II venait de consommer la ruine de la Pologne et de commencer contre la Perse une guerre qu'aucun événement remarquable n'avait encore signalée. Cette princesse, intrigante et audacieuse, qui deux fois s'était crue sur le chemin de Constantinople, se préparait à le reprendre. Elle nourrissait le projet de rétablir l'empire du grand Mogol et de détruire la domination anglaise dans le Bengale ; adversaire déclarée de la révolution française, elle favorisait de tout son pouvoir la coalition formée contre la France, exigeait des Français et des étrangers qui résidaient en Russie un serment insensé, et avait donné à Souwaroff la mission périlleuse d'aller attaquer la liberté et l'indépendance de notre patrie. Déjà le vieux fanatique s'em-

tout concourait à augmenter l'incertitude et les anxiétés du grand-duc. Paul courut à Pétersbourg; sa mère respirait encore : quelques heures après, elle jeta un grand cri et expira. La femme de Paul fut la première à le saluer empereur, et le hasard assura à ce prince la couronne à laquelle l'appelait sa naissance.

Ainsi mourut, après un règne de trente-trois ans et demi, à l'âge de soixante-sept ans, cette femme remarquable à la fois par ses hautes qualités et la force de son intelligence, mais qui se déshonora par les passions les plus honteuses et par des crimes de tout genre. Cette mort vengea la Pologne et termina un règne fameux par des usurpations incroyables, par des dépenses insensées, et qui fut aussi désastreux pour la Russie que pour les Etats voisins; Catherine II prodigua, en effet, avec une facilité barbare, les trésors de son empire, et le sang de ses peuples dans des entreprises où l'entraînaient ses passions désordonnées et son ambition insatiable. Un besoin effréné de célébrité a fait de cette princesse le fléau du Nord. Elle flatta l'Europe littéraire et en obtint, de son vivant, ce qu'elle désirait, une place parmi les grands monarques. On lui doit sans doute des monuments, des lois et des institutions utiles, mais, sous ce rapport même, sa renommée dépassa de beaucoup ses mérites réels.

Le commerce russe qu'elle se vantait d'avoir créé était aux mains de l'Angleterre. Les arts étaient encouragés dans quelques objets de luxe, et, en général, exercés par des étrangers. Catherine eût pu acquérir une solide renommée en s'occupant d'adoucir le sort de ses sujets, de préparer leur affranchissement et de détruire leur ignorance superstitieuse. Mais la vanité l'empêcha toujours de s'adonner à cette mission bien-

faisante et la fit tout sacrifier à l'ostentation et au prestige.

Ainsi, Catherine avait institué des écoles pour contenter les philosophes français dont sa vanité quêtait les louanges. Le gouverneur de Moscou, l'un de ses anciens favoris, récompensé par un pompeux exil dans l'ancienne capitale de l'empire, lui écrivait un jour que personne n'envoyait ses enfants à l'école; l'impératrice répondit à peu près en ces termes :

« Mon cher prince, ne vous plaignez pas de ce que « les Russes n'ont pas le désir de s'instruire; si j'ins« titue des écoles, ce n'est pas pour nous, c'est pour « l'Europe, où *il faut maintenir notre rang dans « l'opinion;* mais du jour où nos paysans voudraient « s'éclairer, ni vous ni moi nous ne resterions à nos « places » (1).

On ne reprochera certes pas à Catherine II de n'avoir pas compris la publicité !

Catherine voulut être femme de lettres; elle composa en français ou traduisit en russe divers ouvrages de législation, de théâtre, etc..... Nous avons parlé de l'*Antidote* ou *réfutation du voyage en Sibérie, par l'abbé Chappe*, citons encore le *Czarowitz chlore*, composé en russe et traduit en français par Formey, sous ce titre : *Le Czarowitz chlore, conte moral de main impériale et de maîtresse.* Les œuvres de Catherine, à l'exception de sa correspondance avec Voltaire, ne méritent qu'une médiocre attention.

Un luxe effréné, le désir de briller, des dilapidations monstrueuses entraînèrent, vers la fin de ce règne, de grands désordres administratifs. En dépit du grand

(1) *La Russie en* 1839, par le marquis de Custine. —Lettre quinzième.

nombre des employés, peut-être même pour ce motif, les affaires languissaient, et souvent on cherchait en vain les renseignements les plus indispensables. Tooke raconte que, dans les dernières années de Catherine, un régiment resta très-longtemps égaré. On fit de nombreuses recherches, on expédia courriers sur courriers, et l'on apprit enfin que ce régiment, depuis la paix de Kaïnardji, se trouvait sur les frontières du Kouban, ignorant le cantonnement qu'on lui destinait. Le même fait se renouvela pendant et après l'expédition en Perse. Lorsque Paul voulut répartir les différents corps de l'armée, il fut arrêté par l'impossibilité de connaître non-seulement leur effectif, mais encore les localités où ils séjournaient.

De pareils abus ne pouvaient se produire que sous un gouvernement dont l'imprévoyance était le moindre défaut. La cour de Pétersbourg se faisait remarquer, du temps de Catherine, par une légèreté d'allures qui rappelait trop celle de son impériale maîtresse. Ce n'était pas seulement pendant ses longs et fabuleux voyages que cette princesse sacrifiait aux grâces et aux badinages innocents de la vie mondaine, elle se réservait plus spécialement pour ses réceptions et ses fêtes de l'Ermitage. Voici ce que nous apprend à ce sujet M. le comte de Ségur, qui n'hésita pas à chanter le trépas lamentable de la levrette Zémire :

« Cette princesse m'admettait plus que jamais dans sa société intime, elle m'invitait souvent à dîner, et presque tous les jours me permettait d'assister avec elle à un spectacle qui avait lieu dans son palais de l'Ermitage.

« La vue de cet Ermitage répondait assez mal à son nom, car en y arrivant, on était frappé de la grandeur

des pièces et des galeries qui le composaient, de la magnificence de son ameublement, du grand nombre de tableaux des plus grands maîtres qui l'ornaient et d'un agréable jardin d'hiver où la verdure, les fleurs et le chant des oiseaux semblaient transporter le printemps de l'Italie au milieu des glaces du pôle.

« La bibliothèque la mieux choisie annonçait assez que l'ermite de ce lieu avait plus de penchant pour les lumières de la philosophie que pour les pratiques monacales.

« On y voyait aussi une sorte de cours d'histoire presque animée ; c'était la collection la plus complète des médailles de tous les pays et de tous les siècles.

« Enfin, à l'extrémité de ce palais, on entrait dans une salle de spectacle élégamment construite et copiée en petit d'après le modèle antique du théâtre de Vicence ; elle était demi-circulaire, n'avait pas de loges, et n'offrait aux regards qu'un amphithéâtre de gradins.

« Une fois seulement, tous les quinze jours, pendant l'hiver, l'Impératrice invitait au spectacle le corps diplomatique et toutes les personnes présentées à la Cour. Le reste du temps, le nombre des spectateurs se réduisait ordinairement à une douzaine de personnes ; c'étaient ordinairement le grand-duc et la grande-duchesse, l'aide de camp Momonoff, le grand écuyer, le grand chambellan, le comte Strogonoff, le vice-chancelier, le comte Bezborodko, le prince Potemkin, la comtesse Skavrzonski sa nièce, mademoiselle Protasoff, l'ambassadeur Cobentzel, le prince de Ligne et moi.

« Le grand-duc et la grande-duchesse profitaient rarement de la permission qu'ils avaient de venir à l'Ermitage ; plus rarement encore on y voyait la princesse

d'Arshkoff, son caractère tranchant et impérieux convenait mal à celui de Catherine.

« Cette femme hautaine avait l'air d'une méprise de la nature, elle tenait plus de notre sexe que du sien. Exagérant la part qu'elle avait prise à l'avénement de l'Impératrice au trône, elle s'attribuait exclusivement le triste honneur de cette révolution qu'elle racontait à toute l'Europe dans ses voyages.

« Ainsi, dans les premiers jours du règne de sa souveraine, montrant une ambition sans mesure, elle avait demandé le commandement d'un régiment des gardes, et peut-être même espéré un ministère. Mais Catherine II, qui n'était pas d'humeur à lui laisser gouverner l'empire, accueillit ironiquement, me dit le prince Potemkin, ses importunes sollicitations, et, la ramenant à des prétentions plus conformes à son genre d'esprit, la nomma directrice de l'Académie qu'elle venait de fonder. »

M. le comte de Ségur, qui s'adonnait à tous les genres de littérature, y compris le genre dramatique, eut un *Coriolan* quelconque joué sur le théâtre de l'Ermitage.... devant douze personnes ! Il n'a pas osé affirmer que la salle ait croulé sous les applaudissements. Catherine, qu'alléchait aussi la gloire dramatique et que les succès de toutes sortes empêchaient de dormir, se piqua au jeu à son tour et composa elle-même, de sa main impériale, plusieurs pièces dont, par malheur, les titres n'ont pu passer à la postérité. Sa manie de législation, son désir de tout réglementer la poursuivaient jusque dans cet asile des doux ébattements. M. le marquis de Custine nous a fait à ce sujet de piquantes révélations :

« A l'entrée d'une salle j'ai trouvé sous un rideau

vert ce que vous allez lire. C'est le règlement de la société intime de l'Ermitage à l'usage des personnes admises par la czarine dans cet asile de la liberté.... impériale.

« Je me suis fait traduire littéralement cette charte intime octroyée par le caprice de la souveraine de ce lieu jadis enchanté; on l'a copiée pour moi devant moi.

RÈGLES D'APRÈS LESQUELLES ON DOIT SE CONDUIRE EN ENTRANT.

ART. 1er.

« On déposera en entrant ses titres et son rang, de même que son chapeau et son épée.

ART. 2.

« Les prétentions fondées sur les prérogatives de la « naissance, l'orgueil ou autres sentiments de nature « semblable, devront aussi rester à la porte.

ART. 3.

« Soyez gai; toutefois *ne cassez, ni ne gâtez rien.*

ART. 4.

« Asseyez-vous, restez debout, marchez, faites ce « que bon vous semblera, sans faire attention à per« sonne.

ART. 5.

« Parlez modérément et pas trop pour ne pas troubler « les autres.

ART. 6.

« Discutez sans colère et sans vivacité!

ART. 7.

« Bannissez *les soupirs et les bâillements*, pour ne « causer d'ennui ni être à charge à personne.

ART. 8.

« Les jeux innocents proposés par une personne de « la société doivent être acceptés par les autres.

ART. 9.

« Mangez doucement et avec *appétit*, buvez avec « modération pour que chacun retrouve ses jambes en « sortant.

ART. 10.

« Laissez les querelles à la porte; *ce qui entre par « une oreille doit sortir par l'autre* avant de passer le « seuil de l'Ermitage. Si quelqu'un manquait au règle- « ment ci-dessus, pour chaque faute, et sur le témoi- « gnage de deux personnes, il sera obligé de boire *un « verre d'eau fraîche* (*sans en exempter les dames*); « indépendamment de cela, il lira à haute voix une page « de la *Telemachide* (poëme de Frédiakofski); qui- « conque manquerait dans une soirée à trois articles du « règlement sera tenu d'apprendre par cœur six lignes « de la *Telemachide*. Celui qui manquerait au dixième « article ne pourrait plus rentrer à l'Ermitage.»

« Avant d'avoir lu cette pièce, je croyais à l'impératrice Catherine un esprit plus léger. Est-ce une simple plaisanterie? alors elle est mauvaise, puisqu'en fait de plaisanterie les plus courtes sont les meilleures. Ce qui ne me cause pas moins de surprise que le manque de goût que dénotent ces statuts, c'est le soin qu'on a pris ici de les conserver comme une chose précieuse.

« Mais ce dont j'ai le plus ri, en lisant ce code social, qui fait le pendant des instructions galantes de l'empereur Pierre Ier et de l'impératrice Elisabeth à leurs sujets, c'est l'emploi qu'on y fait du poëme de Frediakofski. Malheur au poëte immortalisé par un souverain ! !... » (1)

L'appréciation suivante nous a paru résumer avec justesse les traits principaux du caractère de Catherine II.

« Catherine montra quelquefois toutes les faiblesses d'une femme et souvent la fermeté et le caractère d'un grand prince. Elle eut deux passions qui ne la quittèrent qu'au tombeau, l'amour et la gloire. La première fut une source de scandale pour ses sujets, la seconde troubla souvent le repos de l'Europe, et lui fit préférer un vain éclat à une durable renommée. Il faut pourtant convenir qu'elle fut plus réservée dans ses amours que l'impératrice Elisabeth. Au milieu de ses intrigues galantes, elle déploya un art peu commun, celui de contenir ses amants les uns par les autres, de les renvoyer ou de les rappeler à propos, et de les faire servir à ses desseins politiques. Au reste, les intrigues de ses favoris, les plaisirs, les chagrins, les tracasseries de l'amour ne lui firent jamais perdre de vue les projets de son ambition. Elle donnait à la fois des rendez-vous à ses amants, et travaillait avec ses ministres ; dans le même temps, elle envoyait un message amoureux à quelqu'officier de ses gardes, écrivait une lettre philosophique à Voltaire ou au roi de Prusse, et signait l'ordre d'attaquer les Turcs ou d'envahir la Pologne. Passionnée pour la renommée, elle flattait tous les écrivains d'une grande réputation dans l'espoir d'être flattée à son tour dans

(1) *La Russie en* 1839, par M. le marquis de Custine. — Lettre dix-neuvième.

leurs écrits. Quoiqu'elle aimât peu la France dont elle était jalouse et qui contraria quelquefois ses desseins, les Français étaient pour elle ce que les Grecs étaient pour Alexandre; elle avait à Paris un agent littéraire; elle invita plusieurs fois Voltaire à venir dans ses Etats, proposa à d'Alembert de venir achever l'Encyclopédie à St-Pétersbourg et de suivre l'éducation du grand-duc. Diderot, qu'elle avait fait venir à Pétersbourg, s'entretenait souvent avec elle, et, dans la chaleur de la conversation, lui frappait quelquefois sur le genou, sans qu'elle parût blessée de cet excès de familiarité. A force de prévenances, elle obtint ce qu'elle désirait, et l'Europe littéraire la plaça parmi les plus grands monarques. Il faut dire qu'elle avait mérité une partie des éloges qu'on lui donnait; elle avait consacré son règne par des institutions et des monuments utiles. Quelques-uns de ses édits avaient favorisé le commerce et réformé la législation. Elle fonda des hôpitaux et des villes, fit creuser des canaux. Par ses ordres, Pallas fit un voyage dans plusieurs provinces dont on ignorait les ressources et les productions. Blumager et Belhein parcoururent, l'un l'Archipel du nord, l'autre l'Océan oriental jusqu'aux côtes du Japon. Quelques établissements d'éducation furent formés sous ses auspices. Elle s'occupa quelquefois de la réforme des abus dans l'administration, dans l'ordre judiciaire, dans la levée des impôts, mais elle fut trop souvent détournée de ses projets d'amélioration et n'eut point assez de fermeté pour se faire obéir et pour achever le bien qu'elle avait commencé. Préssée de jouir de sa gloire, elle voulut tout improviser, jusqu'à la civilisation et, sous ses lois, la Russie fut corrompue sans cesser d'être barbare. L'empire russe, peu florissant au dedans, fut toujours menaçant au dehors et semblait

ne chercher son éclat que dans les entreprises formées contre l'Europe. Avant la mort de Catherine, plusieurs des monuments de son règne ressemblaient déjà à des débris. Législation, colonies, éducation, instituts, manufactures, bâtiments, hôpitaux, canaux, villes, forteresses, tout avait été abandonné sans être achevé. Cette manie de Catherine de tout ébaucher sans rien finir, est bien caractérisée par un mot de Joseph II. Pendant son voyage en Tauride, elle invita ce prince à poser la seconde pierre de la ville d'Ecatherinoslaw dont elle venait de placer la première en grande cérémonie. Joseph, de retour, disait : « J'ai fini une grande affaire en « un jour avec l'impératrice de Russie, elle a posé la « première pierre d'une ville, et moi la dernière. » Catherine ambitionnait aussi la gloire littéraire, et la publication des œuvres du roi de Prusse lui fit naître la pensée d'attacher aussi son nom a quelque ouvrage remarquable, mais elle finit par abandonner ce projet » (1).

La mémoire de Catherine devait être promptement déshéritée de la plus grande partie de cette gloire proclamée avec tant de fracas par la renommée contemporaine, et, devant le tribunal équitable de la postérité, quelques réformes louables, quelques fondations heureuses demandent grâce vainement pour tant de honteux scandales, pour tant d'entreprises injustes, et ne feront jamais oublier ni Pierre III assassiné, ni la Pologne anéantie.

(1) *Biographie universelle.* — Michaud, article Catherine II.

CHAPITRE XIV.

Les Favoris.

La Russie galante. — Les favoris de Catherine. — Le *Club physique* et Catherine la Prude. — Création d'une place importante : l'amant de l'impératrice. — La place est bonne. — Ce que coûtèrent à la Russie Messieurs les favoris. — L'examen préalable. — La niche du favori. — M. de Landskoy, l'amant de cœur. — Grégoire Orloff, l'assassin ordinaire de sa Majesté. — Potemkin, le satrape. — M. de Momonoff, ou faute de s'entendre. — Platon Zouboff, ou le retour de jeunesse. — Les favoris se suivent et..... se ressemblent. — Un favori pousse l'autre. — Orloff et Potemkin, ou les amants magnifiques. — Orloff, le meurtrier de Pierre III, est marqué au visage par sa victime. Le stigmate et l'héritage du crime. — Mariage secret d'Orloff. Le favori de l'impératrice Catherine II se conduit, d'après ses ordres, comme on le verra. — Potemkin. Son portrait par M. de Ségur et par le prince de Ligne. Les cordons et les croix de Potemkin. — Histoire d'un cheval rétif. — Le grand cordon de Saint-Georges et la guerre de Turquie. — Potemkin devient trop magnifique. — Sa mort subite. Ses qualités et ses défauts : sa gloutonnerie. — La Russie est délivrée du favoritisme.

Il est impossible d'écrire l'histoire de Catherine II sans fouiller dans les chroniques honteuses où sont inscrits les excès déplorables de cette Messaline couronnée ; la tâche de l'historien est grave, sérieuse, avant tout ; et, quoique l'impartialité devienne souvent un rigoureux devoir, il faut l'observer, sous peine d'être accusé d'une lâche faiblesse ou d'une complaisance coupable.

Ardente et dépravée, Catherine II ne racheta pas tou-

jours les erreurs de ses sens par la qualité du choix ou l'entraînement du cœur. Mais ce qui la domina surtout dans ces préférences éphémères, ce fut cette vanité incurable qui fut le mobile de sa vie entière. Ainsi son orgueil s'était trouvé flatté de donner un trône à Poniatowski. Elle avait dit à ce sujet qu'il avait manqué au bonheur d'Elisabeth de pouvoir couronner le comte d'Essex. C'est pour ne pas paraître au-dessous de sa première munificence, qu'elle avait promis à Orloff un royaume; mais, comme le nombre de ses favoris eût pu égaler celui des provinces de son empire, et qu'alors il ne lui serait rien resté à gouverner, elle crut devoir leur accorder autre chose, et nous avons dit ce que ces Messieurs coûtèrent à la nation.

« La situation du favori de l'Impératrice n'était pas, comme on pourrait le croire, un rôle non avoué et relégué honteusement dans les mystérieuses turpitudes du palais des tzars. C'était une place, un poste public, une véritable fonction à laquelle le titre d'aide de camp n'enlevait rien de son importance, et qui, rétribuée aux dépens des deniers publics, conduisait quelquefois à une influence politique incontestée. L'emploi n'était jamais vacant, un amant en remplaçait un autre et il n'y avait pas d'intérim à remplir. Douze favoris se succédèrent ainsi. Après Soltikoff, qui passa longtemps pour le père de Paul Ier, Stanislas Poniatowski, créé roi de Pologne par la suprême volonté de sa maîtresse; puis, à la suite, Grégoire Orloff Wassiltschikoff, Potemkin, qui devint et resta pendant longues années le premier personnage de l'empire, Zawadofski, Zorilsch, Korsacoff, Lanskoy, dont la mort inspira des idées de suicide à la tzarine éplorée : Yermoloff, Momonoff et Platon Zouboff, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, consentit à passer dans les

bras d'une Phryné plus que sexagénaire. On n'arrivait pas à ce poste sans subir un examen préalable, d'où dépendait l'admission définitive ou le refus. Quand la tzarine avait jeté les yeux sur un jeune homme, elle le faisait prévenir qu'elle le trouvait à son gré, puis son médecin allait, par son ordre, s'assurer de l'état de santé du candidat. Si le résultat de l'inspection était tout à fait satisfaisant, le même jour l'heureux élu était mandé au palais, installé dans un magnifique appartement au-dessous de celui de Catherine et comblé des plus riches présents. C'était un spectacle nauséabond de voir, dans les dernières années de sa vie, cette femme, promise à une éternelle célébrité, se livrer avec des jeunes gens et des courtisanes aux excès de la plus ignominieuse débauche.

« L'existence de cette Impératrice fut une longue orgie d'amour lubrique. Elle eut sur la nation russe une influence désastreuse au point de vue moral; les traces en sont encore visibles » (1).

C'est sous le règne de Catherine que s'établit à Moscou cette association monstrueuse, connue sous le nom du *club physique*, et où l'érotisme le plus extravagant se mêlait aux initiations les plus éhontées. Et cependant Catherine II affectait souvent la pruderie, et, à l'instar de la plupart des grandes dames russes, elle condamnait en public ce qu'elle pratiquait dans sa vie privée. Ainsi, un jour, elle eut l'audace de chasser de sa cour une de ses filles d'honneur qui avait paru devant elle dans un état de grossesse manifeste. Elle interdit même à l'ambassadeur anglais, qui l'avait séduite, l'entrée au palais pendant un mois.

(1) *Les Mystères de la Russie*, p. 155. — Frédéric Lacroix.

dit avec tant de justesse et d'originalité en parlant de l'indulgence des femmes tout à fait vertueuses et de la sévérité apparente de celles qui l'étaient moins : « Là où la vertu règne la bienséance est inutile » (1).

De tous ses amants, le plus beau, le plus aimable, celui dont la perte lui causa la plus profonde douleur, fut M. de Landskoy. Voici ce qu'en dit le diplomate français déjà cité par nous :

« M. de la Colinière m'apprit que l'incommodité dont se plaignait l'Impératrice, et qui retardait mon audience, avait pour cause un vif chagrin ; elle venait de perdre son aide de camp, M. de Landskoy ; de tous ses favoris, il était peut-être celui qui lui avait inspiré le plus d'intérêt. Il la méritait, disait-on, par un sentiment sincère, fidèle et dégagé d'ambition ; enfin il lui avait persuadé, malgré la distance des rangs et la différence des âges, que c'était Catherine et non l'impératrice qu'il aimait » (2).

Orloff fut un de ceux dont la faveur dura le plus dans l'esprit et dans le cœur de Catherine ; Orloff, comme disent certains poëtes de romances et d'opéras-comiques, régna longtemps sur son âme.

L'origine de cet Orloff est singulière. Un jour, le czar Pierre, de sanglante mémoire, charmait ses loisirs et la fin d'un repas copieux par l'exécution de quelques Strélitz ; l'un de ces malheureux, devant qui le bourreau couronné avait passé plusieurs fois sans frapper, s'écria : « *Batuscka* (Petit père), tu parais m'oublier ! »

— Non, tu es trop beau, tu vivras ! — répondit le barbare, amateur de la beauté plastique.

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 2.
(2) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 1er.

Cet homme, échappé miraculeusement à la mort, était l'aïeul des cinq frères Orloff qui, plus tard, devaient immoler Pierre III, issu du meurtrier des Strélitz. Ces insatiables obtinrent ensuite, pendant plusieurs années d'un absolutisme complet exercé par eux sur l'Impératrice, des sommes fabuleuses, les deux tiers environ des revenus de l'Etat. Grégoire Orloff ouvrit la liste, non des amants connus de la czarine, mais de ceux publiquement établis en vertu d'un titre officiel; dévoré d'ambition, il visait au trône, et croyait cet honneur bien dû à ses services d'assassin et à sa qualité de père des quatre enfants qu'il avait eus de Catherine et dont deux, seulement, vécurent. Mais son impériale maîtresse se contenta de lui conférer le titre de prince avec une énorme quantité de biens territoriaux, et ne voulut jamais consentir qu'à un mariage secret qui eut, il est vrai, prolongé la puissance du favori. Celui-ci, orgueilleux comme un criminel parvenu, flatté d'ailleurs par des courtisans intéressés à son élévation, se crut assez fort pour briser tous les obstacles. On lui opposait des refus obstinés, il ne se découragea point. Alors on vint à concevoir quelques terreurs; c'était, en effet, un singulier fiancé que le héros de la catastrophe de Rochpsa! puis, le soupirant avait déjà dix années de faveur et l'amour ne résiste guère à la perpétuité! l'heure du berger était décidément passée, et il fallait à l'ardente Catherine un peu de nouveauté.

Pendant que le prince Grégoire s'occupait, ô innocence! de négocier à Fokhiani, avec les envoyés de la Porte, une paix que leur imposaient les succès de Romanzoff, il apprend que sa Catherine bien-aimée, après une infidélité de passage, vient de lui établir solidement un successeur dans la personne d'un lieute-

nant aux gardes, Wassittchikoff. Furieux, il dit adieu aux plénipotentiaires Ottomans et à la diplomatie, et arrive aux portes de Pétersbourg qui lui sont immédiatement fermées. Fatal contre-temps! sa disgrâce se compliquait; il essaya de s'en consoler en refusant fièrement la démission de ses charges et alla cacher son dépit dans ses terres, où il se mit à épouser une de ses parentes, du nom de Zénovief, qu'il perdit pendant ses voyages et dont on voit le mausolée dans la cathédrale de Lausanne.

Avouons que l'ingratitude des impératrices de Russie dépasse toutes les bornes! C'est cependant ce même Orloff, qui, aidé de deux coupe-jarrets, avait empoisonné puis étranglé Pierre III! Il avait, de ce crime, conservé un stigmate ineffaçable; l'empereur expirant lui avait fait à la joue une profonde blessure et les ongles de la victime qui se débattait avaient creusé sur le visage du meurtrier un sillon accusateur. Par une singularité bizarre, sa seule fille légitime porta, dès sa naissance, à la même joue, une cicatrice semblable.

En outre, cet opulent assassin, soigneux d'écarter de son auguste souveraine tout ce qui aurait pu gêner sa vaste ambition, n'avait pas hésité à commettre un autre crime plus abominable encore que le premier. Aidé par l'aventurier Ribas et par la femme d'un consul anglais, il abusa par un faux mariage et enleva une jeune fille, Elisa Tarakonof, fille de l'impératrice Elisabeth et du prince Rajoumovski; le prince Radziwil avait emmené la pauvre enfant en Italie après avoir trompé la surveillance dont elle était l'objet et l'avait laissée à Rome, lorsque Repnine rappela Radziwil en Pologne pour l'opposer à Stanislas Poniatowski. La naissance d'Elisa, son séjour à l'étranger, circonstances qui pouvaient

devenir un but à des révoltes, étaient de nature à inspirer quelque crainte à l'Impératrice. Orlof, le dévoué, ne se fit aucun scrupule de feindre une passion imaginaire pour entraîner plus sûrement sa victime; il joignit même à la perfidie le sacrilége! Ce fut devant des gens à lui, déguisés en prêtres, que la cérémonie du mariage s'accomplit. Rien n'était plus facile que de persuader à une jeune fille qu'une révolution contre Catherine était sur le point d'éclater. Elle s'embarqua à Livourne avec l'espoir d'aller occuper un trône; à peine fut-elle entre les mains de son ravisseur, qu'elle se vit traitée en prisonnière. Plongée dans les casemates de la forteresse de St-Pétersbourg, elle y périt, après six ans de captivité, noyée par l'inondation terrible de 1777, époque de la naissance de l'empereur Alexandre.

Voilà certes un épisode qu'on n'aura jamais la prétention de reproduire dans les *histoires édifiantes*.

A Potemkin était réservée la succession du grand Orloff. M. de Ségur nous a laissé de cet homme célèbre le portrait que voici :

« Mais de tous les personnages, celui qui me frappa le plus, et qu'il était le plus important pour moi de bien connaître, c'était le célèbre prince Potemkin, tout puissant alors sur le cœur et l'esprit de l'Impératrice. En traçant son portrait, il est certain qu'il ne pourra point être confondu avec d'autres, car jamais, peut-être, on ne vit dans une cour, dans un conseil et dans un camp, un courtisan plus fastueux et plus sauvage, un ministre plus entreprenant et moins laborieux, un général plus audacieux et moins indécis; toute sa personne offrait l'ensemble le plus original par un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, de paresse et d'activité, d'audace et de timidité, d'ambition et d'insouciance.

« Partout, un tel homme eût été remarquable par sa singularité, mais hors de la Russie et sans les circonstances extraordinaires qui lui concilièrent la bienveillance d'une grande souveraine, Catherine II, non-seulement il n'aurait pu acquérir une grande renommée et parvenir aux éminentes dignités qui l'illustrèrent, mais il ne serait peut-être jamais parvenu à un grade un peu avancé. Ses bizarreries et les inconséquences de son esprit l'auraient arrêté dès les premiers pas d'une carrière quelconque, soit militaire, soit civile.

« La fortune des hommes célèbres tient plus qu'on ne pense au siècle, au pays, aux circonstances. Un défaut, à certaine époque, peut réussir mieux que certain mérite, tandis qu'une belle qualité déplacée nuit souvent autant qu'un défaut et même qu'un vice.

« Le prince Potemkin avait dix-huit ans lorsque Catherine détrôna Pierre III. Epris des charmes de cette princesse, il s'arma l'un des premiers pour sa défense ; mais, comme il n'était alors que sous-officier, ce zèle pouvait n'être pas distingué dans la foule.

« Un heureux hasard fixa sur lui l'attention : Catherine, tenant à la main une épée, voulait avoir une dragonne. Potemkin s'approche et lui offre la sienne : elle l'accepte ; il veut respectueusement s'éloigner, mais son cheval, accoutumé à l'escadron, s'obstine à rester près du cheval de l'Impératrice.

« Cette opiniâtreté la fait sourire ; elle examine avec plus d'intérêt le jeune guerrier qui, malgré lui, se serre si près d'elle ; elle lui parle. Sa figure, son maintien, son ardeur, son entretien, lui plaisent également ; elle s'informe de sa famille, l'élève au grade d'officier, et bientôt lui donne une place de gentilhomme de la chambre au palais.

« Ainsi, ce fut l'entêtement d'un cheval rétif qui le jeta dans la carrière des honneurs, de la richesse et du pouvoir. Il m'a raconté lui-même cette anecdote.

« Potemkin joignait le don d'une heureuse mémoire à celle d'un esprit naturel vif, prompt et mobile ; mais en même temps le sort lui avait donné un caractère indolent et enclin au repos.

« Ennemi de toute gêne, et cependant insatiable de voluptés, de pouvoir et d'opulence, voulant jouir de tous les genres de gloire, la fortune le fatiguait en l'entraînant ; elle contrariait sa paresse, et pourtant jamais elle n'allait aussi vite et aussi loin que ses vagues et impatients désirs le demandaient : on pouvait rendre un tel homme riche et puissant, mais il était impossible d'en faire un homme heureux.

« Son cœur était bon, son esprit caustique ; à la fois avare et magnifique, il prodiguait des bienfaits et payait rarement ses dettes. Le monde l'ennuyait, il y semblait déplacé et se plaisait néanmoins à tenir une espèce de cour.

« Caressant dans l'intimité, il se montrait en public hautain et presque inabordable ; mais au fond il gênait les autres parce qu'il était gêné lui-même. Il avait une sorte de timidité qu'il voulait déguiser ou vaincre par un ton froid et orgueilleux.

« Le vrai secret pour gagner promptement son amitié était de ne pas le craindre, de l'aborder familièrement, de lui parler le premier, et de lui éviter tout embarras en se mettant promptement à l'aise avec lui.

« Quoiqu'il eût été élevé à l'Université, il avait moins acquis de connaissances par les livres que par les hommes ; sa paresse fuyait l'étude, et la curiosité lui faisait partout chercher des lumières.

« C'était le plus grand questionneur qu'il y eût au monde; comme son autorité mettait à sa disposition des hommes de tout rang, de toute classe et de toute profession, il s'était tellement instruit en causant et en questionnant, que son esprit, riche de tout ce que sa mémoire avait retenu, étonnait souvent quand on lui parlait, non-seulement les politiques et les militaires, mais les voyageurs, les savants, les littérateurs, les artistes et même les artisans.

« Ce qu'il aimait surtout, c'était la théologie; car, bien qu'il fût mondain, ambitieux et voluptueux, il était non-seulement croyant, mais superstitieux. Je l'ai vu souvent passer une matinée à examiner des modèles de casques pour des dragons, des bonnets et des robes pour ses nièces, des mitres et des habits pontificaux pour des prêtres. On était certain de fixer son attention et de le distraire de toute autre occupation, en lui parlant des querelles de l'église grecque et de l'église latine, des conciles de Nicée, de Chalcédoine et de Florence.

« Dans ses rêves pour l'avenir, il passait tout à coup du désir d'être duc de Courlande ou roi de Pologne, à celui d'être fondateur d'un ordre religieux ou même simple moine. Ennuyé de ce qu'il possédait, envieux de ce qu'il pouvait obtenir, désirant tout et dégoûté de tout, c'était un vrai favori de la fortune, mobile, inconstant et capricieux comme elle » (1).

Potemkin fut le vrai favori, le favori russe pur-sang. M. de Ségur l'avait bien observé.

« Aussi, quoique Potemkin affectât, en quelques occasions solennelles et les jours de fête, de se montrer

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 1er.

richement paré, couvert de décorations, et de prendre le langage, le maintien, les manières d'un grand seigneur de Louis XIV, dans sa vie intérieure et habituelle, dépouillant tout masque, toute gêne, en véritable enfant gâté de la fortune, il recevait sans distinction tous ceux qui, venant le voir, le trouvaient avec une tenue et des formes asiatiques qu'on attribuait faussement à une hauteur excessive.

« En le voyant, les cheveux épars, vêtu d'une robe de chambre ou d'une fourrure et d'un pantalon, n'ayant pour chaussure que des pantoufles; enfin, montrant son large cou tout nu, et restant indolemment étendu sur un sofa, on aurait cru être admis à l'audience d'un pacha de Perse ou de Turquie; mais, chacun le considérant comme le dispensateur de toutes les grâces, tous s'étaient accoutumés à se prêter à ses plus bizarres fantaisies » (1).

Pendant le voyage en Crimée, l'ambassadeur français fit de l'ancien favori son compagnon et presque son ami.

« D'un autre côté, si l'on montait au vaste monastère de Petscherski pour rendre visite au prince Potemkin, qui s'y était établi, il semblait que l'on assistait à l'audience d'un visir de Constantinople, de Bagdad ou du Caire. Le silence et une sorte de crainte y régnaient.

« Soit par indolence naturelle, soit par une hauteur affectée qu'il croyait utile et politique, ce puissant et capricieux favori de Catherine, après avoir paru quelquefois en grand uniforme de maréchal, couvert de décorations en diamants, bardé de broderies et de den-

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 2.

telles, coiffé, bouclé, poudré, comme le plus ancien de nos courtisans, se tenait le plus habituellement couvert d'une pelisse, le cou décolleté, les jambes demi-nues, les pieds dans de larges pantoufles, les cheveux plats et mal peignés; il restait mollement étendu sur un large divan, entouré d'une foule d'officiers et des plus grands personnages de l'empire, invitant rarement quelques-uns d'eux à s'asseoir, et presque toujours feignant d'être trop occupé d'une partie d'échecs pour apercevoir les Russes ou les étrangers qui arrivaient dans son salon » (1).

Des obstacles nombreux s'opposèrent d'abord à sa faveur; Grégoire Orloff régnait en despote à la cour de Catherine. Encouragé par la czarine, le jeune courtisan osa braver le favori. Il en résulta des scènes violentes. Un jour, Potemkin était seul avec Grégoire et Alexis Orloff. Ils saisirent cette occasion, dit-on, pour humilier leur rival, et ce fut, à ce qu'on prétend, dans cette rencontre, que le jeune Potemkin perdit un œil. Ce malheur, s'il faut en croire d'autres historiens, lui arriva à la suite d'une maladie, ou, s'il faut s'en rapporter à certains récits, par le choc d'une balle lancée maladroitement dans un jeu de paume.

Quoiqu'il en soit, cette analogie avec l'Horatius Coclès des Romains n'aurait nui, à ce qu'il paraît, ni à la physionomie imposante de Potemkin ni à sa faveur auprès de l'Impératrice; il y a des prédestinés! Catherine le nomma chambellan, titre qui lui donnait le grade de général-major, et lui procura ses entrées...... partout, et à toute heure. On comprend que Potemkin dût croire le moment arrivé; aussi ne fit-il plus mystère de sa passion

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 2.

pour son auguste bienfaitrice. C'est à cette époque qu'il disait, en parlant de Catherine : « Quand cette femme « charmante entre dans un lieu sombre, elle l'éclaire ! » Potemkin, comme on voit, savait faire au besoin du lyrisme...... et tout ce qui concernait sa profession.

A partir de cette déclaration galante et poétique, Catherine ne crut devoir rien refuser à son chambellan, et le mit, en toute occasion, en évidence. Potemkin, nommé lieutenant-général après sa première campagne contre les Turcs, avait hâte cependant de reparaître à la cour. L'instant d'ailleurs était favorable; il voulut arriver sur les bords de la Néva pour y annoncer une victoire, et partit. L'étoile d'Orloff pâlissait alors, mais cet homme, expert en amours et en faveurs impériales, avait manœuvré de telle sorte que le nouveau favori était sa créature. Potemkin fut admirablement reçu, mais son cœur éprouva un terrible assaut ! il s'éloigna brusquement, en déclarant qu'il allait s'enfuir dans un cloître ! Catherine, surprise et désolée, dépêcha au couvent de Saint-Alexandre Newsky une de ses fidèles qui arrangea tout, et le Potemkin reparut plus brillant et plus favori que jamais. A partir de cette époque, il jura de s'occuper des affaires d'Etat plus que des plaisirs et des intrigues de cour, et put, grâce à un mélange d'indifférence affectée et d'admiration exagérée, acquérir sur l'esprit de l'Impératrice un ascendant qu'il devait conserver pendant de longues années.

Potemkin porta, en public, le portrait de Catherine mêlé à ses ordres et à ses décorations. Après la période de la passion, une fois épuisée, nul autre favori ne fut admis que sur son autorisation. Il contrôlait les impressions de son ancienne maîtresse, en surveillait les épreuves et donnait le bon à tirer. Une galerie couverte

joignait son palais à celui de la czarine qui, plus d'une fois, se transporta chez lui pour le consulter sur des affaires importantes.

Après la prise de possession de la Crimée, vendue à la Russie par le dernier descendant de Genghis-Khan, Potemkin ajouta le gouvernement de cette province à ceux d'Azoff et d'Astrakan, et se vit ainsi maître d'Etats plus considérables que ceux de plusieurs rois de l'Europe. Il réorganisa l'armée russe, dans la prévision d'une guerre prochaine avec la Turquie, et il en montra d'imposants échantillons à l'Impératrice pendant ce voyage pompeux que nous avons raconté, et qui servit à raffermir son crédit, un moment ébranlé par des intrigues de cour. On sait quelle fut sa conduite pendant la guerre contre les Turcs; après la prise d'Oczakoff il reçut de Catherine ce grand cordon de l'ordre militaire de Saint-Georges, si ardemment désiré par lui.

Potemkin avait la manie des croix et des cordons; il pouvait se la passer facilement, il y avait la main. Décoré de tous les Ordres de l'Empire et de l'Europe, à l'exception de ceux du Saint-Esprit et de la Jarretière, qu'il avait sollicités, mais en vain, des rois de France et d'Angleterre, il reçut avec une joie puérile ce *Saint-Georges* qui manquait à sa collection. Des honneurs plus éclatants l'attendaient à son retour. Deux lieues avant d'arriver à Pétersbourg, il trouva la route illuminée sur son passage. Il fut salué par l'artillerie des forts comme l'eût été l'Impératrice. Catherine vint le visiter dans son palais et conduisit elle-même à la salle de bal le vainqueur des Ottomans. Une fête religieuse fut célébrée à la chapelle du palais, et tous les seigneurs se précipitèrent aux genoux de l'impératrice au moment

Arrivé à Yassy avec la rapidité de la foudre, Potemkin accable Repnin de reproches et d'outrages pour avoir, sans son aveu, fait la guerre et conclu la paix, puis, pour un motif resté inconnu, il part pour Nicolaïeff. Après quelques heures de marche, il se trouve hors d'état de supporter la voiture, se fait descendre et coucher au pied d'un arbre, sur un tapis. A peine a-t-il la force de serrer la main de sa nièce, la comtesse Branitzka et expire (15 octobre 1791).

Catherine fit éclater la plus vive douleur et ériger à Kherson un mausolée magnifique. On l'accusa, comme c'est la coutume, d'avoir fait empoisonner son ancien favori, mais rien ne prouve que les bruits qui retentirent alors en Europe aient jamais eu le moindre fondement. La santé de Potemkin s'altérait depuis longtemps d'une manière sensible; en dépit des avis de la science, il se livrait aux excès les plus dangereux. Glouton et intempérant par excellence, malgré la fièvre qui le minait, il dévorait souvent à son déjeuner une oie entière ou un jambon, s'ingurgitait une énorme quantité de vins et de liqueurs, et, peu de temps après, se remettait à dîner avec la même voracité. Sa succession fut évaluée à cent soixante-quinze millions de francs en terres, châteaux, mobilier et diamants. Le pauvre homme!

Ainsi mourut ce type des favoris que l'on supposa, pendant longtemps, s'être marié secrètement avec sa souveraine, opinion qui d'ailleurs fut celle de plusieurs courtisans bien informés de la cour de Pétersbourg. En tout cas le nom de Potemkin restera toujours inséparable, dans l'histoire de Russie, de celui de Catherine II.

Il appartenait à M. de Ségur de chercher à réhabiliter son ami; aussi trouvons-nous encore, dans

ses Mémoires, ce passage qui vaut la peine d'être cité :

« On doit pourtant, avec quelque sévérité qu'on juge le prince Potemkin, convenir que cet homme extraordinaire mêlait à ses bizarreries de grandes et rares qualités. Le prince de Ligne me retraçait son portrait avec fidélité lorsqu'il me dit, au camp d'Oczakoff : « Je vois « ici un commandant d'armée qui a l'air paresseux et « qui travaille sans cesse, qui n'a d'autre bureau que « ses genoux, d'autre peigne que ses doigts, toujours « couché et ne dormant ni jour ni nuit, parce que son « zèle pour sa souveraine, qu'il adore, l'agite toujours, « et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'inquiète « par l'idée qu'il coûte la vie à quelques-uns de ses sol- « dats. Peureux pour les autres, brave pour lui, s'ar- « rêtant sous le grand feu d'une batterie pour y donner « ses ordres, cependant plus Ulysse qu'Achille ; inquiet « avant tous les dangers, gai quand il y est, triste dans « les plaisirs, malheureux à force d'être heureux ; blasé « sur tout, se dégoûtant aisément, morose inconstant, « philosophe grave, ministre habile, ou enfant de dix « ans ; point vindicatif, demandant pardon du chagrin « qu'il a causé ; réparant vite une injustice ; croyant ai- « mer Dieu, craignant le diable qu'il s'imagine être en- « core plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin ; « d'une main, il fait des signes aux femmes qui lui plai- « sent, et de l'autre des signes de croix. » Je m'arrête, car ce portrait très-original était trop prolongé dans la lettre du prince de Ligne qui savait rarement s'arrêter quand sa vive imagination l'entraînait » (1).

Catherine, elle devait s'y attendre, fut quelquefois

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 2.

cruellement éprouvée. Nous trouvons à ce sujet, dans le même auteur, l'anecdote suivante :

« Un chagrin intérieur, éprouvé en ce moment par Catherine, vint aggraver ses inquiétudes politiques ou plutôt l'en distraire ; cette femme extraordinaire offrait, dans son caractère, un étonnant mélange de la force de notre sexe et des faiblesses du sien ; l'âge avait vieilli ses traits, mais son cœur ainsi que son amour-propre conservaient leur jeunesse ; l'un et l'autre furent alors vivement blessés.

« Elle découvrit que son aide de camp, son favori, le comte Momonoff, comblé par elle de bienfaits, d'avancement, de richesses, après l'avoir plusieurs fois trompée, gémissait sous le joug d'une faveur qui enchaînait tristement sa liberté.

« L'Impératrice, espérant encore réveiller sa sensibilité, lui écrivit qu'elle voyait avec peine que tous ses soins ne pouvaient réussir à le rendre heureux et à dissiper sa mélancolie. « Comme je veux, lui disait-elle, avant tout votre bonheur, j'ai formé le dessein de vous unir avec la plus riche héritière de cet empire ; répondez-moi, ce projet satisferait-il vos vœux ?

« Momonoff refusa le mariage proposé ; mais il avoua en même temps à Catherine que toutes ses bontés, en lui inspirant la plus profonde reconnaissance, ne pouvaient suffire à son bonheur ; que son âme, malgré tous ses efforts, était maîtrisée depuis longtemps par une insurmontable passion pour une de ses demoiselles d'honneur, la princesse Schérébatoff. Honteux de son ingratitude, mais ne pouvant changer ses sentiments, il implorait respectueusement la clémence de sa souveraine.

« A cette nouvelle inattendue, Catherine, irritée,

s'éloigne de sa cour, se renferme dans son appartement et contremande les spectacles qui devaient avoir lieu à Czarskozélo ; mais, sortant ensuite promptement d'une colère et d'un abattement peu dignes d'elle, elle mande en sa présence la princesse et son infidèle amant, les fait fiancer devant elle; dote richement sa demoiselle d'honneur, donne au coupable comte une terre de deux mille paysans, assiste à la cérémonie de leur mariage; et, conformément à l'usage, place elle-même une parure de diamants sur la tête de la mariée; après cet effort remporté sur son orgueil, elle leur ordonne de s'éloigner de sa cour.

« Lorsqu'on peint Catherine, ses faiblesses sont les ombres de ce grand tableau; mais elles laissent au moins briller la générosité de son caractère. Peu de femmes, revêtues d'un pouvoir absolu, montreraient autant de modération, en voyant leurs sentiments trahis et leur amour-propre blessé. Cet empire qu'elle savait prendre sur son courroux est d'autant plus louable, qu'elle était naturellement, comme elle l'a dit plusieurs fois, très-vive et même violente.

« C'est cette modération soutenue qui la caractérisait et que je ne pouvais m'empêcher d'admirer, surtout lorsque je voyais encore non loin d'elle, à Saint-Pétersbourg, vivante, libre, tranquille, riche et libre de ses dons, cette célèbre Woronzoff, maîtresse de Pierre III, et qui avait obtenu de ce prince la promesse de l'épouser, de répudier Catherine et de la reléguer en Sibérie.

« L'Impératrice, ayant ainsi remporté sur elle-même une pénible victoire, avait repris sa vie accoutumée avant que les nouveaux époux eussent quitté Czarskozélo. Un seul changement pouvait se remarquer dans

le palais : les courtisans russes ou étrangers qui jusque-là se montraient tous les soirs en foule chez le comte de Momonoff avaient totalement abandonné ce favori disgrâcié.

« Comme j'avais reçu de lui des preuves d'amitié, je crus devoir, dans cette occasion, lui montrer que je m'en souvenais : j'allai le voir et pour la première fois depuis notre liaison, je me trouvai seul avec lui.

« L'Impératrice le sut, et devant tout son cercle, approuvant hautement ma conduite, elle s'expliqua, en termes fort dédaigneux, sur la lâcheté de ceux qui s'éloignaient avec tant de précipitation d'un homme naguère courtisé et encensé par eux.

« Ne doit-on pas juger avec indulgence les erreurs de cette femme, nommée *Catherine le Grand* par le prince de Ligne, lorsqu'elle montrait à la fois dans sa conduite tant de fierté, de douceur et de magnanimité ? » (1).

Platon Zouboff fut l'un des derniers favoris, il épuisa la liste. Zouboff fut très-connu de M. de Ségur, qui nous en parle en ces termes :

« Cette princesse venait de choisir un nouvel aide de camp pour remplacer Momonoff. Il se nommait Zouboff et était officier dans un des régiments de la garde. On voudrait pouvoir passer sous silence cette continuité de faiblesses, prolongées même jusqu'à l'âge où elles ne trouvent plus d'excuses. Mais tel est le sort des souverains; il n'est point de vie privée pour eux, leurs liaisons intimes et leurs sentiments ont une trop fréquente influence sur la politique pour échapper à l'attention publique; ils ne sauraient trop se le répéter, chaque

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 2.

journée de leur existence est une page de leur histoire.

« Le nouveau favori s'était élevé sans que le prince Potemkin eût été consulté ; chacun était curieux de savoir s'il se rangerait au nombre des amis de ce prince ou s'il oserait lutter contre son crédit.

« Pour moi, qui ne le connaissais pas, je regrettais l'éloignement du comte Momonoff qui s'était toujours montré fort zélé pour les intérêts de la France ; mais peu de temps après je vis qu'à cet égard rien n'était changé : Zouboff rechercha mon amitié avec empressement, et il ne me cacha point qu'il agissait ainsi pour complaire à l'Impératrice » (1).

Zouboff fut le héros d'un épisode qui prouve jusqu'à quel point pouvaient aller, à cette époque de folle courtisannerie, la bassesse et l'extravagance des grands seigneurs de l'empire. Le comble de l'habileté consistait alors à flatter l'amant en titre de la czarine. Les militaires eux-mêmes et les vieux généraux s'assujettissaient aux plus incroyables bassesses pour se faire bien venir du favori. Cela soulevait le cœur.

Un jour, ce Zouboff chassait dans les environs de Pétersbourg ; il s'était arrêté sur la route de cette capitale à Tzarskoe-Célo. Les seigneurs allant à la cour, les paysans, les mougiks, les courriers officiels, toutes les voitures, y compris celles de la poste, s'arrêtèrent ou ne passèrent outre que quand le jeune amant de Catherine, fatigué d'attendre le lièvre sur la route, voulut bien se remettre en chasse.

La halte avait duré une grande heure !

En perdant Catherine II, l'empire fut délivré des avoris ; ce fut un progrès et un bien réels, car ce que

(1) *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, t. 2

l'impératrice donnait à sa nation d'une main elle le lui reprenait de l'autre, puisque la grandeur et l'influence croissantes de la Russie étaient chaque jour compromises par des prodigalités et des extravagances inouïes. Catherine II mourut donc à temps pour son empire; un favori de plus, et l'on ne sait pas ce que serait devenu l'avenir de la Russie!

CHAPITRE XVI.

Paul Ier.

Paul Ier se déclare l'adversaire de la Révolution française. — Campagnes d'Italie et de Suisse. — Encore Souwaroff. Nouveaux détails sur son caractère et ses bizarreries. — Première rencontre des Français et des Russes. — Bataille de Novi. Mort de Joubert. Trois contre un ; héroïsme des Français ; une manœuvre du général autrichien Mélas donne la victoire à l'armée ennemie. — Distinctions accordées à Souwaroff pour ses premiers succès. — Bataille de Zurich. Défense opiniâtre des Russes : les soldats de Souwaroff *meurent alignés*. Succès des Français, prise de Zurich, pertes des Russes. — Combats successifs dans les montagnes. Retraite de Souwaroff. — Préparatifs de son triomphe. En Russie, comme ailleurs, la Roche Tarpéïenne est près du Capitole. Ingratitude de Paul Ier. — Disgrâce et mort de Souwaroff.

Paul Ier, dans sa conduite et dans ses rapports avec les puissances européennes, avait été soumis constamment à l'influence de deux idées ; la première était de développer les forces de la Russie par l'organisation militaire ; la seconde, c'était de rendre un nouvel éclat aux choses que la Révolution française s'était empressée de détruire. Ce qui le porta à se rapprocher de l'homme qui s'était emparé des destinées de la France, c'est qu'il pressentait en lui le restaurateur futur des principes monarchiques. Aidé par les subsides de l'Angleterre, car les finances de la Russie étaient épuisées, Paul Ier entra dans la seconde coalition ; c'est alors qu'on

vit, par un de ces jeux bizarres de la politique, la Turquie, l'empire Russe, l'Autriche, la Saxe, presque toute l'Europe, à l'exception de la Prusse, se jeter, à l'instigation de la Grande-Bretagne, dans des luttes acharnées où l'énergie du patriotisme devait triompher du nombre des ennemis.

C'est alors que, sur le point d'être attaquée, la France prit l'offensive; elle envahit la Suisse avec le dessein de relier les opérations entamées dans ce pays avec celles des armées du Danube et d'Italie. Paul désigna en même temps Souwaroff comme commandant en chef des armées russes.

Souwaroff, nous l'avons dit, avait compté, et il avait eu raison, sur les bizarreries de son caractère, pour s'emparer de l'esprit du soldat russe; mais, il faut bien l'avouer, les manies qu'il s'était imposées étaient accompagnées d'un mérite supérieur. Ses actes les plus bizarres étaient empreints d'un caractère tout particulier, et tendaient à inspirer un dévouement fanatique à ses troupes qui, en le voyant, s'accoutumaient à supporter les plus dures privations.

Un officier, vieilli à son service, et qui fut pendant longtemps son chef d'état-major, nous a laissé sur Souwaroff des renseignements curieux. Ce chef impitoyable outrait la sévérité de la vie militaire, déjà si dure chez les Russes. En plein hiver, il se faisait arroser d'eau froide. On le voyait souvent monter à poil, en chemise, un cheval de Cosaque. Quelquefois il sortait nu de sa tente en contrefaisant le chant du coq, et c'était pour l'armée le signal du réveil, de la marche ou du combat. Quand il visitait les hôpitaux, il faisait donner de la rhubarbe et du sel aux soldats qu'il jugeait réellement malades, et des coups de bâton à tous les autres; ou

bien : il mettait tout le monde à la porte en disant que les soldats de Souwaroff ne devaient pas être malades.

Personne ne se plaignait, car le général était aussi dur pour lui-même que pour les autres. Sa table était si frugale que les officiers les plus sobres ne l'abordaient qu'en tremblant. Souvent il se fit donner, à lui-même, au nom du maréchal Souwaroff, l'ordre de laisser son repas ou son sommeil inachevé. « Il faut, disait-il, qu'on lui obéisse ! »

Jamais armée n'obéit en effet plus aveuglément. Souwaroff dédaignait le luxe. En campagne, sa *kibitka* (espèce de chariot) lui servait de maison ; quand par hasard il occupait une habitation réelle, il ne voulait souffrir ni portes ni fenêtres, attendu qu'il n'avait ni peur ni froid. Ce sauvage émérite avait toutes les faiblesses de l'homme primitif ; il se plaisait à montrer les bijoux et les diamants de Catherine : « Pourquoi *notre mère* me les a-t-elle donnés ? » demandait-il à ses officiers, et il fallait répondre sans hésiter. Souwaroff, nous l'avons dit, s'était adressé au sentiment religieux pour se rendre maître de ses soldats ; il s'agenouillait devant les prêtres et leur demandait leur bénédiction. Pour donner à sa mission un caractère de sainteté, il ne parlait des Français que comme d'un peuple d'impies dont le Seigneur avait résolu la destruction ; mais quand il n'avait plus à stimuler le fanatisme de ses troupes, il parlait des qualités militaires de ses adversaires en homme digne de les apprécier.

Les Français s'attendaient à se trouver en présence d'une race de géants ; ils furent tout surpris de n'avoir à combattre que des hommes ordinaires.

Souwaroff avait fait, près de Vérone, sa jonction avec les Autrichiens qui venaient de battre Schérer. L'armée

austro-russe était forte de quatre-vingt mille hommes, et ces forces imposantes eurent facilement raison, à Cassano, des débris de l'armée française dont le Directoire avait confié le commandement à Moreau. Cependant, à Bassagnano, les Français firent une si belle résistauce que les Russes furent obligés de l'admirer.

Souwaroff se porta rapidement sur Turin, tandis que Moreau, auquel il ne restait que quelques milliers d'hommes, essayait d'inquiéter sa marche sans s'écarter toutefois des positions avantageuses qu'il occupait.

Cependant Macdonald venait d'entrer en Lombardie avec trente-cinq mille hommes. Confiant, et sûr de vaincre, il crut pouvoir se passer du secours de Moreau. Souwaroff concentre alors ses troupes avec une rapidité incroyable et opère sa jonction avec le général autrichien Mélas sur les bords de la Trebia. On se battit de part et d'autre avec une égale bravoure, mais les Austro-Russes étaient presque deux contre un ; l'élan des troupes républicaines ne put surmonter la ténacité extraordinaire de l'ennemi. Les Russes, fanatisés par Souwaroff, firent preuve d'une opiniâtreté invincible et montrèrent cette discipline et ce mépris de la mort qui avaient fait d'eux autrefois les vainqueurs des Turcs. Serrant leurs rangs à mesure que le feu les éclaircissait, ils repoussèrent deux fois, au delà du fleuve, les Français qui le repassèrent aussi deux fois.

Le lendemain la bataille recommença et les deux armées se trouvèrent dans leurs positions de la veille. Les honneurs du combat furent, il faut le dire, pour les troupes républicaines. Et, malgré les avantages qu'il tirait de sa grande supériorité numérique, l'ennemi perdit au moins autant de monde que les Français. Les Autrichiens eurent dix officiers supérieurs tués et

soixante-dix blessés ; les Russes, un colonel et quarante officiers tués, trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors et trente-cinq officiers blessés. Le général en chef de l'armée française, Macdonald, blessé aussi quelques jours auparavant devant Modène, s'était fait porter sur un brancard pendant le combat. C'est ainsi que Charles XII, malade et incapable de mettre pied à terre, avait commandé son armée à Pultawa. Les Français, au milieu de l'action, manquèrent de munitions et furent obligés de se précipiter à la baïonnette contre un ennemi dont les masses les enveloppaient de toutes parts.

La retraite de Macdonald apprit à Souwaroff qu'il était vainqueur, mais le succès fut tellement douteux jusqu'au dernier moment que le nombre, seul, pouvait faire prévoir le résultat définitif de la lutte engagée. C'est à cette bataille que fut presque entièrement détruite la légion Polonaise, commandée par le brave Dombrowski.

Cependant Souwaroff avait su rendre la retraite des Républicains aussi désastreuse que possible : il avait répandu des proclamations pour soulever, contre les Français, les habitants de la Toscane et de la Ligurie : nos corps désorganisés étaient partout harcelés. Souwaroff commit alors la faute de perdre un temps précieux ; il se mit à investir quelques places fortes dans le Piémont et assiégea, avec quarante mille hommes et six cents pièces de canon, la ville de Mantoue dont la garnison ne comptait que huit ou neuf mille hommes.

Les Français tentèrent un dernier effort et, au nombre de trente et quelques mille hommes, s'avancèrent, au delà de Novi, sous les ordres de Joubert, au-devant des alliés. Avant le combat, Souwaroff avait dit,

en parlant de ce général : « *C'est un jouvenceau, allons lui donner une leçon!* » L'armée des alliés était forte de soixante-dix mille combattants, et celle des Français, bien inférieure en nombre, comptait dans ses rangs beaucoup de conscrits. Mais, comme Béranger l'a dit :

> Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
> Tous à la gloire allaient du même pas !

Par malheur, le général en chef Joubert, en allant reconnaître l'armée ennemie, et avant-même que la bataille fût engagée, périt par la balle d'un tirailleur. Ce ne fut pas en chargeant à la tête des grenadiers qu'il fut tué, comme on l'a imprimé si souvent.

Malgré la disproportion de leurs forces et quoique privés de leur général, qui emporta dans la tombe le secret de ses plans et de ses desseins, les Français se couvrirent de gloire en résistant aux attaques multipliées de leurs adversaires, et la victoire paraissait se décider en leur faveur, quand l'autrichien Mélas, amenant sur le terrain une division de troupes fraîches, exécuta une manœuvre hardie sur la droite de l'armée Républicaine et changea la face des choses. Ce fut à ce général et aux soldats de l'Autriche, que Souwaroff dut le triomphe dont on lui fit les honneurs. Moreau, qui avait pris le commandement des troupes françaises, fit payer cher à Souwaroff et à ses alliés leur victoire imprévue. L'ennemi, dans ses rapports, évidemment trompeurs, avoua une perte de dix mille tués, sept mille blessés et deux mille prisonniers. En un mot, les vainqueurs souffrirent plus que les vaincus. Souwaroff, qui avait pris part à tant de luttes meurtrières, qui avait présidé à l'horrible massacre d'Ismaïl et à celui du

faubourg de Praga, à Varsovie, déclara qu'il n'avait jamais vu de combat aussi sanglant.

En effet, à cette époque du moins, l'infanterie russe avait une grande solidité. Elle opposait à ses adversaires une muraille vivante contre laquelle se brisaient souvent des efforts multipliés. Elle se débandait rarement, combattait avec calme et ne demandait pas merci. A Novi, on vit des bataillons entiers de Russes se faire massacrer machinalement, puis de nouveaux bataillons arriver sur le champ de bataille pour se faire décimer à leur tour, et cela sans aucune utilité, sans que leur feu fît le moindre mal aux Français. Le général Mélas écrivit à son gouvernement : « Cette victoire nous a « coûté cher ! » Pour être complétement véridique, il faut ajouter que, d'après les ordres exprès de leur chef, les soldats russes se comportèrent avec une affreuse barbarie. « Point de quartier ! » tel avait été le mot d'ordre du féroce Souwaroff, et les Russes s'empressèrent de s'y conformer, après avoir vu leurs bataillons ravagés par la mitraille des Français.

A la nouvelle des succès remportés par Souwaroff, Paul I[er] décerna à son général le surnom d'italique (italinski); il ordonna qu'à l'avenir on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à lui-même; puis, rabaissant l'éloge par la singularité de l'expression, il décréta par un oukase spécial « *qu'on eût à regarder Souwaroff* « *comme le plus grand capitaine de tous les temps* « *et de tous les pays du monde.* » Enfin il se décida à consommer l'anéantissement de la République Française et s'écria dans son manifeste : « *Nous et nos* « *alliés, nous avons résolu de détruire le gouverne-* « *ment impie qui domine en France.* » La République

Française, de son côté, avait décidé, à ce qu'il paraît, qu'elle ne se laisserait pas anéantir !

Les préparatifs répondirent à la difficulté de l'entreprise. Les escadres de la Russie et de la Porte, dirigées par les Anglais, victorieux à Aboukir, s'emparèrent des Iles Ioniennes, et y fondèrent une République d'après les ordres de deux souverains despotes. Une autre flotte venait jeter des troupes russes en Hollande ; mais ces trente mille hommes, vendus par l'empereur Paul à l'Angleterre, et qui devaient agir de concert avec une armée de quinze mille Anglais, furent engagés imprudemment et obligés de capituler. En même temps deux armées Russes traversaient la Pologne, la Bohême, la Moravie et le sud de l'Allemagne pour envahir la France par l'est et le midi. Celle qui marchait sur le Rhin, forte de plus de quarante mille hommes, se composait, en général, des soldats formés par Potemkin et des débris de l'armée de Perse ; elle était placée sous les ordres de Korsakof, qui devait agir de concert avec l'archiduc Charles, et représentait l'élite des troupes Russes.

Les Autrichiens, maîtres de Zurich, se trouvaient alors au centre de la Suisse, quand ils furent obligés de se porter sur Philisbourg, menacée par une forte colonne républicaine. Souvaroff, qui avait arrêté le plan de la campagne avec les chefs des armées coalisées, franchit alors les Alpes et le Saint-Gothard, mais il arriva trop tard, les Autrichiens ne lui ayant pas envoyé assez promptement des bêtes de somme pour le transport de ses bagages. Il n'était resté avec les Russes qu'un corps peu nombreux d'Autrichiens qui, réuni aux Suisses, mécontents ou entraînés, forma, sous les ordres du général Hodge, la droite de l'armée

Hotze

Le 24 septembre 1799 (3 vendémiaire), les Français descendirent les hauteurs voisines de Zurich et engagèrent l'action. Les Russes furent d'abord éclaircis par un feu terrible et cédèrent au premier choc ; culbutés par l'impétuosité française, ils allèrent se rallier entre leur camp et le fleuve dans une position moins périlleuse et y tinrent ferme d'abord ; débusqués de ce nouveau poste, ils se rallièrent encore derrière leurs tentes, épuisèrent leurs gibernes, et, pour nous servir du mot saisissant du général victorieux, *ils moururent alignés*.

La droite, composée en grande partie de troupes suisses soldées, opposa une résistance moins vive ; tournée dès le commencement du combat, elle fut bientôt mise en désordre et permit aux Français de tourner tous leurs forces vers le centre, où les Russes se défendaient avec une opiniâtreté vraiment héroïque. Fidèles à leur serment, les canonniers se faisaient tuer sur leurs pièces. Bientôt Korsakof fut aux abois, et ne se vit d'autre ressource que de former un bataillon carré avec les quinze mille hommes qui lui restaient ; l'artillerie légère des Français attaque et battit en brèche ce bastion vivant qui présentait de tous côtés un front de fer, mais qui bientôt s'écroula. Des files entières de soldats russes tombaient en marquant, par le sang répandu, les sillons des boulets ; les rangs étaient renversés sur les flancs ; et cependant les Russes, quoique couverts du sang des morts et des mourants, et rétrécissant le carré, s'alignaient comme à la parade, et comblaient les vides pour tomber à leur tour.

Les généraux républicains eurent tout le temps de labourer à leur aise, avec leur artillerie formidable, tout l'espace couvert par l'ennemi ; enfin ils ordonnèrent

une attaque générale au pas de charge et la victoire devint complète. La cavalerie du général Klein poursuivit jusque dans Zurich les débris des bataillons russes. La ville, dont Korsakof avait fait son quartier-général, les magasins, les blessés, les équipages, le grand parc d'artillerie, les munitions, et jusqu'aux femmes qui avaient suivi l'armée russe, tombèrent au pouvoir des Républicains. La caisse militaire de l'armée ennemie fut prise, et tous les Français faits prisonniers dans les dernières affaires furent rendus à la liberté.

Le résultat de cette victoire fut de délivrer la France du danger de l'invasion qui la menaçait, et de décider les armées ennemies, dispersées dans la Suisse, à s'éloigner de nos frontières.

Souwaroff, en apprenant que Korsakof venait d'être écrasé à Zurich, versa des pleurs de rage; sa voix ne laissait éclater que des cris rauques, et ses membres se tordaient sous l'étreinte d'horribles convulsions. Il voulait, nous l'avons raconté, qu'on l'ensevelît vivant en présence de ses grenadiers. Cependant il écrit à son lieutenant qu'il arrive victorieux, lui ordonne, sous peine de la vie, de reprendre l'offensive, et lui-même, le 28 septembre, passant à travers d'affreux précipices, praticables seulement pour les chasseurs de chamois, et si étroits qu'un seul homme de front pouvait y marcher, il opère sa jonction avec Korsakof.

C'est pendant cette période de l'immortelle campagne racontée par nous, que trois bataillons français, formant un total de douze à treize cents hommes, commandés par l'intrépide général Molitor, continrent dans le Klon-Thal, pendant toute une journée, une masse de quinze mille Russes commandés par Souwaroff en personne. Cette poignée de braves évacua sa position

dans le meilleur ordre, et le héros de la Trebia vit échouer le projet qu'il avait conçu de rallier le corps autrichien. Quelques jours après, Molitor renouvela ce beau fait d'armes. Avec sa petite troupe, renforcée d'un seul bataillon, il défendit avec tant d'opiniâtreté un défilé dans lequel les Russes s'étaient engagés, que Souwaroff fut obligé de reculer avec une perte considérable. Dans l'espace de sept jours, Molitor battit deux corps Autrichiens, et arrêta une masse de quinze mille Russes. En vain les débris de l'armée vaincue, renforcés du corps de Condé, se retournèrent avec fureur contre les Français. Dans un des derniers engagements sérieux qui eurent lieu près de Diesenhofen, un corps de trois mille hommes de cavalerie chargea en plaine deux demi-brigades d'infanterie, commandées par le brave général Lorge qui, après l'avoir repoussé trois fois, le détruisit presque entièrement.

Souwaroff se décida enfin à battre en retraite, et sa fuite fut tellement précipitée qu'il abandonna ses blessés avec la plus grande partie de son artillerie et de ses bagages. Les restes de son armée étaient complétement désorganisés, et telle était leur terreur, que les soldats n'osaient ni s'arrêter ni aller à la maraude pour se procurer les vivres devenus indispensables. Leur retraite fut inquiétée sérieusement par les Français qui harcelèrent les Russes dans tous les passages, leur enlevant leurs canons en détail et leur faisant de nombreux prisonniers.

Sur un espace de trente lieues de longueur et de vingt de largeur, il n'y eut pas une vallée, pas un point de communication, pas un défilé qui ne fût occupé, attaqué et disputé avec un acharnement qui tournait à la fureur. Ces combats partiels ont reçu, comme l'ac-

tion principale dont nous avons parlé, le nom générique de *bataille de Zurich*. Pendant ces quinze jours, l'ennemi perdit dix mille hommes, tant tués que blessés, quinze à vingt mille prisonniers, cent pièces d'artillerie, quinze drapeaux, la plus grande partie de ses bagages et une immense quantité de mulets et de chevaux. L'armée française avait perdu, de son côté, six à huit mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Ajoutons, pour rester dans la vérité de l'histoire, qu l'inflexible courage des Russes ne se démentit pas un seul instant; pas un d'entre eux ne se rendit à moins d'être blessé ou désarmé. On les voyait, au moment d'expirer, presser entre leurs mains ou sur leurs lèvres crispées l'image de leur patron, que tous les Russes portent sur la poitrine; les soldats français s'arrêtaient, surpris, en voyant sur ces visages encore menaçants l'expression d'une pieuse et ardente ferveur.

Souwaroff, malgré ses efforts et sa résistance courarageuse, devait connaître l'ingratitude des princes. Paul Ier, mécontent de la conduite de la cour de Vienne, avait résolu de rappeler son armée des bords du Rhin. Il envoya à Souwaroff l'ordre de revenir à Pétersbourg, où il lui préparait une entrée solennelle; un appartement l'attendait au palais de l'empereur qui se proposait, en outre, de lui ériger un monument. Mais, à peine le généralissime eût-il touché les frontières de sa patrie, qu'il se vit retenu par une maladie subite dans ses domaines, en Lithuanie. Le czar lui adressa son propre médecin, auquel il ordonna d'employer toutes les ressources de son art pour sauver le vainqueur de la Trebia.

Pendant ce temps on faisait d'immenses préparatifs pour recevoir le héros dont la défaite de Zurich n'avait

pu ternir la gloire. Le cérémonial était arrêté. Un corps considérable de cavalerie, dragons, hussards et cosaques, devaient aller à la rencontre de Souwaroff, à quelques lieues de la capitale; vingt mille hommes d'infanterie devaient former la haie sur son passage; on avait donné l'ordre d'illuminer toutes les rues de la ville; le triomphateur devait être conduit dans un char impérial, avec une pompe splendide, au palais du czar.

Tout à coup l'empereur Paul apprend que Souwaroff n'a pas exécuté un ordre émané de sa toute-puissance; c'était une question d'étiquette militaire, un détail insignifiant, que les ennemis du général en chef s'étaient empressé de grossir par leurs dénonciations. Le triomphe est contremandé et l'empereur, à la parade, lit un ordre du jour dans lequel il annonce à l'armée que Souwaroff a mérité une sévère réprimande pour fait de désobéissance.

Souwaroff reçut à Riga la nouvelle de sa disgrâce. Epuisé, mourant, il arrive à Pétersbourg, descend chez sa nièce, dans un quartier éloigné du palais. Personne n'ose l'approcher, le chagrin le dévore, et bientôt il fait appeler un prêtre pour se disposer à la mort.

L'ingratitude de Paul ne l'empêcha pas de faire célébrer les funérailles de Souwaroff avec une pompe convenable; en 1801, Alexandre lui érigea une statue: triste revers des choses d'ici-bas!

CHAPITRE XVIII.

Revirement subit dans la politique de la Russie. — Paul I[er] se rapproche de la France. — Il rompt avec l'Angleterre. — Renvoi des ambassadeurs Anglais et Autrichien. — Le czar chasse les Bourbons de ses États. — L'article XIII du testament de Pierre le Grand. — Paul I[er] envoie une ambassade au Premier Consul. Il consent à partager avec lui la souveraineté de l'Europe. — L'Empereur de Russie exagère les tyrans de mélodrame. Ses soupçons, ses rigueurs. La terreur à Pétersbourg. Quarante mille habitants prennent la fuite. Citation de Tacite. — Complots. — La perte du czar est décidée. — Complicité de l'Angleterre. — Exposé de deux relations sur cet événement. — La mort de Paul I[er] ou l'*école du crime*. — Détails intimes.— Les conjurés. — Souvenirs de Catherine II : le dernier favori. — Les grands seigneurs assassins; *la bande des étrangleurs*. — Le vin est tiré, il faut le boire! — A quel prix on peut acheter une couronne. — Scènes de famille. Il vaut mieux pleurer tard que jamais. — Opinion de Napoléon sur la mort de Paul I[er]. — En Russie, les pierres parlent et les murs ont des oreilles; il est défendu de raconter l'assassinat du czar Paul et d'y croire.

Cependant Paul I[er] témoignait hautement son mécontentement contre ses alliés; l'abandon des Autrichiens avait, disait-il, causé la défaite de Zurich; il avait vendu à l'Angleterre trente mille Russes qui devaient aider le gouvernement anglais à soumettre la Hollande; ce corps d'armée, engagé maladroitement, avait été obligé de capituler, et le czar reprochait aux Anglais de l'avoir appuyé mollement. Le cabinet de Londres ayant paru, vers la même époque, apporter quelques obstacles à ses projets sur l'île de Malte dont

il venait de se proclamer lui-même le grand maître, Paul ne garda plus de mesures, il accusa hautement de perfidie le ministère de Vienne et celui de Londres, et rappela ses armées. Ses alliés se flattèrent encore de le ramener ; mais leurs explications ne lui parurent ni franches, ni catégoriques. Son indignation fut au comble quand il apprit que l'Autriche avait l'intention de s'approprier une partie des Etats de l'Eglise et de ceux du roi de Sardaigne.

Paul signifia d'abord un congé formel à l'envoyé de Danemarck, qui s'était permis certaines réflexions plus ou moins plaisantes sur les bizarreries et les emportements de l'autocrate. Les ambassadeurs de Vienne et de Londres, Cobentzel et Witworth, furent l'objet des plus amères récriminations. Paul donna ordre au premier de regagner la capitale de l'Autriche, et M. de Cobentzel fut obligé de s'éloigner de Pétersbourg. L'ambassadeur anglais fut également contraint de partir. Paul rompit brusquement son traité avec l'Angleterre en mettant l'embargo sur tous les vaisseaux de cette nation et en déclarant leurs matelots prisonniers de guerre.

Le czar ne négligea point pour cela les puissances contre lesquelles il n'avait aucun grief à alléguer ; il demeura l'allié du Portugal et de Naples, et se rapprocha de la Suède. Ses relations avec la Prusse firent présager une prochaine réconciliation avec la France. Le Premier Consul, par suite d'un sentiment de générosité ou dans une pensée politique, avait renvoyé à Paul les prisonniers Russes ; or cet acte de courtoisie flatta singulièrement l'orgueil du czar. On prétend que la revue passée chaque jour par Bonaparte lui parut une imitation de sa *watch-parade* et qu'il s'écria :

« C'est décidément un homme ! » Il ne se trompait guères.

Paul I[er] envoya au Premier Consul une ambassade solennelle, et, se jetant, comme tous les caractères violents et passionnés, dans des excès tout à fait contraires à ses principes et à ses premiers plans, il supprima la pension qu'il faisait aux Bourbons et enjoignit à celui qu'il regardait naguère comme le roi légitime de la France l'ordre de quitter Mittau et de s'éloigner au plus vite de ses Etats, malgré la rigueur de la saison. Devenu l'allié et l'admirateur de celui qu'il venait de combattre, il fit placer le buste de Bonaparte dans son palais.

Dès lors, ses anciens alliés, réduits à leurs propres forces, se virent contraints de traiter de la paix, et c'est alors que se conclurent les traités de Lunéville et d'Amiens. L'Angleterre, après des sacrifices énormes, se vit réduite à supporter à elle seule tout le poids de la guerre : aussi son intérêt la porta à souhaiter un changement de gouvernement en Russie ; mais prit-elle une part active au complot que nous allons raconter ? ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle en profita. L'histoire ne nous apprend rien de positif à ce sujet, mais, sans craindre de trop s'avancer, on peut affirmer que le cabinet de Londres fut au moins complice.

M. de Marcillac nous a laissé sur cette grave question de curieuses révélations : « Le résultat de la ba-« taille de Marengo avait ajourné les espérances des « royalistes ; mais l'organisation dut toujours se con-« tinuer, afin d'agir au premier moment favorable. *On « savait d'avance l'événement qui devait asseoir « Alexandre sur le trône des Tsars : l'époque en « était désignée ;* il paraît même qu'un des cabinets de

« l'Europe avait compté sur cet événement pour « ramener la Russie dans la coalition contre la « France. Ce qui est certain, c'est que la mort de « Paul Ier arriva juste à l'époque précédemment an« noncée » (1).

Tout se préparait pour la catastrophe. L'empereur, irrité par les revers de ses armées, en proie aux tortures d'une passion sans espoir, se laissait emporter à des actes plus bizarres et plus cruels que jamais. Avec lui, les faveurs étaient devenues aussi brusques et imprévues que les disgrâces. Les rapports de la police l'entretenaient dans de continuelles appréhensions. Les rigueurs redoublaient et avec elles les méfiances. Sa propre famille n'était pas à l'abri de ses soupçons et, à chaque instant, sa femme et les deux grands-ducs étaient avertis d'un péril qui les menaçait. Le public croyait le czar en démence; toute la capitale était en état de suspicion; les visites domiciliaires pendant la nuit, la déportation et l'exil infligés à des familles entières, l'expression morne des physionomies, tout concourait à faire présager un événement fatal. Quarante mille habitants quittèrent Pétersbourg d'un seul coup. Ceux que certains emplois ou des intérêts impérieux retenaient dans la capitale ne passaient qu'en frémissant devant ce palais de Saint-Michel où se dressaient, par les soins d'une nuée de délateurs, les listes de proscriptions.

Involontairement, on se rappelle ces temps déplorables de l'histoire de Rome et de ses Empereurs qui ont inspiré à Juvénal et à Tacite de si admirables passages : *quàm suspiria nostra subscriberentur : quàm*

(1) De Marcillac. — *Souvenirs de l'Emigration.*

denotandis tot hominum palloribus sufficeret sævus ille vultus...... (1).

La frayeur, causée par ce despotisme ombrageux, inspira à ceux qui le subissaient la hardiesse de tout oser pour s'en délivrer. La perte du czar fut décidée.

On raconte que lorsque Paul eût consenti à partager avec le Premier Consul la souveraineté de l'Europe, il tira, sur une carte, une ligne de la source à l'embouchure de l'Oder, en s'écriant : « Que tout ce qui existe « de peuples à l'Occident reste sous l'influence Fran- « çaise ; que tout ce qui se trouve à l'Orient obéisse à « l'influence Russe ! » On ajoute que le général Oudinot devait se rendre en Russie pour aider les Russes à conquérir l'Anatolie et faire leur jonction avec les restes de l'armée d'Egypte.

Le gouvernement anglais avait donc un intérêt immense à rompre au plus vite une alliance qui mettait ainsi en péril sa puissance commerciale. Paul devait périr, et l'on connaît sa mort ainsi que les noms des principaux acteurs de ce drame épouvantable. Mais les intérêts privés et politiques, engagés dans cet acte de vengeance, sont si compliqués, les relations de cet attentat à la vie d'un empereur diffèrent tellement entre elles, que la sagacité de l'historien risque fort de l'abandonner dans son récit. Nous avons dû, pour rester consciencieux, nous borner à citer deux relations qui nous ont paru, plus que les autres, empreintes de bonne foi et de vraisemblance.

La première de ces relations émane de la légation française, elle se ressent de son origine diplomatique ;

(1) Tacite. — *Vie d'Agricola.*

elle a été résumée par Rabbe avec toute l'intelligence qu'on lui a connue.

L'auteur est d'avis qu'on ne peut nier la participation du cabinet britannique à la mort de Paul Ier. L'expédition du Sund se préparait; or, cette opération ne pouvait être alors d'aucune utilité pour la Grande-Bretagne; bien plus, une tentative sans but raisonnable pouvait devenir funeste. Le détroit était défendu par une flotte nombreuse qu'il fallait détruire pour forcer le passage, et le succès était douteux; en cas de succès, le retour ne pouvait-il pas être fermé aux Anglais par les forces des trois puissances? Les chances étaient telles que la Baltique pouvait être considérée à l'avance comme le tombeau de la flotte ennemie; on peut donc raisonnablement penser que les auteurs de l'entreprise avaient au moins l'espoir qu'au moment où l'on pénétrerait dans la Baltique la puissance, qui en était la souveraine, la Russie, aurait cessé d'être redoutable.

La sécurité avec laquelle les Anglais s'engagèrent dans cette mer prouve qu'ils étaient dans l'attente d'un événement prévu d'avance et que Nelson n'eut ordre de forcer le passage qu'après que la perte de Paul eût été résolue à Londres. Il y a d'ailleurs dans les faits une coïncidence singulière avec cette présomption. Ainsi, ce fut pendant le combat du 2 avril que la nouvelle de la mort de Paul Ier arriva à Copenhague, et le gouvernement Danois eut soin de ne pas la laisser ébruiter avant la conclusion de l'armistice qui suivit cette journée.

A la tête des mécontents figuraient, d'après la relation dont nous analysons la première partie, les frères Zoubof, le comte Pahlen, le colonel Tatarinof, le général Yaschwel, enfin lord Witworth, l'ambassadeur

anglais. La mort était réservée aux conjurés s'ils échouaient, et cependant, malgré la nécessité de se hâter, tous attendaient, aucun d'eux n'agissait. Pour diriger de pareilles machinations, il fallait un homme doué d'un rare sang-froid et susceptible en même temps d'une grande activité. Cet homme fut le comte Pahlen, gouverneur militaire de la capitale.

« Le comte Pahlen avait joui jusqu'alors d'une réputation de probité sans tache. On se louait généralement de son administration, on parlait de ses vertus, il avait les dehors les plus respectables, le calme répandu sur ses traits inspirait la confiance, mais il cachait une profonde dissimulation et son extérieur n'était nullement en harmonie avec son âme.

« Le joug pesait de plus en plus sur Pahlen; soumis à un maître dont la volonté était absolue, sa faveur dépendait d'un soupçon; de jour en jour elle devenait plus précaire, il voulut l'affermir, et résolut de mettre Alexandre sur le trône. Un nouveau règne offrait un champ plus vaste à l'ambition dont il était dévoré. De plus fréquentes occasions de rendre son talent nécessaire, l'assurance d'obtenir un crédit immense auprès d'un jeune prince dépourvu d'expérience, enfin, l'espoir de régner sous son nom.......... Une fois son plan arrêté, il s'appliqua à éloigner de la faveur de Paul tous ceux qu'il n'avait pu gagner. Dans cette vue, il travailla longtemps, et réussit enfin à faire disgracier un homme dont le dévouement à la personne de l'empereur et les talents surtout lui portaient ombrage : c'était Rostopchin, vice-chancelier des affaires étrangères; ce ministre était parvenu à s'emparer d'une correspondance entre un comte Panin, neveu du grand gouverneur de Paul et un agent des conjurés de Pétersbourg. Ce Pa-

nin était le chef du parti à Moscou, et quoique ses lettres fussent écrites avec une extrême circonspection, il y régnait un louche qui n'échappa point à la sagacité de Rostopchin. Les pièces saisies furent mises sous les yeux de Paul, et celui à qui elles étaient adressées fut mandé; mais cet homme repoussa avec tant de chaleur cette imputation, il se défendit avec un tel accent de vérité qu'il dissuada Paul entièrement. Pahlen, peu de temps après, obtint le renvoi de Rostopchin.

« Avant de rien tenter, Pahlen voulut se ménager les moyens de se justifier auprès d'Alexandre, s'il réussissait, et auprès de l'empereur, s'il venait à échouer. Il sentait combien il lui importait d'impliquer, d'une manière adroite, l'héritier du trône dans ses projets et de le placer par là entre Paul et lui; il s'appliqua donc à indisposer l'empereur contre les grands-ducs Alexandre et Constantin et ces derniers contre leur père. *C'étaient leurs droits qu'il voulait assurer, leurs vies qu'il voulait défendre*; mais, sous les apparences du zèle, Pahlen les employait comme les prétextes de sa haine et les instruments de son ambition.

« Le succès de Pahlen fut complet auprès du vieil empereur et des jeunes princes; une terreur profonde s'empara de l'âme du malheureux monarque, et ne l'abandonna plus.

« Un jour, sortant de son lit plus épouvanté encore qu'à l'ordinaire, il mande subitement ses deux fils aînés Alexandre et Constantin et leur fait jurer sur un crucifix qu'ils n'attenteront pas à ses jours.

« Des fils qui avaient le malheur d'inspirer de telles craintes ne devaient point eux-mêmes se sentir en sûreté; cependant Pahlen, n'espérant rien du caractère résigné et respectueux d'Alexandre, le peignit à Paul,

déjà atteint d'un incurable soupçon, comme un être dangereux; il alla plus loin, il osa l'accuser auprès de son père de comploter contre son autorité, et déclara formellement à l'empereur ne pouvoir répondre de sa sûreté personnelle s'il ne lui donnait sur le champ l'ordre d'arrêter Alexandre. Paul, indigné contre son fils, signe aussitôt l'arrêt. Alors Pahlen va trouver le grand-duc; et, après lui avoir vainement représenté la nécessité de prévenir les intentions de Paul en le forçant d'abdiquer, il oppose au refus opiniâtre d'Alexandre l'ordre qu'il venait de recevoir contre lui. Atterré par la vue de cet ordre, et pressé par l'imminence du péril, Alexandre ne pouvait encore se résoudre à une démarche aussi hardie; mais cette incertitude fut considérée par Pahlen comme une autorisation tacite et suffisante. Il allait le quitter, quand Alexandre exigea de lui le serment *qu'il ne serait fait aucune violence à son père*, et le rendit responsable de ce qui arriverait.

« Telle fut la duplicité de Pahlen, et telle fut la conduite du grand-duc. C'est cette manœuvre insidieuse qui a pu donner lieu à cette question : Alexandre a-t-il participé au meurtre de son père ?

« Cependant, à cette époque, quelques bruits avaient transpiré; quelques rapports vagues ayant été faits à Paul, soit par le dévouement, soit par l'indiscrétion des initiés, il manda Pahlen et lui dit : « On en veut à ma vie, n'épargnez rien pour vous instruire des faits », et il termina par une sortie violente sur l'ignorance où il le croyait. Palhen répondit : « Sire, je le savais, et, pour m'assurer des coupables, je suis moi-même de la conspiration. » Ces mots tranquillisèrent l'empereur, et dès lors il s'en rapporta entièrement à Pahlen. Deux jours avant l'événement, l'empereur reçut avis d'Obaleonof,

procureur général, que l'on conspirait contre sa vie. Cette nouvelle révélation mit le comble à ses défiances et, craignant alors que Pahlen n'eût véritablement pris part au complot, il expédia un courrier à Araktcheief, ancien gouverneur de Pétersbourg qui commandait alors un régiment de confiance de Paul, caserné à quarante verstes de Pétersbourg. Il mandait à cet officier qu'il mettait en lui sa confiance; que s'il différait un instant à venir, il était perdu parce que Pahlen le trahissait.

« Pahlen arrêta ce courrier qui, tenant ces dépêches de la main de l'empereur, refusa de les lui remettre. Le gouverneur feignit de soupçonner la véracité de son langage, et, sous ce prétexte, les lui fit enlever d'autorité.

« Instruit de tout, Pahlen sentit le danger. Un court délai pouvait rendre infructueux des projets si habilement conçus. Assuré donc en quelque sorte de l'impunité du crime, il en pressa l'exécution; et, de concert avec quelques hommes sur lesquels il pouvait compter plus particulièrement, il fixa le jour fatal au lendemain.

« Dans la matinée du jour convenu, l'empereur se promenant à cheval, sur la place Souwaroff, accompagné de son favori Koutaitzoff, fut accosté par un homme de la classe inférieure qui lui présenta une lettre. Le cheval de l'empereur s'étant cabré dans ce moment, il ne put la prendre lui-même et elle fut remise à Koutaitzof. Elle contenait de grands détails sur la conspiration; mais Koutaitzof, ayant changé de vêtement pour dîner chez l'empereur, oublia de la lire. »

(On verra, dans la relation que nous rapportons en dernier lieu, pourquoi Koutaitzof ne montra pas la lettre à l'empereur.)

« A l'heure fatale, vers onze heures de la nuit du 22 au 23 mars, les conjurés, au nombre de vingt, se présentent à une porte latérale du palais St-Michel donnant sur le jardin. On leur en refuse l'entrée : « L'empereur nous a mandés, disent-ils, il y a aujourd'hui grand conseil de guerre. » La sentinelle, trompée par la vue de plusieurs officiers généraux, se rend à leurs instances.

« Tous montent en silence à l'appartement de Paul et demeurent un moment dans la salle des gardes. Argamakoff, aide-de-camp de service, se présente seul. Il dit que le feu est à la ville, qu'il vient réveiller l'empereur, et le heiduque qui gardait l'antichambre le laisse entrer. Il frappe à la porte de l'appartement et se nomme. Paul, reconnaissant sa voix, lui ouvre à l'aide d'un cordon qui correspond à son lit. Il ressort aussitôt pour introduire les conjurés. Ceux-ci, n'attendant qu'un signal pour se présenter, entrent en foule. Le Cosaque s'aperçoit alors, mais trop tard, qu'on en veut aux jours de l'empereur ; il veut résister, à l'instant même il tombe percé de coups ; toutefois son dévouement avertit son maître ; il s'écrie : Trahison !....

« L'empereur effrayé veut fuir dans un des cabinets qui joignent son alcôve : l'un communiquait à l'étage inférieur, l'autre, sans issue, renfermait les drapeaux pris sur l'ennemi, et les armes des officiers détenus à la forteresse. C'est dans ce dernier que son trouble l'a conduit : saisissant une épée, il cherchait à gagner un escalier dérobé par l'autre cabinet, quand les conjurés pénétrèrent. Ils vont droit à son lit ; ne l'y trouvant pas, tous s'écrient : Il est sauvé ! Déjà ils se croyaient trahis, quand Beningsen l'aperçut blotti derrière un paravent.

« Paul, troublé, sans vêtements, pressentit le sort qu'ils lui réservaient, mais son énergie ne l'abandonna pas. On lui parle d'abdiquer, il s'y refuse avec emportement ; et, reconnaissant ceux qu'il a comblés de bienfaits, il éclate en reproches si touchants que leur férocité en est ébranlée. Mais dans le moment où les conjurés se pressent chez l'empereur, au moment même où ils comptent le plus sur Pahlen, celui-ci marche au palais à la tête d'un régiment des gardes : si l'entreprise réussit, il vient pour la seconder ; si elle manque, c'est son maître qu'il a voulu défendre.

« Cependant Platon (Zoubof) veut lire à l'empereur un acte d'abdication ; Paul cherche à les toucher de nouveau, il s'adresse particulièrement à Platon, lui retrace son ingratitude et l'excès de sa témérité. « Tu n'es plus empereur, lui dit celui-ci, c'est Alexandre qui est notre maître. » Indigné de son audace, Paul va pour le frapper. Ce courage les arrête, il suspend un moment la volonté des conjurés ; Beningsen s'en aperçoit, et sa voix les ranime : « C'est fait de nous s'il nous échappe, c'est fait de nous ! » Alors, Nicolas Zoubof, portant le premier la main sur son souverain, lui casse le bras droit, et entraîne, par son audace, la scélératesse irrésolue de ses complices.

« Le tumulte ajoute encore à cette scène d'horreur, et l'obscurité qui l'environne rend inaccessible à la pitié le cœur de ses assassins. Tous fondent sur lui, l'infortuné Paul tombe accablé. On lui prodigue l'injure, on lui crache au visage, on le traîne, on prolonge son agonie. Par une dégoûtante barbarie, les assassins le frappent dans les parties les plus secrètes de son corps.... Leur cruauté se lasse enfin ; l'un d'eux lui passe au cou une écharpe et termine ainsi ses souffrances. Il

expire, et ses dernières paroles sont : Constantin! Constantin!

« Alexandre, en apprenant la mort de son père, tomba dans un accablement profond. On lui dit que la proposition d'abdiquer avait si fort irrité l'empereur qu'il avait été soudain frappé d'apoplexie. Il ne pouvait se méprendre à un tel rapport ; on chercha à tempérer sa douleur, mais, rejetant toute consolation, il refusa hautement le trône. Cet avis fut suivi de convulsions violentes qui durèrent plusieurs heures.

« Le bruit de la mort de Paul se répandit en peu de temps dans la ville, le peuple se porta en foule sous les fenêtres du château ; tous les grands, tout ce qui avait des charges à la cour, toutes les autorités de la capitale se rendirent aussitôt au palais pour saluer le nouveau souverain.

« Pahlen, en qualité de gouverneur de Pétersbourg, présidait la députation, et porta la parole : l'on vit l'assassin infâme du père prêter au fils serment de fidélité.

« Alexandre céda alors aux instances de sa famille éplorée et de ses plus chers serviteurs qui lui représentaient qu'en cette circonstance il se devait tout entier à l'Etat. Il parut au balcon du palais, et fut salué empereur aux acclamations de tout son peuple. Mais, parmi ces témoignages et ces transports de joie, une amère et cruelle pensée lui fit regarder le jour où il montait sur le trône comme le plus pénible de sa vie. »

Ce qui frappe le plus dans cette relation, revêtue d'ailleurs de tous les caractères de la vraisemblance, c'est qu'elle semble exclure la participation active du gouvernement anglais. Les choses s'expliquent par des motifs et des intérêts étrangers à la politique du cabinet de

la Grande-Bretagne. L'Angleterre n'en profita pas moins d'un événement qui changeait la situation de l'Europe. Nous n'affirmons pas qu'elle n'ait point été mêlée au complot, et voilà tout.

La seconde relation, publiée en Allemagne, et que nous empruntons à la Bibliothèque historique qui, plus tard, la reproduisit en France, diffère, dans quelques-unes de ses parties, de la précédente. Elle constitue un document curieux, dont la source est inconnue. On comprend que les auteurs aient désiré garder l'anonyme.

« Il y avait longtemps qu'on avait perdu tout espoir de ramener l'empereur à la raison. M. de Pahlen, qui partageait avec lui l'exercice d'un pouvoir sans bornes, avait eu lieu de reconnaître la nécessité d'opposer une digue aux élans d'une volonté qui ne se manifestait que par des actes de violence et de cruauté.

« Ce chef des affaires extérieures de la police et du gouvernement de Pétersbourg prit enfin la résolution de conférer avec le grand-duc Alexandre sur les moyens d'en arrêter les suites funestes. Il fit connaître à ce prince tout ce qu'un pareil ordre de choses pouvait entraîner de malheurs, *soit au dehors*, soit à l'intérieur. Il avertit le grand-duc de songer à un changement contre les dangers duquel on était assuré pleinement par les moyens d'exécution dont on pouvait disposer.

« M. de Pahlen, étant par ses emplois instruit de tout ce qui se passait, pouvait agir immédiatement et se proposait de le faire sans délai. Le grand-duc répondit à ces premières ouvertures qu'il ne pouvait disconvenir des torts de l'empereur, mais que ce prince était son père, et qu'en sa qualité de fils, il ne pourrait jamais se

résoudre à le priver du pouvoir suprême, quelque malheur qui pût advenir s'il en restait plus longtemps revêtu.

« Quelques mois plus tard, le désordre du gouvernement allant toujours croissant, M. de Pahlen parla de nouveau au grand-duc. Il trouva ce prince moins éloigné qu'auparavant des idées qu'il lui soumettait, mais encore détourné, par respect pour son père, de toute mesure qui aurait porté atteinte au pouvoir de ce monarque.

« Cependant, plus de *vingt-six* personnes ayant disparu dans les premiers mois de 1801, M. de Pahlen réitéra ses propositions avec plus d'instances. Le grand-duc, pressé par ces circonstances, y adhéra enfin, mais à regret, et après avoir reçu la promesse formelle qu'on n'attenterait pas aux jours de l'empereur, qu'on se contenterait de le faire prisonnier, d'obtenir de lui un acte d'abdication et de le transférer sous bonne escorte dans la forteresse de Pétersbourg.

« Un *événement imprévu* hâta l'exécution de ce projet. M. de Pahlen fut instruit que Paul, qui depuis quelque temps paraissait avoir conçu des soupçons, avait, contre sa coutume, signé lui-même un passeport (M. de Pahlen était seul chargé de cette signature); il fit arrêter, comme par méprise, le courrier qui en était porteur et prit probablement connaissance des dépêches confiées à cet homme. On sut, dans la suite, qu'elles avaient pour but de rappeler à Pétersbourg deux personnes que l'empereur s'était vu obligé d'exiler à cause de la cruauté qu'elles avaient apportée dans l'exécution de ses ordres.

« Selon toute apparence, ces deux individus, nommés Lindner et Araktcheief, l'un premier gouverneur

de Pétersbourg, et l'autre commandant d'*une forteresse*, devaient être rendus à leurs fonctions. L'empereur devait s'en servir pour éloigner sa famille, mettre en prison l'impératrice et ses deux fils, et se débarrasser enfin de tous ceux qui lui avaient inspiré des soupçons. M. de Pahlen, muni du passeport saisi sur le courrier, se rendit auprès de Paul et lui représenta qu'on avait sans doute tenté de le surprendre en soumettant à sa signature une pièce qu'il était seul chargé de délivrer sous sa propre responsabilité.

« L'empereur, embarrassé, lui répondit qu'il avait eu ses raisons pour signer le passeport... « Je m'empresserai donc de le rendre au courrier, » répondit M. de Pahlen. On pense bien que Pahlen, tout en obéissant aux ordres de son maître, sentit plus que jamais la nécessité de le prévenir par une prompte exécution des mesures projetées.

—Vous vous rappelez ce qui est arrivé en 1762 ? avait dit quelques jours auparavant l'empereur à son ministre. — Oui, sire, j'étais alors sergent dans la garde. — M. de Pahlen, je ne serais pas éloigné de croire qu'on ait envie de répéter les scènes d'alors. — Il serait possible, Sire, répondit Pahlen, que quelques personnes en eussent conçu le dessein ; mais il ne serait pas aussi facile de l'exécuter aujourd'hui qu'alors ; l'armée n'était pas, comme à présent, entre les mains du prince ; la police n'était pas aussi bien faite qu'à présent ; enfin, votre père n'avait pas été couronné, et vous l'êtes. — L'empereur sembla se rendre à ces réflexions et finit par là un entretien où Palhen montra de la présence d'esprit, du calme et de l'audace.

« Cependant, les soupçons de l'empereur augmentaient chaque jour. Un soir, il répéta à plusieurs

reprises, d'un ton de fort mauvaise humeur, à madame de Gagarin chez laquelle il se trouvait : « Je le vois, il est temps de frapper un grand coup. » Il tint le même propos au grand écuyer Koutaitzoff, en ajoutant : « Après cela, nous vivrons comme deux frères. » Ce grand coup consistait à faire enfermer l'impératrice à Kholmagori, séjour affreux à quatre-vingts verstes d'Arkhangel, où la famille infortunée d'Ulric de Brunswick avait été emprisonnée pendant de longues années. Schlusselbourg devait servir de prison au grand-duc Alexandre, la forteresse de Pétersbourg était destinée au prince Constantin ; Pahlen et quelques autres auraient péri sur l'échafaud.

« Madame de Gagarin, frappée du ton sinistre de l'empereur, avait eu la simplicité de dire : « Je ne conçois pas ce qu'il entend par le grand coup qu'il veut porter. » Ces divers propos furent rapportés à M. de Pahlen qui en instruisit le grand-duc Alexandre.

« Ce prince, pressé par le danger, consentit à tout, sous la seule réserve de conserver la vie à son père. Malgré la difficulté de donner à cet égard des garanties positives, Pahlen promit cependant que les jours de Paul ne seraient menacés dans aucun cas.

« Le projet devait recevoir son exécution le 22 mars, mais le grand-duc insista pour qu'il fût différé jusqu'au lendemain, attendu que, ce jour-là, la garde du palais devait être confiée au bataillon Seméonovski, que le grand-duc Constantin commandait en personne, et qui lui était dévoué. Pahlen souscrivit au désir du prince.

« Le palais Michel, bâti par Paul sur l'emplacement de l'ancien palais d'été, est un édifice massif et sans goût, entouré de bastions. C'était en vain que l'empereur le fortifiait chaque jour pour s'y assurer un abri

contre la vengeance de ceux qu'il avait offensés. Pahlen, ainsi que les autres conjurés, en connaissait tous les détours. Quelques heures avant l'exécution, M. de Pahlen augmenta le nombre des conjurés en leur adjoignant quelques jeunes gens de famille qui, ce jour-là, avaient été dégradés et fustigés de la manière la plus cruelle pour des fautes qui méritaient à peine une réprimande. Pahlen ouvrit lui-même la prison à ces malheureux, et les mena souper chez le général Talézen, colonel du régiment Préobrajenski, qui, ainsi que le général Depreradovith, colonel du régiment Semeonovski, avait attiré dans la conspiration presque tous les officiers; on n'osait pas encore se confier aux soldats, on comptait d'ailleurs sur leur obéissance.

« Platon Zoubof, le dernier favori de Catherine II, et le général Beningsen étaient présents à cette fête. Ils se mirent à la tête d'une partie des conjurés, et Pahlen commandait l'autre. Les deux troupes formaient environ soixante personnes, dont la plupart étaient prises de vin. Zoubof et Beningsen se firent précéder par l'adjudant Argamakof, qui faisait journellement des rapports à l'empereur. Celui-ci les conduisit dans un escalier qui menait droit à une antichambre où couchaient deux hussards de la garde impériale, ainsi que le valet de chambre. En passant par le corridor sur lequel donnait cette porte, ils furent arrêtés par un factionnaire qui leur cria : « Halte-là ! qui vive ! » Beningsen lui répondit : « Tais-toi donc, malheureux ! tu sais bien où nous allons. » Le factionnaire, comprenant de quoi il s'agissait, fronça le sourcil en criant : « Ronde, passez, » afin que, si l'empereur avait entendu du bruit, il pût croire que c'était celui de la reconnaissance d'une ronde. Après cet événement, l'adjudant Argamakof

continua en toute hâte, et vint frapper doucement à la porte du valet de chambre. Celui-ci, sans ouvrir, lui demanda ce qu'il voulait. « Je viens faire mon rapport. » — Etes-vous fou ? il est minuit. — Que dis-tu ? il est six heures du matin, ouvre donc, ouvre, ou sinon tu vas me susciter une belle affaire auprès de l'empereur. — Le valet de chambre ouvrit enfin, mais, ayant vu entrer sept ou huit personnes dans la chambre, l'épée nue à la main, il courut se cacher dans un coin. Un des hussards, plus courageux, voulut opposer de la résistance, reçut un coup de sabre sur la tête et fut aussitôt terrassé. L'autre disparut.

« C'est ainsi que Beningsen et Zoubof pénétrèrent dans la chambre de l'empereur. Zoubof, ne voyant pas le prince dans son lit, s'écria : Grand Dieu ! il est sauvé ! Beningsen, plus calme, ayant fait une recherche plus attentive, découvrit l'empereur derrière le panneau d'un paravent. Alors, il s'approche du prince, le salue de son épée, lui déclare qu'il est prisonnier par ordre de l'empereur Alexandre, que sa vie sera respectée, mais qu'il importe à sa sûreté de n'opposer aucune résistance. Paul ne répondait à rien. A la lueur d'une veilleuse, on pouvait discerner la confusion et la terreur qui se peignaient ensemble sur son visage. Beningsen, sans perdre de temps, fit la visite de sa chambre ; une seule porte menait dans les appartements de l'impératrice, une seconde, celle de la garde-robe, était sans issue ; deux autres appartenaient à des placards où étaient renfermés les drapeaux et les étendards de la garnison ainsi qu'un grand nombre d'épées appartenant à des officiers mis aux arrêts. Pendant que Beningsen fermait les portes et mettait les clefs dans sa poche, Zoubof répétait en russe à l'empereur : « Sire, vous êtes

prisonnier de l'empereur Alexandre. — Comment, prisonnier? répondit l'empereur. — Un moment après, il ajouta : Que vous ai-je fait? — Depuis quatre ans vous nous martyrisez, lui dit alors un des conjurés. »

Le prince était en bonnet de nuit, il portait seulement sur sa chemise une camisole de flanelle; il était debout, les jambes nues, devant les conjurés; ceux-ci avaient le chapeau sur la tête et l'épée nue à la main.

Si Paul eût conservé quelque présence d'esprit, il eût pu se sauver, ou par une trappe qui donnait sous son lit, ou par les appartements de l'impératrice; mais la peur l'avait entièrement déconcerté et, au premier bruit, il s'était jeté au bas de son lit sans prendre une résolution; peut-être n'osa-t-il pas se réfugier auprès de l'impératrice, pensant qu'une conjuration ne pouvait être ourdie contre lui qu'avec le consentement et en faveur d'une princesse qu'il savait être aimée du peuple autant qu'il en était détesté.

Au moment où l'on s'emparait de l'empereur, quelque bruit s'étant fait entendre, Zoubof courut tout alarmé chez le grand-duc Alexandre. Les appartements de ce prince étaient situés au-dessous de ceux de son père. Il n'avait auprès de lui que son frère Constantin ainsi que les deux grandes-duchesses, l'une sa femme, et l'autre celle de son frère. Constantin n'avait été mis dans le secret que le soir même; quoiqu'il n'aimât pas l'empereur, on craignait quelque indiscrétion de sa part. Ces quatre personnages attendaient dans la plus grande anxiété l'issue de l'événement. L'arrivée de Zoubof ne contribua pas peu à augmenter leur inquiétude. De son côté Benigsen, resté dans la chambre de l'empereur avec un petit nombre de conjurés, se trouvait fort embarrassé; il l'eût été bien davantage si

Paul se fût armé de son épée pour se défendre; mais ce malheureux prince ne proférait pas une seule parole et restait entièrement immobile.

« L'empereur fut trouvé dans cet état de stupeur par quelques conjurés qui, dans leur ivresse, s'étant trompés de chemin, s'introduisirent tumultueusement dans la chambre de ce prince.

« Le prince Jaschvill, major-général d'artillerie, depuis quelque temps en retraite, entra le premier à la tête de ses compagnons. Il se jeta furieux sur l'empereur et, en le renversant par terre, il fit tomber sur lui le paravent et la veilleuse. Le reste de la scène se passa dans les ténèbres. Beningsen, croyant que Paul voulait fuir ou se défendre, lui cria : « Au nom de Dieu, sire, ne cherchez pas à vous sauver, il y va de votre vie. On vous tuera si vous faites la moindre résistance. » Pendant ce temps, le prince Jaschvill Gardanof, adjudant de la garde à cheval, Tatarinof, colonel d'artillerie, réformé depuis longtemps, le prince Vereinski et Sériatin, officiers de la garde, également réformés, étaient aux mains avec l'empereur. Il parvint d'abord à se relever de terre, mais il fut renversé de nouveau et se blessa au côté et à la joue en tombant sur une table de marbre. Le général Beningsen fut le seul qui évita de prendre part à l'action, il répétait à Paul de ne pas se défendre. A peine avait-il eu le temps de s'éloigner un instant pour chercher de la lumière dans une pièce voisine, qu'il aperçut en entrant Paul gisant étranglé à l'aide d'une écharpe. Paul ne s'était débattu que faiblement; seulement, il avait passé la main entre son cou et l'écharpe, et dit en français : « Messieurs, au nom du ciel épargnez-moi, laissez-moi le temps de prier Dieu. » Telles furent ses dernières paroles. . . . .

« Beningsen, voyant que Paul ne donnait plus aucun signe de vie, fit transporter le cadavre sur un lit et lui enveloppa la tête d'une couverture. Le capitaine de garde Markof étant entré, reçut l'ordre de s'assurer de toutes les avenues de la chambre du feu prince et de n'y laisser pénétrer personne. Après ces dispositions, Beningsen se hâta de faire connaître au grand-duc à quel prix il était parvenu au trône. Ce prince se livra à toutes les démonstrations de la plus vive douleur. Lorsque Pahlen, qui avait été chargé de la garde du grand escalier et de couper la retraite à Paul en cas de besoin, apprit que ce prince avait déjà subi son sort, il se rendit auprès du nouvel empereur. Il arriva au moment où celui-ci s'écriait, tout hors de lui : « On dira que je suis l'assassin de mon père ! on m'avait promis de ne pas attenter à ses jours. Je suis l'homme le plus malheureux du monde ! » Pahlen, plus occupé d'assurer le trône à l'empereur vivant que de donner des larmes à l'empereur mort, dit à Alexandre : « Sire, avant toutes choses, veuillez vous souvenir qu'un empereur ne peut se mettre en possession de l'autorité qu'avec la participation du peuple. Un moment de faiblesse pourrait avoir les suites les plus funestes, il n'y a pas un moment à perdre pour vous faire reconnaître par l'armée. » — « Et ma mère, qu'est-elle devenue ? » répliqua l'empereur. — « Sire, répondit Palhen, je vais me rendre auprès de Sa Majesté. » En effet, il ne tarda pas à se rendre chez l'impératrice ; il pria la grande maîtresse de la cour, la comtesse de Liéven, d'instruire Sa Majesté de ce qui venait de se passer. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les scènes d'horreur qui venaient de se passer si près de cette princesse n'avaient point interrompu son sommeil. Eveillée

par la comtesse de Liéven, elle crut d'abord qu'on venait pour la préparer à la nouvelle de la mort de sa fille, la princesse palatine de Hongrie. « Non, madame, lui dit la comtesse, Votre Majesté doit survivre à un plus grand malheur ; l'empereur vient de mourir d'une attaque d'apoplexie.— Non, non, s'écria l'impératrice, il a été assassiné. — Il faut donc vous l'avouer, répliqua la comtesse de Liéven. » — Alors l'impératrice s'étant habillée à la hâte, se précipita dans chambre de Paul. Elle trouva, dans le salon qui séparait ses appartements de ceux de l'empereur, le lieutenant des gardes Poltaratski qui commandait les trente hommes que le général Dépréradovitch y avait postés.

« Poltaratski déclara à l'impératrice qu'elle ne pouvait passer outre. La princesse insista, en lui demandant s'il ne la reconnaissait pas et de qui il tenait ses ordres. L'officier répondit qu'il avait l'honneur de la connaître, et que ces ordres lui avaient été donnés par son colonel. Néanmoins l'impératrice voulut avancer malgré les gardes; ceux-ci croisèrent la baïonnette. Alors la princesse s'étant retournée vers Poltaratski, lui donna un soufflet et tomba évanouie dans un fauteuil.

« Les deux grandes-duchesses, Marie et Catherine, avaient suivi leur mère; elles essayèrent vainement de la tranquilliser. L'impératrice ayant demandé un verre d'eau, un soldat arracha le verre des mains de la personne qui l'avait apporté, et, s'étant tourné vers l'impératrice, il le lui présenta après en avoir bu quelques gouttes, en disant : « Vous pouvez boire sans crainte, il n'y a pas de poison; d'ailleurs, vous n'êtes cause de rien. »

« Enfin l'impératrice rentra dans ses appartements. Pahlen vint la chercher pour la conduire chez son fils;

à peine avait-elle eu le temps de reprendre ses esprits; cependant elle eut assez de force pour élever une contestation sur ses droits. Elle prétendit, qu'en vertu de son couronnement, elle était impératrice régnante, et qu'en cette qualité on devait lui prêter serment de fidélité. L'empereur avait déjà perdu un temps précieux à attendre sa mère; en la trouvant dans cette résolution, il se tourna vers Pahlen et lui dit : « Voilà un embarras nouveau auquel nous ne nous attendions pas. » Pahlen, ne se laissant arrêter par aucune considération, obligea l'empereur à partir sur-le-champ. La même voiture, qui était préparée pour transporter Paul à la forteresse, servit à conduire Alexandre du palais Michel au palais d'hiver, où il devait recevoir le serment de fidélité des grands dignitaires de l'empire. Pahlen et Zoubof montèrent derrière la voiture; les bataillons de la garde suivirent. Beningsen resta auprès de l'impératrice mère, afin de la détourner des idées qui l'occupaient. Ce ne fut pas sans peine que l'on amena Marie Feodorovna à renoncer à ses prétentions; et tels sont les charmes de l'autorité suprême, qu'au milieu de cette nuit d'horreur, ils avaient assez d'empire pour faire oublier à une femme douce et vertueuse les dangers du pouvoir, la fin affreuse d'un époux, les sentiments d'une mère, les conseils de la prudence et de la raison.

Enfin l'on fit consentir l'impératrice à prêter serment à l'empereur son fils. Dès ce moment, tout se passa comme si Paul eût succombé à une mort naturelle.

Un médecin et un chirurgien firent l'ouverture du corps de Paul, et indiquèrent, en termes de l'art, les [illegible] qui avaient occasionné la mort de l'empereur.

par la comtesse de Liéven, elle crut d'abord qu'on venait pour la préparer à la nouvelle de la mort de sa fille, la princesse palatine de Hongrie. « Non, madame, lui dit la comtesse, Vôtre Majesté doit survivre à un plus grand malheur ; l'empereur vient de mourir d'une attaque d'apoplexie.— Non, non, s'écria l'impératrice, il a été assassiné. — Il faut donc vous l'avouer, répliqua la comtesse de Liéven. » — Alors l'impératrice s'étant habillée à la hâte, se précipita dans chambre de Paul. Elle trouva, dans le salon qui séparait ses appartements de ceux de l'empereur, le lieutenant des gardes Poltaratski qui commandait les trente hommes que le général Dépréradovitch y avait postés.

« Poltaratski déclara à l'impératrice qu'elle ne pouvait passer outre. La princesse insista, en lui demandant s'il ne la reconnaissait pas et de qui il tenait ses ordres. L'officier répondit qu'il avait l'honneur de la connaître, et que ces ordres lui avaient été donnés par son colonel. Néanmoins l'impératrice voulut avancer malgré les gardes; ceux-ci croisèrent la baïonnette. Alors la princesse s'étant retournée vers Poltaratski, lui donna un soufflet et tomba évanouie dans un fauteuil.

« Les deux grandes-duchesses, Marie et Catherine, avaient suivi leur mère; elles essayèrent vainement de la tranquilliser. L'impératrice ayant demandé un verre d'eau, un soldat arracha le verre des mains de la personne qui l'avait apporté, et, s'étant tourné vers l'impératrice, il le lui présenta après en avoir bu quelques gouttes, en disant : « Vous pouvez boire sans crainte, il n'y a pas de poison; d'ailleurs, vous n'êtes cause de rien. »

« Enfin l'impératrice rentra dans ses appartements. Pahlen vint la chercher pour la conduire chez son fils;

Il fut embaumé, exposé pendant quinze jours sur un lit de parade, et enfin inhumé dans le caveau de ses pères avec toute la pompe accoutumée.

« On eut lieu de remarquer que toutes les fois que les cérémonies d'usage obligeaient Alexandre d'approcher des mânes de son père, la douleur et le saisissement se peignaient sur tous ses traits.

« Quant aux assassins de Paul, ils furent tous éloignés; plusieurs d'entre eux furent exilés dans les régiments de Sibérie. M. de Pahlen même fut forcé de s'éloigner de Pétersbourg. »

Cette relation pourrait bien avoir été rédigée par l'un des chefs du complot, car elle contient des détails d'une précision extraordinaire, et l'auteur a pris soin de ménager la moralité au moins douteuse des principaux conspirateurs. On y retrouve aussi, à l'endroit d'Alexandre, un blâme d'autant plus significatif qu'il se déguise sous des formules plus respectueuses; il en est de même pour l'impératrice. Enfin l'ensemble de la notice semblerait indiquer un conspirateur, dont le crime a été payé par l'exil ou la disgrâce.

Nous trouvons consignée, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'opinion de Napoléon sur la mort de Paul; mais elle n'offrirait aucuns détails nouveaux; elle pourrait seulement paraître sévère en ce qui concerne l'acquiescement d'Alexandre à ce crime abominable. L'auteur de l'histoire du *Consulat et de l'Empire* raconte que Paul Ier ne pouvait échapper à ses assassins par la porte qui communiquait aux appartements de l'impératrice, cette porte ayant été barricadée par les ordres du prince lui-même, dont les soupçons s'étendaient sur tous les membres de sa famille. Le célèbre historien dit encore qu'au moment où la chambre

fut envahie, on entendit un bruit de pas, et que tout le monde prit la fuite : c'était la marche d'une troupe de conjurés restés en arrière. C'est pendant cette alerte que Beningsen contint Paul Ier à la pointe de son épée. A ces détails nous pouvons ajouter ceux-ci, qui nous proviennent de renseignements particuliers. A l'instant où éclata la panique, Zouboff s'était caché sous le lit; tout à coup il saisit l'empereur par les pieds et le renversa, en s'écriant en français, à l'exemple d'un autre assassin : « *Le vin est tiré, il faut le boire!* » Paul se serait défendu avec rage, mais un conjuré lui aurait enfoncé le crâne d'un coup du pommeau de son épée, et un autre l'aurait étranglé avec une écharpe laissée sur le lit.

Aujourd'hui les Russes passent devant le vieux palais St-Michel sans oser le regarder. Ce vaste édifice carré, sombre et sinistre, avec ses noirs perrons, ses canaux profonds, ses ponts massifs et ses péristyles déserts, semble être devenu l'objet d'une crainte superstitieuse. Il est du reste défendu de raconter, dans les écoles et ailleurs, la mort de Paul Ier, ou même de croire à cet événement qu'on s'est efforcé de reléguer parmi les fables. En Russie, plus que partout ailleurs, les pierres parlent, à défaut des hommes, et les murs ont des oreilles!

CHAPITRE XVII.

Encore Paul I[er]. — Son portrait. — Paul I[er] continue Pierre III. — Ses bizarreries, ses emportements ; contrastes saisissants. — Enfance et jeunesse du grand-duc Paul ; persécutions. L'héritier présomptif copie Mithridate et se livre à l'étude des contre-poisons. — *La wach-parade* et les manœuvres à la prussienne. — Le Favori Koutaïtzof. Son influence. Koutaïtzof escompte une conspiration. La maîtresse du Favori et les représentations à bénéfice. — Le complot découvert ; sang-froid du comte Pahlen, conduite du grand-duc Alexandre, indignation de Constantin, son frère. — Histoire d'Anna Pétrowna ; violent amour de Paul I[er] ; la continence de Scipion. Paul surmonte sa passion et fait épouser à Anna son amant. — De la valse et de ses dangers. — Le Bourru bienfaisant. — Paul I[er] veut rétablir l'ordre de Malte. — Ses vues et ses projets pour l'agrandissement de la Russie.

On ne saura jamais la vérité tout entière sur la mort de Paul I[er] ; mais on connaît assez les faits principaux de ce tragique événement pour se former une conviction à peu près complète sur les causes qui ont dû l'amener. Toutefois, il est des détails, dans lesquels nous ne sommes pas encore entrés, et qui expliquent bien des choses. Une notice sur Paul I[er], qui parut dans le *Temps* (3 février 1833), rédigée sur des documents authentiques, a donné, sur la vie privée de Paul et sur quelques personnages de sa cour, des renseignements précieux que nous croyons devoir reproduire.

« Pour quiconque n'a pas suivi l'empereur Paul dans

sa vie privée, tout est mystère et contradiction dans sa conduite ; ses vertus et ses vices paraissent également inexplicables, lorsqu'on ne les envisage que sous un seul point de vue ; aussi les écrivains ont porté sur ce prince des jugements si divers et si opposés, que l'on serait tenté de regarder les uns comme des détracteurs passionnés, et les autres comme des panégyristes à gage. Cependant, dans leur inexactitude même, ils ont pu errer de bonne foi, car, soit en bien, soit en mal, je ne sache rien dont Paul n'ait été capable.

« Dans une sphère moins élevée, son originalité n'eût été que piquante ; le théâtre où l'appelait sa naissance le transforma en mauvais empereur ; et les circonstances contribuèrent singulièrement à mettre en saillie les traits de ce caractère, où les contrastes luttaient sans cesse pour dominer tour à tour.

« Sa taille ramassée, sa démarche brusque, ses manières heurtées et la difformité de ses traits, étaient comme un reproche à Catherine II, et lui rappelaient peut-être un de ces écarts qui déparent la gloire de son règne. Comme elle ne faisait point un mystère de son éloignement pour le Tsarévitch, ses favoris, et surtout le prince Potemkin, ne lui ménageaient ni l'humiliation, ni même les outrages.

« L'éducation de Paul, confiée au comte Panin (Nicétas Ivanovitch), avait eu une double direction, l'une ostensible et convenable à son rang, l'autre secrète et dont l'effet tendait à étouffer ses bonnes dispositions et à l'énerver par les voluptés. Ses mœurs ne sortirent point intactes de cette épreuve, et on lui reproche les faiblesses de Frédéric II, dont il imitait jusqu'au costume. Cependant il était naturellement porté à la galanterie, et son penchant pour les femmes avait

quelque chose de chevaleresque, qui contrastait d'une manière bizarre avec les mœurs de l'époque, aussi bien qu'avec son propre extérieur.

« Catherine, entourée de favoris puissants et ambitieux, avait marié son fils à une princesse de Wurtemberg, dont la fécondité assurait le trône à sa famille. Si une fin prématurée n'eût point déjoué les intentions attribuées à l'impératrice, il est probable que la couronne eût passé à Alexandre au préjudice de l'héritier direct. Cependant Paul, relégué à Gatchina, y couvait son ressentiment et semblait uniquement occupé de faire manœuvrer son régiment, qu'il se plaisait à former à la discipline prussienne.

« Le voyage qu'il fit depuis en Europe, sous le nom de comte du Nord, et les honneurs dont il se vit entouré, lui apprirent à s'observer en public, et c'est surtout depuis cette époque qu'il affecta de négliger ce à quoi il sentait ne pouvoir atteindre.

« Ce prince, malgré ses défauts, gagnait beaucoup à être connu ; il avait la répartie facile, l'esprit enjoué et la mémoire heureuse. Il parlait avec élégance le français et l'allemand, et il séduisait souvent, par l'aménité de son entretien, ceux mêmes qu'il venait d'intimider par l'étrangeté de ses formes et le jeu expressif de sa physionomie. . . . .

« Naturellement généreux, il donnait avec une grâce parfaite, surtout lorsqu'il s'agissait de réparer un tort. En butte, depuis son enfance, à des persécutions de tout genre, il était extrêmement méfiant, et ceux qui l'entouraient prenaient à tâche de l'entretenir dans ces dispositions, autant pour se rendre nécessaire que pour éloigner ou perdre quiconque leur portait ombrage. Frappé de l'idée qu'on en voulait à ses jours, il prenait

habituellement du contre-poison, et couchait rarement deux nuits de suite dans la même chambre. L'événement n'a que trop justifié ses prévisions; les recoins, les cachettes, les corridors et les souterrains qu'il avait fait pratiquer dans son palais, ne purent le soustraire au ressentiment de ses favoris.

« Les écrivains, qui attribuent presque toujours des causes extraordinaires aux catastrophes des têtes couronnées, ont essayé d'expliquer cet assassinat par des influences diplomatiques, et le soupçon tomba particulièrement sur l'Angleterre. . . . .

. . . .

« Il est plus rationnel de supposer que le caractère soupçonneux de Paul, dont l'emportement se manifestait par des coups terribles, inspira à ceux mêmes qui jouissaient de sa confiance le dessein de le perdre pour se mettre à l'abri d'une disgrâce éventuelle.

« On sait d'ailleurs que des renseignements officieux sur ce complot étaient parvenus au grand veneur Koutaïtzof. Des circonstances moins connues l'empêchèrent de s'en ouvrir à l'empereur.

« Quoique je ne cite qu'à regret des hommes que j'ai connus, la vérité historique me fait un devoir d'entrer ici dans quelques développements nécessaires. Koutaïtzof devait tout aux bontés de Paul. . . . . Plus tard, il sut tellement s'insinuer dans les bonnes grâces de son maître, qu'il parvint aux premières charges. Cet homme, qui trafiquait bassement de sa faveur, avait assez d'empire sur Paul pour détourner quelques-uns des oukases qu'il fulminait dans les premiers accès de sa colère. Peu de temps avant la catastrophe, il était parvenu à faire révoquer l'ordre relatif à l'ex-favori Zoulof, qui avait été relégué dans

l'intérieur de la Russie quelques mois après la mort de Catherine. L'empereur avait résisté longtemps pour plus d'un motif ; mais il avait enfin cédé dans un de ces moments d'abandon que les courtisans savent si bien saisir, et une somme considérable fut, dit-on, le prix de ce service.

« Un jour, Koutaïtzof trouva sur son secrétaire un paquet cacheté qui renfermait des détails sur la conspiration. En tête de la liste des conjurés, il lut, non sans terreur, le nom de ce même Zoubof dont il avait négocié le rappel. Prévoyant bien que le fougueux autocrate l'envelopperait dans sa vengeance, il jeta le paquet au feu. Il est permis de croire qu'intéressé comme il l'était, il tira de grands avantages de ceux dont il tenait la vie entre ses mains, et que ces ménagements l'enlacèrent dans le complot. Parmi les conjurés, on remarquait le comte Zoubof, le prince Jaschwell, l'aide de camp général Ouvarof, Talésin, Orlof, et le comte Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg.

« Je suis porté à croire, sans pouvoir toutefois l'affirmer, que la révélation avait été faite par Ouvarof, qui devait son élévation rapide au crédit dont jouissait auprès de Paul la famille Lapoukhin, dont j'aurai bientôt à parler. N'ayant aucun ressentiment particulier contre l'empereur qui l'avait comblé de faveurs, cet attentat ne pouvait que nuire à sa fortune. Toutefois, l'avis anonyme donné à Koutaïtzof étant comme non avenu, Ouvarof dut faire bonne contenance, et même éloigner par sa participation active les soupçons qui pouvaient planer sur lui.

« Quoi qu'il en soit, l'empereur reçut bientôt après un message semblable. Sa grandeur d'âme se révéla

tout entière; car c'est une chose à signaler, que les contrariétés et les tracasseries le trouvaient pusillanime et irritable, tandis que les occasions solennelles et décisives le rendaient pour ainsi dire à sa générosité native, en lui offrant un théâtre digne de lui.

« Il fait venir Pahlen, lui remet l'écrit, et, fixant sur lui ses regards vifs et pénétrants, il lui demande tranquillement ce que cela signifie. Celui-ci, profondément dissimulé et préparé à tout, affecte une contenance ferme. « Je le savais, dit-il à l'empereur, et, pour mieux « connaître tous vos ennemis, j'ai dû jouer moi-même « le rôle de conspirateur. » Là dessus, il s'étendit longuement sur le plan et les moyens des conjurés, et dénonça même l'impératrice et les grands-ducs Alexandre et Constantin. Paul, stupéfait, dressa une liste de proscription, et remit à l'audacieux imposteur l'ordre qui le mettait en mesure d'agir contre les membres de la famille impériale. Pahlen n'eut rien de plus pressé que de communiquer secrètement ces pièces aux coupables et à ceux que sa calomnie venait de compromettre. Dès lors, il ne fut plus question que de hâter le coup. Les circonstances odieuses de la mort de Paul sont assez connues; pour moi, lorsque je mets dans la balance ses vertus et ses écarts, je ne trouve plus de voix que pour le plaindre.

« Alexandre n'avait donc point conspiré, comme on l'a faussement prétendu, mais, croyant sa perte certaine, il laissa faire. L'histoire lui reprochera d'avoir amnistié sur le trône les assassins de son père. Sa jeunesse et la puissance des conjurés expliquent sa conduite, sans toutefois la justifier. Quant à Constantin, il s'éleva avec énergie contre les auteurs de cet attentat, et la noblesse ne lui a jamais pardonné cette manifes-

tation honorable. Depuis, il a été exclu du trône. . .

. . . .

« Ce fut dans les fêtes nombreuses qui se succédèrent (après le couronnement à Moscou) que Paul remarqua la jeune Anna Pétrowna, fille du sénateur Lapoukhin, ex-gouverneur général d'Yaroslaf. C'est dans cette famille qu'un siècle auparavant Pierre le Grand avait choisi sa première épouse, mère de l'infortuné Alexis.

« Les charmes d'Anna, ses grâces, sa modestie firent sur Paul une impression extraordinaire. Cependant ce goût, qui devint une passion violente, ne fut point remarqué d'abord, et il se contenta d'engager en termes assez vagues le sénateur Lapoukhin à venir s'établir à Pétersbourg.

« Soit qu'il voulût lutter contre ce penchant, soit qu'il fût distrait par les soins et les devoirs nouveaux que lui imposait la couronne, il quitta Moscou, et pour le moment cette proposition n'eut pas de suite. Une circonstance fortuite vint bientôt après réveiller en lui le souvenir d'Anna Pétrowna. Le gentilhomme de la chambre, Démidoff (Grégoire-Alexandrowitch), rechercha Catherine Pétrowna, sœur d'Anna, et demanda, selon l'usage, l'autorisation de l'empereur. Paul crut qu'il s'agissait d'Anna, et, dans un premier mouvement de dépit, il interdit à Démidoff la ville de Pétersbourg, et l'exclut du service actif, sans toutefois s'opposer à ce mariage.

« Un an après, il fit un voyage à Kasan, et revint à Moscou où il revit Anna, et apprit d'elle le mariage de sa sœur. Alors il fit promettre à son père de se rendre à Pétersbourg, où il le combla d'honneurs et de dignités. La position du sénateur Lapoukhin était des plus

délicates; il n'ignorait pas le motif de sa nouvelle faveur, ni le danger de heurter de front un maître impérieux et passionné. De son côté, Anna se désolait d'un choix qui contrariait son inclination secrète. Elle avait été fiancée au prince Gagarin (Paul Gavrilévitch), et les obstacles que rencontrait leur union donnaient une nouvelle vivacité à leur mutuel attachement.

« Paul ne pouvait se dissimuler qu'il n'avait aucun des avantages physiques capables de toucher une jeune personne. Il essaya inutilement d'exciter son ambition, il alla même jusqu'à lui proposer de répudier l'impératrice pour mettre la couronne sur sa tête. Des offres si brillantes épouvantèrent Anna Pétrowna, et il tenta désormais de vaincre une résistance dont il ignorait le motif, à force de prévenances et de générosité.

« Dans ce but, il éleva le sénateur Lapoukhin à la dignité sérénissime, et voyant qu'Anna ne tenait point à la cour le rang que lui assignait sa préférence exclusive, il lui conféra les insignes de l'ordre de Malte ainsi qu'à la comtesse Litta, ce qui leur assurait le pas sur les autres dames d'honneur.

« L'impératrice Marie Féodorovna ne pouvait être jalouse d'une rivale qui gémissait la première de sa faveur, et elle lui témoigna constamment l'intérêt le plus affectueux.

« Paul essayait aussi d'éblouir Anna par des innovations dispendieuses qui ne le rendaient pas plus aimable. Dans un caprice de prodigalité, il fit fondre la vaisselle massive des villes de gouvernement pour enrichir l'uniforme de ses chevaliers-gardes. Un jour, il ramassa un gant de la favorite, et donna des ordres pour faire peindre de la même couleur le palais de Saint-Michel qui venait d'être achevé.

« Sa jalousie allait jusqu'à l'extravagance. Ayant appris que deux jeunes seigneurs, Laribeaupière et Barazdin, avaient dansé avec Anna, qui avait semblé y prendre plaisir, il défendit la valse dans les bals particuliers et publics; et, des deux danseurs préférés, l'un fut mis pour vingt-quatre heures à la forteresse, l'autre dut quitter Pétersbourg. Enfin une circonstance fortuite lui dessilla les yeux. Le jeune Gagarin servait en Italie sous les ordres de Souwaroff. Un bulletin venait d'être adressé à l'empereur sur un avantage remporté par les Russes. Il le lut à Anna dont l'émotion était visible; mais lorsqu'il nomma parmi les blessés le prince Gagarin, elle ne fut plus maîtresse de sa douleur. Paul exigea une explication qui lui fut donnée. Cet homme si entier, dont le bonheur venait d'être détruit, montra dans cette occasion toute sa grandeur d'âme. Il lui reprocha avec bonté d'avoir manqué de confiance à son égard, lui donna sa parole impériale qu'elle serait unie à Gagarin, ajoutant qu'il aurait soin de son avancement et de sa fortune; et, par la suite, il remplit dignement cette tâche difficile et glorieuse.

« Mais, depuis ce moment, il devint de plus en plus sombre et fantasque. Les disgrâces, les bannissements, les ordres les plus arbitraires se succédèrent avec rapidité, et amenèrent les choses à un point qui annonçait aux moins clairvoyants une catastrophe prochaine.

« Quelques années après sa mort, une maladie de poitrine enleva à Pétersbourg Anna Pétrowna, princesse Gagarin, dont j'ai recueilli les derniers soupirs. Elle ne parlait jamais de son bienfaiteur qu'avec attendrissement; et je lui ai répété maintes fois que sa vertu avait fait plus de mal à la Russie que n'eussent pu lui en

occasionner les vices et les prodigalités d'une favorite ambitieuse. »

Cette notice, toute favorable à Paul Ier, et que nous n'acceptons que comme un document historique important, pourrait passer pour la réfutation de bien des bruits calomnieux qui coururent sur le compte de ce prince si perfidement assassiné. En tout cas, elle ne nie aucun des faits qui avaient donné à ce monarque infortuné la réputation de bizarrerie et d'extravagance qu'il semble avoir si bien méritée.

Ainsi Paul Ier poussa la *soldatomanie* jusqu'à la folie. Nous avons raconté comment, quelque temps qu'il fît, il passait les revues et les *wach-parade*. Vêtu d'un simple uniforme vert foncé, chaussé de grosses bottes, et coiffé d'un immense chapeau des plus burlesques, il employait toutes ses matinées à exercer les régiments de sa garde. La tête nue, malgré l'intensité du froid, battant la semelle pour se réchauffer, le nez au vent, une main derrière le dos et de l'autre tenant sa canne, qu'il levait et baissait en cadence, en criant : *raz*, *dwa*, *raz*, *dwa* (un, deux, un, deux); sottement glorieux de braver, sans fourrures, vingt-cinq degrés de froid, Paul était devenu *l'homme-parade* et réalisait l'idéal du sergent instructeur. Assisté de ses deux fils aînés, il se livrait avec volupté à toutes les douceurs du *caporalisme*. Commandant l'exercice, et attentif à tous les mouvements, il gourmandait les maladroits, et leur inculquait à grands coups de canne la science du port d'armes, faisant avancer celui-ci, reculer celui-là, relevant la tête à l'un, serrant la ceinture à l'autre, et toujours secondé merveilleusement par son fils cadet, son digne élève, le grand-duc Constantin. Ajoutons que les plus vieux généraux et les officiers les plus cou-

verts de rhumatismes n'hésitaient pas à venir à la parade sans pelisse, et aussi légèrement vêtus que l'empereur. La courtisanerie, chez les Russes, brave tout, jusqu'aux dangers du catarrhe et de la fluxion de poitrine (1)!

Un seul homme eut sur lui quelque ascendant, ce fut Koutaïtzoff; il fallait savoir plaire à ce favori, et les courtisans faisaient assaut de platitude pour se concilier la bienveillance de l'ancien valet de chambre du czar (2). Le plus sûr moyen de lui faire sa cour c'était de gagner, par de nombreuses libéralités, sa maîtresse, madame Chevallier, actrice du théâtre français de Saint-Pétersbourg. Or voici comment on s'y prenait. Les loges du théâtre étaient louées à l'année, mais, toutes les fois que l'on donnait des pièces plus intéressantes, on suspendait l'abonnement au profit des principaux acteurs et des premières actrices; c'était alors aux bénéficiaires qu'on allait demander et payer les coupons de loges. Quand l'abonnement était suspendu au profit de madame Chevallier, les grands seigneurs affluaient chez elle et s'empressaient de se faire inscrire pour des loges. Le coupon valait de 20 à 25 roubles, mais, entre les mains de la maîtresse de Koutaïtzoff, il se payait jusqu'à 5 et 600 roubles. Quelques billets

(1) Pierre III, étant encore grand-duc, faisait confectionner des modèles de forteresses en terre cuite, garnies de soldats en sucre. Un jour sa jeune et spirituelle épouse entra dans sa chambre, et ne put s'empêcher d'éclater de rire en apercevant une pauvre souris pendue à une potence sur le glacis de la forteresse. Le grand-duc fut très-mécontent de cette hilarité, et dit qu'il n'y avait rien de risible à cela, que le criminel exécuté avait été jugé par un conseil de guerre et condamné à mort pour avoir mangé un factionnaire.

(2) Koutaïtzof, turc d'origine, et acheté dans un bazar, avait été donné, encore enfant, à Paul Ier dont il devint le barbier et l'homme de confiance. C'était un maître Jacques, une sorte d'Olivier le Daim avec moins de méchanceté et de diablerie.

furent même payés deux et trois fois plus que cette somme.

Or ces libéralités étaient soigneusement enregistrées en regard des noms de leurs auteurs, et la liste était soumise au favori qui prenait note de ceux qui s'étaient montrés le plus généreux et les recommandait à l'empereur. Ce procédé était connu de tout le monde à Pétersbourg, et personne n'y trouvait à redire.

Le prince Korsakoff, commissaire de Paul I[er] à l'armée de Condé, rentrait dans la capitale avec les troupes qui faisaient partie de la coalition. Il avait pour secrétaire un Alsacien, nommé Prud'homme. Un jour que l'abonnement était suspendu au bénéfice de M[me] Chevallier, le secrétaire fut chargé d'aller demander un billet à la comédienne; comme le prince Korsakoff savait que, pour obtenir quelque chose de l'empereur, il fallait donner à la maîtresse du grand écuyer, il recommanda à Prud'homme de payer largement la loge demandée. Le secrétaire alla s'acquitter de la commission; mais le prince ne lui avait pas désigné le chiffre de l'offrande, et il avait cru faire les choses grandement en donnant cent roubles. En apprenant cette maladresse, le prince entre en fureur et accuse son secrétaire de vouloir sa ruine. Néanmoins, pour tâcher de réparer cette bévue, il court chez un bijoutier et lui achète pour 1,200 roubles de diamants qu'il envoie aussitôt à M[me] Chevallier. Surprise et charmée à la fois de cet important cadeau, la comédienne délivre gratis une stalle à Prud'homme, et invite le prince à un thé pour le présenter à son amant. Quelques jours après, Paul I[er] donnait à Korsakoff le commandement d'un régiment en garnison à Pétersbourg.

Cet homme, fantasque, indécis, redoutable dans ses

emportements, ne manquait pas de certaines qualités sérieuses, il avait même ce qu'on appelle les vertus de famille.

On assure que, quelques heures avant sa mort, il avait paru de la meilleure humeur. Il était allé trouver, dans sa chambre, l'impératrice et s'était entretenu avec elle sur le ton de la plus sincère affection ; il avait pris dans ses bras et embrassé à diverses reprises son plus jeune enfant, puis, après avoir ainsi, selon son habitude, passé en famille la plus grande partie de sa soirée, il s'était retiré tranquillement pour aller se mettre au lit. Ces détails peuvent paraître indignes de l'histoire sérieuse et gourmée, mais ils prouvent en tout cas que Paul ne méritait pas le reproche qu'on lui a fait d'être mauvais mari et mauvais père.

Simple dans ses goûts et dans ses plaisirs, il n'appliqua le luxe et la magnificence qu'à la pompe des cérémonies. Jamais on ne lui connut de maîtresse en titre, et on ne le vit point, comme tant d'autres, sacrifier les intérêts de l'Etat à ses goûts personnels.

Ce prince n'aimait ni les vaines spéculations, ni les arts de pur agrément. Son attention se portait principalement sur la science du gouvernement, et sur les moyens d'ajouter encore à la force et à la vigueur de son pouvoir. On découvre, jusque dans les écarts de sa politique versatile et bizarre, l'intention évidente d'élever la Russie au-dessus des autres nations. Quant à sa résolution de se faire grand-maître de Malte, on la regarda généralement comme un acte de folie, et cependant il y avait là un but d'ambition très-plausible, celui de donner à la marine et au commerce de la Russie un point d'appui au sein de la Méditerranée. D'ailleurs ce plan, s'il eût été mis à exécution, aurait assuré à

l'empire russe une influence incontestable parmi la noblesse européenne, intéressée à la conservation de l'ordre de Malte. Le cabinet anglais ne pouvait s'y méprendre, aussi s'opposa-t-il de tout son pouvoir à l'accomplissement de ce projet, et ce fut là une des premières causes du mécontentement de Paul Ier.

C'est sous son règne que fut bâti le palais de Michaïlow et que furent ouverts plusieurs des canaux dont la Russie est sillonnée. C'est encore Paul qui fonda à Pétersbourg la maison des orphelins militaires, où huit cents enfants sont élevés pour être ensuite placés convenablement. La Harpe adressait sa *correspondance littéraire* au grand-duc Paul qui lui faisait à ce sujet un traitement annuel. Cet empereur laissa de son second mariage quatre garçons et cinq filles; son fils aîné lui succéda sous le nom d'Alexandre.

A l'avénement de ce prince, la Russie entre dans l'une des périodes les plus importantes de son histoire politique.

CHAPITRE XVIII.

Règne d'Alexandre. — Guerre entre la Russie et la France. — Incendie de Moscou. — Campagne de 1813. — Alexandre roi de Pologne. — Horribles tortures infligées à vingt-cinq mille Polonais. — Mort d'Alexandre. — Avènement de Nicolas. — Révolte à Saint-Pétersbourg. — Projets de Nicolas sur la Turquie.

Alexandre n'était âgé que de vingt-trois ans lorsqu'il succéda à son père, et, de même que Paul Ier avait voulu faire oublier Catherine en continuant en quelque sorte Pierre III, Alexandre, pour faire oublier Paul, reprit les choses précisément où elles en étaient lors de la mort de Catherine.

Il est juste de dire qu'il montra tout d'abord une louable activité. Il commença par abroger toutes les ridicules ordonnances de son père relatives à l'étiquette, à la manière de se vêtir. Il rappela des déserts de la Sibérie une foule de malheureux dont tout le crime était d'avoir contrevenu, souvent sans le savoir, à ces oukases multipliés. En même temps, à la grande surprise de ceux qui l'avaient aidé à monter sur le trône, il conclut avec Napoléon un traité dans lequel les deux contractants se promettaient de régler ensemble les affaires d'Allemagne et d'assurer la liberté des mers. Mais ce traité, de la part du czar, n'était

qu'un leurre au moyen duquel il espérait avoir le temps de se préparer à la guerre, d'attirer à lui la Prusse et l'Autriche, et de se faire ensuite une proie facile de chacune de ces deux puissances.

La guerre, en effet, ne tarde pas à éclater; mais le génie de Napoléon déjoue tous les projets du czar, et la Russie vaincue renonce, par le traité de Tilsit, à la domination de l'Occident. Obligée de subir la loi du vainqueur, elle laisse Napoléon constituer sous son patronage le grand-duché de Varsovie; elle se résigne à voir diminuer de moitié, au profit de la France, la Prusse qu'elle avait convoitée; elle souffre que l'empereur des Français se fasse le suzerain de l'Autriche, qu'il se fasse le protecteur de la Confédération du Rhin, qu'il découpe l'Allemagne à son gré, qu'il maîtrise la Suisse, qu'il règne en Italie, qu'il s'empare de l'Espagne; en un mot, la Russie renonce, mais non sans restrictions mentales, à ses tendances de domination sur l'Europe centrale; mais en revanche, et en attendant mieux, elle joint la Finlande à ses États; elle garde la Moldavie et la Valachie qu'elle ne devait, avait-elle dit, occuper que temporairement; elle s'empare des bouches du Danube; elle vole à la Perse quelques portions de provinces; puis enfin, à peu près remise du terrible désastre d'Austerlitz, elle propose à Napoléon de partager le monde, et elle déclare consentir à ce que la France prenne possession de la Morée et de l'Égypte, pourvu que les aigles françaises laissent les vautours de Saint-Pétersbourg s'abattre sans obstacle sur Constantinople.

Napoléon était trop clairvoyant; la grandeur et la prospérité de la France lui étaient trop chères; Dieu enfin l'avait trop heureusement doué pour qu'il se prêtât aux vues d'Alexandre. Sans doute les compensations qu'on lui offrait étaient brillantes; mais il se dit que la possession de l'Égypte, qu'une fois déjà il avait conquise, serait à la

France plus onéreuse que fructueuse; que la Morée, s'il s'en emparait, lui serait incessamment disputée, peut-être par la Russie elle-même, dès qu'elle serait maîtresse de la Turquie d'Europe, et que le plus sage était de maintenir l'empire turc qui, disait-il, au point de vue militaire, était un marais qui empêcherait toujours la Russie de la déborder par sa droite.

Forcé de se résigner, Alexandre voit bientôt grossir autour de lui la foule des mécontents. En vain tente-t-il de les apaiser par une nouvelle guerre contre la Turquie, dont l'issue ne pouvait être décisive, ses boyards commencèrent à se plaindre comme ils l'avaient fait contre Paul, son père; et à leurs clameurs vinrent se joindre celles de tous les propriétaires et négociants de son empire, auxquels le blocus continental décrété par Napoléon ne permet plus d'écouler leurs produits.

Alors, contrairement au traité par lui solennellement conclu, Alexandre ouvrit les ports de la Russie aux navires anglais, moyennant un puéril déguisement de pavillon, et dès lors une nouvelle rupture entre la France et la Russie parut imminente. Elle éclata en 1812.

Le grossier fanatisme du peuple moscovite, surexcité par des proclamations mystiques, produisit d'abord des merveilles : chaque homme devint soldat; les villes, les villages qu'on ne pouvait espérer de défendre avec succès furent livrés aux flammes; Alexandre a voulu mettre un désert entre lui et les Français, et sa volonté s'accomplit.

Rien cependant n'arrête l'armée française : elle arrive sous les murs de Moscou. Dès lors, pour Alexandre, cette ancienne capitale de son empire n'est plus qu'une nouvelle Sodome qui doit être livrée aux flammes : il la condamne, et les exécuteurs ne lui manqueront point. Rastopkin, le gouverneur de Moscou, esclave impitoyable, forme des brigades d'incendiaires; une immense quantité de matières

inflammables est amoncelée; on prépare et l'on distribue ces éléments de destruction. Le 13 septembre 1812, les Français, qui s'attendent à une résistance terrible, désespérée, font leurs dispositions en conséquence. Après des luttes incessantes, des fatigues inouïes, ils espèrent enfin qu'un peu de repos leur sera accordé dans les murs de cette grande cité où, indépendamment des ressources qu'ils y pourront trouver, d'immenses magasins seront promptement établis.

Des reconnaissances sont poussées jusqu'aux portes de la ville; mais nul part, sur leur passage, ne se présente un être vivant : c'est le silence des tombeaux; on eût pu se croire aux abords d'une de ces antiques cités ensevelies depuis vingt siècles dans les sables d'Égypte. Cette nouvelle produit une vive sensation au quartier-général. On fait mille conjectures, et l'on demeure persuadé que cette solitude cache quelque piége. Cependant, comme il faut savoir à quoi s'en tenir, le 14, on entre dans la ville. Partout même solitude qu'aux faubourgs : les rues sont désertes, les maisons fermées : c'est un silence de mort. Mais, à défaut d'habitants, on trouvera au moins des provisions, des abris; la cité abandonnée par les Russes va devenir une ville française.... Soudain les flammes s'élèvent en sifflant du centre aux extrémités, sur tous les points. Les vainqueurs font des efforts surhumains pour éteindre l'incendie; mais, tandis qu'ils travaillent à circonscrire le fléau, des bandes hideuses d'incendiaires, qui semblent sortir de dessous terre, se répandent dans les quartiers que le feu a respectés, et partout où ils passent le feu éclate. Quelques-uns de ces misérables sont surpris en flagrant délit et traduits devant un conseil de guerre. Le tzar, disent-ils, a ordonné de brûler Moscou; Rastopkin, le gouverneur a obéi au tzar, et eux ils ont obéi à Rastopkin. On fusille un certain nombre de ces incendiaires; mais déjà il n'y avait

plus de puissance humaine capable d'arrêter ou même de ralentir le progrès des flammes. Les soldats découvrent des magasins encore intacts; on en extrait des provisions de toute espèce; mais il faut, pour les emporter, traverser un océan de feu, et l'incendie ressaisit promptement le butin qu'on avait tenté de lui ravir. Trois fois en vingt-quatre heures le feu éclate dans le Kremlin, où Napoléon avait établi sa résidence. Les incendiaires fanatisés se sont glissés jusque-là; plusieurs sont saisis à moins de deux cents pas des appartements occupés par l'empereur des Français. Il ne faut plus songer à sauver la ville. A peine reste-t-il à ceux qui y sont entrés le temps d'en sortir. Napoléon lui-même ne parvient qu'avec la plus grande peine à traverser les rues embrasées; ses cheveux, ses sourcils, ses vêtements sont atteints par les flammes. Enfin il arriva à une maison de campagne d'Alexandre, située sur une éminence, à une lieue de Moscou, et de là il put voir se consommer la ruine entière de cette vaste cité.

A la désastreuse retraite de l'armée française, qui fut la conséquence de la ruine de Moscou, succéda la campagne de 1813. Le roi de Prusse a abandonné Napoléon pour se joindre à Alexandre; les alliés sont à Dresde, où, par la volonté et sous le contrôle de l'empereur de Russie, le général prussien Blücher publie des proclamations contenant ces passages vraiment incroyables :

« Braves Saxons, les Russes arrivent pour rendre la liberté aux peuples gémissant sous le joug. Ce n'est pas à un peuple aussi éclairé que vous qu'il est nécessaire de rappeler que le premier de tous les biens est l'indépendance, et que vivre opprimés est le plus avilissant de tous les opprobres! Levez donc le front, car l'heure de votre délivrance est venue.... Saxons, aux armes! Venez à nous, renversez vos tyrans et soyons libres! »

Mais les Saxons se montrèrent peu jaloux de cette li-

berté promise par le souverain de trente millions de serfs. Alexandre alors fit chasser, devant une meute de Cosaques, tous les habitants de la ville de Dresde, soupçonnés, à tort ou à raison, d'être les partisans de la France; on les traîna, ou plutôt on les poussa ainsi, les mains liées sur le dos, jusqu'au cœur de la Silésie, et ils auraient été infailliblement mourir en Sibérie, si les batailles de Lutzen et de Bautzen n'eussent engagé le tzar à plus de modération.... Tyrannie, mensonge, hypocrisie, partout et toujours!

Enfin le lion, après s'être si héroïquement défendu, tomba, accablé par le nombre; Napoléon a abdiqué; Louis XVIII est sur le trône, et Alexandre quitte la France pour retourner dans ses États.

Après des revers inouïs, des pertes incalculables, dix mois suffisent à la France pour se relever. Napoléon apprend dans son exil que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, qu'il eût pu détrôner deux fois, et auxquels deux fois il a rendu trônes et couronnes, qu'Alexandre, auquel il a si généreusement renvoyé les débris de l'armée russe, recommandés par le tzar à la générosité du vainqueur, après la bataille d'Austerlitz; il apprend, disons-nous, que ces souverains agitent au congrès de Vienne la question de l'enlever et de le transporter dans quelque coin inaccessible de l'Asie ou de l'Afrique, où il devra subir une captivité perpétuelle!

Mais pendant qu'on délibère sur la question de savoir comment on lui coupera les ongles, le lion se réveille, secoue sa crinière, et d'un bond il s'élance sur le trône qu'il a volontairement quitté, et qu'il reprend également par la seule puissance de sa volonté.

Alexandre alors recommença à trembler; il refusa même de s'engager dans une nouvelle guerre. Enfin il envoya contre la France une armée de soixante-dix mille hommes, laquelle avait ordre de s'arranger de manière à ne pas tirer

un coup de canon; aussi ne mit-elle le pied sur le territoire français qu'un mois après la bataille de Waterloo.

Fait roi de Pologne par le congrès de Vienne, Alexandre ne quitta Paris que pour aller se faire couronner à Varsovie, événement auquel il avait préparé la population par des proclamations dans lesquelles il disait, entre autres choses:

« En prenant le titre de roi de Pologne, j'ai voulu satisfaire au vœu de la nation. Le royaume de Pologne sera uni à l'empire par les liens de sa propre constitution. Si le grand intérêt du repos général n'a pas permis que tons les Polonais fussent réunis sous le même sceptre, je me suis efforcé du moins d'adoucir, autant que possible, la rigueur de leur séparation, et de leur obtenir partout la jouissance paisible de leur nationalité. Avant que les formalités permettent de publier d'une manière détaillée les projets concernant l'arrangement définitif des affaires de Pologne, j'ai voulu qu'en substance vous en fussiez informés de ma part. »

Ces phrases produisirent l'effet d'un baume salutaire sur les plaies encore saignantes de la malheureuse Pologne. La constitution, bien imparfaite à coup sûr, octroyée par Alexandre, fut acceptée avec joie, et le sacre du tzar se fit aux acclamations presque générales. Cette joie dura peu. De retour à Varsovie, au bout de quelques mois, pour y installer la diète établie par la constitution, Alexandre tint aux députés polonais un tout autre langage; il se plaignit amèrement du mauvais esprit de la presse, et il en suspendit la liberté, instituée par la constitution même qui était son ouvrage et que l'on avait reçue comme un bienfait. La nation polonaise souffrit en silence ce premier manque de foi, espérant que le mal ne serait que passager; mais il ne fit que s'aggraver. Le tzar rejeta toute réclamation. Dominé par l'astucieux prince de Metternich, premier ministre d'Autriche, qui s'était emparé de son esprit, il entra à pleines

voiles dans le système de contre-liberté qui dominait en ce moment; et venant à penser que la Pologne avait une armée capable d'appuyer de justes réclamations, il vint tout exprès la passer en revue dans la plaine Vola; puis, immédiatement, il la licencia, renvoyant ainsi comme des laquais ces vieux guerriers qui avaient fait l'admiration du monde.

Cependant Alexandre avait payé cher ses victoires; les caisses étaient vides, et la Russie n'eût pu dire qu'elle était assez riche pour payer sa gloire, car elle n'avait à donner à ses soldats que des assignats dont personne ne voulait. Il fallait rétablir les finances, mais c'est chose toujours facile dans les États despotiques, tous les moyens étant bons, pourvu qu'ils produisent. Comme toujours, on songea aux juifs. On prétendit qu'ils ruinaient l'État en se livrant à la contrebande, et les mesures les plus rigoureuses furent prises pour leur extorquer de l'argent. On commença par leur défendre de voyager, à moins d'en avoir obtenu la permission de l'autorité supérieure, permission qu'il fallait payer fort cher; défense leur fut faite également de transporter des marchandises; enfin on imagina une foule de vexations qui ne pouvaient s'éviter que moyennant de l'argent. Beaucoup de ces malheureux, obligés de renoncer au commerce, furent ruinés; mais ce n'étaient pas encore les plus à plaindre. Ceux qui ne purent payer les taxes extrordinaires qu'on leur avait imposées eurent bien plus à souffrir : on les jeta en prison; on leur fit donner les battogues sans forme de procès. La moindre plainte que leur arrachait l'injustice était punie du knout et de l'exil en Sibérie.

Mais, quelque fréquent usage que l'on fît de cette horrible peine, l'exil, les déserts de la Russie ne se peuplaient que bien lentement; dans quelques contrées même la population n'avait pas cessé de diminuer depuis l'avéne-

ment de Catherine II. Le pays des Cosaques Tchernomorskoï, entre autres, était presque entièrement abandonné; un grand nombre d'indigènes avaient été chercher, à mille lieues de là, une domination plus douce; une autre partie avait été détruite par la guerre. Alexandre songea à peupler ces déserts; mais il n'y peut envoyer des Russes, car, au sein de l'empire même, la population suit une marche décroissante depuis douze ans : plus de trois cent mille Russes sont tombés sur le sol de la France; les plaines de l'Allemagne et de la Pologne en recèlent autant.

Le czar ordonne alors que vingt-cinq mille Polonais, les plus voisins de la frontière russe, abandonnent sur-le-champ la terre natale pour aller peupler le pays des Tchernomoskoi.

Il fallut obéir. Nous renonçons à peindre les scènes de désespoir que fit naître l'exécution de cette inique et horrible sentence : des hommes se tuèrent pour ne pas avoir sous les yeux les souffrances de leurs familles; des femmes égorgèrent ou étouffèrent leurs enfants qu'elles jugeaient trop faibles pour supporter les souffrances qui semblaient leur être réservées. Mais enfin la longue colonne se met en marche sous l'escorte des soldats russes. C'était à la fin de l'été; l'hiver sévissait avec rigueur lorsque ces hordes de malheureux arrivèrent dans le pays désert qui leur était assigné. On pense sans doute que des abris leur ont été préparés, ou du moins qu'ils vont trouver les matériaux nécessaires pour en construire : rien !... Ni bois, ni paille, ni vivres d'aucune espèce; on n'a pas songé à établir le moindre magasin : une terre couverte de neige sous un ciel de glace, c'est là tout ce que trouvent ces infortunés en échange de leurs demeures et des champs fécondés par leurs sueurs et par celles de leurs ancêtres. La plus horrible famine ne tarde pas à se faire sentir; secondée par le froid, les misères, les souffrances de toutes sortes, elle enlève par cen-

taines d'abord, puis par milliers ces déplorables victimes de la haine moscovite. Des scènes effroyables se passent : les femmes, les enfants que la mort atteint d'abord servent de pâture à leurs compagnons d'infortune. Ainsi que nous l'avons dit, ils étaient partis au nombre de vingt-cinq mille ; au printemps suivant il n'en restait pas cinq cents !

Mais les despotes ne sont ni invulnérables ni immortels, et déjà, pour Alexandre, l'expiation avait commencé : beau, bien fait, d'un commerce très-agréable dans l'intimité, il n'avait jamais été aimé de sa femme que, de son côté, il détestait cordialement. Deux filles qu'il en avait eues étaient mortes en bas-âge, et ses affections se concentraient maintenant sur une fille naturelle qui venait d'atteindre sa dix-septième année : la mort aussi vint frapper cette dernière au milieu des préparatifs de son mariage qui était arrêté et semblait devoir être prochain. Cet événement porta un coup terrible à la santé d'Alexandre, déjà chancelante depuis longtemps ; il faut croire qu'alors ses fautes et ses crimes lui apparurent dans toute leur hideur, car on l'entendit s'écrier à plusieurs reprises : « Mon Dieu ! mon Dieu ! La punition est terrible, mais elle est juste. Que votre volonté soit faite, et que votre colère s'apaise ! »

Dès ce moment, son esprit parut frappé d'une tristesse profonde ; la musique de sa garde reçut l'ordre de ne jouer sous ses fenêtres que des airs funèbres. Sa santé continuant à péricliter, ses médecins lui conseillèrent de faire un voyage dans les provinces méridionales de son empire. Il partit de Saint-Pétersbourg vers le milieu du mois de septembre 1825, arriva le 25 du même mois à Tangarog, et parcourut ensuite plusieurs provinces. Mais, loin de diminuer, les symptômes du mal augmentèrent, et la faiblesse du czar devint telle que, de retour à Tangarog, il fut obligé d'y rester. Une fièvre ardente le saisit. Les médecins voulurent recourir à une médication énergique dont l'efficacité

leur paraissait devoir être infaillible. Mais déjà Alexandre avait le sentiment de sa fin prochaine, et il refusa les remèdes. Quelques jours après, il permit que l'on eût recours à tous les moyens de salut que l'art pourrait offrir; il était trop tard. Les progrès de la maladie étaient effrayants; le 10 décembre, l'empereur était dans un état désespéré; le 11, sa faiblesse était extrême; mais l'intelligence était intacte.

« Quel beau jour! dit-il d'une voix presque éteinte, vers neuf heures du matin; pourquoi ne pas permettre à ce beau soleil d'étendre ses rayons jusqu'à moi? »

On leva les stores, et la chambre se trouva inondée de lumière.

« Ah! dit le tzar, en faisant précéder ces paroles d'un profond soupir, cela ne guérit pas, mais cela réjouit; il me semble que la mort doit m'être plus douce ainsi. »

Un quart d'heure après, cet homme dont le nom seul faisait trembler trente millions de sujets, rendait le dernier soupir. Alors, selon l'usage, l'impératrice montra le plus violent chagrin : elle ne s'arracha pas les cheveux, elle ne se meurtrit pas le visage, mais elle pleura, et elle écrivit à l'impératriche d'Autriche.

« Notre ange est au ciel, et moi je végète encore sur la terre, mais j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. »

Nicolas étant le troisième fils de Paul Ier, ce n'était pas lui, mais bien Constantin, le second des fils de Paul, qui devait naturellement succéder à Alexandre, mort sans enfants, le 11 décembre 1825; aussi, dès que cette mort fut connue, le grand duc Constantin fut-il proclamé empereur par tous les grands corps de l'État; mais bientôt un paquet cacheté, trouvé dans les archives de l'État, vient tout changer. Ce paquet contenait une déclaration de Constantin, datée de 1822, portant que lui, grand-duc, héritier présomptif du trône, ne se croyant ni l'esprit, ni la capacité,

ni la force nécessaires pour gouverner, il priait le tzar, son frère, de permettre qu'il renonçât à tous les droits qu'il pourrait avoir à l'empire. A cette déclaration était jointe une lettre d'Alexandre, écrite en 1823 à Constantin, auquel il annonçait que, prenant l'intérêt de l'État, il acceptait sa renonciation volontaire et spontanée, et nommait tzarevitch son autre frère le grand duc-Nicolas.

Mais le bruit ne tarda pas à se répandre que cette renonciation n'avait été faite ni volontairement, ni spontanément. Constantin, disait-on, avait d'abord résisté aux sollicitations et même aux menaces de l'empereur; on lui avait fait comprendre alors tous les dangers qu'il y avait pour lui dans un désaccord de cette importance; on lui avait dit, en outre, qu'alors même qu'il échapperait à ces dangers, il ne pourrait espérer d'arriver au trône, attendu qu'il avait épousé une Polonaise, ce qui était un motif d'exhérédation, encore bien qu'Alexandre eût consenti à ce mariage; et soit qu'il reconnût le mérite de ces raisons, soit qu'il fit mentalement des réserves, Constantin avait signé cette renonciation.

Quelques bons esprits ont prétendu qu'Alexandre, dans cette circonstance, avait agi d'après des motifs louables; que, connaissant la violence du caractère de Constantin, il avait craint que ce prince, s'il arrivait au trône, ne renouvelât toutes les extravagances du règne de Paul Ier, ce qui eût infailliblement déterminé une explosion, car Alexandre n'ignorait pas le changement qui s'était opéré dans son armée depuis les deux campagnes de France. Mais on ne voit pas ce qu'il pouvait espérer en substituant Nicolas à Constantin. Nicolas n'est-il pas impitoyable comme l'était Paul? A-t-il fait succéder l'ordre de la justice au pillage et aux exactions de toutes sortes, et ne raconte-t-on pas de lui des bizarreries qui ne le cèdent en rien à celle de son père?

Quoi qu'il en soit, le paquet trouvé dans les archives fut

immédiatement communiqué à Nicolas. Alors se joua une de ces comédies de palais d'autant plus ridicules qu'elles ne trompent personne. Nicolas dit que les raisons qu'avait eues Constantin pour renoncer au trône pouvaient ne plus exister; qu'en conséquence cet acte lui paraissait insuffisant, et qu'il n'acceptait point la couronne.

Pendant que Nicolas montrait ces beaux sentiments, Constantin recevait la visite de l'impératrice, sa mère, et des membres les plus influents du sénat, qui, tous ensemble, lui déclaraient qu'une révolution terrible était imminente, et qu'elle éclaterait infailliblement s'il ne renouvelait sa renonciation au trône. Comme cela ne paraissait pas le déterminer à faire ce qu'on exigeait, les sénateurs lui firent entendre qu'en cas de conflit, le sénat tout entier reconnaîtrait les droits de Nicolas. Ce fut alors seulement que le grand-duc se résigna à renouveler l'acte qui l'éloignait du trône, et Nicolas déclara que, par amour pour la patrie et pour le bonheur des Russes, il consentait à ceindre la couronne des tzars.

Cet événement produisit une grande sensation dans le pays, dans l'armée surtout, dont plusieurs régiments étaient sincèrement attachés à Constantin. Les sociétés secrètes s'agitèrent, mais partiellement, car depuis dix ans elles étaient devenues si nombreuses que l'ensemble était presque impossible. Et puis ce parti avait, comme tous les partis, ses enfants perdus, gens trop ardents, impatients d'agir, et faisant feu avant l'ordre, au risque de compromettre le succès. Déjà cette fraction mal disciplinée avait tenté d'assassiner Alexandre à Bobrouisk; un peu plus tard elle avait voulu le frapper à Tangarog, où il devait mourir bientôt sans le secours du poignard. Enfin, ces impatients avaient agi avec si peu de circonspection que trois mois avant la mort d'Alexandre, le général Diebitsch avait pu saisir plusieurs fils du complot. Mais la santé du czar était

alors dans un si déplorable état que le général avait jugé convenable de ne rien dire de sa découverte, tout en se réservant pourtant de la rendre plus complète.

Telle était la situation, lorsque Nicolas monta sur le trône. Aussitôt la conjuration éclate : le régiment de Moscou, faisant partie de la jeune garde, refuse de prêter serment au nouveau tzar, cet exemple est suivi par plusieurs compagnies des marins de la garde. Tous prennent les armes et marchent contre le palais où se trouve Nicolas, aux cris de : *Liberté! Vive Constantin!* Le peuple s'émeut, des groupes se forment; une foule immense se joint au soldats.

Cependant Nicolas, informé du danger qui le menaçait, s'était empressé de faire doubler les postes, et il avait réuni autour de lui toute la partie de la garnison sur laquelle il croyait pouvoir compter. Les révoltés, repoussés d'abord, reviennent trois fois à la charge sans plus de succès. Sommés de se rendre, ils refusent, et vont se former en carré sur la place. Là se montra tout entier le caractère russe : ces hommes ont échoué, donc ils doivent mourir; ils ne comprennent point qu'il puisse y avoir pour eux d'autre alternative; mais comme ils redoutent le knout, les cachots, la Sibérie, ils attendront, l'arme au bras, que la mitraille les broie. Ils attendirent peu : plusieurs canons, amenés en toute hâte, tonnèrent bientôt; le régiment de Moscou fut presque entièrement détruit; les marins de la garde eurent le même sort; ceux que la mitraille épargna se sauvèrent au milieu de la confusion.

Tout n'était pas fini : le lieutenant-colonel du régiment de Tchernigow, alors en garnison à Wasilkow, apprend que son nom a été prononcé dans l'échauffourée de Saint-Pétersbourg. Son parti est pris sur-le-champ; il réunit les compagnies sur lesquelles il croit pouvoir compter, et il appelle aux armes les populations et les forces militaires

des environs. Les princes Odoierskoi, Obolinskoi se joignent à lui, ainsi que quatre frères de la famille des Bétuscheff. Mais bientôt on se compte, et le découragement se fait vite sentir : les troupes se débandent, et plus de quinze cents des conspirateurs sont arrêtés.

Nicolas fit grâce à quelques-uns des prisonniers les plus compromis, espérant, par cet acte de clémence, écarter le voile funèbre qui s'étendait sur le commencement de son règne. Que devinrent les autres? Un voyageur, qui se trouvait alors à Saint-Pétersbourg, va nous l'apprendre.

« Un jour, à trois heures du matin, la garde impériale reçut l'ordre de se rendre sur l'esplanade qui s'étend devant ses murs. Un bûcher y était allumé, et autour de ce bûcher se dressaient cinq potences. La garde impériale se rangea.

« Bientôt on vit s'avancer à pas lents et dans un sombre silence, une troupe de condamnés escortés de prêtres, de juges et de bourreaux ; et parmi ces condamnés les uns portaient l'uniforme d'officiers, les autres, et ceux-là étaient au nombre de cinq, portaient sur le corps une longue chemise noire, sur la tête un capuchon noir.

« Un roulement de tambours se fit entendre ; puis, au milieu de l'effroi universel, un juge élevant la voix lut la sentence fatale ; puis les tambours roulèrent sans interruption, mêlés au bruit aigu des fifres et à l'éclat des trompettes, et l'exécution commença.

« Ceux des condamnés qui portaient l'uniforme furent dépouillés de leur épée qu'on brisa sur leur tête ; de leurs épaulettes, de leurs décorations, de tous leurs insignes, qu'on jeta dans le bûcher ; enfin de leur uniforme, qu'on remplaça par une casaque de galérien.

« Quelques minutes après, les cinq potences montraient à la foule terrifiée leurs victimes expirantes sous la pression

des bourreaux. Et les tambours cessèrent leurs roulements, et les fifres et les trompettes se turent (1). »

En même temps plusieurs centaines de ces malheureux étaient étranglés dans les cachots; le reste fut envoyé en Sibérie.

Les Grecs insurgés, à cette époque, remplissaient le monde du bruit de leurs exploits; l'occasion était belle pour augmenter les embarras de la Turquie : secourir les Grecs, n'était-ce pas travailler au triomphe de l'étendard de la Croix? N'était-ce pas arracher les chrétiens à la honteuse domination des enfants de Mahomet? Tel fut le thème sur lequel M. de Nesselrode, ministre des affaires étrangères de Nicolas, commença à broder dans ses relations diplomatiques. Cela réussit peu auprès du gouvernement autrichien; mais la France et l'Angleterre furent plus faciles à entraîner. Des flottes furent donc envoyées dans l'Archipel grec, et la bataille de Navarin vint achever d'arracher aux Turcs la proie qu'ils s'efforçaient de ressaisir, en même temps que Nicolas inventait toutes sortes de bonnes raisons pour attaquer la Perse, et lui enlever quelques nouvelles parcelles de ses provinces.

Il en fut à peu près de même des raisons alléguées par la Russie, quelques mois plus tard (1828), pour lancer de nouveau ses armées sur la Turquie, et pour imposer au sultan, en 1829, le désastreux traité d'Andrinople.

En 1830, tout était préparé en Russie pour une nouvelle et dernière invasion en Turquie, lorsqu'on apprit à Saint-Pétersbourg la chute de Charles X et la révolution qui s'était accomplie dans le gouvernement français.

Nicolas devint furieux à la nouvelle de ces événements, et remettant à un autre temps la conquête définitive de Constantinople, il résolut de marcher contre la France;

(1) *La Russie contemporaine*, par L. Léouzon le Duc. Paris 1853.

mais alors la Pologne, dont il voulait faire son avant-garde, se retourna contre lui, et, en présence de ce nouveau danger, tout fut ajourné.

Les insurgés vaincus, le calme rétabli, on se reprit à la cour de Russie à ourdir cette vieille trame si souvent interrompue et jamais abandonnée, et le czar devint prodigue de flatteries envers l'Autriche, dans l'espoir de vaincre la résistance de M. de Metternich qui, toujours sur la brèche, ne se tenait jamais pour battu. En même temps des agents russes firent tous leurs efforts pour envenimer la querelle qui venait d'éclater entre le pacha d'Égypte et le sultan son suzerain. Ces deux derniers prirent les armes. Alors il arriva ce que la Russie avait prévu : le pacha battit son suzerain, et les Russes, sous le prétexte de secourir l'empire ottoman, dont l'existence était menacée, campèrent bientôt sous les murs de Constantinople, d'où ils ne se retirèrent qu'après le traité d'Unkiar-Skelessi qui mettait à leur merci la Turquie presque entière.

L'empereur Nicolas touchait donc encore une fois au but de tous ses efforts, de toutes ses intrigues, lorsque la révolution française de 1848 vint ébranler la plupart des trônes de l'Europe et menacer le czar lui-même contre lequel la Pologne se leva de nouveau. On sait avec quelle apparente générosité l'empereur Nicolas vint alors au secours de l'Autriche vaincue par les Hongrois insurgés.

En s'attachant ainsi l'Autriche par les liens de la reconnaissance, le czar espérait faire taire complétement cette opposition qui avait si longtemps entravé l'exécution de ses projets sur la Turquie. Les insurgés hongrois anéantis, la démagogie vaincue, terrassée, il semblait que la puissance russe n'eût plus qu'à marcher droit devant elle, sans avoir à redouter le moindre obstacle; aussi, dès ce moment, Nicolas et tous les élèves de l'école de M. de Nesselrode commencèrent-ils à saisir toutes les occasions de proclamer

que l'empire ottoman était près de tomber en dissolution, que rien ne pouvait plus empêcher sa chute.

« C'est un homme gravement malade, disait le czar, qui peut mourir d'un jour à l'autre et rester sur les bras de l'Europe. »

Ainsi l'arrêt était prononcé; il ne fallait plus qu'un prétexte pour le mettre à exécution. Ce prétexte, l'empereur Nicolas crut l'avoir trouvé dans la question des lieux-saints, qui s'agitait incessamment depuis plusieurs siècles. Quelle était donc en réalité cette question d'où surgirent tant de sinistres fantômes dans ces derniers temps?



RÉSUMÉ DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS

Causes de la guerre actuelle (1854). — Négociations; ruptures. — Forces de terre et de mer de la Russie. — Ressources financières du czar. — Premières hostilités. — Affaires de Kalafat, d'Oltenitza, de Sinope. — Bombardement d'Odessa. — Siége de Silistrie. — Levée du siége de Silistrie.

Les lieux saints sont, depuis des siècles, sous la domination du sultan, qui, par une louable tolérance, a constamment admis les chrétiens de toutes les communions à faire leurs dévotions dans les sanctuaires consacrés par la naissance, la vie et la mort du Sauveur. N'est-il pas absurde après cela de rendre ce souverain si tolérant responsable des querelles des chrétiens entre eux?... Cependant, par amour de l'ordre et de la paix, il veut bien prêter l'oreille aux réclamations qui lui sont adressées; il veut bien donner toute satisfaction aux intérêts lésés, mais à la condition que ce soit de sa part un acte *de proprio motu;* la Russie, au contraire, veut qu'il s'engage par un traité dont elle lui dicte les termes, et qui équivaut, pour le monarque turc, à une abdication de sa couronne en faveur du czar. Là est toute la question, et il n'est pas de subtilité de langage qui puisse en atténuer le fond.

Les choses étaient en cet état lorsque l'empereur envoya à Constantinople, comme ambassadeur extraordinaire, le prince Mentschikoff. Rien n'avait été négligé pour que l'entrée du prince dans cette capitale produisît une grande sensation; stipendiés par les agents russes, près de dix mille Grecs l'attendaient à Top-Hané, où il arriva à bord du vapeur *le Foudroyant,* et lui firent, dès qu'il fut à terre, un immense cortége, aux acclamations duquel il se mit en marche pour se rendre à son hôtel, accompagné du prince Galitzin, aide de camp de l'empereur, du comte Dimitri de Nesselrode, fils du ministre des affaires étrangères, et de tout le personnel de la légation russe.

En même temps que cette marche triomphale mettait Constantinople en rumeur, le bruit se répandit dans cette ville que la formidable flotte de Sébastopol se disposait à mettre à la voile ; que plusieurs corps d'armée se concentraient en Bessarabie, et qu'une nombreuse avant-garde était arrivée sous les murs de Iassy.

Tout ce fracas eut en partie l'effet qu'en attendait le prince ambassadeur, c'est-à-dire que les musulmans en parurent visiblement émus. Grâce aux Grecs, soudoyés par le czar, on se faisait depuis longtemps déjà, en Turquie, un fantôme monstrueux de la puissance militaire des Russes ; on y prenait à la lettre ces énonciations hyperboliques qui portaient l'ensemble des divers corps d'armée de l'empereur Nicolas à douze cent mille hommes, et qui montraient ses flottes assez fortes pour subjuguer à elles seules le monde entier.

Mettant à profit cette disposition d'esprit des enfants de Mahomet, le prince Mentschikoff donna immédiatement essor à son humeur violente et despotique. Dès le lendemain de son arrivée, il envoya ses lettres de créance à Fuad-Effendi, ministre des affaires étrangères du sultan ; vingt-quatre heures après, il sortit de son hôtel pour se rendre à la Porte.

On put dès lors se convaincre que le prince avait surtout compté, pour le succès de son ambassade, sur le système d'intimidation qui déjà tant de fois avait réussi au cabinet russe : se dépouillant tout à coup de cette auréole de grandeurs dont son débarquement avait été environné, Mentschikoff se rendit au palais dans un costume civil d'un négligé inouï et sans aucune décoration.

Le grand vizir, par patriotisme, se montra insensible à ces procédés outrageants. La conférence ne dura que quelques instants, après lesquels le prince sortit pour retourner à son hôtel. On lui fit alors observer qu'il était d'usage qu'un ambassadeur, après avoir été reçu par le grand visir, fît visite au ministre des affaires étrangères.

Ce ministère était alors occupé par Fuad-Effendi, un des hommes d'État les plus remarquables de notre temps, et qui à une grande perspicacité joint une entente parfaite des affaires et des connaissances très-étendues.

Le prince Mentschikoff savait parfaitement que Fuad-Effendi était, à Constantinople, l'adversaire le plus redoutable qu'il eût à combattre ; aussi avait-il résolu de ne rien négliger pour le renverser. Il répondit donc à l'introducteur des ambassadeurs, qui l'invitait à entrer chez le ministre des affaires étrangères, dont les appartements sont situés près de ceux du grand vizir, qu'il ne voulait avoir rien à démêler avec un homme sans foi comme l'était Fuad-Effendi ; que c'était à ce dernier que l'on devait la prolongation des débats que lui, prince, avait mission de terminer, et qu'il était résolu à ne pas traiter avec lui.

L'insulte était d'autant plus grave, que ces paroles méprisantes et dédaigneuses furent prononcées à haute voix devant plusieurs grands fonc-

tionnaires et au milieu des soldats qui faisaient la haie sur le passage de l'ambassadeur.

Fuad-Effendi ne pouvait rester sous le coup d'un pareil outrage; ne voulant pas augmenter les embarras de la situation, il donna aussitôt sa démission, et les instances les plus pressantes ne purent le déterminer à accepter un autre portefeuille.

Ce fut le 17 mars que le prince fit sa visite officielle à Rifaat-Pacha, successeur de Fuad-Effendi. Tous les ministres étant présents, l'ambassadeur se montra disposé à leur faire de premières ouvertures. Il dit que le but le plus important de sa mission était de conclure avec la Turquie un traité secret qui assurât complétement l'indépendance de cette puissance et la mît à l'abri des influences malfaisantes des puissances occidentales; mais qu'il ne pouvait s'expliquer plus catégoriquement qu'autant qu'on prendrait envers lui l'engagement de garder là-dessus le secret le plus absolu, particulièrement envers la France et l'Angleterre, qui étaient, disait-il, les plus malintentionnées des puissances occidentales. Quelques jours après, dans une nouvelle conférence, le prince ambassadeur, toujours en demandant le secret, abordait plus positivement la question. Le czar, disait-il, offrait de contracter avec la Turquie une alliance offensive et défensive, dans laquelle il s'engagerait à mettre, en cas de besoin, à la disposition du sultan, une armée de quatre cent mille hommes et la flotte la plus formidable qui eût jamais existé, à la condition que la Porte reconnaîtrait la protection du czar sur l'Église grecque, et le droit d'investiture du patriarche grec de Constantinople. Le prince ajoutait que, s'il arrivait que le ministère turc donnât la moindre connaissance de cette proposition à la France ou à l'Angleterre, tout serait rompu, et que lui, ambassadeur extraordinaire, retournerait immédiatement à Saint-Pétersbourg.

L'heure était venue pour le prince Mentschikoff de marcher résolument vers le véritable but de sa mission; il n'hésita plus, et dédaignant les sinuosités diplomatiques dans lesquelles il s'était d'abord engagé, il adressa une note à Rifaat-Pacha.

Il demandait un *sened* ou traité qui garantît au czar les priviléges qu'il réclamait en faveur du culte catholique gréco-russe, et le maintien de ce qu'il prétendait *avoir toujours été pratiqué jusqu'alors*, phrase pouvant donner lieu aux interprétations les plus élastiques, et qui n'énonçait autre chose, en réalité, que la prétention de l'empereur Nicolas au protectorat des Grecs sujets du sultan, protectorat qui eût enlevé au sultan son autorité sur plus de treize millions de ses sujets.

Rifaat-Pacha continua de résister à ces prétentions, comme c'était son devoir, et le délai de rigueur *accordé* par le prince ambassadeur s'écoula sans qu'il y eût rien de conclu.

Une rupture était imminente; cependant le prince consentit à avoir une entrevue avec le grand visir, Méhémet-Ali-Pacha; mais le jour même où

cette entrevue devait avoir lieu (13 mai), il changea d'avis et se rendit au palais impérial, où il demanda impérieusement que le sultan lui donnât audience sur-le-champ, ne respectant pas même la douleur de ce souverain, qui venait de perdre sa mère. Ce dernier s'efforçant de faire taire son indignation, renvoya l'ambassadeur à ses ministres ; mais le grand vizir et le ministre des affaires étrangères, se trouvant à juste titre offensés de la conduite du prince russe, refusèrent également de le recevoir, et donnèrent aussitôt leur démission, qui fut acceptée. Le même jour, Mustapha-Pacha fut appelé au poste éminent de grand vizir, comme successeur de Méhémet-Ali-Pacha, et le portefeuille des affaires étrangères fut confié à Reschid-Pacha.

Contrairement à l'espoir du prince Mentschikoff, ses rodomontades, ses menaces de rupture, ses insinuations sur le peu de stabilité de l'empire ottoman, n'ébranlèrent pas la conviction des ministres ottomans. Ils savaient désormais à quoi s'en tenir sur cette sollicitude de Nicolas, qui, peu de mois auparavant, offrait à l'Angleterre l'Égypte et Candie, à condition qu'on lui laisserait prendre Constantinople et le reste ; et ils comprirent qu'il était temps d'en finir, et de faire comprendre une fois pour toutes à l'ambassadeur extraordinaire que ses efforts tendant à compromettre l'indépendance de l'empire turc ne pouvaient avoir aucun succès. On convoqua donc un conseil dans lequel, indépendamment des ministres, tous les hauts fonctionnaires de l'Etat furent admis, et ce conseil, à la majorité de quarante-deux voix contre trois, rejeta les dernières propositions de la Russie, dont les tendances étaient trop évidentes pour qu'on pût s'y tromper.

Avis de cette décision ayant été donné à l'ambassadeur extraordinaire, il dut se reconnaître vaincu ; la retraite était désormais le seul parti qu'il eût à prendre, et il s'y résigna d'autant plus facilement que c'était, de la part de la Russie, chose prévue et peut-être désirée ; car pendant que toutes ces jongleries s'accomplissaient, le czar n'avait pas cessé de caresser la France et l'Angleterre, et de leur prodiguer les assurances de modération et les promesses de toute nature, tout en cherchant à les désunir.

Le 26 juin 1853, Nicolas publiait son premier manifeste contre la Turquie ; le 3 juillet, cent cinquante mille Russes passaient le Pruth, et le prince Gortschakoff, qui les commandait, adressait aux malheureux habitants de ces provinces une proclamation dont chaque phrase était un odieux mensonge.

La guerre existait donc de fait, mais elle n'était pas déclarée, et la diplomatie s'apprêtait à de nouveaux efforts pour l'empêcher d'éclater.

Cependant le monde diplomatique européen tout entier était dans les douleurs de l'enfantement ; de toutes parts on cherchait une solution pacifique à la question que la mauvaise foi du cabinet russe s'efforçait de rendre insoluble autrement que par les armes. Déjà, presque immédiatement

après que le prince Mentschikoff avait quitté Constantinople, les représentants des quatre grandes puissances occidentales, MM. de Buol pour l'Autriche, de Bourqueney pour la France, de Canitz pour la Prusse, et lord Westmoreland pour l'Angleterre, s'étaient réunis à Vienne en conférence. Les travaux de cet illustre aréopage se traînaient néanmoins assez péniblement depuis plus d'un mois et ne semblaient pas devoir aboutir de sitôt, lorsque arriva dans la capitale de l'Autriche la nouvelle de l'envahissement des provinces danubiennes par les troupes russes.

Il devint dès lors évident que tous les efforts de la diplomatie européenne seraient impuissants à empêcher la guerre d'éclater. Certes, le sultan Abd-ul-Medjid ne se faisait pas illusion sur les forces matérielles de la Russie; mais, confiant en son bon droit, et sentant bien que sa chute frapperait d'un stigmate ineffaçable les puissances occidentales, il résolut de faire tête à l'orage, et de tomber avec honneur plutôt que de s'incliner ignominieusement devant le colosse du Nord.

Le 25 septembre, le gouvernement ottoman convoqua un grand conseil où furent admis, indépendamment des dix-sept ministres composant le cabinet, deux cents membres civils et militaires, tous dignitaires de l'Etat et chefs d'administration ; à ces hommes vieillis dans les affaires fut soumise la grande question de la paix ou de la guerre, et telle était l'évidence du bon droit de la Porte, qu'après deux séances de dix heures chacune, l'assemblée se déclara, à l'unanimité, pour le maintien des droits du sultan contrairement aux stipulations de la note de Vienne. Il fut en outre décidé que tant que les Russes n'auraient pas repassé le Pruth, la Turquie devait se considérer comme étant en état de guerre contre eux.

Cette déclaration de guerre fut officiellement constatée dans le *Journal de Constantinople* du 4 octobre; le 8 du même mois, le grand vizir l'annonça par une proclamation pleine de dignité, de modération et du sentiment du bon droit qui l'avait dictée.

Le même jour, 8 octobre, Omer-Pacha, généralissime des troupes turques en Roumélie, écrivait au prince Gortschakoff, commandant en chef des troupes russes qui avaient envahi la Moldavie et la Valachie, pour le sommer d'évacuer ces provinces dans le délai de quinze jours.

Le prince Gortschakoff, ainsi qu'on devait s'y attendre, se borna à répondre qu'il ne pouvait qu'obéir aux ordres de l'empereur, son maître, en vertu desquels il occupait les Principautés.

La question allait donc être résolue par les armes, et l'on pouvait s'attendre d'un jour à l'autre à voir commencer les hostilités.

Le jour même où expirait le délai accordé au prince Gortschakoff pour évacuer les Principautés, attaqués dans le fort d'Isatcha qu'ils occupaient, sur la rive gauche du Danube, les Turcs, bien qu'inférieurs en nombre, s'y étaient vigoureusement défendus, et deux compagnies russes avaient été

battues près de Tourtoukaï par un détachement d'infanterie égyptienne. Il ne s'agissait donc plus de négocier, mais de combattre.

C'est ici le lieu de dire un mot des forces et des finances de la Russie. Si l'on en croyait les documents officiels de ce gouvernement, ses armées de terre ne s'élèveraient pas à moins de onze cent mille hommes; mais nous allons voir qu'il faut en rabattre considérablement.

Tout homme, dit un écrivain moderne, qui a vu la Russie et qui la connaît, ne pourra ajouter foi à ses statistiques; pas plus à celles de ses armées et de ses succès militaires, qu'à celles de ses prodiges littéraires et de ses exploits scientifiques. Sans doute je ne nie pas que les cadres de l'armée russe ne soient tels que les agents de l'autorité les représentent, mais il y a loin entre tracer un cadre et le remplir. La vérité est que la Russie n'a jamais pu mettre en ligne plus de deux cent cinquante mille hommes.

On peut en dire autant de la marine russe dont le personnel, d'après les documents officiels, s'éleverait à plus de cent mille hommes, et dont pourtant les immenses flottes n'osent sortir des ports tant qu'elles ont en vue une voile française ou anglaise.

Comment croire à la possibilité pour le gouvernement russe, de mettre sur pied des forces si formidables, quand il est avéré que le revenu de tout l'empire ne dépasse pas cinquante millions? Mal nourri, mal vêtu, ajoute l'écrivain cité plus haut, le soldat russe est incapable de grandes fatigues. Quand il se met en marche, il ne fait que six lieues par jour, et se repose de deux jours l'un; s'il dépasse cette limite fixée par les règlements, il jonche de cadavres les étapes qu'il parcourt.

On sait maintenant la vérité sur ces forces immenses que des alarmistes représentent comme constamment prêtes à envahir le monde, et qu'il suffirait de voir de près pour être complétement rassuré.

Heureusement, Omer-Pacha n'était pas homme à se laisser intimider par des forfanteries. Plein d'énergie, et ayant la conscience de sa capacité, Omer-Pacha avait résolu de prendre l'offensive sans attendre que le printemps lui vînt en aide; il sentait toute l'importance d'une première victoire, et il ne négligea rien pour enflammer le courage de ses soldats.

Le 2 novembre 1853 des ordres sont donnés pour que les dix mille Turcs qui occupent le camp de Tourtoukaï se tiennent prêts à se mettre en marche. Le lendemain, 3, la prière se fait dans le camp un peu avant le point du jour, puis aux premières lueurs de l'aube, dix mille hommes sortent sans bruit de leurs retranchements, s'avancent en bon ordre vers le Danube, et s'élancent sur des barques qui doivent les conduire sur l'autre rive en face du village d'Oltenitza, occupé par les Russes qui sont sur leurs gardes, supérieurs en nombre, et commencent aussitôt un feu terrible sur les barques qui s'approchent. Les Turcs ne s'étonnent pas; ceux qu'atteignent les balles et les boulets, tombent sans faire entendre un cri, une

plainte, et les barques, foudroyées par les batteries russes établies sur la rive gauche s'avancent toujours ; quelques-unes abordent ; les soldats qui montent les autres se jettent dans le fleuve et commencent le feu ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Rien ne les arrête ; animés par l'exemple de leur général, ils abordent sous un feu meurtrier, s'emparent du bâtiment de la quarantaine, s'y retranchent et s'y battent comme des lions.

Pendant ce temps une partie des troupes montées sur les dernières barques s'emparent d'une petite île située en face d'Oltenitza et y construisent des batteries qui, servies avec autant de zèle que d'habileté, ne tardent pas à faire taire celles de l'ennemi.

Les Russes commencent à plier de toutes parts ; mais douze mille hommes de renfort qui leur arrivent, sous la conduite du général Danneberg, leur permettent de prendre l'offensive, et, le 4 au matin, une attaque générale est dirigée contre les Turcs par le général Pantoff. D'autre part, Omer-Pacha, qui semble animé d'une force surhumaine, donne sur tous les points l'élan à ses soldats, qui ne perdent pas un pouce de terrain ; grâce à l'habileté de ses manœuvres, les Russes se trouvent tout à coup sous les feux croisés des batteries de l'île et de celles de la rive droite ; écrasés par la mitraille, ils reculent et s'enfoncent dans un marais d'où ils ne parviennent à sortir, en pleine déroute, qu'après avoir perdu plus de quatre cents hommes, dont plusieurs officiers généraux.

A la suite de cette victoire, deux mois s'écoulent pendant lesquels la rigueur de la saison met Omer-Pacha dans l'impossibilité de rien entreprendre ; mais, pendant ce temps, d'autres événements non moins importants s'accomplissaient. Le 27 novembre, les flottes française et anglaise franchissaient les Dardanelles, ce qui équivalait, pour ces deux puissances, à une déclaration de guerre contre la Russie. Jamais on n'avait vu de forces maritimes plus imposantes ; ces deux flottes réunies, se composaient de trente vaisseaux de ligne, vingt-cinq frégates, et un grand nombre de bâtiments inférieurs, portant vingt mille hommes d'équipage et plus de quatre mille canons.

Mais alors que ce puissant secours arrivait au sultan, l'empereur Nicolas donnait des ordres impitoyables pour venger la défaite de ses troupes à Oltenitza. Ce fut par un guet-apens que cette vengeance s'accomplit.

Le czar, en recevant la sommation que lui faisait la Porte d'évacuer les provinces danubiennes, avait déclaré que, malgré l'état de guerre que constituait cette sommation, il resterait sur la défensive tant que dureraient les négociations avec les grandes puissances occidentales. Sur la foi de cette déclaration, la flottille turque qui croisait dans la mer Noire, sous le commandement d'Osman-Pacha, se croyait en sécurité, et, s'abstenant de tout acte agressif, elle se bornait, selon les instructions données à son commandant, à entretenir des communications entre Constantinople et l'armée turque d'Anatolie.

Le 27 novembre, cette flottille était mouillée dans la rade de Sinope, attendant un vent favorable pour reprendre la mer, lorsque deux vaisseaux de ligne et un brick russes vinrent la reconnaître en s'avançant à demi-portée de canon. Osman-Pacha aurait pu demander du secours aux flottes alliées, qui étaient peu éloignées; mais la reconnaissance s'étant faite pacifiquement, il crut n'avoir rien à craindre, et il resta au mouillage sans même songer à prendre position pour le cas où il serait attaqué. Il était encore dans la même situation, lorsque le 30 novembre, vers le milieu du jour, une escadre russe fut signalée; elle était composée de six vaisseaux de ligne, deux frégates et trois bateaux à vapeur; et suivie, à une certaine distance, de quatre frégates et plusieurs autres bâtiments, le tout sous le commandement de l'amiral Nakimoff, ce qui constituait une force quadruple de celle de l'amiral turc.

Sinope, située presque en face de Sébastopol, est une ville assez importante, mais peu forte, dont le port est défendu par quelques batteries anciennes, mal construites, et trop éloignées d'ailleurs du point où la flottille turque était mouillée pour pouvoir lui être en aide.

C'était donc par des forces quadruples de celles qu'il commandait qu'Osman-Pacha allait être forcé de combattre, alors que, se reposant sur la déclaration de Nicolas, il se croyait à l'abri de toute attaque. Il était encore dans cette croyance, lorsque l'amiral Nakimoff, après avoir fait prendre position à son escadre, envoya dans un canot un officier pour sommer l'amiral ottoman de se rendre. Osman, indigné, répondit en envoyant toute sa bordée à l'amiral russe. La lutte fut terrible; mais le résultat n'en pouvait être douteux. Écrasés par huit cents pièces de canon de gros calibre, alors qu'ils n'avaient pour riposter qu'une artillerie quatre fois moins forte, les Turcs, après s'être battus comme des lions, firent sauter leurs frégates, afin de ne pas tomber vivants aux mains de l'ennemi; le sort trahit le courage de quelques-uns, et entre autres de l'amiral Osman qui, la cuisse brisée par la mitraille, fut fait prisonnier au moment où le bâtiment qu'il montait, criblé de boulets, s'enfonçait dans l'abîme.

Les Turcs perdirent, dans cette terrible rencontre, plus de quatre mille de leurs plus braves marins; un seul des bâtiments de leur escadre, le *Taïf*, bateau à vapeur, avait échappé au désastre, et ce fut lui qui en porta la nouvelle à Constantinople, tandis que les Russes, achevant leur œuvre de destruction, écrasaient et brûlaient Sinope.

Dès que cet épouvantable massacre fut connu, le gouvernement de la Porte s'empressa d'appeler à son aide, dans la mer Noire, les flottes anglaise et française dont la présence dans ces parages n'était désormais que trop justifiée.

Un mot maintenant des opérations militaires en Asie.

Aussitôt que la déclaration de guerre de la Porte à la Russie fut connue en Asie, les habitants de la Circassie et du Daghestan se levèrent en masse

contre les Russes, leurs plus anciens et plus implacables ennemis. Vingt mille Russes furent par eux attaqués et presque anéantis, et l'autorité du czar fut bientôt tellement compromise, dans le Caucase, que le gouverneur général de cette province demanda en toute hâte des secours à Saint-Pétersbourg contre les généraux turcs qui étaient sur le point de faire leur jonction avec Schamyl.

Et qu'est-ce que Schamyl? C'est un prince, un émir qui, depuis trente ans, défend sa patrie et sa foi contre les efforts des Russes. Souvent vainqueur, quelquefois vaincu, on l'a vu à plusieurs reprises tomber sur le champ de bataille, le corps traversé de plusieurs balles; on l'a vu mourant, quelques-uns mêmes disent qu'on l'a vu mort, et toujours il est ressuscité pour reparaître à la tête de ses bandes indomptables.

La guerre étant déclarée, Schamyl ne pouvait manquer de se montrer au premier rang des ennemis des Russes; aussi, le 27 octobre 1853, commandait-il l'avant-garde du corps d'armée ottoman qui attaqua le fort de Chekvetil, appelé par les Russes *Saint-Nicolas*, et il s'en empara après avoir culbuté les Russes à la baïonnette et leur avoir tué douze cents hommes, et pris deux mille fusils et plusieurs pièces de canon. Depuis, ces succès ont été compensés par quelques revers; mais Schamyl n'en est pas moins demeuré un des hommes les plus extraordinaires de notre époque dont la mystérieuse auréole nous sera peut-être prochainement expliquée. Revenons maintenant aux provinces danubiennes, principal théâtre de la guerre.

Rendu furieux par ces divers échecs, le czar rappela le prince Gortschakoff, qui commandait en Valachie, et le remplaça par le général Paskewitch, vieillard presque octogénaire, vivant sur sa vieille réputation plus ou moins bien acquise, et qui, néanmoins, voulut tout d'abord reprendre l'offensive. Le 22 mars 1854, quarante mille Russes, sous le commandement de ce vieux général, s'avancèrent vers le Danube et commencèrent à passer le fleuve sur trois points différents, après avoir anéanti le fort de Matschin, défendu par une poignée de Turcs, qui se battirent tant qu'ils eurent un canon et une cartouche. Le combat ne fut pas moins meurtrier sur la rive droite, où les Turcs avaient établi des redoutes en terre, dans lesquelles ils soutinrent plusieurs assauts, bien qu'ils n'eussent que deux mille cinq cents hommes et quatre pièces de canon à opposer aux quarante mille soldats de Paskewitch.

Les Russes, dit le *Moniteur*, furent reçus par un feu d'infanterie très-nourri qui dura fort avant dans la nuit et fit de grands ravages dans leurs rangs. Bien qu'ils fussent environ cinq contre un, ils ne purent se rendre maîtres des retranchements derrière lesquels les Turcs leur opposaient une résistance héroïque.

Ce n'est qu'à minuit, et lorsque des douze cents réguliers il ne restait plus que cent soixante hommes, dont quatre-vingt-dix étaient blessés, que

l'ennemi parvint à prendre la position d'assaut. Les quatre-vingt-dix blessés furent faits prisonniers et envoyés à Ismaïl.

La perte des Turcs fut de douze cents morts et blessés, et cent quinze prisonniers.

Les Russes eurent quatre mille hommes hors de combat, dont soixante-dix officiers.

L'armée russe était tellement découragée par la perte énorme qu'elle avait essuyée dans cette affaire, que ce n'est que le lendemain, à trois heures après midi, qu'elle est entrée à Toultcha. Le général Uschaloff avait fait camper ses troupes hors de la ville ; mais il fut obligé d'y introduire trois bataillons pour contenir les volontaires grecs de l'armée, qui y commettaient les plus grandes atrocités. Ces scrupules du général n'empêchèrent pas toutefois qu'il ne livrât lui-même la ville pendant deux jours au pillage de ses soldats. La perte des négociants grecs, autrichiens et anglais fut immense.

L'armée russe pénétra dans la Dobrudscha, pays marécageux, malsain, où Paskewitch espérait attirer Omer-Pacha ; mais ce dernier était trop habile pour donner dans le piége et compromettre inutilement son armée. Au lieu de s'engager dans ces marais pestilentiels, il laissa les Russes s'y étendre, et, se repliant, il alla prendre position dans le triangle formé par les places fortes de Varna, Silistrie et Schumla. Paskewitch alors marcha sur Silistrie, qu'il attaqua avec quatre-vingts pièces de canon, et qu'il fut ensuite obligé d'abandonner, après un siége de trois mois, pendant lequel son armée fit des pertes énormes, sans que le moindre succès vînt compenser ses revers de chaque jour.

L'empereur des Français voulut alors tenter un dernier effort pour ramener le czar à des sentiments de justice et de paix, et il lui adressa une lettre qui restera comme un monument de haute raison et de loyauté.

Mais Nicolas était trop aveuglé pour accepter de si honorables propositions ; à cette lettre si digne, si noble, il répondit par un refus formel d'entrer en accommodement, et il se livra, dans sa réponse, aux récriminations les plus irritantes. La guerre de la France et de l'Angleterre contre la Russie était donc inévitable ; elle fut officiellement déclarée le 28 mars 1854.

Dès lors d'immenses préparatifs furent faits par les deux puissances alliées avec une rapidité prodigieuse, et bientôt cinquante mille Français et vingt mille Anglais, avec un matériel de guerre formidable, furent transportés en Orient, où les Turcs les accueillirent avec des transports de joie et de reconnaissance. En même temps, deux flottes française et anglaise, la première, commandée par l'amiral Parceval-Deschênes, la seconde, par l'amiral Napier, furent envoyées dans la Baltique, d'où elles ne devaient pas tarder à jeter la terreur à Saint-Pétersbourg et jusqu'au sein de l'empire russe.

De son côté la flotte de la mer Noire accueillait avec transport la nouvelle de la déclaration de guerre, impatiente qu'elle était de voir enfin de près ces prétendus terribles vaisseaux russes tant vantés par les partisans de Nicolas. Mais avant de commencer les hostilités, les amiraux alliés durent songer à envoyer un bâtiment à Odessa pour y prendre les consuls de France et d'Angleterre. Ce fut la frégate anglaise le *Furious* que l'on chargea de cette mission.

Arrivé devant Odessa, le commandant de cette frégate fit mettre à la mer une embarcation qui, sous pavillon parlementaire, s'avança vers le port; mais, en approchant du rivage, M. Alexander, qui commandait cette embarcation, aperçut une foule d'officiers et de soldats russes qui s'opposèrent à son débarquement. Ne pouvant, malgré tous ses efforts, obtenir d'être conduit devant le commandant de la place, M. Alexander dut se résoudre à regagner la frégate sans avoir accompli sa mission; à peine avait-il quitté le rivage, que d'une des batteries du port partirent plusieurs coups de canon dirigés contre la frégate et contre son embarcation qui, heureusement, ne furent atteintes ni l'une ni l'autre.

Indignés de cette violation sauvage du droit des gens, les amiraux Dundas et Hamelin résolurent d'en tirer vengeance et de donner aux Russes une leçon d'humanité de nature à n'être pas facilement oubliée, et aussitôt l'ordre fut donné de s'approcher d'Odessa.

« La ville, dit l'amiral Hamelin dans son rapport, était défendue par quatre batteries : la première, de douze pièces de canon, sur le môle du port de quarantaine défendant l'entrée de la grande rade;

« La seconde, de six pièces de canon, au-dessous du boulevard et à droite du grand escalier qui descend à la mer et partage le boulevard en deux; cette batterie défendait l'entrée du port de quarantaine;

« La troisième, à gauche du grand escalier du boulevard, placée de manière à croiser son feu avec celui de la seconde batterie et à commander la rade;

« Et enfin la quatrième, sur le quai du port de pratique, au-dessous du palais du prince Woronzow; ces deux batteries avaient chacune huit pièces.

« Outre ces quatre batteries, on en avait établi encore trois autres : l'une, de l'autre côté du golfe d'Odessa, au village russe de Dofinofka, presque en face du port de quarantaine, à une distance de 10 werstes; l'autre, au sud, et à 3 werstes du port de quarantaine, à la maison de campagne de la comtesse de Langeron; et enfin la troisième, dans la même direction, à 10 werstes du port, et à 2 werstes du camp de la Grande-Fontaine, sur lequel se trouve placé un phare, au village de Loustdorf.

« Le 22 au matin, huit frégates à vapeur, dont trois françaises et cinq anglaises, se dirigèrent sur le port impérial d'Odessa, et bientôt, après une

sommation restée sans réponse, quatre de ces frégates commencèrent le feu sur les batteries de terre.

« Les deux môles ainsi que les batteries intermédiaires ont vivement répondu ; à dix heures, quatre autres frégates se réunirent aux premières : l'action devint alors générale. Elle continua jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle les deux amiraux firent aux frégates le signal de rallier l'escadre. L'incendie avait gagné la batterie du môle impérial ; la poudrière avait sauté ; une quinzaine de navires, à l'exception de deux ou trois, étaient coulés ou en feu. Les établissements de la marine étaient également en feu ou très-endommagés par les obus. La ville et le port marchand, où se trouvait réunis une grande quantité de navires de toutes les nations, avaient été respectés. Plusieurs de ces navires ont pu même profiter du désordre qui régnait dans le port pour en sortir, et entre autres les deux seuls navires français qui y étaient.

« On avait pris à l'ennemi treize navires chargés de munitions. La perte éprouvée par nos troupes était de deux hommes et de dix-huit blessés.

« Un attentat avait été commis contre le droit des gens par les autorités militaires d'Odessa. Il s'agissait d'en châtier les auteurs. Ce but fut atteint sans être dépassé. »

En même temps qu'une expédition française se rendait en Grèce, que les agents du czar étaient parvenus à soulever contre la Turquie, Mussa-Pacha continuait à se défendre comme un lion dans Silistrie. Omer-Pacha concentrait son armée, et les populations circassiennes, sous les ordres de Schamyl, s'avançaient vers Tifflis. On se croyait à la veille des plus grands événements militaires, lorsque tout à coup les choses changèrent de face. L'Autriche qui, jusqu'alors, avait gardé une neutralité absolue, s'émut enfin des dangers auxquels cette grande lutte exposait ses frontières, et le jeune empereur François-Joseph, après avoir fait un traité d'alliance avec la Prusse, fit sommer le czar d'avoir à évacuer les provinces danubiennes en même temps que, par un autre traité avec la Porte, il s'engageait à faire occuper ces mêmes provinces par une armée autrichienne agissant comme alliée de la France et de l'Angleterre.

Dès ce moment, l'empereur Nicolas, si hautain jusqu'alors, commença à sentir le danger de sa position. Au moment de quitter la plume, nous lisons dans le *Monitenr :*

« Le siége de Silistrie est levé, les Russes se retirent en masse. La retraite s'opère de tous les points de la Valachie, par Foktchany et Birlat. L'entrée des troupes autrichiennes en Valachie est décidée ; le comte de Coronini, avec une première division suivie d'une seconde, a l'ordre de se tenir prêt à descendre le Danube jusqu'à Giurgewo, et de Giurgewo il marchera sur Bucharest. On écrit à M. de Bruck de se mettre immédiatement en communication avec la Porte pour s'entendre sur les combinaisons politiques et militaires qu'entraîne le mouvement de l'armée autrichienne. Le

colonel Halik part pour le quartier général d'Omer-Pacha, et a l'ordre de s'aboucher avec les commandants des troupes françaises ou anglaises pour combiner les opérations des trois corps d'armée. »

Telle est la situation présente ; il est difficile de prévoir ce qui en résultera ; mais on ne saurait douter que les gouvernements de France et d'Angleterre ne se départiront pas de la politique ferme et loyale qu'ils ont suivie jusqu'à ce jour, et que les tardives dispositions pacifiques de la Russie ne l'empêcheront pas d'exiger de sérieuses garanties contre le retour des sanglantes excentricités de l'empereur Nicolas.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

La *Dobruscha* ou *Dobrodja*, occupée par les Russes pendant le siége de Silistrie, est une province de la Turquie d'Europe sur le bas Danube, dont les diverses bouches de ce fleuve forment une presqu'île. C'est un pays pauvre, marécageux et très-mal sain, où la fièvre a tué, dans ces derniers temps, plus de Russes que le canon. La Dobruscha est traversée dans toute sa largeur par la MURAILLE DE TRAJAN, construite par les empereurs grecs, et dont il ne reste plus que quelques vestiges.

Varna, où se trouve en ce moment la plus grande partie de l'armée anglo-française, est une des plus grandes villes de la Turquie d'Europe, située au fond d'une baie de la mer Noire, à l'embouchure de la Varna. Elle est bien fortifiée ; sa population est d'environ dix-huit mille habitants.

Anapa est une forte ville de la Circassie, située sur le détroit d'Enizale, qui joint la mer noire à la mer d'Azov. Vis-à-vis d'Anapa, de l'autre côté du détroit, sur la côte de la Crimée, est située Kaffa, la ville la plus importante de cette péninsule. Elle est bien bâtie, bien fortifiée et contient de douze à quinze mille habitants. C'est par Anapa que Schamyl, ce redoutable Caucasien dont nous avons parlé plus haut, reçoit les armes et munitions que lui envoient les armées alliées. Ce point est très-important ; c'est, pour les Russes, la route de l'Inde, et sous ce rapport l'Angleterre a le plus grand intérêt à soutenir les tribus caucasiennes qui l'occupent.

Il nous reste à dire un mot de la Baltique et du golfe de Finlande où vont se passer, selon toute apparence, de très-grands événements. Tous les ports russes sur la Baltique sont rigoureusement bloqués par les flottes anglaise et française : mais le peu de profondeur de l'eau aux abords de ces ports n'a pas permis jusqu'à présent de les attaquer sérieusement. Les troupes de débarquement envoyées par la France et les chaloupes canonnières que l'on construit en toute hâte en Angleterre feront probablement changer les choses de face, avant que la Baltique, couverte de glaces pendant six mois de l'année, ait cessé d'être navigable.

Les villes d'Helsinford et de Swesborg, en vue desquelles se trouvent les flottes alliées, sont situées sur le golfe de Finlande, à peu de distance l'une de l'autre ; elles sont bien fortifiées et comptent, chacune, de trois à quatre mille habitants.

La flotte russe forme deux divisions, celle de la Baltique et celle de la mer Noire. La première comprend 4 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 6 de 84 canons, 18 de 74 canons ; 18 frégates ; 5 corvettes ; 12 bricks, montés par environ 30,000 hommes. La seconde se compose de 3 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 4 de 84 canons, 12 de 72 canons ; 12 frégates ; 2 corvettes ; 8 bricks, montés par environ 20,000 hommes. A cet effectif il faut ajouter de nombreux bateaux à vapeur et des flottilles à rames très-nombreuses. En somme, le personnel de la marine russe s'élève à près de 80,000 hommes.

FIN.



Mieczyslas 1er L'Introduction du Christianisme en Pologne

(965)

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE IV.

Élisabeth Petrowna.

CHAPITRE V.

Pierre III.

CHAPITRE VI.

Catherine II.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

Voyage en Crimée.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

RÉSUMÉ DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS.

FIN

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, PLACE DU PANTHÉON, 2.

